LE GRAVE ET DOULOUREUX PROBLÈME ANIMAL

—

> Elever l'animal, collaborateur de l'homme, au rang de 5e Etat et lui reconnaître des droits.
>
> G. CLEMENCEAU.

Les idées humanitaires du siècle dernier sont arrivées à supprimer l'esclavage, la traite des blanches. Un vaste mouvement social se développe actuellement dans le monde en faveur de l'ouvrier pour faire disparaître ou atténuer la misère des masses, assurer au vieillard une retraite, venir au secours de l'enfance malheureuse...

Dans cette lutte généreuse, on ne saurait se désintéresser plus longtemps de la non moins grave question de nos rapports avec les animaux, nos frères si méconnus, si malheureux et qui bénéficient à peine de l'aumône de quelques miettes de pitié.

Pour un esprit sain et logique, il n'y a pas de problème animal. Il s'agit simplement de savoir si, oui ou non, les animaux possèdent une sensibilité, sont accessibles à la douleur physique et morale et si, à ce titre, ils ont droit à être traités humainement.

Mais une philosophie scolastique, arriérée, intéressée, égoïste, ayant voulu et voulant encore, contre toute évidence, soutenir une théorie contraire aux faits, la question doit être élargie.

Elle ne peut plus être uniquement traitée dans le cadre restreint du point de vue, si légitime soit-il, mais trop particulier, de la généreuse sentimentalité de quelques cœurs émus de pitié devant une si grande misère. Elle

ne se limite pas seulement à la stricte justice, à la bonté que nous devons à tout être doué comme nous — comme certains de nous — de sensibilité, d'intelligence. Elle est une question capitale dont on ne semble pas encore avoir mesuré l'étendue car elle touche à toutes les branches de l'activité humaine, à la science, à la philosophie, à la religion, à l'hygiène et à la santé publiques, à l'éducation, aux forces morales d'un pays, comme aussi, hélas! à la politique, et ainsi elle fait partie du patrimoine et de la grandeur d'une nation.

Le martyre des enfants soulève notre légitime indignation parce qu'il n'est pas journalier ni courant et qu'il nous touche de plus près mais celui des animaux livrés sans défense à la cruauté de leurs bourreaux nous émeut moins, hélas! tant nous y sommes habitués.

Cette cruauté est odieuse parce que, contrairement aux forces hostiles de la nature que nous devons subir, aux calamités que nous ne pouvons éviter, elle n'existe que par la volonté et la lâcheté humaines si fortement enracinées depuis la longueur des siècles qu'elles écartent tout remords, obscurcissent tout sentiment, toute conscience, nous font méconnaître jusqu'à notre intérêt.

Devenu le maître incontesté d'une partie de la terre, l'homme a fini par se convaincre que l'univers n'existait que pour lui.

« La raison d'être du monde » dit Maeterlink, « n'est pourtant pas l'épanouissement de l'humanité. »

Cet orgueil démesuré qui, au cours des siècles, a prévalu sur la raison et sur la science a été créé et entretenu pas une philosophie basée sur l'anthropocentrisme et l'anthropomorphisme, système exclusif qui tend à faire de l'homme le but final de l'activité, un être à part dans la création, un parangon irréprochable de vertu et de beauté, n'ayant rien de commun avec le reste du monde organisé. Le dogme anthropolâtrique est le résultat naturel de cette conception mégalomane, d'où la si précieuse croyance à certaines attributions dont l'homme-roi posséderait l'apanage mais dont il n'a jamais pu prouver l'existence.

Cette prétention servant à souhait notre égoïsme se trouve intimement liée aux mythes des trois grandes religions méditerranéennes : mosaïque, chrétienne, mahométane. Elle domine encore aujourd'hui la plus grande partie du monde se disant civilisé! C'est là qu'il faut chercher l'origine de tout le mal.

Ainsi, dédaigneux de la moindre explication, l'homme n'est plus seulement le roi des animaux : il est le maître de l'univers, il s'apparente à Dieu! Il est Dieu!

« Dieu créa l'homme à son image », lit-on dans l'Ecriture... Triste image!

Cette royauté que l'homme s'est arrogée, l'a-t-il employée à faire triompher la bonté? Non : il l'a établie par la violence, le droit brutal du plus fort.

Pour affirmer cette suprématie, certains esprits, aujourd'hui encore, veulent figer nos connaissances, en ce qui concerne l'animal, au stade représenté par le moyen-âge, sous le joug de dogmes traditionnels d'un autre temps.

De ces dogmes, c'est le cartésianisme qui, aggravant la folie de l'anthropomorphisme, a causé le plus de ravages. Aujourd'hui encore, après trois siècles, se font durement sentir les pires effets d'une théorie aussi néfaste.

L'idée de l'animal-machine était une conception essentiellement religieuse destinée à assurer à l'homme le monopole de l'âme et libérer sa conscience du reproche de cruauté.

La loi Grammont, la pauvre petite loi Grammont si timide, si anodine, porte bien le stigmate du cartésianisme. Illusoire par ses réticences, inopérante par ses sanctions, elle présente surtout cette tare et cette iniquité d'avoir comme but essentiel la sauvegarde de la dignité humaine et non la protection de l'animal qu'elle considère comme un être dénué de sensibilité et d'intelligence.

Il n'est plus permis d'ignorer le progrès : se voiler le visage pour ne pas voir la lumière est enfantin.

Nos idées n'ont rien de subversif : elles ne constituent qu'un essai de mise au point que légitime le besoin de la vérité.

On ne peut plus méconnaître que les révélations du darwinisme ont porté un coup terrible à notre présomptueux orgueil de royauté.

Les dernières acquisitions de la science, celles de la Biologie et de la Psychologie en particulier, non seulement ruinent définitivement la Théorie cartésienne de l'animal-machine mais apportent une précieuse documentation à la cause zoophile. Elles prouvent l'unité du monde comme celle de l'individu. La création se développe logiquement, progressivement, suivant un plan harmonieusement établi : tout se tient dans l'ordre admirable de la nature : dans ces conditions, l'exceptionnel ne peut être admis.

Pythagore disant que « l'homme est parent de l'animal », ne soupçonnait-il pas déjà cette unité?

« On commence enfin à se rendre compte », dit J. M. Fabre, « que la création étant *une*, la lourde dette morale qui pèse sur l'humanité, du fait des crimes et des abus qu'elle commet sur la plus grande partie de ce tout, notamment sur le monde animal, détruit l'harmonie et retombe sur la création entière. »

C'est Darwin qui, mettant fin à l'idée enfantine de la création selon la théologie primaire, indiqua les lois auxquelles obéit la nature pour exécuter le plan divin. La question de l'Evolution se trouve ainsi strictement localisée au terrain scientifique.

Afin d'enlever toute inquiétude à certains esprits, particulièrement scrupuleux, rappelons que Maurice d'Ocagne, membre de l'Institut, écrivait dernièrement :

Rien n'empêche aujourd'hui un croyant d'admettre, contrairement au dogme religieux, le fait de l'évolution qui se trouve désormais dans le plan général de la création.

Caullery, titulaire, en Sorbonne, de la chaire de l'évolution des êtres organisés, ajoute :

Le fait de l'évolution s'impose : seul, le mécanisme demeure incertain. Cette conception rend compte de toutes les catégories de faits observés et aucune autre hypothèse ne saurait les expliquer.

L'homme apparaît, dès lors, non plus comme un être d'exception, mais comme le point terminal le plus évolué de la série.

Cette vue se concilie parfaitement avec la raison et le dogme religieux : si Dieu avait voulu faire de l'homme un être à part et le créer à son image, ainsi qu'il est dit dans les Ecritures, ne l'eût-il pas conçu plus parfait et nettement différencié du reste des animaux?

Dans ces conditions, rien ne subsiste des privilèges exclusifs de l'homme. L'intelligence n'est pas plus son monopole que l'instinct, le seul domaine de l'activité animale. Dans l'échelle des êtres se combinent, à des degrés divers, ces deux éléments. C'est donc une erreur profonde de vouloir les opposer. Entre l'un et l'autre, on rencontre de nombreux traits d'union ou ponts : instincts secondaires ou acquis par adaptation consciente avec conscience du but, discernement, intuition...

Il y a donc une différence de degrés, non de nature. Si l'animal possède une activité régie par l'instinct plus que par l'intelligence, c'est qu'il a des besoins plus réduits.

Cette même chaîne reliant les actes de l'instinct à ceux de l'intelligence existe également, pour bien des biologistes, entre les premiers et les réflexes.

Ainsi, du réflexe à nos plus hautes pensées, la chaîne est ininterrompue.

La vie intellectuelle des animaux est donc très près de la nôtre, ayant la même origine et se composant des mêmes éléments.

« Nos plus hautes pensées », disait Anatole France, « nos plus vastes systèmes ne sont jamais que le prolongement des idées que contient la tête des singes. »

Assurément cette communauté peut causer quelque surprise si l'on met en parallèle l'intelligence du savant et celle d'un animal peu évolué, mais Leibnitz ne disait-il pas :

Si nous comparons l'entendement et la capacité de certains hommes à celui de certaines bêtes, nous trouverons si peu de différence qu'il sera bien malaisé d'assurer que l'enten-

dement de ces hommes est plus net et plus étendu que celui des bêtes.

Puisque, entre les deux intelligences, il n'y a qu'une différence quantitative, en quoi, donc, se distingue l'intelligence humaine? Toute la différence — et elle est capitale — tient dans l'évolution.

Tandis que, chez l'animal, l'intelligence atteindra une certaine limite qu'elle dépassera difficilement ou, si elle la dépasse, ce sera sous notre impulsion, chez l'enfant tout d'abord, chez l'homme ensuite, elle va croître jusqu'à l'avant-vieillesse, s'augmentant des richesses de l'héritage intellectuel de l'humanité qui fait, de chaque individu un peu cultivé, un centre de rayonnement : pensée que traduit Izoulet, de pittoresque façon : « L'animal tourne dans un cercle étroit : l'homme gravit une spirale infinie. » — Ou plutôt, dirons-nous : qu'on peut supposer telle — notre intelligence à nous n'étant pas non plus sans limites : elle se cristallise également à un point qu'elle ne peut dépasser et ne dépassera sans doute jamais.

Mais l'existence de l'animal ne se limite pas à l'instinct et à l'intelligence. Elle est faite également d'une activité morale souvent supérieure à la nôtre.

L'abnégation de la bête est surhumaine, dit le savant René Quinton. Si vous connaissiez la beauté morale des êtres vivants, leur oubli d'eux-même, leur sacrifice constant à autrui, leur mépris de la vie, leur conscience du devoir, leur héroïsme, vous prendriez de ces êtres une estime que vous n'avez pas. Leurs vertus sont d'un ordre si élevé que c'est à peine si elles existent chez l'homme : on les cite, quand on les y rencontre, comme des vertus éminentes, rares.

Si vous voulez vous en rendre compte, parcourez le *Livre d'or des animaux,* plein d'histoires émouvantes, de traits sublimes.

Devant une vie si semblable à la nôtre, comment ne pas se poser la question si disputée de l'âme animale dont l'homme, nous l'avons vu, s'est conféré le monopole.

Mais lorsqu'il s'est agi de définir cette âme on reste confondu de la pauvreté d'idées des métaphysiciens qui, incapables de donner une certitude, n'ont pu que confirmer par une obscure imprécision de langage une conception plus vague encore de pures vues de l'esprit.

Devant une telle impuissance, tournons-nous vers la plus simple psychologie, le bons sens, la raison. Nous concevrons, alors, l'âme comme le principe centralisateur, commun à tout être vivant, de nos facultés morales et intellectuelles — cette unité psychologique devenant la conséquence de l'unité biologique.

Ainsi, tout devient clair et lumineux dans un problème que la religion a, bien inutilement, compliqué à plaisir. Et nous sommes en droit de conclure : l'animal, du moins l'animal supérieur, possède une triple activité intellectuelle, morale, sensible, en tout comparable à la nôtre.

Dès l'instant que l'animal possède les facultés constituantes de l'âme, il est logique de déduire qu'il en a une.

Les derniers travaux de biologie et de psychologie ne font que confirmer cette vue et amènent « à la certitude d'une très grande analogie entre les deux psychologies ».

Plus simplement, cette âme des bêtes ne se révèle-t-elle pas dans leur regard à tous ceux qui les aiment et les comprennent, sans qu'il soit besoin du moindre raisonnement, d'arguties chicanières?

Cette thèse de l'âme animale s'accorde également avec la morale, la religion.

De quelque idée préconçue, disait déjà Michelet, de quelque dogme que l'on parte, on ne peut offenser Dieu en rendant une âme à la Bête. Combien n'est-Il pas plus grand s'Il a créé des personnes, des âmes, des volontés que s'Il a construit des machines!

Nous dirons même que l'âme monopole de l'homme représente une croyance fort dangereuse et inconséquente.

Oui, dangereuse pour la doctrine de notre propre survie spirituelle puisqu'elle nous porte à admettre qu'une

simple différence de degrés dans la progression de l'esprit suffit à décider de sa destinée future.

Dans notre monde dit civilisé, ne faut-il pas dévier d'une normale médiocre pour être taxé de fou ou de gâteux? Une différence de degrés dans l'évolution spirituelle des êtres n'implique nullement une différence qualitative, mais uniquement quantitative.

Bien des philosophes, des membres éminents du clergé se rallient aujourd'hui à cette idée de l'âme animale.

Maeterlinck considère comme « impossible que quelque chose de la vie déjà spirituelle que nous avons aimée en un chien dévoué, fidèle, ne puisse subsister qu'en notre souvenir et non, également, dans un autre monde ».

La même conception se retrouve dans la Vie des Saints, dans la Bible, dans les Œuvres de Martin Luther, de l'abbé Frémont, du Cardinal Mercier.

Et dans la littérature, que de témoignages! A. France, P. Loti, Claude Farrère, Charles Derenne, Duvernois, H. Delorme, Maeterlinck...

La psychologie comparée normale et pathologique n'apporte-t-elle pas, d'ailleurs, un témoignage précis de la réalité de l'âme animale! Comme chez l'homme, on rencontre, outre les affections organiques avec lésion des centres nerveux, les maladies mentales dites autrefois essentielles sans lésions reconnues de ces centres : psychoses, névroses. Quand nous aurons ajouté que ces affections nerveuses sont justiciables du même traitement général et psychique dans les deux médecines, on se rendra compte de l'analogie des facultés intellectuelles chez l'homme et l'animal.

Comme les humains encore, l'animal, à l'état de santé, subit de véritables influences psychiques telles que la suggestion, l'hypnotisme. C'est, d'ailleurs, cette prise de possession de la volonté de l'animal qui permet le dressage. En dehors des rêves, nous considérons comme un des témoignages les plus probants de l'existence de l'âme chez les animaux, les manifestations métapsychiques dans lesquelles ils jouent un rôle. Elles établissent, en

effet, l'existence d'une subconscience et la survivance d'une Psyché semblable à la nôtre.

L'âme de l'animal ne se révèle-t-elle pas encore dans le sentiment qu'il a de la mort? Je ne veux pas parler de la vision du danger commandé par l'instinct de conservation et qui se traduit par la fuite ou la peur, mais de la vision de la fin qui arrive quand, blessé ou malade, il se sent à bout de forces.

On peut bien dire qu'elle est spéculative, cette vision, qu'elle se passe dans le domaine purement intellectuel, puisqu'elle ne peut plus contribuer au salut de l'individu.

J'ai vu mourir des animaux, dit G. Duhamel, comme ce cheval en Artois qui pleurait derrière un buisson, qui mourait avec des soupirs et des espèces de sanglots... humainement.

Des idées pareilles peuvent, au moment suprême, hanter les hommes et les animaux, car tous les êtres vivants se ressemblent pour mourir et s'en vont fraternellement. C'est pourquoi la mort des animaux est aussi humaine.

Nous ajouterons encore : si, implicitement, nous ne reconnaissions pas une âme aux bêtes, à quelle idée répondraient les cimetières de chiens où l'on peut lire des épigraphes si touchants? Pourquoi ces monuments élevés à leur gloire? Pourquoi ces honneurs rendus, pendant la guerre, aux chevaux, aux chiens, aux pigeons morts en soldats? Pourquoi, au Bulletin des Armées, ces citations à l'ordre, ce qui fit même dire, sur un mode un peu lyrique, que « nos animaux de guerre avaient gagné leurs quartiers de noblesse? » Pourquoi, enfin, ces prières ordonnées, pendant la guerre, par l'évêque protestant de New-York en faveur « des Bêtes, des pauvres et innocentes créatures qui meurent pour notre cause? »

Ayant donc reconnu une âme supérieure à l'élite des animaux, nous devons, sous peine d'illogisme, tirer les conclusions de cette reconnaissance.

La religion nous enseigne que la mort, la douleur, sont

une expiation du péché originel et aussi que nos actes vertueux trouvent leur récompense au ciel.

Mais alors, les animaux qui n'ont pas péché, qui n'ont rien à se faire pardonner, qui, de plus, durant toute leur existence ont si cruellement souffert, n'ont-ils pas droit, dans une autre vie, à la réparation d'une telle injustice? Et les portes du Paradis ne doivent-elles pas leur être doublement ouvertes (1)?

Que ce Paradis soit ou non le même que le nôtre, peu importe! L'essentiel est qu'il existe. Je pense même que la plupart des animaux préféreraient en avoir un bien à eux afin de ne pas avoir à craindre la rencontre peu réjouissante de l'homme-bourreau.

Cette idée de Paradis animal qui indignera sans doute bien des gens vertueux, se concilie mieux pourtant avec l'idée d'un Dieu infiniment bon qu'avec celle d'un Dieu partial réservant ses seules faveurs au bipède humain. Un Etre Souverain, puissant et miséricordieux, doit sauver toutes ses créatures, même les plus humbles, puisqu'elles sont son œuvre.

N'est-ce pas d'ailleurs un fervent catholique, le délicat poète Francis Jammes qui eut, un des premiers, cette idée de Paradis animal? Son œuvre est remplie de l'idée charmante.

O poëte, prends en ton âme pour les y réchauffer,
Et les faire vivre en bonheurs éternels ces bêtes souffrantes.

Le Paradis serait-il complet sans les animaux? demande J. Rameau et, avec lui, Loti, F. Gregh, Lavedan, P. Mille et tant d'autres.

Ceux qu'inquiète, à juste titre, cette grave question animale se heurtent souvent à une objection banale à force d'être répétée par des cœurs rétrécis :

Alors que tant de problèmes humains si vastes sollicitent notre attention, que venez-vous détourner celle-ci vers les animaux?

(1) Francis Jammes le réclame dans sa « Prière pour aller au Paradis avec les ânes ». Et Rouquette s'inquiète de ce que serait le Paradis sans les animaux qu'on a aimés sur la terre.

La réponse est aisée : il dépendrait tout d'abord de l'humanité que fussent favorablement et définitivement réglés nos rapports avec les autres êtres vivants et ainsi, on n'aurait plus à leur reprocher les miettes de pitié qui vont vers eux.

Et puis surtout, nous rappellerons à ces « petites âmes » que le fondement de la morale sociale étant la solidarité, les raisons qui sont valables pour l'être humain le sont également pour l'animal, quel qu'il soit, à plus forte raison pour l'animal-ouvrier.

Honte soit d'une morale, s'écrie Schopenhauer, qui, ne connaissant et ne respectant que l'homme, lui confère tous les droits et abandonne le reste des êtres aux injustices de l'arbitraire le plus absolu.

Si la force prime le droit, il n'y a plus de justice, plus de civilisation.

La pitié est indivisible : nous n'avons pas deux cœurs, l'un pour nos semblables, l'autre pour les bêtes.

« La charité envers les animaux », écrit le Professeur Lacaze-Duthiers, « est un des plus beaux sentiments de l'âme humaine. Elle ennoblit l'individu et le prépare à remplir ses devoirs envers ses semblables. L'homme qui aime les bêtes ne fera jamais de mal à personne et sa vie restera comme l'exemple le plus élevé de la sagesse et de l'amour. »

Zoophilie et philanthropie procèdent donc des mêmes principes, des mêmes sentiments.

Il semble que l'on se soit enfin rendu compte de l'immensité de la tâche à accomplir, de la nécessité de mettre notre perfectionnement moral au niveau de notre prodigieux essor dans l'ordre matériel.

Rappelons que c'est sur notre initiative et grâce aux efforts si dignes d'éloges de Mrs Lind af Hageby et de la Duchesse d'Hamilton que la question zoophile fut portée en avril 1932, devant la Société des Nations. Quatorze cents Sociétés protectrices y furent représentées. C'est une force.

Les mandataires de tous les pays étaient d'accord pour

l'exposé de leurs vœux et revendications, prouvant ainsi que le seul terrain d'entente sur le plan international était celui de la zoophilie.

Le grand journal de Londres *The Times,* dans son numéro du 30 avril 1932, consacrait une page entière à cet événement sous le titre suggestif et si exact :

De l'influence civilisatrice, de l'éducation humanitaire et de la protection des animaux sur la paix internationale.

Le Professeur Ludwig Quidde, lauréat du Prix Nobel pour la Paix ajoute :

« Elever la jeunesse dans le respect du droit des animaux, de tout ce qui vit, souffre et meurt, c'est servir sincèrement la cause de la Paix. »

C'est là un événement zoophile considérable dont chacun mesurera l'importance et dont se réjouiront particulièrement ceux qui, comme nous, ont toujours été angoissés par la grave et si émouvante question animale.

D[r] E. GERMAIN SÉE,
Lauréat de l'Académie française.

LE ROUSSILLON

ROUTE D'INVASIONS ET TERRE D'ASILE

—

Le village du Perthus vient de vivre, une fois de plus, une heure historique : dans l'après-midi du 9 février, poursuivant la colonne de camions qui emportait en France les fuyards de l'ennemi, les nationalistes espagnols ont pris possession du poste-frontière et hissé devant les bornes, aux yeux des officiers et soldats français, muets témoins de la scène à trente pas de là, le drapeau sang et or.

Cette heure historique n'est pas la première qu'ait vécue le curieux village-frontière, animé d'un continuel transit et dont la grande rue, c'est-à-dire la route nationale n° 9 qui va de Narbonne en Espagne, est bordée dans sa partie sud de maisons françaises d'un côté, espagnoles de l'autre; confrontation pittoresque, à quelques mètres d'intervalle, des modes d'habitat nettement différenciées de deux nations qui, séparées ailleurs par les infranchissables Pyrénées, se contemplent face à face et échangent en un contact quotidien des rapports de bon voisinage.

Nous disons que cette heure historique ne fut pas la première pour Le Perthus. Ce lieu chargé d'histoire est une étape de la grande voie où depuis les temps les plus reculés, pour la guerre ou pour le commerce, cheminèrent les peuples entre le continent européen et l'Espagne; le principal mouvement entre les deux versants pyrénéens s'y opéra jusqu'à ce que la civilisation confinée dans le bassin méditerranéen se déplaçât vers les

côtes de l'océan et que se transportât à l'extrémité occidentale des Pyrénées une grande partie du trafic international.

Par ce col du Perthus — *Portus,* selon l'ancienne forme du nom, que la prononciation roussillonnaise a conservée — par ce port, l'un de ces passages élevés, nombreux dans les Pyrénées, la chaîne-frontière des Albères, s'abaissant en une large trouée entre le Roussillon et l'Espagne, offre à 290 mètres d'altitude et doublé par le col de Parnissars à 340 mètres, un passage commode qui fut de tout temps le plus fréquenté de la frontière roussillonnaise, comme aussi le plus disputé.

§

Tout le passé ressuscite en cette région prodigieusement évocatrice; l'énorme débandade que la guerre espagnole a poussée sur la France réveille en échos, dans le lointain des temps, d'anciennes rumeurs de foules humaines, des millions de pas qui sonnèrent jadis sur le sol foulé aujourd'hui par la caravane des fugitifs.

Suivant cette voie qui portait depuis les temps légendaires le nom d'Hercule (*via heraclea*), voici Hannibal en marche vers Rome avec ses cinquante mille fantassins, ses neuf mille cavaliers, ses trente-sept éléphants. Car Le Perthus a vu passer — n'en doutons pas puisque les historiens les plus autorisés l'affirment — « le chef borgne monté sur l'éléphant gétule »; comme il a vu plus tard Pompée revenant d'Espagne vainqueur de Sertorius et l'orgueilleuse colonne triomphale dressée par lui sur un des sommets qui dominent le col; comme il a vu César revenant aussi d'Espagne après avoir vaincu Pompée lui-même à Munda et élevant un autel aux dieux de ces parages.

Après les légionnaires romains, ce sont, quelques siècles plus tard, les flots de hordes barbares déferlant de Gaule en Espagne au temps des grandes invasions; aux temps mérovingiens, c'est un brillant cortège de seigneurs francs et wisigoths qui passe au Perthus, venant de Tolède, le cortège nuptial accompagnant Galeswinthe, fille du roi

wisigoth d'Espagne, vers Rouen où elle va épouser Chilpéric, roi de Neustrie, et trouver, peu après son mariage, une abominable mort; « figure mélancolique et douce qui traversa la barbarie mérovingienne comme une apparition d'un autre siècle », dit Augustin Thierry dont le beau « récit mérovingien » la fait revivre d'après Grégoire de Tours et Fortunat.

Puis ce sont les Arabes qui, maîtres de l'Espagne, disputent aux chrétiens les passages des Pyrénées, et bientôt, si l'on en croit les *gestes* médiévales, ce sont les exploits de Charlemagne en Roussillon et en Catalogne, la prise de la Cluse défendue par le roi Marsile, les victoires sans nombre et les fondations d'églises.

C'est le désastreux retour de l'armée de Philippe le Hardi qui, après l'expédition d'Aragon et la prise de Gérone, rentre en Roussillon débandée, exténuée de combats et de fatigues, décimée par la maladie, harcelée au passage des défilés par des bandes d'Almugavares, et descend sur Perpignan où le roi porté en litière, atteint lui-même par l'épidémie, achève de mourir.

Ce sont, lors de l'invasion du Roussillon par les Espagnols en 1793, les hauts faits de l'armée des Pyrénées-Orientales et de son général en chef Dugommier, la victoire du Boulou qui fut saluée avec enthousiasme dans la France entière, la reprise de Bellegarde qui marqua la complète évacuation du territoire français; au fort de Bellegarde reposent les restes de l'héroïque général tué à la bataille de la Montagne-Noire, en Ampourdan.

§

Est-ce au Perthus que la *voie domitienne* franchissait les Pyrénées? On en discute. La Table de Peutinger, l'Itinéraire d'Antonin et les Vases apollinaires ne donnent pas là-dessus de certitude. Selon quelques auteurs, elle suivait le long de la côte par le col de Banyuls ou par celui de la Massane qui domine Argelès-sur-mer. La plupart cependant tiennent pour Le Perthus et pensent que son tracé était à peu près celui de la route nationale actuelle qui y passe, allant de Narbonne en Espagne par

Salses, Perpignan, le Boulou. C'est l'opinion de Desjardins (1) : la Voie romaine qui allait « de *Barcino* (Barcelone) à *Narbo Martius* (Narbonne) par *Gerunda* (Girone) et *Ad Pyrœneum* (col du Perthus) est aujourd'hui la route de Perpignan à Barcelone par le Boulou, Le Perthus, la Junquera et Figueras; c'était de beaucoup la plus fréquentée dans les temps anciens, et c'est certainement le col que franchit Hannibal, ce qui le conduisit directement à *Illiberis* (Elne) dont il fit le siège. Strabon nous explique parfaitement que le chemin d'Italie en Espagne s'écartait de la mer pour gravir les Pyrénées au point où se voyaient les *Trophées* de Pompée et qu'en le suivant depuis Tarragone on traversait le *Campus Juncarius* dont *La Junquera* rappelle certainement le nom ancien; on sait qu'il n'y a pas de passage possible à l'est du col du Perthus, le cap Creus, autrefois *Pyrœneum promontorium,* s'avançant dans la mer et y projetant ses roches. »

Mais ne négligeons pas l'avis d'un archéologue de moindre envergure : Le Perthus a eu son historien particulier, Jacques Freixe, qui a consacré sa vie à l'étude des antiquités de son village natal où elle s'est tout entière écoulée. La voie romaine, surtout, le hantait : il interrogeait sur place, avec la ferveur du patriotisme local, les moindres pierres qui pouvaient en révéler le parcours dans sa région; compulsant les textes sans relâche et les appliquant sur le terrain, il découvrait dans la vallée du Rom, sous un inextricable fourré d'arbustes et de ronces, les traces d'une route plane, en pente douce, qu'on avait dû tailler dans le roc. Comment ne pas y reconnaître la *via que pergit de Narbona ad ipsa Clusa,* d'un texte de 932? Il situait dans les ruines de l'Ecluse, devant l'immense panorama qui s'étend jusqu'à la limite nord du Roussillon, les soubassements des Trophées de Pompée, et, en face d'eux, l'autel de César. A l'autre extrémité du col, sur le versant méridional, il retrouvait sa voie romaine longeant la rivière du Llobregat — le

(1) *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, I, 112.

Rubricatum de Pomponius Mela, de Pline et de Ptolémée — qui coule entre le Perthus et la Junquera, faisant pendant au cours du Rom sur le versant français. Selon sa théorie — elle se rapproche de celle de Desjardins et les plus récents historiens du Roussillon s'y sont rangés — la voie domitienne allait jusqu'à Elne, de là remontait le Tech et passait à l'Ecluse; *le Summum Pyrœneum* des itinéraires romains, c'est le sommet du col du Perthus; l'autre voie, qui d'Elne descend vers le sud en suivant le littoral et coïncide à peu près avec la route nationale 114, est antérieure à l'époque romaine.

Ainsi, voie héracléenne, voie domitienne, route royale construite sous Louis XV, route nationale actuelle, une fatalité géographique a imposé à toutes la même direction générale.

§

Descendons maintenant, à la suite des réfugiés espagnols, vers la plaine roussillonnaise : le col se rétrécit en un étroit défilé au fond duquel coule un torrent, le Rom ou Rosne, dont les eaux dévalant du pic-frontière des Trois Termes vont se perdre dans le Tech, au-dessus du Boulou.

Le couloir resserré était autrefois jalonné d'ouvrages de défense, les Cluses (*clausurae, clusae,* clôtures) dont les géographes modernes, guidés par la consonance du nom plutôt que par l'examen des lieux, ont fait l'Ecluse.

Cluse d'Amont, Cluse du Milieu, Cluse d'Aval, elles commandaient le défilé, échelonnant le long des pentes des fortifications que leur position rendait redoutables : quelques hommes pouvaient y arrêter des armées. Sur la rive droite du Rom se laisse encore reconnaître au sud une belle plate-forme avançant jusqu'à des roches et des précipices qui formaient une défense naturelle du côté du torrent. Ce sont les restes d'un château féodal. Non loin, les assises en grand appareil d'une tour carrée révèlent une construction romaine. Sur la rive gauche, d'autres ruines appelées aujourd'hui Château des Maures remontent aux Wisigoths, peut-être aux Romains.

Ces forteresses furent reconnues insuffisantes : la voie pouvait, en effet, être tournée par le col de Panissars, qui permet d'aboutir aux bords du Tech par Riunoguès et Maureillas en évitant le défilé. Pour y remédier, le roi de Majorque, Jacques Ier, fit construire en 1287-88 un fort sur un piton qui sépare et domine (à 340 mètres) les deux cols du Perthus et de Panissars. C'est le fort de Bellegarde qui, réparé en 1369, plus tard réédifié par Vauban, subsiste encore. C'est là que furent soignés des blessés français pendant la guerre de 1914 et que sont soignés actuellement des blessés espagnols.

Telles étaient les principales défenses qui protégeaient sur ce point le Roussillon contre l'Espagne — tandis que sur le versant sud du col, à mi-chemin du Perthus à la Junquera, le fort de Rocaberti dont il reste des ruines sur un amas de rochers de vingt mètres de haut, défendait l'Espagne contre l'envahisseur du Nord.

§

La pente, que suit le cours du torrent, nous amène aux bords du Tech, en face du Boulou. La traversée du petit fleuve, à cet endroit, évoque, elle aussi, un épisode d'histoire. Ici passa, en décembre 1315, le vieux chroniqueur catalan Muntaner, historien-soldat comme notre Montluc. Il conduisait au château de Perpignan, auprès de la reine d'Aragon, un bébé de deux mois, l'infant Jayme, petit-fils de cette reine et futur roi de Majorque. Par suite de quelles circonstances le rude capitaine se trouva ainsi constitué bonne d'enfant, avec quelle grâce et quels soins il remplit cette mission, c'est ce qu'il faut lire dans Muntaner lui-même (2) ou dans *l'Expédition des Almugavares en Orient* de Schlumberger (3). Détachons quelques lignes de ce vivant récit : « Nous partîmes (de Tarragone) avec la pluie et le vent. J'avais fait faire une litière sur laquelle étaient placés l'infant et sa nourrice; cette litière était couverte d'un drap enduit de cire, et par-dessus d'une étoffe de velours rouge; et vingt hom-

(2) Au chapitre CCLIX de la traduction Buchon.
(3) Plon-Nourrit. 1902.

mes, à l'aide de lisières, la portaient à leur cou. Nous fûmes, pour aller de Tarragone à Perpignan, vingt-quatre bons jours... Et au Boulou, quand nous fûmes près de passer l'eau (le Tech) tous les gens du Boulou sortirent de chez eux; et les plus notables prirent la litière à leur cou et firent passer ainsi la rivière au seigneur infant. »

Au Boulou et dans la région qui s'étend de là jusqu'à la mer, nous trouvons aujourd'hui les camps de concentration improvisés pour le séjour des réfugiés espagnols. Ceux-ci ont été répartis au Boulou même, à Argelès-sur-mer, à Saint-Cyprien. A Argelès ils occupent, par un inattendu retour de l'histoire, l'emplacement où s'établirent leurs ancêtres qui combattirent contre la France à l'époque révolutionnaire. On sait, en effet, que le 23 mai 1793 les Espagnols, qui avaient envahi le Roussillon, s'emparèrent d'Argelès et s'y retranchèrent. « Ils en firent, dit l'historien roussillonnais Pierre Vidal, le réduit et le magasin d'un camp de quatre mille hommes et cinq cents chevaux qui fut établi sur la plage entre la ville et la mer vers le mas Leclerc. » La place est la même, mais c'est au décuple qu'il faut porter aujourd'hui le nombre d'Espagnols ayant autrefois séjourné là, et il est aisé de comprendre quelles difficultés d'organisation ont été assumées par les populations qui les ont accueillis.

Sur d'autres points du département des Pyrénées-Orientales, on trouve des réfugiés en grand nombre : outre le passage principal du Perthus, une infinité de sentiers passant au col de Coustouges, au col de Lly, au col de Lorry, au col de Banyuls sillonnent, de Prats de Mollo à la mer, la barrière des Albères dont les croupes, semées de villages blancs, descendent peu à peu en inflexions harmonieuses jusqu'au bord des flots. Aux deux extrémités de la chaîne, le col d'Ares a livré passage vers Prats de Mollo, dans le Haut-Vallespir, et le col de Serra vers Cerbère.

Prats de Mollo, dominé par le Fort la Garde et encore muni de ses fortifications du XVIIe siècle, n'est qu'à une lieue de la frontière. Des sentiers muletiers le relient à Camprodon et à Figuèras. C'est dans le Haut-Vallespir, on s'en souvient, que furent arrêtés, en 1926,

les conjurés catalans ayant à leur tête le colonel Macia.

Dans la Cerdagne dont l'accès est plus facile encore par le pont jeté entre Puycerda et Bourg-Madame, on a recueilli les réfugiés à Bourg-Madame, à Ur, à Osséja, et aussi dans cette vallée de Carol, couloir étranglé par endroits entre deux gigantesques murailles de rochers, autrefois défendu par la tour Cerdane et par un château féodal dont on voit encore, sur un pic à 1356 mètres d'altitude, les deux tours.

§

A comparer le présent et le passé, à dénombrer toutes ces portes pyrénéennes, jadis jalousement surveillées et gardées, aujourd'hui si largement ouvertes, on est involontairement conduit à rêver d'une fraternité entre peuples, dont l'état actuel de la civilisation, plein de menaces, interdit tout espoir. C'est pourtant dans un élan fraternel que les populations des Pyrénées-Orientales ont reçu les arrivants d'Espagne. C'est avec empressement qu'ont été organisés les secours, et que les hôpitaux de Perpignan et d'Amélie-les-Bains se sont ouverts aux blessés. C'est avec une pitié profonde qu'un maire de là-bas décrivait en un navrant tableau, lors de leur arrivée, la misère des femmes et des enfants. Pourquoi faut-il que les bénéficiaires de cette hospitalité, dont la France est coutumière, aient répondu à son accueil par tant de méfaits et de ravages?

LÉON ET FRÉDÉRIC SAISSET.

POÉSIES

—

ARBRE EN BOHEME

A défaut de la France j'aimerai la Bohême,
ses bouleaux, ses tilleuls, ses sapins de Noël...
Si l'horizon est un peu triste,
le ruisseau jase comme un merle!
Pour aujourd'hui oublie la mer et les bateaux :
plus beau qu'un lustre qui s'allume,
l'arbre trempé fume au soleil.

Prague, septembre 1938.

—

ADIEUX A FRANCIS JAMMES

Jammes, après Guérin que te dire encore?
Tu dois te sentir bien là-haut...
O jeune patriarche à la barbe de neige.

Le chant des séraphins
te fait-il oublier le cri de l'alouette
et la fraîcheur du gave accourant sous les arches?

Sur les plages du ciel la mer s'allonge-t-elle
plus belle qu'à Fontarabie?
Non, toujours la même, primevère qui ne se fanera plus...

Ce soir, dans quelque métairie,
près du pot ébréché et des cendres amères,
le grillon te parle tout bas, bien mieux que moi.

—

AVANT-PRINTEMPS

On se réveille à la neige qui fond,
clapote sur le seuil :

déjà ne dorment que d'un œil
le loir et la marmotte.
Le soleil boit les fleurs du givre;
le beau temps est toujours nouveau!
Si je le veux, si tu le veux,
tous nos matins s'en vont revivre
aux plis de nos rideaux.

—

LA CHANSON PERPETUELLE

Ce soir j'accueillerai dans mes vers
la cruche à la margelle du puits,
la bougie et le miroir.
Il y aura toujours des pilotes
pour guider les avions et les bateaux,
des poètes pour chanter
les cascades amies des cerfs,
les collines des châteaux.

Plaisir, faire plaisir,
voilà notre souci.
Et je pense qu'il en sera de même
au Paradis.
Les regards, les sourires, les baisers,
pour refleurir tout veut se consumer.
Jusqu'en hiver parfois souffle Zéphyre.
Si je n'avais crainte de vous lasser,
je vous dirais bien encore cent mille choses,
plaisantes à ouïr, douces à regretter.

—

SENTANT MONTER EN MOI LES FUTURES MOISSONS...

Sentant monter en moi les futures moissons,
je guetterai d'une âme plus sereine
l'éclosion des bourgeons.
J'ai vu briller,
étoile prise dans les branches,
comme une larme sur la joue du printemps.

L'odeur de la mer, des bois,
les grottes enchantées du soleil,
le vent, ses escaliers,
et le jour et la nuit, les aubes, les couchants,
les arbres, les statues, les ombres, les reflets,
nul plus longuement n'en aura joui que moi.

—

LA CINQUIEME SAISON

Seigneur, emmenez-moi parmi vos térébinthes.
L. L. C.

Avec l'alouette
— Frère Jacques, sonnez les matines —
avec l'alouette
mon vers s'envole.
Mon vers est ivre dans les vignes
comme la grive
sous le sorbier.
Raisins noirs, raisins d'or,
moissons sont faites :
vendangeuses, à vos paniers!

Un peu plus tôt, un peu plus tard.
La lumière brille, l'eau court;
on naît, on meurt comme à colin-maillard.
Nous ouvrirons les yeux un jour.

Poissons rouges dans leur bocal,
abeilles combles dans la ruche,
Dieu vous lâche dans la nuit, étoiles.

Des jours au réveil le temps est long.
Parmi leurs cris et plus haut que ma plainte,
comme David j'ai joué du violon :
Seigneur, emmenez-moi parmi vos térébinthes.

J'ai chanté la mer, son odeur sauvage,
et le vent qui court sur la plage
au lever du jour,
tels des lévriers.
J'ai chanté les fruits, j'ai chanté les fleurs,

amours de toutes couleurs,
la neige et le soleil,
moissons d'or dans la plaine,
la vigne, l'olive et la châtaigne.
Fontaines, eaux vives,
avec mes vers, tous mes amours,
vous chanterez encore
quand je ne serai plus.

Mais Vous, mon Dieu, bénirez mes vendanges,
mes ciels d'alouettes, de fauvettes,
pour que Là-Haut sans fin rechantent vos louanges,
Seigneur, mon tambour de basque et mes castagnettes!

ANDRÉ CASTAGNOU.

LA CHAMBRE DE BONAPARTE
A L'ÉCOLE MILITAIRE DE PARIS

—

La maison natale de Bonaparte à Ajaccio a fait l'objet d'une description poétique de Loti dans le *Livre de la pitié et de la mort,* au chapitre intitulé *Dans le passé mort,* dont voici le passage essentiel :

Le quartier me plut assez, dès l'abord, on sentait que dans le voisinage immédiat rien n'avait dû changer depuis l'enfance de cet homme qui a tant bouleversé le monde. La maison, surtout, était intacte, et dès l'entrée, l'heure du soir et le silence aidant, le passé commença de sortir pour moi des ténèbres d'en-dessous, évoqué toujours par les détails les plus infimes : l'usure des marches de l'escalier, le badigeon fané des murailles, le vieux racloir de fer placé sur le seuil pour les pieds crottés du XVIIIe siècle...

Malheureusement la maison où Bonaparte est né le 15 août 1769 a été saccagée et brûlée, croit-on, par les Paolistes en 1793, reconstruite en l'an V ou au début de l'an VI, et Napoléon n'y est venu qu'une fois, à son retour d'Egypte, en sorte que les détails infimes si puissants sur l'esprit de Loti sont tous anachroniques et que sa vision poétique n'est qu'un pur mirage. Frédéric Masson, signalant cette erreur avec une indulgence inhabituelle, regrettait que ce « très beau morceau de littérature » fût gâté par un point de départ faux, sans insister sur le côté un peu comique de ces sortes de mésaventures, probablement pour ménager un futur confrère à l'Académie. D'ailleurs Loti n'était qu'un grand rêveur nostalgique, sans préten-

tions à l'érudition, enclin ainsi que Schiller à considérer l'histoire et la légende comme des magasins de décors pour les jeux de sa fantaisie.

Il se trouve qu'en dehors de la fameuse mansarde de l'impasse Conti, source d'une abondante littérature d'imagination, une autre chambre de Bonaparte, celle qu'il occupa à l'Ecole militaire de Paris pendant l'année scolaire 1784-1785, a fait l'objet d'une méprise analogue, de la part d'un érudit cette fois, et sans offrir la compensation d'une belle page de prose.

Dans une conférence sur l'*Ecole militaire* prononcée le 16 décembre 1906, et publiée chez Champion, un ami du vieux Paris, M. Paul Valet a péremptoirement déclaré (p. 34) :

On donna à Bonaparte une chambre qu'il partagea avec un camarade, des Mazis, dont il fit plus tard l'administrateur du mobilier de la Couronne. C'était une chambre fort triste qui n'était éclairée que par une fenêtre ayant vue sur la cour; pour y arriver, il fallait gravir *cent soixante-seize marches*.

Bien que cette affirmation n'ait pas été formulée d'hier, comme elle est acceptée et répétée par un certain nombre de conférenciers qui conduisent fréquemment des visites à l'Ecole militaire, sa réfutation ne constitue pas, par définition, une inactualité.

Voyons donc ce qu'il en est.

§

Avant M. Paul Valet, un spécialiste plutôt notoire des questions napoléoniennes, Frédéric Masson, avait effleuré la question de la chambre de Bonaparte à l'Ecole militaire, avec une prudence bien inspirée, s'en tenant à discuter la tradition qui veut que Bonaparte ait cohabité avec son camarade des Mazis.

Dans son *Napoléon inconnu*, paru en 1895 chez Ollendorff, accompagné de *Notes sur la jeunesse de Napoléon*, il rappelait (pp. 92 et 93) que chaque élève de l'Ecole pour des raisons de discipline bien plus que de raffine-

ment, avait sa cellule où il était enfermé chaque soir en présence du major et du sous-aide-major, et que le règlement punissait de prison celui qui entrait dans la chambre d'un camarade sous quelque prétexte que ce fût. Il remarquait que ces dispositions formelles se conciliaient mal avec la tradition acceptée par tous les historiens de Napoléon, selon laquelle celui-ci aurait partagé avec Alexandre des Mazis — le « fidèle des Mazis » — une chambre située au dernier étage et dont l'unique fenêtre donnait sur la grande cour. Puis, faisant allusion à toute une série d'anecdotes rapportées par M. de Beauterne, auteur de médiocre crédit, qui prétendait les tenir de des Mazis, Frédéric Masson regrettait que le baron des Mazis, petit-fils du condisciple de Napoléon ne lui eût pas permis, en lui donnant communication de ses papiers de famille, d'élucider ce point de petite histoire.

On sait que d'après l'une de ces anecdotes, un jour que des Mazis souffrant couchait à l'infirmerie, Bonaparte se serait fait porter malade à la chambre et muni de provisions, les volets clos, aurait passé deux ou trois jours dans cette solitude rêvant, lisant, écrivant à la lueur d'une lampe, ne sortant même pas pour satisfaire d'impérieux besoins. A la manière corse, il aurait jeté par la fenêtre son superflu, dont un camarade qui passait aurait été arrosé. D'où querelle et réprimande de l'état-major de l'Ecole, provoquant cette dédaigneuse remarque du jeune Bonaparte : « Je ne savais pas que l'état-major mît son nez dans ces cas-là. »

En dépit donc du règlement formel, Bonaparte faisait-il, à l'Ecole militaire de Paris, chambre commune avec un camarade? C'est ce qu'il n'a pas été donné d'établir, croyons-nous, depuis Frédéric Masson.

Mais, qu'il l'ait partagée ou non, en quel endroit cette chambre pouvait-elle bien loger? Frédéric Masson ne s'est pas hasardé à le dire, sans toutefois contester que ce pût être au *dernier étage*, avec vue sur la *grande cour*.

Il faudrait d'abord s'entendre sur ce *dernier étage* et cette *grande cour*.

Car, à l'Ecole militaire qui comptait en ce temps-là

quatorze cours, des jardins intérieurs et quelques autres espaces libres du genre abreuvoir, carrière, etc., deux cours pouvaient prétendre à ce qualificatif de *grande*. L'une était la *Cour royale* (la cour d'honneur actuelle) encadrée par les bâtiments du « château »; l'autre était l'avant-cour, qu'en 1790 on appela précisément *Grande cour*, et qui depuis l'Empire est connue sous le nom de cour *Morland* (c'est la cour où eut lieu la dégradation du capitaine Dreyfus).

D'autre part, les bâtiments entourant l'une et l'autre de ces cours sont loin d'être à la même échelle : le dernier étage des uns correspond à peu près au premier des autres, qui sont monumentaux.

Alors? De quels bâtiments et de quelle cour s'agirait-il? Les constructions qui donnent sur la *Grande cour* n'ont qu'un étage avec des combles. Est-il vraisemblable qu'on ait désigné cet *unique* étage par le terme de *dernier étage*? Par contre, ceux qui entourent la *Cour royale*, de moindres dimensions, sont beaucoup plus élevés. Ils comprennent un premier étage, un étage d'attique et de hauts combles. L'expression *dernier étage* aurait ici un sens. Mais « le château » n'a jamais abrité d'élèves, d'une façon normale, et il est extrêmement douteux que la chose ait pu se produire à titre exceptionnel.

Frédéric Masson aurait dû souligner ces différences, ces oppositions, ces invraisemblances s'il avait donné un peu plus d'attention à ce problème. Il semble évident qu'il n'est jamais venu sur place, qu'il n'a jamais eu sous les yeux les plans de l'Ecole militaire ou même la gravure pourtant bien connue de Née et de Masquelier d'après Lespinasse, qu'il n'a pas davantage consulté les règlements indiquant à diverses dates la répartition des locaux. Il a laissé dans le vague ce point curieux de la vie de son grand homme.

§

Arthur Chuquet, professeur de langue allemande à l'Ecole supérieure de Guerre, à qui les lieux étaient plus familiers, et qui a dépouillé un certain nombre de registres

des délibérations du conseil de l'Ecole militaire, conservés aux Archives nationales (1), a serré la question de plus près.

Dans son volume intitulé : *La jeunesse de Napoléon : Brienne*, paru en 1897 (T. I, p. 191 *in fine*), on lit ce qui suit :

Les cadets couchaient dans *un grand dortoir;* ce dortoir était *presque entièrement construit en bois*, éclairé par des réverbères, et chauffé par plusieurs poêles de faïence. Chaque cadet *devait* avoir sa cellule ou sa chambre, et cette chambre avait un simple ameublement : couchette de fer avec rideaux de toile d'Alençon, une chaise de bois, un bas d'armoire en plaquage, à l'embrasure de la fenêtre, et dans ce bas d'armoire, les trois paires de souliers réglementaires, un portemanteau fixé au mur, une trousse qui contenait les objets de toilette, compas, peigne, brosse et sac à poudre, un petit miroir, une cuvette d'étain, un pot à eau en faïence, un vase de nuit. Mais *cette salle,* si vaste qu'elle fût, ne suffisait pas, et tous les ans, au mois d'octobre, lorsque arrivaient les pensionnaires et les élèves du roi, il en résultait un peu d'embarras et de confusion.

Une partie des jeunes gens couchait pendant quelque temps, soit dans des *chambres noires,* soit à *l'infirmerie.* Il paraît même que, malgré le règlement, et sans doute à cause du manque de place — il y avait 126 cadets à l'Hôtel au mois d'avril 1784 — Napoléon partagea, pendant son séjour à l'Ecole, la chambre de son « binôme » des Mazis.

Plus loin (page 194), parlant de la répartition des logements, Arthur Chuquet ajoute :

On avait fait, selon les termes d'un règlement datant de 1780, la division générale et la distribution particulière des logements, de façon à combiner l'ordre, la convenance et la commodité, autant que le permettait la disposition des lieux. L'administration occupait les principaux bâtiments donnant sur le Champ-de-Mars. L'état-major tenait l'aile gauche, pour communiquer facilement avec l'administration. Les

(1) Série M. et MM.

écuyers avaient l'aile en retour du corps de bâtiment de l'état-major. Les cadets logeaient dans *l'aile droite*, ainsi que les ecclésiastiques et les professeurs, qui devaient « être à portée des élèves, et former dans cette partie un ensemble général ».

Les ecclésiastiques demeuraient dans l'aile située à droite du bâtiment des cadets; les professeurs habitaient l'aile en retour du bâtiment des ecclésiastiques et la suite de cette aile qui leur avait été de tout temps destinée, au-dessus des classes. Dans les combles étaient les domestiques, réunis en deux dortoirs, ainsi que la ravaudeuse, le tailleur et le perruquier.

Faute de plan, cette énumération où les mots *droite* et *gauche* pourraient être avantageusement remplacés par les mots *nord* et *sud*, *est* et *ouest*, est peu claire. Or, il existe justement un *Etat des lieux de 1780*, fait pour rendre intelligible cette répartition de locaux. Chuquet ne semble pas l'avoir connu, et il n'a guère réfléchi à l'invraisemblance d'un unique dortoir, surtout cloisonné, pouvant contenir une centaine de jeunes gens.

Remarquons encore que s'il mentionne la tradition de la cohabitation de Bonaparte et de des Mazis, c'est avec une réserve qui frise l'incrédulité, et sans aucune allusion à la localisation de cette chambre au *dernier étage* sur la *Grande cour*, ce qui contredirait d'ailleurs la distribution des logements qu'il vient justement de donner.

§

M. Paul Valet que ces réserves, ces imprécisions, ces confusions, ces contradictions agaçaient sans doute, et qui considérait peut-être qu'il ne faut pas exagérer la prudence et les subtilités avec un auditoire de promeneurs, décida comme nous l'avons vu que la chambre du jeune Bonaparte, éclairée par une seule fenêtre, était *fort triste*, bien que haut perchée. Enchérissant sur ses devanciers, qui la logeaient « au *dernier étage* », il lui assigna une altitude précise et frappante: *cent soixante-seize marches* d'escaliers, soit environ *trente-cinq mètres*.

On se demande où il a bien pu prendre une pareille indication. Pas sur place, à coup sûr, et pour en constater la fantaisie, point n'est besoin d'un grand appareil d'érudition : il suffit d'avoir le jarret assez solide pour aller voir ce qui se passe à de telles hauteurs, et de ne pas craindre d'être pris de vertige pour oser mettre ses pas dans ceux du jeune Bonaparte.

Les deux escaliers qui desservent les étages supérieurs du corps de logis monumental en façade sur le Champ-de-Mars, se développent dans les grands pavillons carrés à hauts combles (1 et 3) qui font équilibre à celui du dôme coté 2 sur le croquis joint. Tous deux donnent accès aux zones où se rencontre actuellement la dernière faune humaine, celle des garçons de service, dénommés *agents secondaires* dans le vocabulaire administratif.

De longs couloirs sur lesquels ouvrent des portes de logements, et qui fleurent l'odeur des lessives et des choux, ramènent au centre du monument vers le dôme. Un escalier de bois, conduit à la base de la gigantesque calotte qui coiffe majestueusement le chef-d'œuvre de Gabriel. Il fait sombre, car ce vaste espace s'éclaire seulement par huit lucarnes percées à un tel niveau qu'il eût été impossible — notons-le en passant — de déverser par l'une d'elles le moindre liquide, sans risquer de s'asperger soi-même. Le bruit du vent qui pénètre par les vitres cassées et les interstices des ardoises est impressionnant. Point de plancher. L'on doit avancer avec précaution sur d'énormes solives, comme jadis le gabier sur la maîtresse vergue d'un vaisseau de ligne. Une forêt de poutres à peine plus légères soutient la charpente de la coupole.

S'il faut imaginer en cet endroit une chambre à coucher, c'est avec les yeux du poète d'*Eviradnus* :

> Cette chambre à coucher de titan est si haute,
> Qu'en égarant de poutre en poutre ses regards
> Aux étages confus de ce plafond hagard,
> On est presque étonné de n'y pas voir d'étoiles.

Le célèbre mouvement d'horlogerie de Lepaute, qui pas-

sait, au XVIII[e] siècle, pour le plus étonnant de Paris, après celui de l'Hôtel de Ville, occupe le centre du dôme, transmettant par de longs arbres le mouvement aux aiguilles des quatre cadrans monumentaux.

Qu'on ait songé à loger ici, même en période d'affluence, des enfants de onze à dix-sept ans, d'une rare turbulence et soumis à une discipline rude, voilà qui serait surprenant! La mécanique merveilleuse et compliquée de Lepaute aurait couru de sérieux dangers, et quant aux perturbations d'horaires, quelle préface au *Diable dans le beffroi* d'Edgar Poe! Puis comment chauffer ce colossal dortoir, surtout sans risquer de faire flamber la charpente?

Nous ne sommes pourtant qu'à la 145[e] marche.

Si l'on poursuit l'ascension, on la rencontre, cette 176[e] marche, dans la vis d'un petit escalier aboutissant à la lanterne du dôme, où trois cloches fondues par Desprez, fondeur du roi, et installées le 9 novembre 1771, donnent le *do*, le *sol* et le *ré*, en sonnant les heures, les demies et les quarts. A ces hauteurs, où les pigeons mêmes deviennent rares, ce n'est plus de chambre à coucher qu'il peut s'agir, mais de nid d'aigle! (D'où, peut-être, la méprise de M. Paul Valet?)

A deux cents et quelques marches, c'est le sommet du toit du campanile sur lequel se dresse le paratonnerre servant de hampe au drapeau, que le service du Génie militaire vient de temps à autre remplacer.

L'immense horizon qui s'offre au grimpeur est parsemé d'édifices évoquant le souvenir du titan mieux que ne sauraient faire les murs d'un dortoir d'enfants. Barrès jeune, influencé par Ignace de Loyola, eût déclaré l'endroit propice à une «composition de lieu», pour une exaltation napoléonienne. Peut-être M. Paul Valet ne nous a-t-il induit à chercher si haut le premier domicile parisien de Bonaparte, qu'à l'imitation du laboureur de la fable exhortant ses enfants à retourner leur champ pour y découvrir un trésor.

§

Mais laissons les allégations hasardeuses et leur réfutation pas l'absurde, et passons aux démonstrations strictement positives.

Pour rechercher avec des chances sérieuses d'exactitude l'emplacement probable de la chambre de Bonaparte à l'Ecole militaire, on possède deux documents principaux, dont l'un a été mal utilisé et l'autre ne l'a pas été du tout.

Le premier, mentionné par Chuquet, est le *Règlement concernant les logements à l'Hôtel de l'Ecole militaire*, du 5 août 1780, publié dans le *Recueil des édits, déclarations, ordonnances, arrêts et règlements concernant l'Ecole Royale militaire* (Paris, Impr. royale, 1782), qui pourrait n'être entré en vigueur qu'en 1783, c'est-à-dire l'année précédant l'arrivée de Bonaparte. Il mentionne, dans son premier alinéa, l'existence d'un plan déposé aux archives de l'Hôtel, mais dont aucune reproduction n'accompagne le texte.

Le second est un *Etat des lieux* de 1780, fort précieux, qui remplace pratiquement ce plan, et dont la bibliothèque de l'Ecole de Guerre possède une copie faite il y a une soixantaine d'années. L'original, qui appartenait alors au service du Génie a disparu. Il fut acheté dans des conditions assez singulières par Jacques Doucet. Il se trouverait à la Bibliothèque de l'Institut d'Art et d'Archéologie où sa consultation est actuellement entourée de tant d'obstacles, que nous avons dû y renoncer. Cela nous a, par conséquent, empêché de constater s'il portait encore les estampilles du Département de la Guerre. Le croquis que nous donnons plus loin est établi d'après la copie de cet *Etat des lieux*.

Le *Règlement de* 1780 s'exprime ainsi :

ARTICLE PREMIER

L'Administration occupera les principaux bâtiments sur le Champ-de-Mars, pour être à portée de la salle du Conseil [n° 2 de l'Etat des lieux].

ART. 2.

L'Etat-major occupera les bâtiments de l'aile à gauche [sud] pour pouvoir communiquer facilement avec l'Administration et rendre compte en cas de besoin à l'Inspecteur général [n° 16 de l'Etat des lieux].

. . . .

ART. 4.

Les ecclésiastiques seront logés dans l'aile droite [nord] *pour être à portée des Cadets-gentilshommes.* [n° 5 de l'Etat des lieux.]

ART. 5.

Les Professeurs occuperont l'aile en retour du bâtiment des Ecclésiastiques, ainsi que la suite desdits bâtiments, *qui leur ont été destinés de tout temps parce qu'ils sont à portée des Cadets-gentilshommes.* [n° 6 de l'Etat des lieux.]

Voilà qui est fort net.

Quels sont donc ces bâtiments qui leur ont été destinés de tout temps, c'est-à-dire depuis juillet 1756, date du transfert à Grenelle des élèves provisoirement logés au pavillon du roi du Château de Vincennes?

L'Histoire de l'Ecole militaire (Cf. *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris, Tome LX, année 1933; Bulletins 37 et 38 de la Société d'histoire du VIIe arrondissement de Paris*), répond que ce sont ceux cotés 6, voisins de ceux formant croix autour de la petite chapelle (anciennement *chapelle des élèves,* et actuellement sellerie de l'Ecole supérieure de guerre), lesquels portent sur notre croquis les numéros 4^5, 4^6, 4^7, 4^8. En effet, dès le début du fonctionnement à Grenelle de la nouvelle maison royale due à l'initiative de Paris-Duverney, c'est-à-dire dès 1756, trois constructions en T (4^6, 4^7, 4^8), dont la chapelle des élèves formait le lieu de rencontre, servaient de dortoirs et de salles d'études aux élèves. On ouvrait les portes cintrées de cette chapelle, juste assez grande pour contenir l'autel, et les jeunes gentilshommes assistaient aux instructions religieuses et aux offices sans quitter leurs places.

Ces indications se trouvent confirmées par l'examen de l'Etat des lieux de 1780, dont la légende mentionne, indistinctement, sous la cote 4 (nous avons ajouté des exposants pour la facilité de la démonstration), une série de corps de logis attribués à des *cuisines, réfectoires, classes, salles de récréations, prisons et dortoirs de MM. les Cadets.*

Il n'est pas douteux que l'aile en retour, cotée 4^1, formant l'un des côtés de la *cour des cuisines* ait contenu les cuisines, les combles servant au logement de la domesticité ou aux ouvriers.

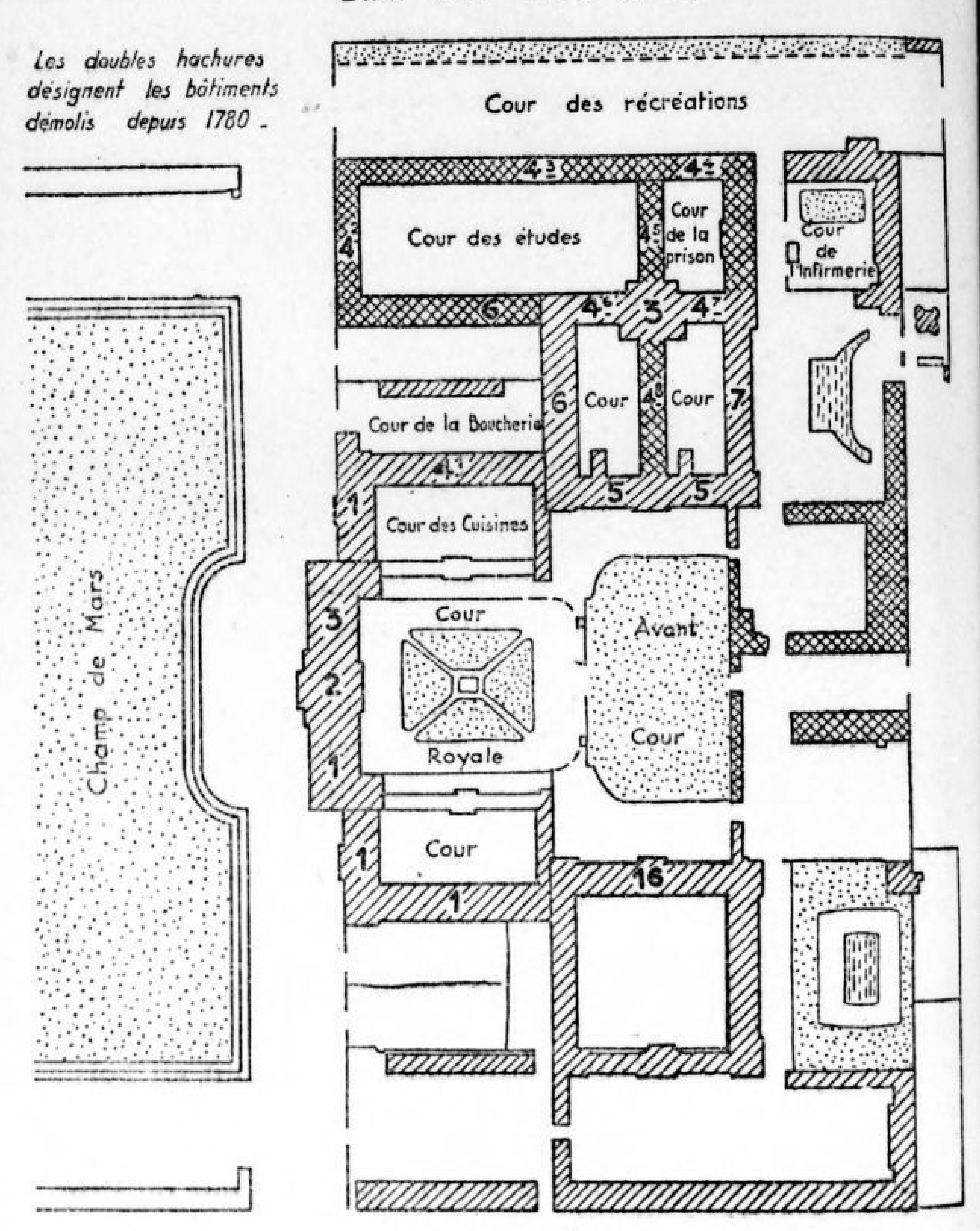
Les corps de logis 4^2 et 4^3 formant les deux côtés de la *cour des études,* et limitant, d'autre part, la *cour des récréations,* ont vraisemblablement été occupés par les salles de classes au premier étage, et au rez-de-chaussée par les salles de récréation.

Le corps de logis 4^4, bordant la cour de la prison, a évidemment contenu ce qu'on appelle de nos jours, par euphémisme, des locaux disciplinaires.

Le réfectoire se trouvait au rez-de-chaussée du bâtiment coté *6,* dont le premier étage était occupé par les professeurs, pour communiquer avec les cuisines. En conséquence, LES dortoirs (et non LE dortoir, comme l'écrit Chuquet), occupaient les constructions en forme de croix latine, cotées 4^5, 4^6, 4^7, 4^8.

Il y a lieu de remarquer que 4^5 ne fut bâti qu'entre 1767 et 1780, ainsi qu'il résulte de l'examen de deux plans portant ces millésimes. Peut-être est-ce là qu'il faut chercher le dortoir « presque entièrement construit en bois » dont parle Chuquet. A moins que ce ne soit en 4^8 qui sur l'estampe d'après Lespinasse apparaît comme une construction plus sommaire. En réalité le document où Chuquet a pris cette indication (un procès-verbal de délibération du Conseil de l'Ecole en date du 22 janvier 1787) dit positivement que « LES dortoirs des Cadets-gentilshommes sont en bois », et il mentionne, à la suite de cette constatation, la décision de faire établir 49 paratonnerres sur les toits de l'Ecole par Brongniart, architecte de l'Hôtel. La même année (1787), le Conseil décide de faire continuer

ÉTAT DES LIEUX (1780)



Légende

1. Logements de M.M^rs^ les administrateurs. Comptabilité
2. Salle de conseil
3. Grande Chapelle et Chapelle des élèves
4. Cuisines, réfectoires, salles de récréation, prison et dortoirs de M.M^rs^ les Cadets.
5. Logements des capitaines des portes et des directeurs spirituels
6. Logements de M.M^rs^ les professeurs.

les dortoirs, « ceux qui existent étant insuffisants ». « A la rentrée », ajoute le procès-verbal, « certains élèves couchent dans des chambres noires et à l'infirmerie. » Le montant du devis de ces nouvelles constructions est même donné : il s'élève à 94.388 livres.

Des constructions cotées 4^5, 4^6, 4^7, 4^8, sur notre croquis, *dont aucune,* soulignons-le, *n'avais vue sur la Grande Cour,* seules subsistent aujourd'hui 4^6 et 4^7, qui ne sont pas en bois et ne l'ont jamais été. Les anciens dortoirs qu'elles contenaient au premier étage (les rez-de-chaussée n'étaient pas utilisés comme dortoirs à cause de leur humidité), ont été aménagés en chambrées pour les cavaliers d'école originaires de l'Afrique du Nord, et les cavaliers de manège.

La chambre que Bonaparte occupait (seul, ou avec son camarade des Mazis), se trouvait-elle dans les bâtiments qui subsistent? Peut-être, mais qui pourrait le dire?

Etait-elle au contraire dans ceux qui ont disparu? C'est possible.

Mais rien n'autorise à la chercher ailleurs puisque l'infirmerie et « les chambres noires » (un peu mystérieuses), occupées à la rentrée et pour peu de temps, sont mentionnées expressément dans les délibérations du Conseil de l'Ecole de 1787, *à l'exclusion de tous autres locaux.*

Il faut donc, semble-t-il, faire son deuil de cette chambre donnant sur une grande cour, haut perchée et fort triste où Bonaparte aurait eu le loisir d'ignorer pendant plusieurs jours les règles de la discipline — et de la bienséance, — et d'une façon plus générale les contingences scolaires.

La Chambre de Bonaparte à l'Ecole militaire, disons-le, au risque de désespérer ceux que possède le fétichisme des grands hommes, c'est, jusqu'à plus ample informé du moins, la *chambre introuvable.*

ROBERT LAULAN.

MONTESQUIEU
VIGNERON DE FRANCE

—

Il nous est apparu que Montesquieu devait être présenté comme vigneron français, afin de mieux établir la relation entre ses doctrines libérales, son humeur frondeuse, sa causticité d'esprit. Cette partie de son activité qui a consisté à cultiver la vigne, à confectionner du vin et à le vendre dans de nombreux pays d'Europe est assez peu connue sans doute de la critique littéraire.

Pour bien comprendre l'âme de ce grand voyageur et ses desseins il faut avoir vu le cadre de ce château de la Brède à 15 kilomètres au sud de Bordeaux où naquit en 1669 le baron de Secondat, issu d'un sang chargé d'hérédités complexes, paradoxales à l'extrême, qui deviendra bientôt un grand gentilhomme campagnard gascon.

J'ai longuement regardé son buste d'après Houdon, et j'aurais voulu y vérifier cette affirmation que tout visage est divisé dans le sens de la longueur en deux parties différentes trahissant les deux caractères parfois opposés que tout être porte en soi.

Si cela est, j'aurais trouvé certainement un côté représentant Montesquieu animé par la mystique de la liberté, de l'amour de l'humanité, de la recherche du bonheur universel; un être plein de sensibilité, presque déjà romantique, désireux de plaire et d'instruire; mais j'aurais découvert dans l'autre partie un masque de seigneur féodal orgueilleux de son nom et de sa valeur d'écrivain; fier de parler de ses terres et de ses vassaux; un érudit méthodique, un propriétaire jaloux de ses prérogatives, ordonné sinon avare, peut-être par nécessité d'équilibre budgétaire

difficile; sobre dans sa tenue et sa vie; mordant dans ses propos comme il l'est parfois dans son style; sensuel aussi plus que sentimental.

Ainsi donc tout d'abord pouvons-nous poser la question de savoir si le « violon d'Ingres » de Montesquieu a été la littérature ou l'agriculture, sous la forme plus spécialisée de viticulture.

L'étude très approfondie de son œuvre n'apporte pas d'éclaircissements; l'ambiance dans laquelle il vivait pas davantage; l'utile et l'agréabe paraissent être en harmonie partout.

Il serait très facile, par sa correspondance même, de démontrer que Montesquieu fut un bon gérant de sa fortune, sans chercher à mieux savoir s'il le faisait pour cultiver dans l'indépendance et la sécurité son jardin intellectuel ou non.

Attachons-nous plus particulièrement à étudier en lui le vigneron. Le domaine de La Brède est situé dans la région des Graves de Bordeaux et son propriétaire dit que le sol de sa propriété est *silico-caillouteux à petite proportion d'argile à sous-sol aliothique*. Rien n'est plus exact et ce sont ces terrains qui depuis fort longtemps permettent d'obtenir ces vins à petite coloration provenant de la cuvaison, en parties égales souvent, de vendanges blanches et rouges.

C'est pour cela qu'on les appelait « clarés », « clairets » et bientôt « clarets » quand déjà en 1396 Alfred Hapier en parle dans sa relation du baptême de l'un des fils du comte de Suffolk.

Mais les Français aussi buvaient du vin. Montesquieu pensait que malgré les grêles, les gelées, les tempêtes, les insectes et les guerres, il fallait planter de la vigne. Il le fit avec ténacité, espoir, passion et écrivait à Mme du Deffand, avec qui il était amicalement lié : « Je n'entends parler ici que de vignes, de misère et de procès et je suis heureusement assez sot pour m'accuser de tout cela, c'est-à-dire pour m'y intéresser. » Sa sottise était au fond une heureuse spéculation, car il a planté en règes et en plein à la Moulinasse, à la Poque, à Bessaud, aux quatre

Puyauds, à la Cape, à Martillac, à Tanticoste, à Belair, même dans les jardins des maisons de Lartigue, de la Chichine et de Rochemorin.

Son confrère à l'Académie de Bordeaux, Sarrau de Boynet, lui signale un terrain de landes à vendre sur le territoire de Pessac; il lui paraît par sa configuration, orientation, la nature du sol, propice à une plantation de vignes; il l'achète de compte à demi avec Sarrau en décembre 1726. Aussi ne devons-nous pas nous étonner de voir dans une vitrine de son salon, à côté de bibelots divers, deux tasses à vin en argent comme on en trouve encore en Bourgogne.

Il fallait bien déguster pour apprécier la récolte et la vendre au meilleur prix. Mais celle qui venait de terres éloignées et qu'il faisait transporter à la Brède, il la vendait après peut-être comme provenant des Graves à une époque où les appellations étaient moins contrôlées et les quantités produites non déclarées. Il écrit en effet de Martillac à Saint-Lanne qui est au port Sainte-Marie le 25 octobre 1725, au temps des vendanges par conséquent : « Vous m'enverrez aussi à Bordeaux le vin qui sera recueilli et achèterez des barriques pour cet effet. »

1725! C'est une année où Montesquieu va être obligé de se souvenir qu'il est homme de loi, procédurier, tout à fait habile à plaider ses causes. En effet le contrôleur Dupin venait de prendre un arrêté interdisant toute nouvelle plantation de vignes.

Notre vigneron proteste et d'autant plus violemment que l'intendant du moment, Claude Boucher, était très impopulaire. Celui-ci ne voulait pas seulement arracher les plantations, mais encore obliger à arracher ou obtenir que les vignerons coupassent les souches tous les cinq ans!

Heureusement le philosophe de La Brède était juriste et avait une plume qui savait traduire ses pensées. On venait de s'en apercevoir dans les *Lettres Persanes*.

Aussi mémoires et placets ne cessent d'être envoyés en haut lieu. Leur argumentation est serrée, leur ironie mordante, leur but tout à fait précis; ne pas obéir aux arrêtés; être libre.

Il écrit tour à tour :

La liberté, ce bien qui fait jouir d'autres biens.
On ne peut pas appeler libre un état aristocratique.
L'esclavage est contre le droit naturel par lequel tous les hommes naissent libres et indépendants.

Faut-il s'étonner après ces déclarations de principes qu'il ait pu rédiger ce mémoire :

Le projet d'arracher une partie des vignes de la province de Guyenne n'est pas nouveau. Il fut proposé peu de temps après l'année 1720. On l'a laissé tomber lorsque les ventes de vin ont été faciles et riches. Quand elles ont manqué ou qu'elles ont été pauvres, on l'a fait revivre.

Déjà l'opportunité régnait en maîtresse.
Il aborde clairement le sujet pour exposer ses raisons de résister pour son propre compte et celui de tous ses confrères vignerons qui n'osaient pas alors se rebeller contre la royauté.

Et d'abord si on supprimait les vignes en Guienne, les autres parties de la France et de l'étranger multiplieraient les plantations et on y perdrait en perdant la Guienne, dit-il.
Pour quelle raison donc faudrait-il détruire par la racine parce qu'on a trop de vin d'autant qu'en temps de paix et depuis 1709 le commerce était libre, les années bonnes et les affaires florissantes malgré l'augmentation des vignes?
Et d'autre part quelle culture mettre dans la sénéchaussée de Bordeaux, et quels terrains désigner pour déplanter? Défrichez plutôt les marais malsains du Médoc et d'Ambès et laissez les vignes où elles sont.

Bref :

L'interdiction de planter est inutile, le propriétaire sait mieux que le ministre si les vignes sont à sa charge. Défendre de planter de la vigne, c'est encourager les autres nations à le faire.

Puis le juriste philosophe ayant plaidé, le grand sei-

gneur passe à l'offensive contre l'autorité de l'arbitraire en ces termes :

On conçoit aisément que tous ces changements ne peuvent pas être l'affaire d'un intendant; outre que presque toujours il n'y entend rien, n'étant pas du pays, il ne peut pas faire tout cela lui-même.

Claude Boucher sentit durement l'attaque et répondit au Contrôleur général : « Comme le sieur de Montesquieu a beaucoup d'esprit, il ne s'embarrasse pas de traiter les paradoxes et il se flatte qu'à la faveur de quelques raisons brillantes, il lui sera facile de prouver les choses les plus absurdes. Je vous prie de me dispenser de répondre à son mémoire et d'entrer en lice avec lui; il n'a d'autres occupations que de chercher des occasions à exercer son esprit; il a encore acquis 70 autres journaux au même endroit qu'il m'avait pareillement demandé de planter en vignes. Il se flatte que si on lui permettait d'en planter 30, il pourrait obtenir la même permission pour le reste. »

Malgré l'arrêt Montesquieu passa outre et remplaça les 30 journaux de landes et de pins par des règes de vignes.

Non content d'être propriétaire dans les Graves, il avait un autre domaine dans l'Entre-Deux-Mers, au château de Raymond dans la paroisse de Baron. Sans doute le vin d'Enrageat n'était pas de même qualité que celui de La Brède, mais le logis y était attachant puisque c'est là que furent commencées les *Lettres Persanes* qui furent la première manifestation du génie littéraire de Montesquieu.

Dans l'une d'elles ne trouve-t-on pas cette phrase qui est encore de brûlante actualité :

Le vin est si cher à Paris par les impôts que l'on y met qu'il semble qu'on ait entrepris d'y faire exécuter les préceptes du divin Alcoran qui défend d'en boire.

Par là même il expliquait d'ailleurs une des raisons de son bel esprit, puisqu'il avouait aimer cette boisson.

Pourquoi M. Berthelot de Duchy veut-il alors nous faire croire que Montesquieu était méchant?

C'est du moins ce que l'on pourrait penser quand on lit un passage de cette lettre écrite de Paris le 16 août 1726 : « Malgré votre méchanceté, je suis terriblement affligé que vous ayez été grêlé et j'espère encore que le mal ne sera pas aussi grand qu'on vous l'a fait appréhender... On dit que les Hollandais ont déjà retenu la moitié des vins de Bourgogne. »

Ainsi donc aux fléaux naturels s'ajoutait la concurrence pour accabler ce pauvre vigneron dont les descendants connaissent toujours les mêmes coups du sort.

Ces coups du sort ne se faisaient pas seulement sentir à La Brède et à Raymond, mais encore à Clairac, où Montesquieu avait des terres provenant de la famille de sa femme.

Il y recevait des invités et les raisins devaient être aussi agréables à croquer que les chasselas de Prayssas ou de Moissac si l'on en juge par cette aimable taquinerie écrite à son ami, l'abbé Guasco :

Vous ne me dites rien sur mes vendanges de Clairac qui ne sont sûrement pas si bonnes qu'elles l'auraient été par la consommation des raisins que vous avez faite dans mes vignes.

Un autre domaine où nous trouvons du vignoble est le fief de Montesquieu lui-même, où l'auteur de l'*Esprit des Lois* vint très peu, mais qu'il ne négligea pas cependant. Si le vin n'y était qu'une récolte secondaire, surtout par sa qualité, il servait à faire des eaux-de-vie qui sous l'appellation d'Armagnac étaient vendues en Angleterre.

Malgré tout c'est à La Brède que le vigneron a donné toute la mesure de ses compétences et de ses goûts pour la culture de la vigne. La Brède est le quartier général. Ne doit-on pas le penser quand on lit cette lettre adressée à Bulkeley le 24-10-1734 et qui nous permet de souligner d'ailleurs qu'en septembre et octobre (époque des vendanges) le baron est toujours dans ses terres pour y surveiller la cueillette et la vinification?

Je vous dirai, mon cher lord, que je suis depuis 15 jours à La Brède où je plante des choux. Je voudrais bien que vous y vinssiez tuer des canards. Pour votre serviteur il est occupé à dépêcher son vin dans le royaume d'Irlande aux habitants duquel il prie Dieu d'augmenter la soif.

Cette fois le marchand apparaît, et quel marchand, demandant à Dieu d'augmenter la soif de ses clients. A vrai dire Montesquieu avait grand besoin de bien vendre son vin car nous allons voir quels soucis étaient les siens et qui ne paraissaient pas cependant tellement l'effrayer puisque nous pouvons lire sur le chapiteau de la première porte de son domaine cette inscription :

O rus quando te aspiciam!

O campagne quand te verrai-je! Cri de l'amant vers sa maîtresse qui cependant lui réserve tant de soucis et de déboires mais vers laquelle il revient toujours parce qu'il existe entre les deux un contrat irrésistible d'amour.

A La Brède son costume est celui d'un modeste. Tandis qu'il porte un bonnet de coton sur sa tête on lui sait des gros bas de laine et si l'on peut voir dans sa chambre, près de son lit, une canne à poignée d'or, on sait aussi que pour aller dans ses terres voir ses tenanciers il préférait se servir d'un « échalas », symbole sans doute de ce que la vigne lui servait de soutien pour son œuvre.

Parfois il va à Paris pour ses livres ou appelé par les séances de l'Académie. Là-bas il pense quand même à son château et surtout à ses terres. Le 2 juin il écrit de Paris à Sarrau de Boynet :

La Bourgogne, la Champagne, l'Ile-de-France, enfin tout ce qui n'est pas au midi est entièrement gelé; je l'ai vu de mes propres yeux, arrivant de l'extrémité de l'Ile-de-France où j'ai vu toutes les vignes grillées. C'est un malheur affligeant mais dont nous tirerons un peu parti car il faudra boire à Paris du vin de Languedoc et du Rhône.

Cri sincère du vrai vigneron qui, sachant qu'il n'a rien fait pour causer un préjudice à son frère malheureux et qu'un jour il sera frappé lui-même, pense aux compen-

sations qu'il pourra avoir en prévision des futures catastrophes.

Car il sait qu'elles viendront sous une forme ou sous une autre. En 1742 n'est-ce pas la guerre qui paralyse les affaires? De Paris, Montesquieu s'en plaint à l'abbé Guasco en ces termes :

Je crains bien que si la guerre continue, je ne sois forcé d'aller planter des choux à La Brède. Notre commerce de Guienne sera bientôt aux abois; nos vins nous resteront sur les bras et c'est toute notre richesse.

Il avait une autre richesse, c'était son optimisme, sa foi dans le mérite et la récompense du travail.

Il utilise cette bonne humeur pour consoler ses amis dans le malheur. Ecoutez ces mots à l'abbé Guasco le 1-8-1744 :

Je me joins à l'abbé Venetti pour vous presser d'exécuter votre projet : l'air, les raisins, les vins des bords de la Garonne et l'humeur des Gascons sont d'excellents antidotes contre la mélancolie. Je me fais une fête de vous mener à ma campagne de La Brède.

Toujours ce même appel des vendanges, impérieux, auquel Montesquieu paraît n'avoir jamais pu ou su résister. Quand il s'en allait de La Brède, c'était au moins après la Saint-Martin (lettre à Guasco — 30-9-1744).

Or à ce moment les premiers soutirages sont terminés, c'est-à-dire que les vins sont confectionnés. La chose est importante. Pour ce qui nous concerne, M. de Perceval cite un document précieux qui nous permet de connaître toutes les inquiétudes de Montesquieu au moment de planter des vignes. Il nous montre le souci méticuleux de l'homme qui veut bien entreprendre mais avec le moins d'aléas possible et en profitant au maximum de l'expérience des autres.

Ce questionnaire dans lequel il pose 29 interrogations, avait été envoyé à des propriétaires des environs jusqu'à Barsac, Preignac, Sauternes. Voici les principales questions :

1° Quelle est la manière de tailler la vigne et quel temps?
2° Combien lui donne-t-on de labours et en quel temps?
3° De quelle hauteur on la laisse?
4° Si le vin est blanc ou rouge?
5° Quels sont les raisins plus tôt mûrs? les blancs ou les rouges?
6° Quelle est la méthode pour faire les vendanges?
7° Quel est le prix de ces vins ou environ?

En lisant toutes ces questions, on est en droit cependant d'en poser une supplémentaire : Est-ce que Montesquieu connaissait réellement très bien la culture de la vigne ou voulait-il apprendre à se perfectionner pour, à son tour, donner les conseils les meilleurs à ses domestiques?

Ce qui demeure certain c'est qu'il paraît toujours avoir choisi avec le plus grand soin les cépages les meilleurs pour le rendement et la qualité.

Celui qui mérita ses préférences fut le cabernet qui produisait un vin dont les qualités étaient déjà à cette époque « une couleur vive et brillante, fin, délicat, moelleux, suave, avec bouquet très prononcé, promptement potable et de durée moyenne ».

Malgré tout il en planta d'autres tels que le Malbec, le Semillon, le Muscadet que l'on retrouve encore dans tout le vignoble girondin, de même que l'Enrageat.

Montesquieu sait parfaitement que l'on peut planter en boutures, en plant raciné, en porte-greffe. Il sait ce qu'est le recotage et préfère des vignes hautes, des « hautains » comme il dit.

Heureusement ses tenanciers et prixfaiteurs avaient un philosophe pour les guider et je ne sais s'il se plaisait à leur lire ses pensées, ce dont je doute fort, mais j'espère pour eux qu'il les appliquait pour l'amélioration de leur sort et la recherche de leur bonheur.

Voici une de ses pensées :

Sur les malheurs de grêle ou de gelée je disais qu'il était dans la nature que cela devait arriver de temps en temps et que l'on devait savoir cela en général : qu'il était donc indif-

férent que cela arrivât cette année ou autre; que ceux qui s'affligent de ces choses devraient s'en affliger le premier jour qu'ils entrent dans les affaires.

Un esprit aussi sagement averti ne pouvait que se trouver bien dans ce domaine de La Brède; il ne s'en défendait d'ailleurs pas.

Montesquieu ne fut pas cependant un jouisseur prodigue. Loin de là. Il sait compter, peut-être parce qu'il doit compter, et aussi parce qu'il vit au milieu de ses paysans dont il connaît la vie âpre et difficile; dont il sait apaiser les querelles; dont il connaît les affaires personnelles; avec lesquels il parle ce patois gascon savoureux; qu'il invite, au départ du château, à manger du pain trempé dans du vin rouge.

Roué, modeste, il était en outre très frugal.

Que de fois l'entend-on railler le luxe des aristocrates à ce point que certains le faisaient passer pour avare, ce qui paraît ne pas être, du moins quand il s'agit des frais pour des choses qui lui plaisent, c'est-à-dire : voyages, bibliothèque, domaine!

Or livres, déplacements, terres, sont des maîtresses qui coûtent cher. Montesquieu le sait bien, surtout en ce qui concerne ce vignoble dévorant plus que toute autre culture comme il le dit dans l'*Esprit des Lois*.

Les pays de pâturage et les terres à blé ne nécessitent que peu de bras tandis que la vigne elle seule contribue par ses exigences à l'entretien de la vie d'une population nombreuse où la famille entière trouve son emploi depuis l'enfant jusqu'au vieillard.

Son esprit tourné toujours vers l'observation lui a fait noter le caractère social de la culture de la vigne depuis le jour d'hiver où on la taille jusqu'au moment où le vin quitte les chais et même celui où il quitte les bouteilles pour être définitivement retranché de la production.

Il suit attentivement toutes les façons. Voici le tenancier qui, serpe en main, choisit les flèches qu'il laissera sur chaque cep et calcule le nombre d'yeux qu'il lais-

sera sur chaque flèche. Montesquieu d'ailleurs surveille cette serpe :

Le vigneron qui, en taillant, n'aurait pour but que le produit de l'année, serait comme ces sauvages qui abattent l'arbre pour avoir le fruit.

Plus tard « les flèches » seront liées comme en espalier à un « laton » soutenu par deux « carassons » selon ses propres termes : avec des vimes coupés dans les « aubarèdes ». C'est un travail pour les femmes en attendant l'heure des labours faits avec « l'arayre » tirée par des bœufs.

Viendra le jour de « hudir » le « cabalhon » (tirer le cavaillon) travail plus pénible certes mais qui rapproche de la cueillette après le moment où les mains des femmes auront fait l'épamprage du pied et détruit les « gourmands ».

Les vignes ne subissaient pas alors le contact chimique vert et jaune des sulfates et des soufres parce que les maladies cryptogamiques n'existaient pas, mais la gelée, la grêle, la sécheresse, l'humidité conditionnaient toujours les quantités et qualités des récoltes attaquées aussi par les hannetons, les chenilles, limaces et escargots.

Contre certains de ces fléaux il y avait cependant des chimistes en puissance qui conseillaient des traitements, tel celui d'arroser la vigne avec le jus des racines ou feuilles de concombres sauvages ou de coloquinte pilée et trempée dans l'eau après les brouillards.

Au contraire quand il y a trop d'humidité l'eau de mer, la vieille urine mêlée de fumier et de terre, font merveille aux vignes dont les feuilles rougissent, paraît-il.

Autre recette : Si le fruit pourrit à la vigne avant que d'être mûr il faut mettre sur les racines de la farine d'orge mêlée de semence de pourpier, autour du pied.

Dans cette époque d'ordre et de discipline consentie, peut-être point librement mais sûrement, on attendait la cloche du « ban » accompagnée des crieurs des troupes d'appel pour commencer les vendanges. Ainsi pouvait-on être à peu près certain que les raisins seraient mûrs aussi

à point que possible pour faire du vin de la meilleure qualité.

Le cuvier qui faisait partie des dépendances entrait alors en mouvement comme il est d'usage en cette saison et l'Eveillé, le régisseur, maître de chai après le propriétaire, prenait toute son autorité avertie des choses de la vinification.

Les vendanges! Montesquieu en parle souvent à ses amis dans sa correspondance. Il a dû voir dans les « règes » des couples joyeux et même des drames, sans doute de la jalousie, si l'on comprend bien le sens de cette pensée :

Outre le plaisir que le vin nous fait, nous devons encore à la joie des vendanges le plaisir des tragédies et des comédies.

Il parle des vendanges en philosophe dilettante, en propriétaire intéressé, en sociologue averti. Bon seigneur il « choque de verre » avec les coupeurs de raisins pour avoir l'occasion de noter des observations, de se documenter sur la vie populaire rurale. Au chai il admire le « vin de goutte » et approuve la méthode de l'égrappage parce que selon lui « la grappe diminue la grâce et le relief du vin. » Il arrivait cependant que le vin se troublât ou devînt aigre. Malgré ses connaissances scientifiques Montesquieu n'avait pas prévu les découvertes de Pasteur et se contentait, les années où la maturité avait été défectueuse, pour éviter que le vin aigrît, de mélanger au moût « deux litrons de blé fricassé dans une poêle trempée d'un demi-setier d'eau-de-vie » ou bien de « sel commun et gomme arabique remués avec une branche de coudrier ».

Plus tard on le collait « à raison d'une once de colle de poisson pour une demi-barrique selon la méthode d'Arkangel ».

Quand la fermentation était intempestive on mettait « un mélange de graine d'ache, de son d'orge et de semence de fenouille ».

Quand il jaunissait, ce qui s'appelle aujourd'hui « ma-

dériser », les maîtres de chai utilisaient « quatre pintes de lait dépourvu de sa crème et l'on joignait quatre poignées de sable avec un demi-quarteron de sel, après quoi on attendait qu'il soit reposé pour le retirer clair et blanc ».

Quoi qu'il en soit de tout cet empirisme respecté par Montesquieu, il cherchait toujours à obtenir « un vin nature, franc de goût, loyal et tel que Dieu le donne; que l'on pourra garder 15 ans, vieillira, se bonifiera, pourvu qu'on ne fasse ni mélange, ni coupage ».

Le propriétaire de La Brède mettait son orgueil à faire que ses vins fussent les meilleurs et les plus réputés. Il savait combien il devait trouver en eux une source de revenus en même temps que de gloire.

S'il a tiré quelques profits de son vignoble, nous devons nous en réjouir car en même temps il faisait apprécier à Paris et à l'étranger ce vin de Graves qui entretenait le renom de la France et de la Guyenne.

Ce qui caractérise le plus Montesquieu vigneron, c'est qu'il s'ingénia à vendre son vin lui-même, pour éviter peut-être les bénéfices des courtiers, mais surtout, certainement, pour créer une clientèle personnelle qui lui savait gré de la bien servir en favorisant beaucoup ses projets. Sa correspondance en fournit de nombreuses preuves.

Il est toujours inquiet des débouchés à trouver. Un jour il écrit à M. Solar :

> Le commerce de Bordeaux se rétablit peu à peu et les Anglais ont eu même l'ambition de boire de mon vin cette année; mais nous ne pouvons nous bien rétablir qu'avec les îles de l'Amérique avec lesquelles nous faisons notre principal commerce.

Les Anglais ont l'ambition de boire son vin! Est-ce qu'il le vendait si cher ou qu'il choisissait ses clients? Ce qui paraît certain, c'est qu'il ne mésestime pas sa production.

Montesquieu, pour être à hauteur de sa fonction d'ambassadeur du vin, ne recule ni devant les déplacements

ni devant les responsabilités. Non content d'ailleurs de payer de sa personne il utilise ses relations, surtout les femmes, qu'il sait aptes à l'intrigue.

Mme de Mirepoix ne cache pas son désir de lui rendre service le 19 mars 1749 quand elle lui écrit :

Si cet arrangement vous convenait vous pourriez passer en Angleterre en même temps que moi. Je ne vous dis point combien je le désirerais, cela s'entend du reste. J'espère que nous y mettrons le vin de La Brède à la mode; ce sera ma seule affaire et je vous réponds que je m'en acquitterai bien.

Sachant qu'il ne risquait d'eux aucune concurrence il invite les Anglais à aller le voir et les attire pour leur faire goûter les bonnes barriques à la façon des grands négociants modernes qui ont des crus fameux dans chaque région vinicole. Un jour il écrit à M. Charles Yorke :

J'aurais été bien heureux de passer quelque temps avec vous à La Brède, vous m'auriez appris à raisonner et moi je vous aurais appris à faire du vin.

Ah! le flatteur qui désire qu'un Anglais lui apprenne à raisonner. Il veut surtout vendre son vin à un Anglais pour qu'on en parle. S'il n'a pas réussi cette fois avec M. Yorke, il a dû le faire avec d'autres qui par la suite servaient sa publicité.

S'il n'en eût pas été ainsi, trouverions-nous cette lettre écrite de Dalmanof le 2-10-1754 par le Comte de Morton : « Monsieur, j'ai eu l'occasion de voir récemment un gentleman qui m'a dit avoir goûté du très bon vin rouge provenant de vos vignobles, vin que vous aviez envoyé à Lord Elibanck et comme je trouve très difficile de me procurer du vin pur et sans mélange dès qu'il a passé par la main d'un marchand de vins, je vous serais infiniment obligé d'ordonner à la personne qui dirige votre cellier de m'envoyer 8 barriques du meilleur vin rouge de vos dernières vendanges (1753). »

Toujours flatteur il manifeste sa reconnaissance à Guasco en ces termes :

Je commence à vous remercier de votre souvenir pour le vin de Rochemorin. C'est à mes amis et surtout à vous qui en valez dix autres que je dois la réputation où s'est mis mon vin dans l'Europe depuis trois ou quatre ans.

Galant, charmant, comment n'aurait-il pas converti à sa religion les demoiselles et dames de son temps avec du beau langage comme celui-ci :

Non, non, ce n'est point là Bacchus, ce n'est point là sa cour, car le vrai Bacchus, le seul, c'est Bacchus conservant toujours les mêmes grâces qui touchèrent Ariane. Aussi tendre que brillant c'est un dieu à suivre et non à craindre; toujours agréable à Vénus il ne connaît d'ivresse que l'ivresse de l'amour.

Et les femmes de se pâmer d'aise et de parler du bon vin et de M. de Montesquieu qui l'inspirait si délicatement.

Le 4 janvier 1744, il écrit à Mme Dupin :

Je suis fâché, Madame, de ne devoir qu'à mon vin la jolie lettre, etc.,

J'ai reçu une lettre aussi jolie que vous, Madame; je ferai avec une exactitude surprenante votre commission sur le vin et je vous prie d'agréer que je remercie M. Dupin de la préférence qu'il donne au mien.

A Mme Dupré de Saint-Maur :

Je suis occupé ici à faire du nectar; le malheur est qu'Hébé ne le versera pas dans ma coupe.

Hébé, c'était Mme de Saint-Maur, et le nectar, c'était son vin.

Un bon ambasadeur doit-il jamais dire du mal de son pays, des hommes et des lois qu'il représente? Aussi Montesquieu auprès de tous, de toutes et partout, parle-t-il de son enfant, le vin, avec admiration. Il le caresse en public en le buvant et fait apprécier ses charmes toutes les fois qu'il le peut. Quand il écrit à Guasco : « Le succès que mon livre (*Esprit des Lois*) a eu en Angleterre

contribue, paraît-il, au succès de mon vin », est-ce tout à fait la vérité? Qui sait si les Anglais n'ont pas eu l'attention attirée sur l'œuvre parce qu'ils connaissaient déjà par son vin l'auteur?

Marchand avisé, Montesquieu paraissait toujours avoir un air désintéressé. Ce n'était certainement qu'habileté mais qui demeurait agréable à l'acheteur. Il écrit à Guasco :

J'ai envoyé le tonneau de vin à milord Elibank que vous m'avez demandé pour lui. Milord me le paiera quand il pourra; ce qu'il voudra retrancher du prix, en amitié, me fera un plaisir immense. Vous pourrez lui mander qu'il pourra le garder tant qu'il voudra, même quinze ans s'il le veut; mais il ne faut pas qu'il le mêle avec d'autres vins et il peut être sûr qu'il l'a immédiatement comme je l'ai reçu de Dieu; il n'est pas passé par les mains des marchands.

Ambassadeur du vin, Montesquieu s'est fait des amis parmi les diplomates. Il y en a qui sont Anglais : Mrs Mitchell et d'Ayrolle, auxquels il fait savoir :

Je n'ai pas de vin de l'année passée mais je garderai un tonneau de cette année pour l'un et pour l'autre.

Cela fait toujours très bien de dire épuisé.
Quoi d'étonnant d'ailleurs puisqu'il peut écrire :

Je vous dirai, mon cher abbé, que j'ai reçu des commandes considérables d'Angleterre pour les vins de cette année. Mylord Elibank trouve le vin extrêmement bon, il en commande 15 tonneaux.

A ce rythme une provision peut être vite absorbée. Il est vrai que la guerre avec l'Angleterre en 1744 lui porta un coup terrible. Il l'avoue à Mgr Eratti :

La guerre m'a tellement incommodé que j'ai été obligé de passer trois ans et demi dans mes terres.

Entendez qu'ayant mal vendu son vin il n'avait pas eu de quoi entreprendre de voyages.

Quelquefois il est sérieusement taquiné par ses amis anglais, tel que Bulkeley qui lui écrivent des phrases dans le genre de celle-ci, amicalement d'ailleurs : « Misérable enfant de la terre, j'espère que vous en avez bien recueilli les fruits et que votre chai se trouve à présent rempli de cette maudite liqueur dont vous empoisonnez nos pauvres Anglais. »

Ainsi donc vous voyez que le titre d'ambassadeur du vin ne saurait être refusé à Montesquieu, surtout en ce qui concerne nos bons rapports avec l'Angleterre.

C'était de cœur un précurseur de l'internationalisme, sachant que la paix est encore le meilleur moyen de prospérité dans tous les pays. Il dit lui-même :

Quand j'ai voyagé dans les pays étrangers je m'y suis attaché comme au mien propre; j'ai pris part à leur fortune et j'aurais souhaité qu'ils fussent dans un état florissant.

Il connaissait d'ailleurs toutes les lois essentielles de l'économie politique et nos financiers modernes n'inventent rien quand ils disent sous une forme ou sous une autre ce que ce seigneur de La Brède écrivait déjà à propos des balances budgétaires :

Chaque état qui envoie moins qu'il ne reçoit se met lui-même dans la balance en s'appauvrissant; c'est-à-dire qu'il reçoit moins jusqu'à ce que dans une pauvreté extrême, il soit obligé de ne plus recevoir.

Telle est la leçon qu'il nous plaît de dégager de ces pages consacrées à ce grand Français gascon et à ce vaillant vigneron philosophe : Montesquieu.

DOCTEUR J.-M. EYLAUD,
Secrétaire général des « Amis de Montesquieu »
et des « Médecins amis des Vins de France ».

LE QUIÉTISME EN PROVINCE
UN PRISONNIER DU FORT DE LOURDES

—

A Bernard Nabonne.

Accroupi sur son roc, son gros donjon regardant la vallée, le château-fort de Lourdes semble ruminer son long passé.

Il n'a pas la couleur vermeille de certains murs anciens. Une même nuance livide s'étend sur la tour médiévale et carrée, sur les échauguettes rondes du XVIIe siècle, sur la caserne où l'on imagine un Alfred de Vigny écrivant *Grandeur et Servitude*. Forteresse, prison, caserne, tels sont ses états de services, tel est le très bref résumé de son histoire.

La nudité, la rudesse primitive de cette forteresse s'accusent encore à l'intérieur du donjon où s'élève en vrille un escalier de pierre. Au pied de cet escalier, sur le mur d'un étroit cachot, on a eu l'heureuse pensée d'afficher la liste chronologique de ceux qui connurent l'amertume, juste ou imméritée, d'une incarcération. Et l'on rêve devant des noms, l'on conjecture devant des dates...

Parmi ces noms, il en est un sur lequel s'attarde longuement le regard. C'est celui du Père La Combe. De février 1689 au 23 avril 1698, il eut pour asile ces murs épais.

En un temps où les questions religieuses — jansénisme et quiétisme — prédominaient et passionnaient vivement la France, le Père La Combe a longuement attiré sur lui les regards de son siècle. On le rencontre dans la correspondance adressée par Louis XIV au pape Inno-

cent XII, dans celle de Mme de Maintenon, dans les mémoires du temps et plus particulièrement dans ceux de Saint-Simon. Ses écrits, ses actes, le rôle important qu'il a joué dans l'affaire du quiétisme n'ont pas laissé de préoccuper Bossuet, le cardinal de Noailles et maints prélats français ou romains. Nous le retrouverons aussi dans les archives (1) de l'Officialité du diocèse de Tarbes.

On a enfin conservé une lettre, lettre étrange, ou « Déclaration », qu'il adressa, « le 9e de l'an 1698 », de sa prison de Lourdes, à l'évêque de Tarbes et dont nous reparlerons plus loin.

Il nous reste à dire qui était le Père La Combe, à évoquer rapidement sa vie, à exposer les motifs de son incarcération dans la vieille forteresse lavedanaise et à relater, en tirant toutefois un coin de voile, les actes qui provoquèrent l'intervention de la justice ecclésiastique de Tarbes.

Le Père La Combe était Savoyard; il naquit en 1643. Obéissant à ce qu'il crut être sa vocation, il entra dans les ordres et se fit Barnabite. Ses écrits trahissent une sensibilité excessive. Sa mysticité morbide l'inclinait aux pires déformations, aux plus funestes erreurs. Il affirmait que, pour marquer son entière soumission à la Providence, l'homme doit s'abandonner à toutes les impulsions de sa nature. Leur résister serait se soustraire aux injonctions divines et pécher par orgueil. La voie étroite n'était pas celle du Barnabite; il en avait adopté une autre, « courte et facile (2) », comme l'a écrit le Père Paul Dudon, de la Compagnie de Jésus. Sa religion était tout intérieure, personnelle; elle se dispensait des sacrements, des lois, des canons de l'Eglise. C'était une religion de pur amour et de quiétude religieuse. D'où le nom de quiétisme qui lui a été donné.

De ce personnage, mélange inquiétant de béatitude et

(1) Archives de Tarbes, M. C. 596, — Ms 81, — 31 juillet et 22 octobre 1698. La présence, aux archives, de ces deux pièces nous a été signalée par M. le Chanoine Duffo qui, au surplus, a bien voulu nous permettre de consulter deux livres de la bibliothèque du Grand-Séminaire de Tarbes; nous lui en exprimons notre respectueuse gratitude.

(2) *Le Père La Combe et Molinos*, par Paul Dudon, *Recherches de Science religieuse*, mai et août 1920.

d'incandescence, nous possédons un portrait. Bien que n'étant pas de Philippe de Champagne, il a cependant son prix. Il a pour auteur un théologien : Jean Phélipeaux (3). Ce portrait tient en quelques lignes. Le voici :

La Combe était d'une taille assez grande, composé dans son extérieur, affectant un air de modestie et de sainteté, quoiqu'on remarquât dans son visage je ne sais quoi de sinistre.

C'est en 1671, dans les Ardennes, pensons-nous, qu'il rencontra une jeune veuve détraquée, mais « tendre et subtile », selon l'expression de Sainte-Beuve (4), et douée d'une puissance de persuasion singulière; elle aussi était pénétrée d'une mysticité bizarre. Elle se nommait Mme Guyon. Le Barnabite devint son directeur de conscience, Ils voyagèrent beaucoup ensemble et vécurent dans une intimité qui scandalisa force gens. On sait le rôle important joué par Mme Guyon dans l'affaire du quiétisme, où, après l'incarcération du Père La Combe, elle entraîna Fénelon abusé. L'on imagine les désordres, les troubles que jetaient dans la vie de certains esprits faibles ou enclins à la perversité les doctrines de ces « mystiques ». Louis XIV, voyant le danger que courait la morale publique, fit enfermer les deux inspirés : lui en 1687, elle en 1688.

Le Père La Combe, de prison en prison, échoua en 1689, comme nous l'avons déjà vu, au château-fort de Lourdes. Durant les neuf ans de son incarcération, il eût dû s'assagir. Il n'en fut rien. Par la plume et la parole, il poursuivit son pernicieux apostolat. Il recevait des visites dans sa prison et, fait inexplicable, il sortait du Fort et allait semer l'ivraie à Lourdes et dans les environs.

Pendant sa longue captivité, a écrit Bascle de Lagrèze (5), La Combe ne cessa d'endoctriner ceux qui l'entouraient. Dans sa lettre du 10 octobre 1695, il se loue de l'abbé de Lashérous, aumônier du Fort de Lourdes, sur la personne et la bourse duquel il peut compter; il exalte ses amis de Lourdes, parmi

(3) Cité par Jules Lemaître dans son *Fénelon*.
(4) *Causeries du Lundi, Fénelon*, Sainte-Beuve, tome X.
(5) *Le Château de Lourdes*, par Bascle de Lagrèze, Tarbes 1877.

lesquels il y a des colonnes de la *petite église.* Le 14 novembre suivant, il écrivait : « Jeannette est une héroïne, elle est à Dieu sans réserve et à *tout événement.* » Le 7 décembre de la même année, il vante un certain Champagne, il désire voir Camille, il dit avoir répandu des torrents de joie sur les fidèles en leur distribuant des anneaux. Enfin, dans la même épître, il raconte comme trois personnes du *haut monde spirituel* sont venues naguère apprendre de lui *à suivre la voie de la sainte insouciance.*

L'évêque de Tarbes s'émut, assez tard, il faut le dire, de ces fâcheuses prédications. Le Père La Combe se sentant menacé, crut devoir lui adresser une « Déclaration » (6).

C'est un document troublant, d'un accent singulier. Il y développe une suspecte casuistique et des subtilités extrêmement ténues. Le Barnabite se défend et s'accuse. Il n'aurait faibli que pour se soumettre aux ordres du Ciel. Dans un passage, il s'exprime ainsi :

On peut voir dans mes écrits, où je dépeins naïvement mon intérieur, n'écrivant que pour moi-même, l'estime, l'amour, l'attachement et la souveraine préférence que Dieu m'a donnée pour sa volonté et pour ses lois; me voir après cela livré et précipité par un entraînement de folie et de fureur à des choses qu'elle défend, sans perdre le désir de lui être conforme en tout, et n'y être tombé qu'après des consentements réitérés qu'il a exigés de moi plusieurs fois pour tous ses plus étranges desseins sur moi, m'en faisant en même temps prévoir et accepter les plus terribles suites, c'est ce que je n'ai jamais pu comprendre moi-même, bien loin que je présume de le faire comprendre aux autres.

Bossuet qui, on le sait, combattait avec ardeur le quiétisme, eut sous les yeux la *Déclaration.* Frémissant d'indignation, il écrivit à son neveu pour lui faire part de ses sentiments. Sa lettre est fougueuse et peut, dans sa forme, paraître exagérée. C'est la colère de l'aigle. Voici un passage de cette épître (7) datée de Versailles, le 10 mars 1698 :

(6) Bossuet, *Correspondance,* Urbain et Lévesque, éditeurs.
(7) *Idem.*

On a envoyé à Rome au Père Roslet la copie authentique de cette *Déclaration,* dans laquelle le Père La Combe avoue des ordures horribles, où il a cru être entraîné de Dieu après les actes les plus parfaits de résignation. Il semble reconnaître son illusion; mais la manière dont il parle est encore trop entortillée.

L'évêque de Tarbes, aussi peu satisfait que Bossuet de ces aveux « entortillés », chargea l'Officialité de cette affaire. Les Archives de Tarbes possèdent une liasse provenant de ce tribunal ecclésiastique. Un vieil archiviste du nom de Dumont, un archiviste digne de ce nom, pénétré de l'intérêt qui s'attache aux vieux papiers où vit l'histoire d'un pays, a sauvé ceux-ci de la dispersion et de la destruction. Deux documents touchant La Combe y figurent, l'un du 31 juillet 1898, l'autre du 22 octobre de la même année.

Ces deux pièces concernent des perquisitions et la prise de corps du Barnabite. Sur celle qui est datée du 31 juillet 1698, on peut lire :

Entre le promoteur du diocèse de Tarbes impétrant et demandeur, en cas d'exercer séduction, excandale comis par le père La Combe soit disant prêtre et religieux profess, des chanoines de la congrégation de Saint Paul, d'une part.
Et le Père La Combe accusé intimé et défaillant d'autre.

Suit la procédure.

Toutefois, une troisième pièce, d'un intérêt capital, manque à cette liasse. On en connaissait l'existence grâce à un inventaire que possède Saint-Sulpice. Elle a trait à une information faite le 23 avril 1698 par Bernard de Poudenx, chanoine archidiacre, officiel de Tarbes, prêtre et promoteur du diocèse de Tarbes, plaignant et demandeur, contre le Père La Combe, religieux profès, accusé et défenseur. Elle contenait en outre le récolement des témoins. Une copie de ce texte essentiel a été découverte, par le Père Paul Dudon, à la Bibliothèque vaticane (8). Il en a publié une analyse dans un numéro

(8) Ottob. Lat. 3.164.

des *Recherches de science religieuse* (mai-août 1920).

Ce document prouve l'entière culpabilité de La Combe. Après avoir lu les témoignages de Catherine de la Salle, de Jeannette de Pagès, de Marguerite de Cazanave, d'Arnaude de Soubiran, de Bertrande de Mouret, on ne peut plus douter de l' « impureté » du Barnabite ni de son hérésie. Ces témoignages sont d'ailleurs confirmés par Arnaud de Gourgue, mari de Marguerite Cazanave, par Messire Jean Destrade, curé de Lourdes, par Marie de Fontant, Jeanne Palès, Messire Jacques Lashérous, prêtre et prébendier de l'église collégiale de Lourdes, Messire Jean Burlotte, prêtre et aumônier du château, Messire Clément Dupont, vicaire général de Tarbes. Au surplus, Jeannette de Pagès déclara que La Combe lui avait avoué avoir eu des relations coupables avec Mme Guyon.

Jules Lemaître a écrit, en 1910, dans son *Fénelon*, à propos de Mme Guyon et de La Combe : « Oui, ils se sont profondément aimés. Purement? Encore un coup, je le crois. » Après avoir lu les dépositions retrouvées par le Père Dudon, on ne laisse pas de sourire devant l'imprudente et catégorique affirmation de l'auteur de *Mariage blanc*.

La conclusion de cette sombre affaire, il faut sans doute la voir dans l'ordre envoyé, à la fin de l'année 1698, par d'Argenson au gouverneur du château de Lourdes, de transférer le père La Combe au donjon de Vincennes. Il y demeura jusqu'au 29 juin 1712. Trois ans plus tard, atteint de démence, il mourait à Charenton, âgé de soixante-neuf ans.

Comme on vient de le voir au cours de ces lignes, le diocèse de Tarbes ne laissa pas de ressentir, à Lourdes, les atteintes de l'hérésie quiétiste. Bien que son éclosion fût ici fortuite et son développement restreint, on a pu juger de la nocivité de cette doctrine et de la corruption qu'elle communiquait aux mœurs. Cet exemple montre aux esprits peu ou mal informés combien furent sages et justifiées les rigueurs dont l'Eglise et Louis XIV usèrent à l'égard du quiétisme et de ses adeptes.

DENOISEL.

UNE POÉTESSE
DE LA POÉSIE NOUVELLE

—

Depuis la guerre, notre poésie française a été remuée par un mouvement de rénovation qui semblera peut-être, à l'historien littéraire, aussi fécond, vigoureux, noble, que celui du Symbolisme de mes vingt ans. Je m'en suis réjoui vivement. Et si j'ai loué les jeunes poètes de leur action révolutionnaire, tendant à renouveler, une fois encore, la forme, la technique, et à explorer des régions obscures du lyrisme, c'est, je n'hésite pas à l'affirmer — en empruntant une expression au vocabulaire politique de ces dernières années — parce que je suis fortement convaincu que la poésie est une « révolution permanente ».

Oui, je tiens à proclamer très haut le droit, pour chaque génération littéraire, de se créer son instrument poétique, de choisir — selon ses besoins profonds — ses thèmes et les moyens de les traiter. Car c'est grâce à ce renouvellement perpétuel que la poésie demeure toujours jeune et vivante. C'est pour cela qu'elle est immortelle — malgré les fâcheux prophètes qui vont répétaillant : « La poésie se meurt! La poésie est morte! »

Comme Victor Hugo reconnaissait le « frisson nouveau » dont Baudelaire enrichissait le lyrisme; comme Stéphane Mallarmé saluait avec enthousiasme cet événement considérable que fut l'apparition de Rimbaud, comète flamboyante; tout ainsi que les fondateurs du Symbolisme accueillaient avec joie la naissance de jeunes poètes fort différents d'eux, parmi lesquels, très humble, j'étais; — de même, les poètes d'aujourd'hui qui sont

soucieux d'assurer la « défense et l'illustration du lyrisme français », selon la formule de notre revue *Vers et Prose*, doivent applaudir aux manifestations d'indépendance et d'originalité des nouveaux poètes.

Lorsque, vers la fin de la grande guerre, commença sur la butte Montmartre et à Montparnasse le mouvement rénovateur de la poésie qui se montre si puissant aujourd'hui, on vit se grouper, autour de ces jeunes « anciens » : Guillaume Apollinaire, André Salmon, Max Jacob — non encore acceptés, ni consacrés par la grande critique — un petit groupe de débutants qui comptait Blaise Cendrars, Pierre Reverdy, Paul Dermée, Pierre-Albert Birot, Roch Grey, Huidobro, auxquels bientôt vinrent s'adjoindre, Céline Arnauld, André Breton, Paul Eluard, Philippe Soupault, Aragon, etc. Survint alors la tourmente du Mouvement Dada, avec comme personnalités nouvelles importantes : Tristan Tzara, Francis Picabia, Ribemont-Dessaignes, Robert Desnos.

On rit trop légèrement — et pourquoi? — de ces manifestations volontairement outrancières et destructrices, sans comprendre qu'il est parfois plus utile de détruire, de faire place nette, que de bâtir éternellement sur l'« ancien » ». Nous nous en apercevons aujourd'hui, alors que les vrais poètes qui avaient pris part à ce mouvement s'affirment d'une façon *constructive*. « Admirons les grands maîtres, disait notre cher Vielé-Griffin, ne les imitons pas. Faisons autrement. Si nous réussissons, tant mieux; si nous échouons, qu'importe? »

C'est, vous le savez, de Dada que sortit le mouvement surréaliste, avec comme nouvelles recrues Benjamin Péret, Roger Vitrac, Antonin Artaud, Jacques Baron, etc.; d'autres se firent connaître, grâce à cette revue, *L'Esprit Nouveau*, fondée par Paul Dermée, qui avait la noble, et conséquemment naïve ambition, de faire une synthèse de toutes les tendances novatrices en littérature, en peinture, en musique, en architecture. Mais sans doute était-il trop tôt!...

En tout cas, vingt ans (et plus), ce fut la grande confusion des luttes de tendance dans la révolution esthéti-

que. Les personnalités les plus remarquables se trouvèrent agrégées un peu au hasard à tel ou tel groupe; ou au contraire demeurèrent isolées comme les admirables Léon-Paul Fargue, Louis Mandin, Klingsor, Jean Cocteau, Jules Supervielle, Guy-Charles Cros, Pierre-Jean Jouve...

Enfin, parmi les derniers-nés, il faut citer Jacques Audiberti, qui reçut cet été le prix Mallarmé, Roger Lannes et André Dez, les récents lauréats du prix de l'*Age Nouveau,* et Jean Follain.

Aujourd'hui, d'ailleurs, nous commençons à voir plus clair. Le chaos fécond, et sans nul doute nécessaire, se résout peu à peu, et l'on voit paraître les étoiles, c'est-à-dire les vrais inspirés.

Parmi ceux qui attestent l'admirable vitalité de la nouvelle poésie, il est de toute justice de compter Céline Arnauld qui, parfois éloignée des luttes littéraires, ou présente, s'y mêlant, n'a cessé de développer sa personnalité, renforçant la résonance de son inspiration, de plus en plus humaine, en des œuvres produites sans hâte et sous l'exigence impérieuse d'une nécessité intérieure.

Ce n'est pas le lieu et je n'ai pas le loisir de faire aujourd'hui une étude complète de son œuvre, élevée dès les premiers poèmes sous l'égide commune de Rimbaud et de Lautréamont, qu'admire ardemment presque toute la jeunesse littéraire d'aujourd'hui. Mais j'en veux au moins donner une esquisse.

Lorsque, en 1919, la toute jeune poétesse Céline Arnauld publia son premier livre *Tournevire,* roman poétique, ravissant de fraîcheur et de nouveauté, on songea aussitôt avec René Lalou dans son *Histoire de la Littérature française contemporaine,* à une transposition littéraire des fameux arlequins de Picasso. Le grand peintre cubiste était, en effet, et demeure une de ses plus vives admirations. Mais voici que Céline Arnauld s'évade du récit et nous donne, dans *Poèmes à Claires-Voies,* les sensations et les émois d'une âme neuve qui découvre la vie dans son printemps, avec son sommeil fraternel, et la nature édénique où vivent, dans une paix heureuse,

toutes les bêtes de la création. Mais le pathétique des souffrances humaines n'en est pas absent comme on en jugera par ce beau poème :

Plus que tout au monde j'aime errer
De silences en visions
De visions en douleurs
Minuit argenté d'extase — de scintillement de neige
Me suit en murmurant ses pieuses folies
J'égrène mes souvenirs sur la nuit
Qui m'enserre dans son filet d'étoiles noires

Douze fois dans mon cœur sonne le désespoir!
O balances d'amour! délicates misères!
Les vins des grandes routes m'étourdissent
A moi le festin de l'esprit déposant un baiser
Sur mes cheveux qui frissonnent au soleil

O apaisement d'où naîtront les lendemains du verbe
Voici ouvertes les barrières du songe
Sur la nuit qui se fait délire
Sur l'aube qui s'enfièvre
Sur le printemps claironnant les souffrances et l'amour
Sur l'été mollesse et torpeur au soleil....

Je n'écoute plus que la voix de mon cœur
Heureuse je me baigne dans ta passion
Qui module le monde
Et m'enveloppe comme un ciel...
Minuit mélodie émouvante
Vibre de milliers d'ailes d'insectes
Misère d'une étoile éprise d'un chevalier fou

Minuit tombe et s'égrène
Les cloches agenouillées pleurent
La nuit grelotte et détourne le vent ...
Douze fois dans mon cœur sonne le désespoir!

Ensuite éclosent, d'année en année, *Point de Mire, Jeux d'Echecs, Guêpier de Diamants,* poèmes en prose ou en vers, dialogues lyriques ou confessions enivrées, qui nous font, je le répète, assister au développement d'une personnalité singulièrement riche et foisonnante. « Jaillie de source comme une eau fraîche », sa poésie nous offre souvent des jeux d'eau multicolores dans un univers

animé, recréé, comme on l'a dit, par « une jeune allégresse ». (Ainsi, pour des raisons point trop éloignées, nous admirerons toujours la *Chanson d'Eve,* de Charles Van Lerberghe.)

Après un silence fructueux, Céline Arnauld publie ces importants ouvrages en prose mêlés de poèmes : *L'Apaisement de l'Eclipse,* passion en deux actes, et *La Nuit rêve tout haut,* poème à deux voix — séparés d'ailleurs l'un de l'autre par plusieurs années — et qui nous montrent le passage du lyrisme pur au lyrisme pathétique et douloureux. Pour ma part, j'estime que *La Nuit rêve tout haut* est un des plus beaux livres publiés depuis vingt ans. Et il est bien regrettable que la critique ne l'ait pas souligné davantage. Mais la critique?... Cette œuvre, je l'affirme, restera et témoignera en faveur de notre époque.

Enfin, voici trois recueils de vers dont les titres révèlent, comme toujours chez Céline Arnauld, la qualité délicate, fine, sensible et émouvante de son œuvre : *Le Clavier Secret, Heures intactes,* et *Les Réseaux du Réveil,* ce dernier recueil ayant paru il y a quelques mois. Ici, le poète s'est réalisé pleinement. Sans abandonner sa vision éblouie et comme féerique du monde, il exprime avec des moyens tout nouveaux la vie profonde de l'âme et du cœur. Comment peut-on ne pas être ému par cette rapide montée vers les plus hauts sommets du lyrisme que baigne une si miraculeuse lumière!

Lisez ce poème de la désespérance :

Ah ce grillon qui sonne les cloches dans ma fièvre
Et cette enfant traquée qui pleure
Et qui pleurera toujours dans un recoin de mon rêve!

J'ai le cœur las et les bras rompus
D'avoir tant de fois bercé la douleur
J'ai les mains pâles et fiévreuses
Et les yeux qui brillent du feu des étoiles
D'avoir tant aimé et chanté

Mais grelottant de murmures sonores
La nuit devient une source d'incantations
Où je me plonge pour échapper à la souffrance

Avec ma force et ma tendresse
J'ai enfoncé des portes de rosée — des portes de douleur...

J'ai des épaules de saule pleureur
Des épaules d'enfant — des épaules grelottantes d'ivresse
Mais des épaules de femme aussi!

Dans le réveil de chaque liseron s'ouvre une féerie
Dans chaque féerie, une enfant traquée se redresse révoltée
Elle pleure et pleurera toujours dans un recoin du monde

Dis-moi pourquoi lorsque je passe sous les palmiers
Les cigales se taisent et les lézards s'arrêtent dans leur course
Tandis que les oiseaux chantent dans mon cœur?

Comme l'écrivait naguère le douloureux poète Joe Bousquet :

Il était à prévoir que la poésie de Céline Arnault s'humaniserait. Mais le merveilleux est qu'elle ait pu s'humaniser sans perdre la fluidité du rêve.

Et il terminait sa très belle étude par cet acte de confiance que je fais mien :

Je demeure sûr que Céline Arnauld est entrée dans cette transparence qui nous promet une œuvre pure et déchirante, et digne de tout ce qu'elle a écrit.

L'an passé, les éditions du *Journal des Poètes* publiaient une *Anthologie Céline Arnauld.* Initiative heureuse, étant donné le petit nombre d'exemplaires auquel on édite d'ordinaire les œuvres des jeunes poètes. Commentant cette Anthologie qui nous permet de nous faire une idée d'ensemble de l'œuvre de Céline Arnauld, mon cher André Fontainas qui, poète de premier ordre, est si bon juge en poésie, écrivait, avec une foi que je partage :

Cette « Anthologie 1919-1935 » atteste la continuité magique de cette conquête de soi pour en magnifier ses proches et ceux aussi qui connaissent le bonheur de la lire. Elle est un grand poète, qu'on ignore. Hélas! Elle ne coule pas ses vers dans le moule traditionnel, que le public se croit, sans nulle

raison, plus à même de comprendre ou de sentir; on se méfie; une « heure intacte » éclaircira son renom; elle s'est bien attachée à la juste gloire d'Arthur Rimbaud, dont, j'en suis garant, Céline Arnauld est une sœur d'art, de pensée, de sentiment, qu'il peut accueillir et reconnaître. *Elle est un des poètes de ce temps.*

Espérons que va sonner enfin cette « heure intacte » où Céline Arnauld sera glorifiée comme un vrai, un grand poète de France...

PAUL FORT.

AUTOUR DES
CONTES DE PERRAULT

—

« Il faut toujours rêver ou renoncer à vivre... » L'un des plus charmants esprits de notre temps a exprimé dans cette phrase brève une vérité, des plus éternellement humaines qui soient, car le rêve est aussi vieux que le monde, ou plutôt que l'homme qui l'a inventé, cherchant, grâce à lui, à travestir le spectacle trop uni de la vie quotidienne.

Depuis qu'il y a des sources et qui chantent; des halliers recéleurs de mystère au fond des bois; à travers la nuit, une lune énigmatique et vagabonde; des arcs diaprés dans le ciel, après les pluies d'été; des reflets lumineux tremblant sur les murs, des rais de soleil se glissant furtivement par quelque fente, pour nous révéler soudain le monde ténu et impondérable des atomes; il y a eu des hommes pour prêter à ces choses, à mille et mille autres encore, une voix, une âme, une existence, ou plutôt, pour transposer celle qui leur est propre, dans le domaine fragile et fugace de la fiction.

L'homme primitif n'a pas créé avec d'autres matériaux, rites et sortilèges, et toute l'antique mythologie n'est-elle pas l'aboutissement mystique de ses émerveillements et de ses hantises, de ses effrois et de ses émotions devant les phénomènes surprenants ou admirables dont il était chaque jour, dans le cadre de la nature, le témoin ébloui?...

La mythologie des fées a pris également racine dans ce vieux fond chimérique, et cette religion-là n'est pas

près de disparaître puisqu'elle a et aura toujours ses adeptes : les enfants, qui refaisant, en raccourci, les longues étapes de l'humanité, vivent de merveilleux pendant la première et toute neuve portion de leur existence.

Les fées sont connues depuis les temps immémoriaux où l'imagination était maîtresse du monde. Elles présidaient alors aux naissances, à l'abondance des moissons, elles hantaient les bois et les fontaines, glissaient sur des rayons de lune, habitaient de lointains et mystérieux royaumes, traversaient l'espace dans de somptueux chars tout rutilants de pierres précieuses, apparaissaient aux bons villageois ébaubis, dans leurs chaumières — que d'un preste coup de baguette elles transformaient en palais — protégeaient ou maudissaient, bouleversaient en un clin d'œil les destinées humaines, accomplissaient mille prodiges...

C'était l'époque heureuse où dans les jardins, les citrouilles se muaient en carrosses, et les souris en coursiers; où les distances étaient abolies, grâce à une paire de bottes, où la méchanceté toujours était punie, la vertu triomphante et récompensée...

Mais on devait mériter les faveurs des enchanteurs ou des fées, et se concilier leurs bonnes grâces par tout un rituel de pratiques et de coutumes qu'il fallait fidèlement observer sous peine de dangereuses représailles!

Mythes charmants et combien vivaces, puisque des siècles de rationalisme austère, de froid scepticisme, et de science revêche ont pu passer sans parvenir à les tuer tout à fait, et que plus d'une survivance en subsiste, même de nos jours, enfouies au tréfonds des campagnes reculées, et au cœur des vieilles bonnes gens, dernier asile des superstitions qui ne veulent pas mourir.

Du lointain des âges, comment nous est parvenu le fantastique héritage?...

Par la tradition orale dont les nourrices filandières ou les grands-mamans frileuses au coin de l'âtre rougeoyant ont assuré la transmission.

Le feu n'est-il pas, lui aussi, un très vieux magicien qui éveille encore dans les profondeurs obscures de l'âme

humaine on ne sait quels troubles sacrés, quelles émotions étranges, avec sa voie grondante dont les crépitements sont les mots mystérieux, ses flammes bizarrement emmêlées, et ses étincelles dansantes s'enfuyant et s'éparpillant en myriades blondes dans le tuyau sombre d'où elles ne reviennent plus. Ne suffit-il pas de refaire le geste séculaire de tisonner des braises, pour qu'autour de soi vienne bruisser l'essaim des vieilles chimères longtemps délaissées peut-être, mais prêtes à apparaître au moindre signe, au plus silencieux et inconscient appel?...

C'est à la lueur, elle-même un peu fée du foyer, que les contes ont toujours surgi pour captiver un cercle attentif de marmots ravis, cœurs battants et bouche bée...

Hélas! hélas! aujourd'hui, les cheminées l'une après l'autre s'éteignent, détrônées par les insipides radiateurs. Si les contes allaient disparaître avec elles? Ces contes de fées, si beaux et si prestigieux que de graves savants n'ont pas dédaigné de se pencher sur eux pour les interpréter, et que notre Perrault s'est acquis une gloire littéraire en les signant. Cette gloire serait même usurpée si l'on en veut croire certains commentateurs des contes qui nous affirment que ceux-ci furent l'œuvre de Pierre Perrault, fils de l'Académicien. Ils appuient leur dire sur maintes preuves sympathiques, mais que, suivant l'habitude, les tenants de la thèse opposée viennent disperser et réduire plus ou moins à néant! Quoi qu'il en soit, il est charmant d'apercevoir au travers du volume de Perrault le minois rose et rond, la joue creusée d'une fossette, d'un petit bonhomme de dix ou douze ans, rédigeant pour les enfants de son âge, du bout de sa plume d'oie, la pointe de la langue frétillant au coin des lèvres, ces récits dont le style naturel, simple, direct, empreint d'une évidente puérilité, viendrait volontiers témoigner en faveur de l'âge tendre de l'auteur. D'ailleurs, rien n'empêche de penser que le papa n'a pas, tout en lui conservant sa fraîcheur initiale, retouché de sa plume académique la rédaction peut-être un peu gauche et balbutiante de son petit garçon, avant de la livrer à l'Editeur.

Mais que nous les devions au père ou au fils, ces contes ont fixé d'une manière si heureuse et si définitive les vieux récits appartenant au patrimoine universel et immémorial des rêveries et des légendes, que nul depuis n'a songé à les écrire à nouveau. Et, en notre temps, d'une réalité trop certaine, il n'est pour rallumer autour de soi quelques reflets de ce merveilleux dont s'enchanta l'enfance des peuples et celles des hommes, que de feuilleter le livre de Perrault.

Aussitôt, voyez-les se lever d'entre les pages qui les retiennent, tous ces charmants fantômes nés des songes humains, qu'un rien éveille et qu'un rien effarouche, prompts à apparaître mais aussi à s'évanouir, que le scepticisme souffle comme des flammes trop légères, et qui attendent de nous ce consentement de l'esprit ou du cœur, qui, pour quelques instants, leur rendra un peu de vie fragile et insaisissable...

Voici la Belle au bois dormant, les yeux encore papillotants de son long sommeil d'un siècle, et qui se laisse conter fleurette, avec tant de complaisance, par le Prince Charmant, qu'elle en perd la notion de l'heure, au grand mécontentement de sa dame d'honneur, de ses gens, et de sa petite chienne Pouff, — ah! que c'est gentil à l'auteur de l'avoir endormie, elle aussi, aux pieds de sa maîtresse! — lesquels n'étant pas amoureux, nous confie Perrault, mourraient tous de faim!... Voici Peau d'âne, avec ses robes de ciel, de lune et de soleil. Riquet à la Houppe et sa princesse qui se donnent l'un à l'autre, la beauté et l'esprit qui leur manquent — miracle de l'amour où cette fois les fées ne sont pour rien! — Petit Poucet et ses six frères égarés, les pauvrets, dans l'immense forêt enchantée, et marchant guidés comme nous le sommes tous dans la vie, par la seule petite lueur de l'espérance... Le maître-chat, zélé et astucieux serviteur, qui « après s'être botté bravement » sut si bien tirer d'affaire celui auquel il échut en partage que, d'un pauvre paysan sans un liard vaillant, il fit promptement un marquis considérable, nanti d'un riche château et de terres s'étendant à mille lieues à la ronde. Aussi, en fut-il lui-même récom-

pensé et vieillit-il tranquille, heureux comme un fonctionnaire retraité, et ne courant plus après les souris qu'en dilettante et pour se divertir.

C'est encore le petit Chaperon Rouge, trottant allègrement, preste et légère — clic-clac! clic-clac! — dans ses petits sabots, à travers le bois printanier qui menait à la maison de sa mère-grand où l'infortunée fut croquée! Car si, en général, tout finit bien dans les contes, l'horrifiant n'en est pas exclu, et le terrible Barbe-Bleue, l'ogre épouvantable humant l'odeur de la chair fraîche, les méchantes fées avec leurs mauvais sorts n'ont pas fini d'effrayer les petits enfants.

Mais, quelle est maintenant, cette fugitive, qui, sur le dernier coup de minuit, sort grise et terne d'un bal, en perdant sa petite pantoufle et laissant derrière elle s'évanouir l'éclat d'une parure éphémère?... C'est Cendrillon, image de nos rêves qui tout à l'heure vont s'éteindre inévitablement, à leur tour, nous rejetant dans la réalité, elle aussi souvent grise...

Que de grâces, ne faut-il pas rendre à celui qui sut grouper en un frais et naïf bouquet tous ces récits délicieux, nés de la fantaisie, et qui viennent mettre un peu de féerie dans la vie quotidienne.

Il faut le louer aussi d'avoir donné à ses contes cette forme souriante, alerte, malicieuse, primesautière, un rien « pince-sans-rire », cette saveur piquante et gaie, sentant sa bonne vieille souche gauloise, qui en font l'un des plus grands charmes. Rien d'apprêté, de préparé, semble-t-il, dans ce style. Tout est enjoué, pittoresque, attrayant.

Les sept enfants du pauvre bûcheron reviennent sur le soir, au logis paternel, à la grande joie des parents devenus depuis le matin riches de dix écus, et la maman attire à elle son aîné Pierrot, pour le débarbouiller. Pourquoi cette préférence?... Perrault — père ou fils — prend la peine de nous l'expliquer : « Ce Pierrot était son fils aîné qu'elle aimait plus que les autres, parce qu'il était rousseau, et qu'elle était un peu rousse. » Voyez-vous ça!...

Ailleurs, nous apercevons le chat botté en grand péril sur un toit « à cause de ses bottes qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles! »

Et c'est, tantôt, une critique amusante sur les hommes d'affaire ou de lois, lesquels n'ont guère changé depuis lors! — « ni le notaire, ni le procureur n'y furent appelés. Ils auraient bientôt dévoré tout le pauvre patrimoine » — sur les femmes, dont paraît-il, « le premier expédient est de s'évanouir » dans les circonstances tragiques. Tantôt, une saillie qui vient encore agrémenter le récit, et lui donner un aimable ton d'enjouement : « Le prince et la princesse dormirent peu... » Et écoutez Perrault ajouter, une lueur amusée dans le regard, un demi-sourire au coin des lèvres, une inflexion quelque peu... gouailleuse dans la voix : « Il est vrai que la princesse n'en avait pas grand besoin... »

Parfois, le conteur affecte de prendre son récit au sérieux. Il s'interrompt, ouvre une parenthèse, et le plus gravement du monde : « Il y a apparence, l'histoire n'en dit pourtant rien, que la bonne fée, pendant un si long sommeil, lui avait procuré des songes agréables... », ou encore : « Il y a bien des gens qui ne sont pas d'accord sur cette dernière circonstance, et qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'ogre... »

Tout cela n'est-il pas charmant, simple, familier, empreint d'une exquise bonhomie?...

Et que dire des vieux mots qui assaisonnent le texte, d'un archaïsme si savoureux, vieux mots pleins de sève et de vitalité, auprès desquels les nôtres paraissent aujourd'hui presque affadis et dégénérés?...

Ces contes millénaires qui appartiennent à tous les pays et à toutes les races, Perrault a eu le mérite immense de les nuancer de gentillesse française.

Aussi, son livre a-t-il eu cette rare fortune de plaire à chaque génération et à chaque âge, depuis les tout petits émerveillés, jusqu'aux aïeules, lesquelles, fidèles en cela à la tradition qui leur a toujours confié le rôle de conteuse, vont y moissonner pour quelque jeune auditoire.

De combien d'œuvres, dans la vaste production littéraire de toutes les époques, pourrait-on en dire autant?...

Cela ne tient-il pas en quelque sorte du prodige?... Et n'est-ce pas, parmi tant d'autres, l'une des merveilles, et non la moindre des contes de Perrault? Car, à quoi faut-il, en définitive, en attribuer l'impérissable succès?... Au charme des récits?... A la grâce du style?... Qui sait, s'il n'y a pas à cela, tout simplement, l'influence magique de quelque fée?...

SUZIE BOUDON.

NOUVELLES PENSÉES DE L'AMAZONE

—

COMMENCEMENTS

... Dans le commencement, le doux amour sans peine.

(N. C. B.)

AVANT-GOUT

J'attends quelqu'un que rien en moi n'attend,
L'oreille au guet, le cœur indifférent.
Pris à ce jeu, sans emploi, je m'éprends
Et reprends vie à cette passagère...
Et c'en est fait de la saison légère.
Pollens captés lorsque ma pensée erre
Tu la confonds et tu la régénères :
Déjà, les sens troublés, je t'exagère...
Reprends l'état qui fol et mal me gère,
Rends-moi celui auquel je te préfère!

Adolescente, j'errais, un papillon posé entre mes épaules, quand vers le soir, des bras en m'encerclant l'écrasèrent.

De pures amours sont nées sans qu'on y pense : inévitablement.

Il y en a d'autres, hésitantes, qui auraient pu ne pas être.

D'autres encore, imprécises, tout en frontières, se défendent contre l'occupant — un penchant tout en résistance.

« Tu m'aimes? »
« Oui, je crois, je voudrais, j'espère!... »

Je t'aime un peu, beaucoup, passionnément et pas...
. . . .
Et doute de moi-même et veux que tu me croies!

Mon presque amour — ce « presque » protecteur de ma tranquillité et de la tienne.

Il est plus difficile d'aimer un peu que d'aimer ou de ne pas aimer.

Nos sens, unis à notre goût d'aventures, nous y précipitent, puis nos sentiments s'y développent et nous y retiennent.

Quelle est cette mise en contact, cet éveil en nous à notre insu, de vibrations, d'ondes aux répercussions sans fin, comme si on se joignait à d'autres plaques sensibles, jusqu'à ce que nous ne soyons plus qu'un frémissement?

Eprouver un sentiment tant qu'il n'appartient à aucune formule, à aucune fonction, en évitant de lui trouver un nom — obéir à la puissance de ce qui n'a pas été dit.

L'amour est un si doux commerce, que parfois nous le pratiquons pour son agrément, sans rien ressentir de ses feux.

Quitter notre équilibre pour reprendre du service amoureux?

N'avoir besoin de personne et puis s'ennuyer de n'en avoir pas besoin : s'en créer un besoin.

Nos jours jouent de l'accordéon : ils s'enflent, se resserrent sur des soupirs divers.

—

MARS A NEAUPHLE-LE-CHATEAU

Parmi les primevères
Je suis transi par terre,
Un clair regard levé
Vers ton petit lever,
Pour te voir apparaître
Mi-nue, à la fenêtre,
Encadrée dans du bleu
Avec un temps un peu
Brouillé..., puis frais et tendre.
Monter? — Vas-tu descendre?
J'ai du ciel dans les yeux,
Les tiens sont ténébreux,
J'y vois nos destinées :
Eclaircies et ondées.

—

A. S. m'écrivit qu'il faisait « fausse route » sentimentale. « Autrefois il lui fallait un an pour le reconnaître. Maintenant quelques jours suffisent, quelques heures. C'est encore plus décevant. »

A mesure qu'on a moins de temps, on apprend à moins le gaspiller?

Je m'étonne non pas qu'après deux ans, l'amant de Thaïs ait cessé de l'aimer en une heure, mais qu'il s'en soit aperçu avec cette netteté. — Il est vrai qu'en sensuel averti, habitué depuis longtemps à contrôler ses sensations, il avait la minutie d'une dame qui se pèse!

Il y a des jours où même la barque de Cléopâtre ou d'Antinoüs ne susciterait en nous aucun remous. D'autres, où notre vitalité est telle qu'elle investit de magie le premier venu et force parfois la réciprocité.

Le désir avec son manque d'absolu nous possède et nous reste extérieur. Il nous hante mais ne fait pas partie de nous. Nous ressentons son intensité mais ne

pouvons mesurer ses variations. Il demeure le plus proche étranger.

Le plaisir, mal allié à des désirs d'infini et de possession, se perdra-t-il dans la passion?

... Mon sentiment, surgi de votre indifférence.

Votre mystère éveille notre imagination, et notre imagination vivifie notre cœur.

Contrariée de voir mon personnage agir à mon insu, éprouver une émotion que j'ignorais, aller jusqu'à verser des larmes, je deviens meilleur public de cette comédie intérieure. Je finis par y participer, bon gré mal gré, et souscris à un sentiment que rien ne semblait motiver.

Comment ces joies ressenties à la légère se transforment-elles en angoisse?

Un hameçon se fait sentir dans le cœur, et le cœur est pris — poisson dont le pêcheur joue et qui se défend avec des circonvolutions de liberté peu à peu rétrécies.

A quel moment la sensation, l'émotion partagée, devient-elle un sentiment, une directive?

L'aimée, n'est-ce pas celle que l'on verra dans deux ou trois ans comme d'autres la voient dès à présent?

SOMMEILS

Sommeil : feuille de garde entre nos jours.

Draps, toile de fond des dormeurs en relief, corps de profil, attitude figée de course, film muet où se déroulent les épisodes d'un songe.

Comme certains médiums retrouvant dans l'hypnose un langage ignoré au réveil, nous abordons les songes avec une interprétation spontanée de leur sens que nos sens d'animal pensant n'arrivent pas à enchaîner.

Lorsque le dormeur parle haut, la vie atteint ses bords.

Son sommeil mijote, ronronne, bout, puis se régularise et rame d'un rythme haletant ou égal à travers la nuit et le dépose sur l'autre rive où sa conscience l'accueille. Il s'interroge en vain sur ce passage qu'il ne saurait expliquer, car dans le sommeil nous réalisons le contact avec un état autre; et nos registres matériels énoncent mal le mystère dont nous venons de subir l'emprise, et dont quelques images sans texte, seules, nous restent.

Au réveil, une fatigue mortelle marque la dépense de l'inconscient où — sans contrôle ni raison — nous souffrons sous un masque de sommeil, comme un opéré sous le chloroforme.

Quel repos pouvez-vous goûter de vos paupières closes. Vos regards suivent en vous les drames qu'élabore votre sang. — Et votre cœur s'accélère pris à quelque songe?...

Visages de dormeurs livrés à tant de nuit,
D'un regard révulsé vous regardez peut-être
L'immobile travail des gestes qui vont naître :
Le songe conduit-il? Est-il par vous conduit?
Le cours de votre sang promène des images
Qui prennent corps touchant aux rives du réveil.
Vos actes seraient-ils quelque œuvre du sommeil?
Dormeurs aux yeux ouverts, où sont les personnages
Qui répondent de vous? Ce cours intérieur
Déclenche-t-il la vie et prend-il source au cœur?
Dicte-t-il sans arrêt à l'humaine machine
L'ordre d'exécuter tout ce qu'il imagine?
Etes-vous les acteurs de magiques écrits
Et des songes sans voix — les voix et les délits?

—

Je me recueille ici devant ma table,
Je me recharge d'intensité
Que les gens ont dispersée,

Je m'alimente de solitude :
Tout le jour je me suis laissé prendre
Par tous mes sens — ma vie.
Mes yeux devant des yeux multiples ont pâli
Et j'ai mêlé ma voix éteinte à tant de bruit
Que je dois retremper dans le silence — les mots,
Rafraîchir leur valeur aux sources du repos
Afin de dire : je t'aime.
Avec plus de moi-même.
Puis, aller me coucher, étranger sous mon toit,
Dormir toute une nuit, en exil loin de toi!
Mais j'impose mes songes à tes songes : qu'au réveil
Je retrouve ton corps sculpté par mon sommeil!

—

Malgré toi, loin de toi, mon désir s'accomplit
Plus vrai que vérités de tes femmes pâmées,
Comme à l'amant privé des traits de son aimée
Cette nuit ta semblance a visité mon lit...
Et j'ai violé ta forme au sommeil qui t'allonge
Dans le subconscient, ce réel d'un reflet,
Et par l'étrange union de notre être complet
Je crée à ton image une race de songes.

NATALIE CLIFFORD-BARNEY.

MARGUERITE AUX BÉGUINS

—

C'est moi qui te le dis, vieux : celui qui n'a pas vu Bourges dans les premiers jours de la guerre n'a rien vu. Les trains y déversaient des ruisseaux de « bonhommes », tout ça canalisé par l'avenue de la Gare et par la rue Moyenne, tout ça qui coulait vers les casernes, vers les cantonnements. T'en voyais avec des valises, avec des baluchons, avec des paquets, avec rien, en bottines, en souliers, en sabots, en savates, des paysans, des commerçants, des employés des patrons, jusqu'à des curés, fumant la pipe, la cigarette, le cigare, ne fumant pas, ne disant rien, rigolant, gueulant, s'arrêtant pour discuter, se dépêchant, cassant la croûte aux terrasses, jouant des coudes pour entrer où c'était déjà plein comme un œuf.

Je me suis renseigné. Je disais : « Je suis un vieux de la vieille, classe 93. » La nuit ne tombait pas encore que j'étais installé rue Barbès, à l'entrée d'un faubourg, dans une école, sur de la paille. Je n'étais pas gai, quoiqu'un vieux garçon comme moi aurait dû plutôt ne pas s'en faire, mais j'entrais dans mes quarante-deux ans. D'avoir eu vingt ans d'affilée ma chambre, à Paris, pour moi tout seul, et de me trouver au milieu de gars de toute espèce qui buvaient, qui chantaient, et le reste, sur le moment ça m'a fait mal au cœur.

J'étais du bataillon de dépôt. Les trois premiers sont partis pour faire du ravitaillement dans l'Est. Tout s'est tassé. L'on a reconnu qu'on n'était pas trop à plaindre. On ne pensait pas à se faire de ces farces de chambrée du temps jadis. J'avais toutes mes économies sur moi :

dans les deux mille. J'en ai payé, des litres, et j'en ai bu ma part! Les gars me prenaient presque pour un riche. C'étaient surtout des Berrichons, comme moi.

Ils savaient que, né à Allogny, j'étais allé à Paris, mes trois ans faits. Je leur en jetais plein la vue. Je leur disais que j'étais employé dans une grande librairie des boulevards. Au vrai, j'étais garçon de courses, mais j'aurais tout aussi bien pu être commis. Ça n'est pas compliqué, vieux. Un client te demande un livre ; si tu ne le trouves pas, tu dis qu'il est à la réimpression; ça lui en bouche un, au client. Si tu le trouves, tu donnes un coup dessus, comme ça, pour faire tomber la poussière, tu annonces le prix à la caisse, et le tour est joué. D'être garçon de courses, c'est une autre histoire. Tu pars avec ta liste de réassortiments à faire chez cinq, dix, quinze éditeurs. Ça dépend des jours. Faut que tu combines ton trajet, que tu discutes quand un gars te dit qu'un livre que tu veux est à la réimpression : avec toi, ça ne prend pas, ces petits trucs-là, mais, le malheur, c'est que le gars a raison. Tu te promènes avec ta serge solidement nouée, et qui pèse lourd, des fois. Tu comptes à la caissière des autobus que t'as pas pris, et tu lui rends la monnaie sans te tromper d'un sou à ton désavantage.

Quinze jours après, on renvoie les vieilles classes. J'en étais. Ça n'a pas duré. On nous rappelle. J'étais tout juste de retour quand notre double me dit que le commandant du dépôt du 95ᵉ demande un secrétaire parmi les vieux. Ça me chiffonne, de quitter ceux de mon âge pour aller avec l'active et la réserve. J'ai peur d'être enfermé dans une caserne à quarante-deux ans. Le mur de façade est percé d'une grande porte cintrée, avec le poste de police dans le renfoncement. Quand tu passes sous la voûte toute noire, c'est comme si t'entrais dans une prison. Et puis, ma foi! je me suis dit que je pouvais bien essayer. Au fond, les écritures, ça n'est pas mon fort, mais il faut savoir se payer de culot.

Les bureaux du major sont au-dessus des cantines. Tout de suite j'y ai vu des fenêtres sur la rue. Ça m'a ragaillardi. Un petit mince s'est levé. Il m'a dit :

— C'est vous qui venez pour être secrétaire du commandant Combescure?

Il m'a dit de m'asseoir. Après, il m'a montré le bureau : sa porte ouvre au milieu de la pièce où j'étais.

— C'est là que travaillait Laperche, m'a dit le petit mince. Il a fait des bêtises. Le commandant l'a envoyé rejoindre le régiment, là-bas.

Il est arrivé, grand, le ventre fort, les joues rouge-brique, la moustache courte. Il me parle d'un ton brusque qui m'a fait regretter nos chefs de la territoriale. Il me demande de quelle classe je suis, ce que je fais dans le civil.

— Commis de librairie à Paris, sur les grands boulevards, mon commandant. C'est un métier...

Il m'a coupé le sifflet en disant :

— C'est bon. Aucassin!

Le petit mince est accouru.

— Vous allez me muter cet homme-là à la section hors-rang, et prêt-franc. Vous le mettrez au courant du travail. Rompez!

Je n'étais qu'à moitié satisfait. De mon temps d'active, la section hors-rang, tout le régiment aurait voulu en être. Le prêt-franc, pour manger à la cantine, tout le monde aurait voulu l'avoir.Les conditions n'étaient plus les mêmes : j'avais de l'argent, et ma liberté. Pourtant, j'ai assez vite retrouvé mon aplomb. On m'a installé dans une chambrée au-dessus des bureaux, sous les tuiles. J'avais un lit et des draps : c'était tout de même mieux que de coucher sur la paille à l'école de la rue Barbès.

— Et, avec ça, m'a dit Aucassin, pas embêté quand on fait bien sa besogne. Combescure n'est pas terrible, malgré ses airs.

Tranquillisé, le soir, j'ai payé à boire à tout le bureau. C'était le monde militaire renversé : un vieux qui régalait les gars de l'active! Mais il était écrit qu'on verrait tout, pendant la guerre. Entre nous soit dit, je ne pouvais pas moins faire.

C'est la première fois que je suis entré chez Souchois.

en face de la porte où se tient le poste de police. L'établissement ne paie pas de mine, au rez-de-chaussée d'une vieille bicoque. Deux salles : la première, avec une grande table arrondie pour les mangeurs, l'autre, avec de petites tables en bois blanc, pour les buveurs. Bien des fois j'avais passé devant : ça sentait trop le soldat pour que j'y sois entré, car, nous autres, les vieux, malgré l'uniforme, on gardait ses sentiments de civils. Rien que d'y voir des gradés et des gars de l'active, ça nous faisait froid dans le dos. Un mois après, je connaissais tout le personnel : le père Souchois, un Berrichon comme moi, aimant mieux l'argent que la rigolade, sa femme, rondouillarde, une bonne, ni laide, ni jolie. Quelqu'un dont je ne t'ai pas encore dit un mot, c'est Mme Marguerite. Je ne me suis jamais inquiété de savoir son nom de femme.

C'est la fille des Souchois, vingt-cinq ans, veuve d'un adjudant du 95ᵉ, qui est mort fin 1913. Imagine-toi une grande belle femme avec des lèvres rouges, des yeux de braise allumée et une masse de cheveux blonds qui lui mangent la moitié du front. Si tu ajoutes un corsage ouvert en forme de cœur, des manières câlines, le bagout d'une qui a longtemps bourlingué entre des tables occupées par la troupe, tu verras un peu ce qu'elle est. Pour te servir, elle a de ces manières de se pencher sur toi qui te feraient croire, ma parole! qu'elle en pince. Elle sent si bon que tu t'imagines un bouquet de fleurs. Les premiers jours, je m'y suis laissé prendre. Je me suis vite rendu compte que j'étais trop vieux pour elle.

Même si elle n'avait pas été là, je suis sûr qu'il y serait venu autant de gars. A côté ou en face de toutes les casernes, on a toujours vu de ces boîtes où le troupier va boire, sans compter les sous-offs qui préfèrent ça au mess quand ils n'ont pas le temps d'aller plus loin. C'est toujours la caserne, mais ils ont l'illusion d'être en ville. Ils sifflent leur verre sur le comptoir, et ils ont juste le temps de s'essuyer la moustache en traversant la rue, qui n'est pas large.

C'est seulement vers septembre 15 que j'ai commencé à

me rendre compte de certaines choses. On s'installait pour passer le deuxième hiver, parce que, tu te rappelles? pendant le premier, on avait attendu la fin d'un jour à l'autre. La première année, à part un petit noyau de pensionnaires, Souchois s'était fait plus de bénéfices avec la clientèle de passage qu'avec l'autre. Tout le monde se disait : « C'est le mois prochain qu'on va rentrer chez soi », Combescure comme les autres.

C'est un marchand de vins en gros de l'Hérault, pas marié. Il a loué une chambre dans la rue de Dun-sur-Auron. Presque dès les débuts, il a pris pension chez Souchois. Au moment dont je te parle, quand tout le monde s'est installé pour le deuxième hiver, il s'est trouvé, deux fois par jour, que la salle à manger regorgeait de clients, si bien qu'il a fallu faire deux services à midi, deux le soir. Tu voyais Combescure, des officiers d'infanterie, d'artillerie, du génie, du train, d'administration, des médecins, des sous-offs aussi, et même des troubades de toutes armes, des gars au boursicot garni, qui se tenaient à l'autre bout de la table, du côté de la rue, tandis que les galonnés étaient assis dans le fond, près de la cheminée. N'empêche que là-dedans ils étaient tous camarades, ou presque. On ne faisait pas attention à la différence des grades pour se passer le pain, l'huilier, ou la moutarde.

C'est Mme Marguerite qui fait le service. Elle te met le plat sous le nez. Elle s'y met en même temps, et je te répète, vieux, que tu la respires comme un bouquet de fleurs. Il y en a qui lui lancent des gaillardises, d'autres qui la regardent avec des yeux de merlan frit, d'autres qui n'ont pas l'air de faire attention à elle.

Imagine-toi un peu ça. Vers les sept heures du soir, une salle basse de plafond, avec de la fumée de tabac qui vient d'à côté, où les « bonhommes » jouent aux cartes en vidant des litres, une trentaine de mangeurs tassés comme des sardines en boîte, et qui en racontent, et qui rigolent, pendant qu'il pleut et qu'il vente dehors. A côté, ça ne désemplit pas davantage : des gars de toutes les classes et de tous les pays. T'en vois qui rentrent de

permission avec des musettes pleines, d'autres qui partent avec des musettes plates. Tu vois aussi ceux qui ne bougent pas : des secrétaires, comme moi, des auxis de la Pyro, des artibombes, des tringlots, tout ça qui attend le dernier moment pour se mettre en branle, qui boit le coup de l'étrier chez Souchois en remontant de ville. Ici, c'est comme qui dirait la dernière auberge du vieux Bourges. Après? Oh! les hôtels, les restaurants, les cafés, ne manquent pas, non plus.

Combescure occupe le haut bout de la table, près de la cheminée. La première fois que je m'y suis assis, à l'autre bout, bien entendu, je n'étais pas trop rassuré. Du temps où t'étais de l'active, jamais, au grand jamais, tu n'aurais vu ça : un troubade de deuxième à la même table qu'un officier supérieur, même subalterne. Le commandant, ou même le sous-lieutenant, t'aurait fait vider par le patron avec tous les honneurs dus à ton grade, mais, d'abord, tu te serais abstenu — et comment! — de pénétrer dans une salle où tu savais que ces gars-là déjeunaient, dînaient, — hors de leur mess, — ou prenaient l'apéritif. C'est donc Combescure qui a l'air de présider. Ce n'est pas lui qui cause le plus. Paraît même qu'il ne rit pas souvent. Tu penses bien qu'avec sa fortune et sa solde il pourrait largement prendre pension dans le premier hôtel de Bourges, le plus coté. Il a ses raisons pour se tenir chez Souchois, et ces raisons-là s'appellent Mme Marguerite.

Elle ne le sert ni mieux, ni plus mal, que les autres. Je me suis laissé dire qu'il est amoureux d'elle depuis les premiers temps. Il n'est pas le seul, mais on sent que chez les autres ça ne tire pas à conséquence.

Le soir des Rois. Tu penses bien qu'ils n'ont pas oublié le gâteau à la fève. Hasard, fait exprès? C'est Combescure qui a le baigneur. Moi, je suis dans la salle à côté, avec Aucassin et trois ou quatre autres. Lorsque j'entends crier : « Vive le commandant! Vive le roi! » je vois tout de suite de quoi il retourne. Je me précipite. Il est debout, comme les autres.

— Forcé qu'il prenne Mme Marguerite pour reine!

dit Aucassin. Il ne va pas appeler la mère Souchois ou la bonne... Mais je parierais vingt francs qu'il ne l'embrasse pas.

Combescure me paraît tout pâle. Tout à coup, je vois Mme Marguerite à côté de lui, si belle que tu dirais une vraie reine. D'être comme ça si près l'un de l'autre, il a l'air plus vieux, elle, plus jeune encore. En tout cas, si le pari avait été tenu, Aucassin perdrait dans les grandes largeurs, car le roi embrasse la reine, et devant tout le monde. Tu me diras que ça ne tire pas à conséquence dans ces conditions-là. Pour d'autres, possible. Pour lui... Je t'en reparlerai. La première surprise passée, il s'est dégelé. Il a payé le champagne à toute la maison, et une fameuse tournée, vieux! Le père Souchois n'y a pas perdu.

Il est devenu à peu près comme les autres pensionnaires. Ça n'est pas qu'il se soit mis à dire des gaudrioles à sa reine, mais la glace était rompue. Il riait avec elle. Il ne roulait plus des yeux furibards si d'autres lui faisaient des compliments, et si elle leur répondait. D'ailleurs, elle ne se serait pas gênée pour l'envoyer promener. Elle avait ses béguins. Bien sûr, qu'elle n'avait qu'à jeter le mouchoir, mais, son genre, ça n'était pas les officiers, même de la R. A. T. Tu peux penser que, jusqu'à la mobilisation, ceux de l'active ne mettaient pas les pieds chez Souchois. Ils avaient leur rang à tenir, des idées qu'on leur avait inculquées à Saint-Cyr, même à Saint-Maixent. En cas de besoin, le colon était un peu là pour les rappeler à l'ordre.

Elle avait été pour quelque chose dans les aventures de Laperche, que je remplaçais, et qui avait eu des successeurs. Le dernier en date, et en activité, c'était Foucher, un de ces gars comme t'en vois un sur dix mille, vieux, du recrutement de la Seine, d'une des jeunes classes de la réserve. Il avait fini par échouer au 95ᵉ après avoir fait plusieurs régiments. Blessé deux ou trois fois, il avait le grade d'adjudant, mais tu parles d'un juteux! Rien de ceux que t'as pu connaître dans l'active, rien du chien de quartier. Je le vois avec sa figure de Parigot

et sa petite moustache noire, et pas fier! Quelqu'un qui avait des capacités, comme qui dirait un artiste, et un vrai, — je m'y connais, moi, — qui s'occupait de théâtre et de peinture, et de musique, qui te récitait des monologues que c'était à en crever de rire, qui te faisait ta tête en trois coups de crayon, qui t'imitait tous les instruments, du cor de chasse à l'accordéon. Inapte, on l'avait collé juteux autant dire à perpète, juteux de semaine, bien entendu, mais, même sans un jour de repos, tu parles si ça le gênait. Jamais à la salle des rapports : toujours à la cantine, ou en face.

C'est te dire que, le soir des Rois, ça y était déjà, tu comprends? Je l'ai vu rire à l'autre bout de la table. Probable qu'il se disait : « Embrassez-la devant tout le monde, mon commandant. Moi, c'est en particulier. » Les sentiments, vieux, ça n'est pas une affaire de galons, ni de richesse. Ça ne se commande pas, même par un commandant. Combescure ne savait rien de l'histoire de Laperche, hormis qu'il avait été plusieurs fois pris à découcher, rien de l'histoire de Foucher non plus. C'est quelqu'un qui ne badine pas, qui n'aime pas les cancans, peut-être parce qu'il ne veut rien apprendre. Quant aux officiers qui sont sous ses ordres, ou qui mangent à la même table que lui, ils en ont tous un peu la frousse.

Tu vois d'ici la vie que mène mon Foucher : pour ainsi dire en partie double, moitié soldat — oh! tout au plus, et encore!... — quant à la discipline, moitié civil quant aux amours. Dire qu'il n'est jamais au quartier, bien sûr que ça serait mentir, mais son vrai point d'attache est en face, où les tournées se succèdent. Ça n'est plus du tout la caserne des temps de la paix, où, pour sortir avant cinq heures du soir, il fallait la croix et la bannière, où le sergent de garde, jugulaire au menton, et le juteux de semaine, rôdaient du matin au soir devant la grille. Maintenant, ça n'est qu'allées et venues de gars de toutes catégories et de toutes les classes, depuis nous autres, les secrétaires, jusqu'à ceux qui doivent partir, le lendemain, pour le front. Tout ça faisait escale, plus

ou moins longtemps chez Souchois. Ils disaient à Foucher, en passant sous la voûte :

— Allons! mon adjudant, un verre sur le pouce, ça ne fait pas de mal où ça passe, ni où ça s'arrête.

Mon Foucher y allait, plutôt pour ne pas avoir l'air de refuser que par besoin. Quand c'était son tour d'offrir, il ne rechignait pas, d'autant plus qu'il savait que ça ne lui coûtait rien, ou pas grand'chose. Tout le monde le savait aussi. L'on disait, entre soi : « Ce veinard de Foucher! » Tu n'ignores pas que le rêve du troubade a toujours été d'avoir une femme et de boire à l'œil. Lui, heureux comme un coq en pâte, il n'était point tâtillon pour le service. Les gars n'avaient pas à se plaindre.

Tu me diras : « Et les affaires de Combescure? » Ma foi, çà n'allait pas mal, au moins à son idée, puisqu'il ne se doutait de rien. Ça devait même aller plus que mieux, puisque tout à coup le bruit s'est répandu qu'il l'avait demandée en mariage, ou que ça n'allait guère tarder. Qui est-ce qui en avait eu vent? Je n'en sais rien. En tout cas, c'était assez drôle, puisqu'on le voyait toujours seul, excepté à table. A qui est-ce qu'il avait bien pu raconter ça? A elle, cette idée.

Où tout s'est compliqué, c'est quand mon Laperche est rentré au dépôt.

J'avais bien des fois entendu Aucassin et autres parler de lui comme d'un risque-tout de la pire espèce. Quand je l'ai vu, je me suis rendu compte qu'ils ne m'avaient pas menti, loin de là. C'est un Parigot, comme Foucher, mais d'un autre genre : à côté de lui, l'autre fait figure d'innocent.

Imagine-toi un gars qui n'a pas volé son nom, d'un mètre quatre-vingts de haut, plutôt maigre, sans moustache ni barbe, la figure en lame de couteau, ne riant jamais parce qu'il a la bouche de travers, comme s'il n'arrêtait pas de se moquer des gars. Tu le vois d'ici, avec son képi sur l'oreille droite, coiffe enfoncée, visière cassée, jugulaire tressée comme avec des cordons de cuir? Bon.

Maintenant, si tu me demandes comment il s'est fait

qu'avant la guerre Mme Marguerite se soit éprise d'un oiseau pareil, — il était de l'active, comme Aucassin, — je te répondrai que c'est de ces choses de sentiment qui ne s'expliquent pas.

Il rentrait donc au dépôt en mars 16 après être resté au front jusqu'en novembre 15. Ensuite? Blessé à la poitrine, évacué sur Dijon, versé dans l'auxiliaire, convalo d'un mois.

Il s'est amené par le train de midi sans crier gare. Ceux de l'active qui l'avaient connu ne pensaient plus à lui. On avait bien installé un service de renseignements sur les blessés, disparus, prisonniers, morts, du dépôt, mais les gars qui s'en occupaient ne connaissaient pas les anciens du régiment : les anciens, c'étaient ceux de l'active! Le monde renversé, quoi. Ils avaient bien fait une fiche au nom de Laperche, mais, lui, Dupont ou Durand, c'était kif-kif.

A une heure il est entré chez Souchois avec un air de dire : « C'est moi! » Mme Marguerite a poussé un cri. Souchois lui a tendu la main, pensant qu'il vaut mieux être bien que mal avec des gars de ce calibre-là. Passé son étonnement, elle s'est mise à rire. Il a déjeuné avec eux. C'est pendant ce temps-là que la nouvelle de son retour s'est répandue.

— Faut pas qu'il pense rentrer ici, a dit Aucassin. Jamais Combescure ne voudra le reprendre.

N'empêche qu'avant la fin de la journée il était casé chez le trésorier.

Il n'a pas tardé à être connu comme le loup blanc dans toute la caserne. Tu le voyais plus souvent dans la cour ou en face qu'à son bureau, toujours un prétexte de renseignements à chercher, crayon sur l'oreille, mégot à la bouche, un papier sous le bras, les deux mains dans les poches, mais il ne se hasardait pas à venir chez nous pendant que Combescure y était. Je ne sais pas pourquoi, Foucher l'avait tout de suite pris en grippe. Possible, après tout, qu'une mauvaise langue l'ait mis au courant. En plusieurs tableaux, tu vas voir ce qui est arrivé.

Premier tableau. Mardi 21 mars de l'année 16, à trois heures de l'après-midi. Il y a cinq jours que Laperche est de retour. J'entends Combescure marcher dans son bureau. Il ouvre la porte. Il me dit :

— Lelièvre, allez prévenir l'adjudant Foucher qu'il vienne me parler.

Ça s'est déjà produit. Je ne me frappe pas. Quand Foucher n'est pas à la salle des rapports, — car il faut tout de même qu'il y soit de temps en temps, — il est en face.

C'est seulement le soir, une fois libres, que nous savons ce qui s'est passé. Combescure lui a dit :

— Adjudant, le soldat Laperche est donc rentré au dépôt? Et depuis quand?

— Depuis cinq jours, mon commandant.

— Dites-moi comment il se fait que le soldat Laperche ait pu sortir du quartier à trois heures.

— Je l'ignorais, mon commandant. Je le tiens pourtant à l'œil. J'étais occupé à la salle des rapports.

— C'est bien, adjudant. Par la voie du rapport, vous allez me signaler la négligence du sergent de garde. J'en fais mon affaire. Rompez.

Foucher parti, Combescure m'avait appelé.

— Lelièvre, vous saviez que le soldat Laperche était rentré au dépôt?

— Oui, mon commandant.

— Et vous ne m'avez pas averti?

— Je ne savais pas que je devais le faire, mon commandant. Il a été porté sur les états.

— C'est juste, qu'il a dit en se frappant le front. Et qu'est-ce qu'il fait ici?

— Il est chez le capitaine trésorier, mon commandant.

— Allez dire à Trudeau de venir me trouver.

Avant de partir, je dis aux gars :

— Ça va chauffer pour le poste et pour le matricule de Laperche.

— C'est dommage pour Billebault, qu'a dit Aucassin. C'est le sergent de garde pour ce jour-là, un blessé, re-

tour du front, un gars pas embêtant, dans le genre de Foucher.

Trudeau avait installé son service de plumitifs dans le mess des sous-offs du temps de paix. C'est au fond de la caserne, contre le mur d'une espèce de terrasse qui donne sur l'avenue Séraucourt. Là-dedans, ils opèrent sur les tables de marbre où il en a défilé, des milliers d'assiettes et de verres, et de litrons! Le billard est resté au milieu de la salle. Pour que t'y joues, mon vieux, c'est midi sonné, parce qu'il est tout couvert de rayonnages chargés de paperasses. Trudeau travaille à côté de ses plumitifs. Ils disent que ça ne serait pas un mauvais fieu s'il n'était pas si lunatique. Il est assez petit, trapu. Pour la figure, imagine-toi un bouledogue qui porterait binocle. Il est toujours pressé. Il court tout le temps. Quand c'est Combescure qui le demande, il galope en boutonnant sa tunique et en relevant son pantalon tous les dix pas, à cause qu'il ne veut pas se servir de bretelles.

Ce qui se passe entre Combescure et lui, on le sait quand on lit, le lendemain, au rapport :

« Laperche, soldat de 2ᵉ classe, huit jours de prison, ordre du commandant du dépôt; est sorti du quartier à trois heures de l'après-midi, sans autorisation. Est relevé de son emploi chez le capitaine trésorier. Billebault, sergent : huit jours de consigne à la chambre; a laissé le soldat Laperche sortir du quartier. »

Rien pour Foucher, qui nous dit : « Si Combescure avait voulu me chauffer déjà, moi, c'était facile. C'est un brave homme. » (Soit dit en passant, Billebault et Laperche pensent tout le contraire, et tu peux m'en croire, vieux : c'est partout et toujours la même chose. D'après l'un, tu as de la bonté, et tu n'es pas un idiot; d'après l'autre, tu n'es qu'un sale individu et un crétin.) On voit que Foucher a comme qui dirait des remords, car il est au courant des intentions de Combescure sur Mme Marguerite.

L'affaire jette un froid. Comme les autres, il regarde à aller boire en face en dehors des heures réglementaires.

Les deux fenêtres du bureau de Combescure donnent sur la rue. On l'avait cru trop occupé pour avoir le temps de surveiller les allées et venues de la caserne à la maison Souchois. Moi, je le croyais bien au-dessus de ces détails-là. Vieux, c'est un bon conseil que je te donne, foi de Lelièvre! Méfie-toi des gens qui ont l'air de ne s'intéresser à rien, ni à personne : tu t'aperçois du contraire au moment où tu t'y attendais le moins.

Je te raconte les choses avec les idées que j'avais à mesure qu'elles se sont présentées. Tout à l'heure, par exemple, je t'ai dit que Combescure n'était au courant de rien. Maintenant... Je n'insiste pas. Je pense que t'as compris.

Quant à Laperche, lorsque Billebault en personne est allé le chercher en face, il a dit :

— Ce qui me pend au nez, je le vois : huit jours de grosse, mais, demain, au réveil, je me fais porter pâle.

Un argot qui s'était répandu comme ça, pour dire : « Je me fais porter malade. » Il n'en a rien fait. Probable qu'il avait réfléchi : « Laperche, mon garçon, tâche de passer inaperçu. Tu croyais que Combescure t'avait oublié. Tu vois qu'il te tient à l'œil. »

Il fait ses huit jours de grosse, mais Mme Marguerite ne peut pas remercier Combescure de l'avoir débarrassée, tu comprends?

Deuxième tableau. Ses huit jours finis, mon Laperche bourlingue dans Viel-Castel. Pas loin de la vieille caserne, c'est des bâtiments presque neufs, d'un rez-de-chaussée chacun. Ça sert de logis à une partie des hommes de l'ancienne section devenue compagnie hors-rang, et tu pourrais aussi bien dire : régiment, plus de trois mille « bonhommes », tous de l'auxi. Tu penses bien qu'il n'y a pas place, là-dedans, pour trois mille paillasses. Il y en a de détachés un peu partout, d'autres qui n'y mettent les pieds que pour toucher leur prêt franc : ils logent en ville, à leurs frais. Les autres, qui n'ont pas d'emploi fixe, et pas assez d'argent pour vivre à l'hôtel ou à l'auberge, sont là, du matin au soir, à la disposition des

cabots, qui ont toujours besoin de « bonhommes » pour des corvées. Ceux qui reviennent du front trouvent que ça n'est pas dur; les autres voudraient bien que la guerre soit finie.

Laperche, que je rencontre chez Souchois, le soir, après la soupe, à des heures où personne ne peut rien lui dire, raconte qu'il en a vu d'autres dans les tranchées, mais qu'à Viel-Castel ça n'est pas une vie. Il a beau se défiler : les cabots lui mettent le grappin dessus. Il fait des corvées de soupe, d'habillement, de charbon, de patates, et ça l'humilie, lui qui a été secrétaire du Major, un peu, aussi, du trésorier.

Souchois n'ose pas le mettre à la porte, Mme Marguerite non plus, mais je sens bien qu'elle aimerait mieux le savoir à cent lieues. Ne me réponds pas qu'elle n'aurait qu'un mot à dire à Combescure : par le fait, elle se dénoncerait. Laperche fait exprès de venir avec deux ou trois gouapes qu'il a rencontrées à Viel-Castel.

A son idée, c'est clair; rejoignant son dépôt, il aurait dû retrouver, en face, nourriture, boisson et le reste, gratis, mais qui va à la chasse, même si ce n'est pas pour son plaisir, perd sa place. Mme Marguerite, Foucher, il les regarde d'un mauvais œil. Nous, on se dit que ça pourrait finir mal.

Troisième tableau. Samedi 15 avril, vers six heures du soir. Ce jour-là, il y a un peu de détente. Ça ne vaut pas le temps de paix où l'on attendait le dimanche comme le Messie, supposé qu'on n'ait été, ni de garde, ni de piquet, ni puni, mais ça ne ressemble pas tout à fait aux autres jours. Tu vois partir des permissionnaires. Tu sais que, le lendemain, tu ne travailleras au bureau que jusqu'à onze heures. Et puis, à Bourges, tous les samedis, c'est le grand marché. Ça en fait, une animation! Des mobilisés que leurs parents viennent voir des environs, ça n'est pas ce qui manque, et tout ça déjeune dans les auberges et dans les hôtels. Ça boit sec. Ça fume raide. Ça tape des poings sur les tables en criant. Tu vois des voitures à âne, à cheval, dans tous les coins. Tu respires

une odeur de crottin. Ça te fait penser aux foires de ton pays, au temps où t'étais jeune. Ça te redonne des idées de civil, bien que tu portes l'uniforme.

Ce soir-là, donc, on est quatre, dans la salle à boire, à une petite table : Aucassin, moi, deux autres. Presque toutes les chaises sont occupées par des gars tranquilles, qui ne sont pas allés en permission. Foucher arrive avec Billebault et deux autres sous-offs. Il passe dans la salle à côté, où Mme Marguerite, avec sa mère et la servante, épluche les légumes. Il revient avec un tapis et un jeu de cartes. Il est là comme chez lui, mais c'est Solange, la bonne, qui vient leur verser les apéritifs. Ils ont entamé leur partie, quand Laperche apparaît avec ses deux gouapes. Ils m'ont tout l'air d'avoir commencé à fêter le samedi soir. Ils s'assoient entre nous et les quatre sous-offs. Foucher a déjà vu Laperche dans la salle, comme tu peux m'en croire. Ils se sont mesurés de l'œil, mais de loin. Au fond, il n'a pas de raisons d'en vouloir à Laperche. Celles que Laperche a de lui en vouloir, tu les connais.

Donc, nos quatre sous-offs jouent aux cartes en plaisantant. Dix minutes après, voici Mme Marguerite. Elle aime bien à être comme ça parmi les gars, surtout lorsque Foucher en est. Des fois, elle fait aussi sa partie. Quand elle aperçoit Laperche, tout de suite je vois que son premier mouvement serait de battre en retraite, mais elle ne veut pas avoir l'air d'une qui a peur : elle se penche pour regarder le jeu de Foucher.

Avec Aucassin, Laperche causait du bureau tel qu'il était avant la guerre. Il disait des noms de gars, partis dès les premiers jours, et qu'on n'avait pas revus. Alors, il s'est tu pour regarder Mme Marguerite avec moquerie. Elle lui tourne le dos, mais pas besoin d'être bien malin pour sentir que le regard de Laperche la gêne sur la nuque. Tout d'un coup, le voilà qui se lève et qui l'attrape, par derrière, à bras-le-corps. Elle se rejette de côté en poussant un cri. Elle lui dit :

— Laissez-moi donc tranquille! Qu'est-ce qui vous prend?

— Ce qui me prend? C'est moi qui te prends!

Laperche ne se gêne pas, comme tu vois. Elle est devenue plus blanche qu'un linge tout frais lavé.

Vieux! C'est là qu'il aurait fallu que tu voies Foucher, encore plus blanc qu'elle, et avec ses cartes qui lui tremblaient dans la main. J'ai vu l'instant où il allait les enfoncer dans le bois de la table. Il a fait celui qui n'entend rien. Laperche ne s'adresse pas à lui. Laperche est dans un établissement public, à une heure autorisée. S'il veut batifoler avec la fille des patrons, ça ne regarde que lui et elle. Il est à croire qu'il ne la tient pas bien fort. Elle se dégage. Elle sort de la salle. Laperche revient s'asseoir à côté de nous. Ses deux gouapes ricanent : un petit, avec un pinceau de moustache, et un gros, brun, avec des yeux durs, dont le regard t'écrase comme un pavé qui tomberait sur un œuf de pigeon. Laperche dit :

— Voilà comment il faut s'y prendre avec les garces.

Aucassin proteste.

— Allons! Laperche, Mme Marguerite...

— Toi, embusqué, répond Laperche, tais-toi. Ta place n'est pas ici, elle est là-bas.

Aucassin est un petit maigriot. La vérité est qu'on ne lui connaît pas de maladie, et qu'il est maintenu comme indispensable. Il rougit. Il dit :

— Tu veux voir mes certificats de visite et de contre-visite?

— Moi? Si je veux les voir? Garde-les pour toi.

Moi, je dis :

— Avant de traiter quelqu'un d'embusqué...

Laperche ne me laisse même pas finir. Il me dit :

— Eh bien! et toi, qu'est-ce que tu fais ici?

Je mentirais en te disant, vieux, que ce gars-là ne me fait pas un peu peur. J'essaie de l'amadouer en riant. Je dis :

— Oh! moi, je suis un vieux pépère, classe 93, une classe de derrière les fagots.

— J'en ai vu au front, qu'il dit, des plus vieux que toi, classes 90 et 89, et pères de famille par-dessus le marché. T'es père de famille, toi?

Les deux gouapes ricanent toujours. Ce gars-là s'impose partout où tu le trouves. Partout, tu dirais qu'il juge en dernier ressort. Il attaque toujours le premier, alors que toi, tu n'y songes même pas. Il a sur toi l'avantage d'être le plus hardi, c'est-à-dire le plus brutal, de juger de tout d'après lui-même, le type même de la brute. Retiens ça, vieux : des Laperche, il y en a des millions, et je ne parle que de la France.

Je m'en tire comme je peux. Je dis :

— Que je sois père de famille ou non, ça ne regarde que moi. Pour le reste, si je suis ici, c'est que j'y suis à ma place.

— Dis donc que t'es à la mienne.

— Ce n'est pas moi qui t'en ai chassé, tout de même! Tu n'avais qu'à ne pas la laisser.

— Tu vas me donner des conseils, espèce d'embusqué? qu'il dit.

Vieux, tel que tu me vois, j'ai l'air plutôt bonasse. Je suis poli avec tout le monde, même avec les clients de mon patron, mais, dame! faut pas qu'on me gratte trop où ça me démange : dans ces cas-là, mon sang ne fait qu'un tour.

— Embusqué, moi? que je dis. Répète voir un peu! Il ne sera pas dit qu'un vieux de quarante-quatre ans se sera laissé insulter par toi.

Voilà Souchois qui arrive. Je suis en bons termes avec lui. A l'occasion, j'offre ma tournée, et il me rend la politesse.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, M. Lelièvre? qu'il me demande.

Il me voit debout en face de Laperche, qui est resté assis. Foucher et les trois autres continuent de jouer aux cartes.

— Il y a que ce gars-là me traite d'embusqué, et que je ne suis pas disposé à me laisser faire.

— Voyons, Laperche! que dit Souchois. Si tu as bu un coup de trop, ce n'est pas une raison pour faire du scandale ici. C'est une maison tranquille.

— C'est un vrai bordel, que répond mon Laperche.

Souchois est aussi interloqué que s'il recevait un coup de poing en pleine figure. Mon Laperche continue, en ricanant :

— Et le maquereau n'est pas loin.

Pour le coup, Souchois bafouille :

— C'est pour... c'est pour moi... que... que tu dis ça, Laperche?

— Pas pour vous, père Souchois, que répond l'autre en regardant bien Foucher, mais pour qui je pense.

Oh! alors, vieux... alors, vieux, j'en tremble encore rien qu'à le raconter, Foucher jette ses cartes si fort que les quatre verres se renversent sur le tapis, et, en un rien de temps, il flanque à Laperche un gnon dans l'estomac, et un autre sur sa figure en lame de couteau. Les trois femmes arrivent en criant. La seconde d'après, tu vois mon Foucher en garde, prêt à parer, quoique tremblant de tous ses membres.

— Pas malin! que dit Laperche. Tu sais bien que je ne peux pas te répondre, moi, simple bibi, toi, juteux, avec ta ficelle sur les bras.

Soit dit en passant, vieux. Du temps où l'on était dans l'active, on n'aurait pas pu se faire une idée d'une scène pareille. Un troubade qui levait la main sur un simple cabot, ou qui aurait tutoyé un juteux, il était bon pour cinq ans de Biribi, et peut-être même pour le poteau.

En cinq sec, Foucher enlève sa tunique. Nous autres, on s'arrange pour lui faire entendre raison. Il dit à Laperche :

— Si tu n'es pas un lâche, après l'appel on se retrouvera derrière Viel-Castel.

— Après l'appel? Moi, je suis couché. Je ne fais pas la noce dehors.

— Je te ferai sortir.

Et, nous regardant tous, Foucher nous dit :

— Les gars, j'ai confiance en vous, hein? Pas un mot là-dessus.

On se mettrait en quatre pour lui. Il peut compter sur nous. Les trois gouapes continuent de boire, Souchois n'osant pas les flanquer dehors. Les quatre reprennent

leur partie, mais l'idée n'y est plus. Les Souchois sont ennuyés : une histoire pareille ne peut que faire tort à la maison. Que l'autorité militaire en ait vent, la Place, et c'est la fermeture pour quinze jours au moins. Souchois va et vient de la salle à manger où les pensionnaires commencent à s'installer, à la nôtre. Les trois n'ont pas bougé, les quatre non plus, mais, eux, ils se font servir à dîner sur place. Ils nous invitent, Aucassin et moi. Je vois bien que Souchois brûle d'envie d'arranger l'affaire. Tout à coup, vers sept heures et demie, il s'amène avec deux litrons et s'assoit en face de Laperche. J'entends des mots par ci, par là.

— Est-ce que tu n'as pas toujours été bien traité ici?... Laperche, faut pas m'amener des histoires chez moi... Ça ne serait pas bien... Deux poilus se battre pour ça?...

Il parle à voix basse. Laperche se décide à lui répondre. Dix minutes après, le vieux — plus vieux que moi, — vient dire à Foucher :

— Laperche dit qu'il regrette ses paroles.

— Laissez-nous dîner tranquilles, que répond Foucher. Ce qui est fait est fait, bien ou mal.

Les trois s'en vont cinq minutes après.

— Les gars, nous dit Foucher, depuis que je sais qu'elle a été la maîtresse de cette gouape-là... Suffit. J'en avais eu vent..., des allusions, rien de sûr. Jamais je n'aurais pu croire ça! Et me faire traiter de...! J'aime la blague, c'est certain. Je suis ce qu'on appelle un bon vivant, un pas bileux, tout ce qu'on voudra, mais je ne pourrais vivre aux crochets de personne.

Billebault lui a dit :

— Il ne faut pas te frapper, vieux. Ce que Laperche raconte, on en laisse plus qu'on n'en prend.

Mais Foucher n'est plus en train. Il dit :

— Si seulement elle venait me dire quelques mots!

C'est Solange qui nous sert. Il sait bien que Mme Marguerite aurait le temps de s'échapper. Le samedi soir, les pensionnaires sont plus rares, car il n'en manque pas qui se défilent pour des vingt-quatre heures et qui en font

quarante-huit. Il attend jusqu'au bout. Alors, il dit à Solange :

— Je voudrais voir le patron.

Quand Souchois est là, il lui dit :

— Vous me donnerez ma note pour tout ce que j'ai en retard.

— Qu'est-ce qui vous prend, M. Foucher? On est gens de revue, je pense, et puis, tout est réglé. Vous ne me devez pas un radis.

— Bon! Voilà pour les six dîners.

Il se lève. On le suit. Souchois en reste comme deux ronds de flan.

Quatrième tableau. Huit jours après, encore un samedi, le 22. Depuis le fameux soir, Foucher est un peu comme un corps sans âme. C'est tout un changement de vie pour lui. Ce n'est, ni les caboulots, ni les femmes, qui manquent à Bourges, mais tu penses bien que chacun a trouvé sa chacune voilà longtemps. Tu vois même des dizaines de « bonhommes » de tout âge et de tout poil tourner autour d'une patronne ou d'une simple servante, et qui n'ont rien à se mettre sous la dent.

Une femme comme Mme Marguerite, ça ne se remplace pas du jour au lendemain. Ça ne se remplace même jamais, vieux. C'est moi qui te le dis. Pour dénicher une boîte comme celle de Souchois, une vraie boîte à troubades depuis des temps, faudrait que tu cherches du côté des casernes d'artillerie, où ce n'est pas, non plus, la clientèle qui fait défaut.

Tant par désœuvrement que par dépit, mon Foucher est devenu un briqueur de service. Tu ne le vois qu'à la salle des rapports et au poste, où il double le sergent de garde. Pour sortir avant la soupe du soir, faut que les gars montrent une autorisation. Souchois se tient à carreau. Brouillé avec l'adjudant de semaine à perpète, c'est avec la caserne, avec l'armée, pour ainsi dire, vieux, qu'il est en mauvais termes, et la caserne est plus forte que sa bicoque. Il ne reçoit plus qu'aux heures autorisées. Son commerce n'y gagne pas, mais il doit se dire que ça vaut

encore mieux qu'une fermeture à la suite d'un rapport fait, à la Place, par un chef de patrouille à qui Foucher aurait donné le mot. Des patrouilles, t'en vois qui se trimbalent en plein jour, jugulaire au menton, et qui entrent dans tous les réduits où les bistros cachent les « bonhommes » qui ont toujours soif, mais c'est rare que la patrouille ne ferme pas l'œil quand on lui dit d'ouvrir le bec, qu'on va lui humecter.

Nous autres, on tient Foucher au courant de ce qui se manigance en face. Moi, j'étais d'avis de ne pas lui en parler. C'est Aucassin qui a tenu à lui dire qu'elle s'est remise avec Laperche. (On s'en est aperçu à des riens.) Pourquoi, vieux? Par désœuvrement aussi, par dépit, par vengeance, par un goût de revenez-y. Foucher a répondu :

— Moi, ça ne me gêne pas. Qu'elle fasse donc ce qu'elle veut!

Elle ne nous dit pas un mot à propos de lui, trop fière pour ça, Souchois non plus : il passerait sur la fierté, parce qu'il est près de ses sous, mais il sent bien que ça serait inutile, parce que, tout ça, c'est la faute de sa fille.

Et Combescure? Ma foi, toujours le même; pas moyen de savoir ce qu'il pense. Paraît qu'à table il est redevenu ce qu'il était les premiers temps. Il n'y a pas quatre mois pleins qu'il l'a embrassée, le soir des Rois; si j'en crois les bruits, il n'en reste rien, ce qui s'appelle rien.

Donc, ce samedi-là, à deux heures, Combescure vient tout juste de rentrer. Sur son bureau, j'ai mis l'état d'un détachement de « bonhommes », une quinzaine, qui partent après-demain pour le Creusot. Il pose le doigt sur le dernier nom. C'est Percepusse, un drôle de nom, hein? Le précédent, c'est un nommé Ledoux. Il me dit :

— Vous allez biffer Percepusse et inscrire à sa place le soldat Laperche.

Misère! Percepusse, qui est détaché je ne sais plus où dans Bourges, a fait des pieds et des mains pour être envoyé au Creusot, à seule fin de se rapprocher de son pays et de sa famille. Il m'a même payé deux ou trois litrons qu'on a bus ensemble. Je dis :

— Mon commandant, Percepusse...

Suivant son habitude, il ne me laisse pas finir.

— Vous avez entendu? Faites la mutation et informez-en le sergent-major de la compagnie hors-rang.

Passant devant la porte, je vois Foucher. Je lui dis :

— Combescure envoie Laperche au Creusot.

— La crapule! qu'il dit. Bien fait pour lui comme pour elle!

Dans la cour de Viel-Castel je rencontre mon Laperche qui fait la corvée de quartier, un balai à la main. Il ne se la foule pas. Je ne te cache pas que j'ai eu du contentement à lui dire :

— Tu es désigné pour le Creusot. Départ après-demain matin.

— Moi? qu'il fait. Aller au Creusot? C'est encore Foucher qui me joue ce tour-là, mais attends un peu! D'abord, je me fais porter pâle.

Percepusse ou Laperche, le double, lui, s'en balance. Du moment qu'il a ses quinze « bonhommes », c'est tout ce qu'il demande.

Je reviens. Le bureau fermé, je vais en face. Ce n'est pas que j'aie bien soif, mais je suis curieux d'y voir mon Laperche. Ça ne rate pas. Il cause avec Mme Marguerite, assise en face de lui.

— M. Lelièvre, qu'elle me dit, qu'est-ce que c'est que cette histoire-là? Vous envoyez Laperche au Creusot?

Entendant ça, j'ai envie de me rengorger. J'ai l'air d'un vrai personnage. Pourtant, Laperche sait bien de quoi il retourne. Il dit tout de suite :

— Mais non! Ça n'est pas Lelièvre. Lui, c'est un bon fieu. (Tiens! que je me dis, voilà huit jours, ça n'était pas le même son de cloche.) C'est cette gouape de Foucher qui me joue ce tour-là. (Tiens! que je me dis, à présent, c'est lui qui traite l'autre de gouape.) Mais ça n'est pas fini : demain, au réveil, je me fais porter pâle.

— Tu ne vas pas faire cette bêtise-là! qu'elle lui a dit. Et si le médecin ne te reconnaît pas?

En même temps qu'elle le tutoie, elle me regarde pour voir l'effet que ça fera sur moi. Je ne sourcille pas. Je

trouve qu'elle a eu tort de balancer Foucher, mais, s'il fallait que je prenne parti pour les uns, pour les autres, je n'en sortirais pas.

— Moi? que dit Laperche en se tapant sur le poitrail. Avec ce que j'ai là, je peux être réformé quand je voudrai, mais tu sais bien que je n'y tiens pas. A la caserne, j'ai la croûte, l'habillement et le logement assurés. C'est autant de pris sur l'ennemi. Je te dis que je me fais porter pâle. Je ne veux pas aller trimer au Creusot. Ça ne m'amuse pas, de faire des corvées, ici, mais je ne me la foule pas, et puis, j'y suis un peu chez moi depuis 1913 que j'y suis arrivé.

En tes années d'active, vieux, t'as entendu le boniment des troubades. « Un médecin Aide-Major, qu'ils disaient, avec juste un galon (dans ces temps-là on ne parlait pas de ficelles), est plus fort que le colon avec ses cinq. Si ça lui plaît que le régiment n'aille pas en marche, il n'a qu'à dire que le temps menace trop, et le colon n'a plus qu'à rentrer chez lui, et les troubades dans leurs chambrées. » Moi, je n'ai jamais vu ça, toi non plus, probable, mais, enfin, paraît que ça pouvait arriver. Pour les visites, c'est une autre affaire. Tu vois des « bonhommes » malades qui ne sont pas reconnus, d'autres qui n'ont rien du tout, et que le toubib exempte de service pour des trois, quatre jours. Ils sortent de l'infirmerie avec des envies de danser, mais ils traînent la patte comme si une vraie maladie venait de leur tomber dessus. C'est comme s'ils voulaient faire honneur à la signatûre que le toubib a mise sur le registre, sur le cahier de visite.

Le lendemain, mon Laperche y va. Le dimanche, en un certain sens, c'est toujours plus franc: le toubib est mieux disposé, il regarde moins longtemps les « bonhommes » parce qu'il veut profiter de sa journée. C'est bien son droit. Entre huit et neuf, mon Laperche arrive au bureau. Il me dit :

— Lelièvre, tu me bifferas sur l'état du Creusot. Je suis maintenu inapte à tout service fatigant.

Il cause avec Aucassin, avec l'un, avec l'autre. Il part en

sifflant un air. C'est un pas bileux, comme tu vois, mais il ne pense pas à tout, comme tu vas voir.

Quand Combescure arrive, je lui dis :

— Mon commandant, un jour, vous m'avez reproché de ne vous avoir pas prévenu pour Laperche.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? qu'il me dit, de sa voix dure.

— Il y a, mon commandant, qu'il est allé à la visite, et que le major l'a déclaré inapte à tout service fatigant.

— C'est bien. Il partira tout de même. Vous mettrez en face de son nom : « Doit être employé aux écritures. »

Je vais le dire au double de la hors-rang. De toute la journée je fais exprès de ne pas mettre les pieds en face pour ne pas avoir à entendre les récriminations de Mme Marguerite.

Le lendemain matin, je viens tout juste de reprendre mes fonctions, que voilà le double qui arrive.

— J'ai été obligé, qu'il me dit, de faire partir le détachement pas au complet. Je n'ai pas pu mettre la main sur Laperche. Il avait une permission de minuit, et il est rentré en retard. Moi, je suis à couvert. S'il avait été présent à l'heure du réveil, il serait parti avec les autres.

— Eh! bien, les gars, pour du foin, ça va en faire. Cré bon sang de tonnerre!

Je n'aime guère Laperche. Pourtant, ça m'embête de penser à ce qui va lui arriver. Remarque bien, vieux, qu'il y a des tas de permissionnaires qui en prennent à leur aise, et pas seulement ceux qui logent en ville à leurs frais, mais ceux qui couchent à la caserne. Pas plus le matin que le soir, l'appel ne se fait comme en temps de paix. Tu vois des chambrées où ça n'est jamais le même cabot, où les troubades changent tout le temps. Pour les débrouillards, ça n'est pas difficile de se défiler sans risque, et il faut que ça tombe sur Laperche! C'est vrai, il faut le dire, qu'il a dû faire exprès de ne pas rentrer pour ne pas partir avec le détachement.

Quand Combescure arrive, je le mets au courant. Ah! vieux, si tu l'avais vu! Je ne te dis que ça! Une de ces colères rentrées! Moi, je me disais : « Pauvre Laperche!

Avec son grade de bibi de deuxième, il ne va pas peser lourd dans les pattes de Combescure avec ses quatre ficelles! » Les livres, c'est mon affaire, comme je te l'ai dit. Même si ça ne l'était pas, je connaîtrais la fable du lion et du moucheron, comme tout le monde. Pour une fois que le lion est asticoté par le moustique, il y en a mille où il a le dessus. Si ça lui plaît de l'avaler d'un coup de gueule, ou de l'écraser d'un coup de queue, tu penses que c'est vite fait, et que l'autre n'a pas à demander son reste. C'est comme ça que je les ai vus, Combescure, en lion, Laperche, en moucheron. Devant moi, le commandant ne pouvait pas se laisser aller, mais si tu l'avais vu! De rouge-brique, il est devenu blanc-de-plâtre, ma parole. Je me suis mis à trembler pour Laperche. Je me disais : « Poussé à bout, ce gars-là est capable de tout. Il peut guetter le commandant, la nuit, à un tournant de rue, venir le provoquer dans son bureau, lever la main. Alors, c'est le tourniquet pour lui, malgré sa blessure et les suites. C'est encore comme en temps de paix, à l'intérieur comme au front : un geste sur un gradé, et ta vie est bouclée. »

— C'est bien, dit Combescure. J'en fais mon affaire.

Il remet son képi. Il sort. Moi, je me dis : « Il va à la hors-rang. » Je descends vite, et me voilà chez Souchois. Solange va chercher Mme Marguerite, qui vient à peine vêtue. Je lui explique tout, le plus vite que je peux. Je lui dis que j'ai confiance qu'elle ne dira à personne qu'elle l'a su par moi, qu'il faut qu'elle s'arrange pour tirer d'affaire Laperche. Tu me croiras si tu veux, mais j'en reste comme deux ronds de flan quand elle me répond :

— Laperche? Qu'il fasse ce qu'il pourra! Moi, je m'en balance. Bien aimable de vous être dérangé, M. Lelièvre, mais ce n'était pas la peine.

C'est moi qui ai l'air d'un idiot. Ça t'arrive plus souvent que tu ne penses quand tu t'intéresses aux histoires des gens. A les entendre, pour commencer, tu dirais que tout est perdu. Toi, bonne poire, tu marches, tu prends leur parti, tu dis comme eux pour leur faire plaisir, ou parce que tu trouves qu'ils ont raison. Tu les revois le

lendemain. Tu leur parles de leur affaire, et c'est eux qui t'éclatent de rire au nez, ou c'est tout comme.

Cinquième tableau, le dernier et le plus court. Quand je rentre, les gars me disent :

— Le commandant est revenu. Il te demande.

Il n'a pas eu le temps d'aller à Viel-Castel et d'en revenir. Il a dû faire demi-tour, par principe ou autrement, après avoir pesé le pour et le contre. Je n'en sais rien. Je le suppose.

— Voici cent-trente-huit francs, qu'il me dit, le prix de mes repas pour vingt-trois jours. Vous allez payer Souchois et revenir avec le reçu que j'ai préparé.

Les bras m'en tombent. Quand Mme Marguerite me revoit, et que je lui montre le reçu, elle devient blanche, blanche, mais je sens bien que c'est plutôt de colère. Elle va trouver son père, que j'entends rincer des bouteilles dans la petite cour. Il arrive, en s'essuyant les mains à son tablier de toile d'emballage.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, M. Lelièvre? qu'il me dit.

— Ça, M. Souchois, vous savez aussi bien que moi que le commandant ne raconte ses affaires à personne, à plus forte raison à un troubade comme moi.

— Tout ça... qu'il dit en secouant la tête et en regardant sa fille.

C'est tout. Il signe. Je m'en vais. Mon histoire est finie.

Tu t'attendais à des tueries. Ne dis pas le contraire. Qu'est-ce que tu veux! Si toutes les histoires de femmes avaient fini par des tueries, depuis que le monde est monde, je crois bien qu'il n'y aurait plus moyen de continuer la guerre, qu'il n'y aurait même pas eu besoin de la commencer, faute de « bonhommes ». Ça ne serait peut-être pas un mal, mais ce n'est, ni toi, vieux, ni moi, qui pouvons juger de ça.

Dommage que je n'aie rien su. Sans que je sois le premier moutardier du pape, ou même le dernier, j'ai reconstitué ça — comme disent les gars qui écrivent des livres, — sans trop de difficulté; et puis, on en a parlé

entre nous, comme tu peux penser. Chacun y a été de son opinion, de ses idées. Voici ce que je crois. Au dernier tournant, Combescure en a eu assez. Il allait à Viel-Castel pour se débarrasser de Laperche, une fois pour toutes. En cours de route — elle n'est pourtant pas longue, — il a dû réfléchir, preuve que l'idée avait mûri en lui. Il a dû se dire : « Voilà trop longtemps que je fais le Jacques avec une femme qui se fiche de moi. » Comme je te l'ai dit, on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il savait tout, avec ses airs de ne toucher à rien. De ses deux fenêtres, il pouvait voir à peu près ce qui se passait en face, bien mieux encore quand il était assis au bout de la table, dans la salle à manger.

Tu me demanderas comment ça se fait, dans ces conditions-là, qu'il ne se soit pas offusqué de Foucher. Je te répondrai, d'abord, que je ne suis pas dans sa peau, ensuite, qu'il n'est pas forcé que nous ayons les mêmes idées aujourd'hui qu'hier, ni demain qu'aujourd'hui, et puis, qu'il est possible qu'il ait cru qu'elle laisserait l'adjudant pour écouter ses propositions à lui, mais, vlan! Elle laisse Foucher pour reprendre Laperche. T'avoueras comme moi, vieux, que ça n'est pas drôle pour un commandant, même de la R. A. T., de voir qu'une jolie femme lui préfère un troubade de deuxième classe, même si c'est un blessé de guerre. Même en amour, il n'y a guère de gens qui n'ont pas leur amour-propre. Je comprends ça.

Laperche s'en est tiré avec huit jours de salle, ordre du capiston de la hors-rang, — en temps de paix, il aurait payé ça plus cher, — huit jours que Combescure n'a même pas augmentés, parce que, les béguins de Mme Marguerite, ça lui est devenu tout à fait indifférent. Vieux, entre nous soit dit, c'est comme ça que tous les hommes devraient être, qu'ils aient des ficelles sur les manches, qu'ils n'en aient pas, qu'ils soient dans le militaire ou dans le civil. C'est idiot de se tarabuster l'entendement pour une femme qui ne veut pas de vous. Il faut, pour ça, qu'on n'ait pas un brin de bon sens. Pardine! Je sais bien qu'il y en a de si jolies que, rien qu'à les apercevoir, on en a le cœur tout chaviré. Ça n'est qu'un mauvais

moment à passer. On reprend vite ses esprits, pas vrai, vieux? On se dit : « Ces oiselles-là ne sont pas pour mon bec. » Maintenant que Combescure en a pris son parti, les histoires de Laperche et des autres, qu'est-ce que ça peut bien lui faire? Le lion n'a pas tué le moucheron. Il le laisse vivre, et sur place. Mon Laperche reste à Bourges, au lieu d'aller au Creusot.

Nous autres, on ne va plus en face. Ça nous prive bien un peu, mais, dans les environs, ça n'est pas les bistros qui manquent. Au mois de juin, Foucher trouve moyen de se faire affecter à Paris. Dame! quand il part, ça fait un grand changement pour nous. Au dernier moment, il nous dit :

— Les gars, si j'allais lui dire au revoir, ou adieu? Qu'est-ce que vous en pensez?

Mais, avant qu'on lui ait répondu :

— Non! je n'irai pas, qu'il dit. Si elle a sa fierté, j'ai la mienne. Et puis, elle se balance un peu de moi, pas vrai?

On sait tous, à présent, qu'elle en pince pour un sergent de la réserve, un rouquin qui a des yeux verts, une moustache dure comme une brosse à dents et les cheveux roux comme une queue de renard.

Après, ç'a été le tour de Combescure. N'écarquille pas les yeux! Je parle du tour de départ, non pas de l'autre. Il a été atteint par la limite d'âge, mais j'ai toujours pensé qu'il aurait pu rester ici plus longtemps, et qu'il a fait ce qu'il fallait pour être renvoyé chez lui.

Laperche a disparu de la circulation. Il fait le mort. Après tout, ce n'est pas un méchant gars. Il ne faut pas toujours se fier à la figure. La sienne n'inspire pas confiance, c'est entendu, mais pense un peu aux gens qui te tapent sur le ventre, qui t'appellent « mon vieux », et qui ne se gêneraient pas pour te dévaliser au coin d'un bois, ni même pour te suriner si tu résistais. Tout bien pesé, je suis sûr que Laperche ne ferait pas de mal à une mouche.

Nous autres, c'était forcé. On a repris le chemin que tu devines. Ça n'est pas long : juste la rue à traverser.

Des fois, quand on est entre soi, Mme Marguerite fait des allusions à l'histoire. Quand on parle de Combescure, elle dit :

— Ah! si j'avais voulu...

Pas un mot de plus, ni de moins. Qu'est-ce que ça signifie? Que, si elle avait voulu se marier avec lui, il serait encore ici, et, elle, à faire la grande dame dans Bourges, ou qu'elle serait avec lui dans le Midi, à se tourner les pouces et à se pomponner? Que, si elle avait voulu le supplier pour Laperche...? Ça, je ne crois pas, puisque tout s'est arrangé au mieux de leurs intérêts à tous.

Si elle ne s'était pas détachée si vite de Laperche, — un vrai dernier feu de paille, — savoir ce qu'il serait devenu, lui? Elle pouvait l'amener à faire bêtise sur bêtise, sans méchanceté, comme ça, bien sûr, mais des bêtises qui auraient pu le mener loin, malgré son état de blessé. Foucher, au lieu de s'abrutir à boire, est rentré à Paris. Tu penses bien qu'un gars comme lui, avec les capacités qu'il a, a dû trouver un emploi autre que celui de juteux à la porte d'une caserne, de chien de quartier. Combescure? Je crois qu'il n'aurait pas attendu longtemps pour en porter, et qu'il aurait été malheureux le restant de ses jours, à moins qu'elle ne l'ait laissé en plan au bout de deux mois, peut-être un peu plus, peut-être même moins.

Si ça a bien fini pour tout le monde, ça n'a pas été grâce à elle. Quand je la vois batifoler avec son rouquin, je me dis que la leçon ne lui a guère servi, mais que, comme toujours, en fin de compte, c'est encore elle qui a raison.

(1924)

HENRI BACHELIN.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Marcel Françon : *Poèmes de transition* (xv[e]-xvi[e] *siècles*). *Rondeaux du Ms. 402 de Lille.* Préface de M. Henry Guy, E. Droz. — Al. Cioranescu : *L'Arioste en France des origines à la fin du* xviii[e] *siècle*, Les Editions des Presses modernes, 2 vol. (Publications de l'Ecole Roumaine en France). — Revues.

Sous le titre : **Poèmes de transition,** M. Marcel Françon vient de nous faire, en deux volumes, le présent d'une gerbe de six cents rondeaux, en grande partie inédits, figurant dans le manuscrit n° 402 de la Bibliothèque de Lille. Ce présent serait magnifique si ces petits poèmes ne dataient d'une période (fin du xv[e] siècle et début du xvi[e]) où notre littérature, sous la gouverne des rhétoriqueurs, tombait dans la décrépitude, l'extravagance, la puérilité, le pédantisme et, pour tout dire, l'impuissance, Messieurs les rhétoriqueurs écrivant, en effet, à quelques exceptions près, pour répéter des choses déjà dites ou, plus simplement, pour témoigner de leur virtuosité en de stériles exercices de plume.

Les susdits rondeaux étaient-ils cependant goûtés du public aristocratique à l'admiration duquel ils étaient offerts avec une telle prodigalité? Il faut bien le croire, car M. Marcel Françon, au cours de recherches actives et fructueuses, a retrouvé bon nombre d'entre eux dans quelques manuscrits de la Bibliothèque nationale, des Bibliothèques de Bruxelles et de Douai, et, au surplus, dans quelques anthologies imprimées au début du xvi[e] siècle. Ils constituaient donc, à la fois, la production favorite de poètes contents de peu et, ainsi que le dit M. Henry Guy, dans l'excellente préface qui accom-

pagne le travail de l'érudit colligeur, ils représentaient « un état d'esprit général, des goûts communs à un large public ».

Non sans peine, M. Marcel Françon a pu discerner que, dans cette énorme rimaille anonyme, bonne part revenait à Jean Marot, une quinzaine de pièces à Octavien de Saint-Gelays, une dizaine peut-être à Jean Picard, vicomte de Falaise, bailli d'Estelan et, de ci, de là, des pièces, en petit nombre ou isolées, à André de La Vigne, Henri Baude, Jean d'Auton, La Touche, Martin de Housse, et Louis Ronsard, seigneur de La Possonière, père du chef futur de la Pléiade. Il conteste par contre que l'on y rencontre, comme on l'a prétendu, des écrits de Georges Chastellain, surnommé le « grand Georges », le maître entre tous révéré des rhétoriqueurs.

M. Marcel Françon, qui a étudié ses textes avec un soin minutieux, allègue que ces six cents rondeaux peuvent être rangés en quelques groupes traitant de thèmes identiques : ou bien, ils sont d'origine courtoise, empruntent leur inspiration à la source de poésie médiévale, encensent une dame imaginaire ou réelle, chantent ses perfections et sa beauté, contiennent les jérémiades d'amants transis; ou bien ils sont de tendance gauloise, réaliste et épicurienne, écrits par des rimeurs plaisants pour qui aimer ne veut point dire soupirer et attendre, mais prendre son plaisir d'une dame, en jouir. D'aucunes, parmi ces petites œuvres, venues plus spécialement du XVe siècle sans doute, temps pendant lequel ce sujet fut largement exploité, déplorent la vanité de la vie et la fatalité de la mort; d'autres exaltent la déesse Fortune, ou bien portent contre elle des plaintes véhémentes. Maints rondeaux ont la forme épistolaire : ils constituent des *envois* et figurent, dans le manuscrit 402, avec les *réponses* des destinataires. On est surpris de ne rencontrer, dans ce ramas de versifications où l'on cherche vainement trace de véritable poésie et même de sentiments sans artifices, qu'une seule pièce bachique, car ce que l'on connaît de la société de cette époque révèle qu'elle se complaisait tout autant aux liesses des festins qu'aux délices de l'amour.

Non plus que son préfacier, M. Henry Guy, M. Marcel Françon ne s'illusionne sur la valeur littéraire de ces écrits

remplis de clichés, de lieux communs, d'expressions toutes faites, de proverbes, de traits empruntés à des ouvrages antérieurs, soignés de forme cependant, abondant en termes précieux, en rébus, en acrostiches et, au demeurant, souvent agréables à lire si l'on se plait à les considérer comme jeux de plume, comme des travaux de patience exécutés par des hommes habiles en l'art de la billevesée.

M. Marcel Françon s'est efforcé, dans sa savante introduction, de fixer les aspects et la psychologie du milieu dans lequel de telles œuvres trouvaient sympathie et admiration. Il pense, non sans raisons valables, que la publication *in extenso* de ces œuvres rendra des services, permettra notamment aux philologues d'étudier avec fruit la langue, assez mal connue encore, d'une période de transition, aux critiques, d'autre part, de mesurer quelles dettes les humanistes et poètes de la Pléiade contractèrent envers les rhétoriqueurs, personnages doctes qui les avaient devancés dans l'étude de la littérature antique; il semblerait bien étonnant que ces humanistes et poètes eussent, comme on l'a prétendu, renoncé à l'héritage intellectuel, moral et littéraire de leurs prédécesseurs.

Nous allons voir, grâce à l'ouvrage nouvellement paru de M. Al. Cioranescu : **L'Arioste en France des origines à la fin du XVIIIe siècle,** ouvrage important qui traite à fond le problème souvent ébauché de l'influence du poète italien sur notre littérature, ouvrage riche de documents et de faits nouveaux, nous allons voir, disons-nous, que les susdits écrivains de la Pléiade ne laissaient rien passer de ce qui pouvait alimenter de thèmes imprévus leur inspiration.

A quarante-deux ans, en l'an 1516, à Ferrare, Ludovico Ariosto publie l'*Orlando furioso* (*Roland furieux*) qui attire une clientèle assez clairsemée de lecteurs. Il en donne en 1521 seulement une deuxième édition, puis dix-sept autres jusqu'en 1532, date de la réimpression définitive du poème, augmentée de six chants. Il meurt en 1533. Après sa disparition, cent trente-six éditions, à la date de 1600, sont sorties des presses italiennes sans compter les études, les critiques, les compilations. Dès le milieu du XVIe siècle, le poème a acquis une célébrité universelle.

Une méchante traduction en paraît à Lyon en 1543 sous un anonymat que M. Cioranescu n'a pu percer, malgré ses recherches actives; elle connut quelque succès si l'on en juge pas ses réimpressions; d'autres suivirent, en prose ou en vers, complètes ou partielles, aussi mauvaises, dues à Claude Chappuis, Jean Fornier (1555), Jean de Boyssières (1578), etc...

Il ne semble pas que ces traductions aient beaucoup contribué à diffuser parmi les lettrés ou parmi les gens de la société l'œuvre de l'Arioste. Les lettrés et même les gens de la société connaissaient d'ordinaire, à cette époque lointaine, la langue italienne. Beaucoup faisaient le voyage d'Italie, amenés dans la péninsule par la curiosité, la guerre, les affaires. Il y avait au milieu du XVIe siècle, par la voie de Lyon ou par la voie maritime, de nombreux rapports et échanges entre Français et Italiens. Maints humanistes allaient, aux universités de Padoue ou d'ailleurs, compléter leurs connaissances.

On peut donc imaginer que le poème de l'Arioste, et même son théâtre et ses écrits divers, furent connus en France d'après les éditions italiennes qui traversaient les Alpes dans les bagages des voyageurs. Le roi François Ier, au dire de M. Cioranescu, posséda l'une d'elles qui figura dans sa bibliothèque, reliée à ses armes. Rabelais n'ignorait pas l'Arioste; il le cite dans *Pantagruel;* Montaigne, bien qu'il désapprouvât la morale relâchée de l'*Orlando furioso,* montre, dans ses écrits, qu'il lut avec soin ce poème.

L'œuvre de l'Arioste, vers le milieu du XVIe siècle, trouvait en France un terrain bien préparé pour gagner en renommée. Elle répondait, par son caractère à la fois héroïque et voluptueux, à l'état d'esprit des groupes intellectuels et aristocratiques, qui avaient rompu avec le pétrarquisme et qui avaient en tête à la fois le désir de l'aventure et celui de la jouissance matérielle. Les poètes de la Pléiade en particulier, livrés à l'épicurisme, disciples d'Anacréon et de Catulle, grands admirateurs de Jean Second, étaient particulièrement disposés à accueillir favorablement les écrits du génial Italien.

Selon M. Cioranescu, ils contribuèrent grandement à assurer en France la vogue de l'*Orlando furioso.* Ronsard connut le poème par l'entremise de Jacques Peletier du Mans. Dès 1547,

il manifestait, en l'imitant, l'enthousiasme que lui avait procuré sa lecture. Il adressait, en effet, à cette date, au susdit Peletier du Mans, l'*Ode des beautez qu'il voudroit en s'amie*; on y peut aisément reconnaître les perfections morales et physiques que l'Arioste mit en ses propres héroïnes, Alcine et Olympe. Dès cette époque, on discerne, dans les œuvres de Ronsard, malgré le culte que celui-ci voue aux écrivains antiques, « la présence de l'Italie »; l'influence de l'Arioste se prolongera jusque dans la *Franciade*. Ronsard semble avoir communiqué à Joachim du Bellay son admiration pour l'écrivain ferrarais. Joachim du Bellay comparait volontiers l'Arioste à Homère et à Virgile. Il ne cachait point qu'il lui empruntait, surtout dans ses sonnets amoureux, ses inspirations voluptueuses et « sa manière ».

M. Cioranescu s'est livré à un examen minutieux des œuvres poétiques ou théâtrales du XVIe siècle dans le but d'établir quel empire réel l'Arioste exerça sur les littérateurs de cette période. Il semble que bien peu de ces derniers aient échappé à cet empire; des plus grands aux plus médiocres, tous ou à peu près tous citent son nom avec vénération, ou bien le pillent, ou bien l'imitent, tirent, non seulement de l'*Orlando furioso*, mais de toute l'œuvre, les éléments essentiels de leurs propres écrits. Desportes lui-même, poète de cour et rival de Ronsard, s'imbibe du maître italien au point de publier dans un opuscule de 1572 (*Imitations de quelques chants de l'Arioste par divers poètes françois*) cinq pièces où son imagination personnelle ne prit aucune part. Estienne de La Boétie, Mellin de Saint-Gelais, Jean-Antoine de Baïf, Louis d'Orléans, Nicolas Rapin, Amadis Jamyn, Pierre de Brach participèrent aussi à ce démantèlement de l'œuvre ariostienne.

Nous ne pouvons naturellement suivre dans tout son développement (700 pages) l'étude de M. Cioranescu. Celui-ci montre que le théâtre, le roman, les divertissements de cour empruntèrent également maints de leurs thèmes à l'*Orlando furioso*. Antoine de Nervèze, écrivain de bibus, à cheval sur le XVIe et le XVIIe siècle, fut, à la fin de ce dernier siècle, un pilleur déterminé du poème dont il tira la matière d'un roman, une nouvelle et une rimaille.

Avec le XVIIe siècle, bien que François de Rosset donne, dès

1614, du *Roland furieux* une bonne traduction, la vogue de ce poème décroît. La société de l'Hôtel de Rambouillet, certes, ne l'ignore point; Voiture en conserve un souvenir émerveillé; mais cette société vit sous l'influence de l'*Astrée;* elle s'accommode mieux des bergeries galantes que des peintures sensuelles; de plus elle accorde à la littérature espagnole l'estime qu'elle retire à la littérature italienne. Malherbe ne peut souffrir la poésie d'au delà des Alpes. Balzac y trouve peu de divertissement. Boileau la condamne sinon effectivement, du moins dans son for intérieur; plus tard, il attribuera aux opéras de Quinault, tirés de l'Arioste, une influence déplorable sur les mœurs et en blâmera la sensualité dissolvante. Le Père Rapin préfère le Tasse à l'Arioste et d'autres révérends, illustres en ce temps, accordent au second de ces poètes un crédit limité.

Dans tout le cours de cette période classique, l'admiration pour l'Arioste se manifeste, en définitive, par de vagues traductions partielles (généralement en vers et même en vers burlesques, de Nicolas Ronsard, Cotignon de La Charnays, Bouillon), de chants ou d'épisodes du *Roland furieux.* En 1664, La Fontaine lui emprunte Joconde et trois sujets de contes; en 1685, Mme Gomez travestit le poème en une sorte de roman galant où l'on ne retrouve plus le texte original. Seuls les écrivains de tragédies lyriques et les organisateurs de ballets de cour y prennent délibérément les sujets de leurs créations.

M. Cioranescu examine encore, en des pages abondant en renseignements de tous genres, le destin de l'Arioste, en France, au XVIIIe siècle. Il semble que le poète retrouva, au cours de cette époque, sinon son ancienne renommée, du moins une admiration paisible qui se manifesta par des traductions et des imitations nombreuses. Voltaire, après l'avoir longtemps dédaigné, contribua beaucoup à rétablir sa fortune posthume, d'une part quand, ayant appris l'italien, il put mieux apprécier l'intérêt de son œuvre, d'autre part quand il eut, à son grand profit, maraudé dans cette œuvre.

Revues. — *Humanisme et Renaissance,* janvier-mars 1939. De M. Roland Crahay : *Recherches sur le Compendium attribué à Erasme;* de M. Pierre Costil : *Le mécénat humaniste des Fugger;* Raymond Lebègue : *L'influence du théâtre néo-latin sur le théâtre sérieux en langue française;* de M. E. Pognon :

Du nouveau sur Philippe de Vitry et ses amis; de M. E. Ph. Goldschmidt : *Le voyage de H. Monetarius à travers la France;* de Mlle E. Droz et L. Scheler : *Une édition inconnue de la Confession générale;* de M. M. Delcourt : *A propos des Notulæ erasminæ;* de M. F. L. Ganshoff : *Le lieu de naissance de Hans Memlinc.* — *Revue de Littérature comparée,* janvier 1939. De M. G. Duhamel : *Réflexions sur l'Europe;* de M. P. Hazard : *Gabriele d'Annunzio;* de M. L. Portier : *Un inédit de Fogazzaro, traduction de Discorso della Signora Cleofe a sua figlia;* de M. Z. Temple : *Aldoux Huxley et la littérature française;* de M. J. M. C. : *Un portrait de Taine par Guizot;* de M. G. Lafourcade : *Stendhal et Arnold Bennett;* de M. J.-J. Gielen : *Léon Bloy aux Pays-Bas;* de M. R. Etiemble : *Le mythe de Rimbaud.* — *Revue d'histoire littéraire de la France,* juillet-septembre 1938. De M. Marc Blanchard : *A propos d'un inédit de Balzac. Balzac, Mame et la duchesse d'Abrantès;* de Mme Lucienne Mercier : *L'histoire de Duguesclin dans l'Histoire de France de Michelet;* de M. Victor Giraud : *Les derniers jours et la mort de Voltaire;* de M. Emile Bouvier : *Contribution à l'étude des sources du « Siècle de Louis XIV »;* de M. V. P. Underwood : *Le « Cellulairement » de Paul Verlaine.* — *Revue des Cours et Conférences,* 15 février 1939. De M. B. Landry : *Les idées morales du* XIIe *siècle, les écrivains en latin, Avant-propos : Abélard;* de M. J. Mousset : *Milan Rakié, poète de la Yougoslavie;* 28 février 1939. De M. Henri Piéron : *L'évolution de la sensation visuelle!* — *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux,* 15 février 1939. De M. Pierre Dufay : *Louis-Philippe et la non-intervention;* de M. Le Bailli : *Compagnies d'aérostiers pendant la Révolution.* 28 février 1939. De M. Edouard Martin : *La Machine de Marly, Rennequin Sualem, son constructeur;* de M. Pierre Dufay : *Une pièce libre et inédite de Maupassant;* de M. Auguste Fontan : *Les Vierges noires, leur origine;* de M. Alde : *Titres de marquis accordés par Louis XVIII.* — *Revue de l'Histoire de Versailles et de Seine-et-Oise,* janvier-mars 1939. De M. J. P. Palewski : *Le marquis de Cavoye dans sa campagne de Luciennes;* de M. Victor Glachant : *Note sur un nouveau régime scolaire inauguré en* 1869 *au Lycée de Versailles.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Philippe Dumaine : *Périples,* « se vend au Divan ». — André Antonin : *la Rose Antérieure,* « la Presse à Bras ». — Jules Tordjman : *Jardins en Pente,* « Editions Corymbe ». — Hubert Dubois : *la Neige et les Blés,* « les Cahiers du Journal des Poètes ». — Arsène Yergath : *la Maison des Images,* « les Cahiers du Sud ». — Alexandre Toursky : *la Suite à Demain,* « la Phalange ». — Marcel Sauvage :*A Soi-Même accordé,* Denoël.

« Du même auteur » *Oblations, Lumières* ne m'avaient fait présager **Périples,** recueil nouveau où Philippe Dumaine m'apparaît l'artiste le plus fin, le plus avisé, le plus adroit et discret, où, en vérité, il m'enchante. Qu'il est reposant de tenir un ensemble de poèmes dans la suite desquels le poète ne se montre pas à la recherche de soi-même, ni préoccupé de ses destinées, ni de ces liens secrets avec l'évolution de l'univers, ni inquiet de ce qui a précédé sa naissance ou de ce qui suivra sa mort. Philippe Dumaine, esprit débarrassé de phantasmes et de toutes vanités métaphysiques, chante avec ferveur le charme et la grâce animatrice de sa Chloé, le bienfait ébloui d'un séjour en « l'Ile de Beauté », Cyrnos, qu'on appelle, autrement, la Corse, et complète son livre par ce qu'il appelle des « Divagations », réunion de poésies écrites dans des occasions diverses et non soumises à un plan déterminé.

On ne saurait trop insister sur la précision d'une facture aussi pure et sur le goût parfait de chacun de ces morceaux lumineux comme de petits marbres grecs, figures familières où la divinité se pressent, menus objets dont les proportions et le galbe rehaussent la valeur. Le caractère exquis de cet art éternel, voisin, si l'on veut, des meilleures pièces d'*Emaux et Camées,* se révèle dans les quatrains que dédie Philippe Dumaine *A mon Aryballe* et qui célèbrent

> Le naïf potier de Corinthe
> Qui te façonna sur le tour
> Et forma tes figures peintes :
> Ces Sphinx aux ailes de vautour...

C'est la première impression, durable, que donne la lecture de ce livre, mais se tromperait fort qui croirait n'y découvrir qu'un charme artificiel ou, simplement, superficiel.

La lyre est apte à vibrer selon des intentions différentes; il n'y faut que l'aide d'une inspiration...

.....Mon âme paresseuse
S'abandonne trop vite aux lourdeurs endormeuses
Et devient lâche et molle, inapte au moindre son.

Ce sont hymnes d'amour, odes où se reflètent des paysages ou des visages merveilleux, tel celui de cette lavandière au bord de la rivière :

Pieds nus sur le velours des syrtes
Que surplombent les monts couverts
De buissons de buis et de myrtes
Sous l'ombrage des chênes verts;
. . . .
Tu as plongé, coupant les vagues,
Tes bras dans les courants étroits;
Et l'on voyait briller tes bagues
Au pâle ivoire de tes doigts...

Souvent aussi le ton s'aggrave ou, du moins, s'approfondit d'une émotion intime; le poème intitulé *Hérédités* ou, surtout peut-être, le *Dialogue avec une Ombre* ne se satisfont pas d'un simple plaisir passager, d'une joie de l'œil amusé d'un site ou d'une scène pittoresque. Pour Philippe Dumaine, très humainement, la poésie est partout; elle surgit, d'un élan lyrique, des plus proches prétextes, mais aussi de songeries où le rêve s'allie à la réflexion. L'ombre évoquée du père apaise les inquiétudes et la désolation du fils...

Apaise-toi, mon fils! La nuit fut si facile,
Que je faiblis ainsi qu'une lampe d'argile
Qui s'éteint, sans souffrir, sans affres, ni terreur!
Apaise-toi, mon fils!...

Je suis persuadé, maintenant, que Philippe Dumaine tient ferme en ses doigts l'instrument dont il entend tirer des sons, qu'il ne manquera pas de rejeter cette nonchalance qui, dit-il, lui est coutumière, et qu'il affrontera de hauts sujets, réalisera des poèmes de ferveur sensible et puissante; il possède, son livre le prouve, les ressources qu'il faut pour y parvenir à son gré, j'espère, comme ce serait au mien.

Il y a, aux courts poèmes groupés sous le titre **la Rose**

Antérieure, par André Antonin, une délicatesse d'accent, une recherche issue d'un goût pour ne dire que l'essentiel se révélant aux yeux d'initiés, beaucoup de ce que nous apporta l'inoubliable exemple de Stéphane Mallarmé. La tentative seule est déjà par elle-même un triomphe.

Pour que survive un rêve aimé,
Mêlé à tes roses d'or et d'ambre
Au cœur tout parfumé
De pâles roses de septembre
Dont la parure est pour finir.

Ah! sont-elles douces, fébriles,
Aux doigts presque du souvenir,
Lutteuses d'automne fragiles,
Les roses du dernier baiser.

Où ton âme, vitre qui saigne
Pour que ne puisse s'apaiser
Le crépuscule qui la baigne,
Sur la lèvre effeuillant l'adieu
Prit la transparence du feu!...

forme de sonnet, comme parfois chez notre Maître, usité à la Renaissance anglaise. Parfois, la muse d'André Antonin se révèle hésitante ou manque de fermeté. Défaillance, j'imagine, de jeunesse, à quoi la volonté et le pénible contrôle de soi par soi-même remédieront.

En de légers et gracieux croquis Jules Tordjman évoque la grâce des **Jardins en Pente :**

Jardins en pente vers la mer,
La mer au sensible feuillage.
Douceur impalpable de l'air
Et frisson premier du voyage...

Presque tous ces fins tableautins émus d'air et de lumière sont écrits en vers de huit, sept ou six syllabes, mais l'auteur sait à merveille aussi, bien que rarement, user de l'alexandrin, comme lorsqu'il chante l'heure où

Les filles des faubourgs qui vont à la fontaine
Hument le soir biblique, un soir au goût de miel,
Les filles des faubourgs qui vont à la fontaine.

L'instant est pur comme un verset d'Ezéchiel :
Combien semble la vie une chose lointaine
Par ce soir pur comme un verset d'Ezéchiel!

Ce n'est pas que du savoir-faire; l'atmosphère apparaît ici tremblante d'un vrai émoi.

Belge, Hubert Dubois nous offre les poèmes de **la Neige et les Blés;** c'est en Belgique qu'il est édité; je ne puis que brièvement situer son effort persévérant pour se dire soi-même et se lier en présence de Dieu à l'univers, si bien qu'il s'étonne bientôt :

Mais quel homme, grandi soudain, me touche ici?
Sans arme, autour de qui les armes se rassemblent...?
Qu'il m'attire, Seigneur!... Serait-il pas celui
Tant cherché, que je suis?.....

Arsène Yergath, égyptien si je ne me trompe, est du moins présenté dans une édition des Cahiers du Sud. Tout ce que, à travers ses plaquettes et volumes nombreux, nous eûmes à louer naguère, se concentre, se résume, s'amplifie dans **la Maison des Images :** vers non rimés, assonancés à peine, mais fermeté des syllabes accentuées sur lesquelles s'accorde le vers. Noble suite d'images, méditatives et sans cesse introspectives.

Alexandre Toursky, à sa manière, dans **la Suite à Demain,** s'examine dans ses relations futures surtout avec ceux qui auront plus tard le souvenir de lui :

Mais je souffre d'être celui
Qui ne sera LUI qu'aujourd'hui....

aussi se poursuit-il à travers cette suite multiple d'existences où a évolué sa vie, ou encore regarde-t-il, silencieux, complice presque, sous ses yeux, s'accomplir perpétuellement « le bel assassinat de l'Heure ».

Marcel Sauvage, **A Soi-Même Accordé,** se recherche, lui aussi, en conscience, et dans ses désaccords non moins que sous son apparence durable. On se souvient de ces poésies âpres, nostalgiques parfois jusqu'à la véhémence en quelque sorte qui se tient en suspens, *Cicatrices* (éclairs, déclare-t-il, encore des douleurs mortes), 1920, *Voyage en Autobus,* 1921,

Libre-Echange, principalement, en 1925; ces recueils sont, cette fois, rassemblés et unis, après un long intervalle, à un nouvel ensemble de poèmes intitulés *Socrate,* écrits de 1925 à 1930, où leur sagesse s'éclaire d'un sens plus précis. Il y voit avec plus de sérénité « l'homme monter et descendre l'échelle de la haine et l'échelle de l'amour »,

Et le silence de la terre
Assis au seuil de sa hutte
Souffle toujours dans sa longue,
Longue et invisible flûte.

Le ton demeure amer, désabusé, mais il constate sans colère les choses et l'évolution apparente des mondes, sans chercher désormais à comprendre; les mots suffisent à satisfaire le sage, « car il n'y a rien à comprendre en vérité, rien, ici-bas, rien, sinon... (écho qui conclut deux ou trois fois dans l'ombre...) rien, ici-bas, rien en vérité ».

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Alexandre Arnoux : *Paris-sur-Seine,* « Le Trentenaire », Grasset. — Léo Larguier : *Les Trésors de Palmyre,* Plon. — Frédéric Urmatt : *Les Possédés du Saint-Esprit,* Mercure de France. — André du Dognon : *Les Etrangers,* Flammarion. — Edouard Peysson : *Le voyage d'Edgar,* Grasset. — Antoine Didier : *Patte pelue,* Editions La Bourdonnais. — Jean des Vallières : *Les filles du Rhône,* Albin Michel. — Pierre Chanlaine : *On n'est pas maître de son cœur,* Emile Paul frères.

Sous ce titre : **Paris-sur-Seine,** M. Alexandre Arnoux a eu l'ingénieuse idée de caractériser par une suite de récits les vingt et un arrondissements de la capitale (y compris celui qui correspond au fauteuil occupé par Molière, à l'Académie...). « A travers le centre et les faubourgs, écrit-il dans son avant-propos, j'ai rêvé; de singuliers personnages, parfois, surgis du pavé, m'ont parlé; j'ai cru souvent qu'ils se confiaient à moi. » Ils ne pouvaient faire meilleur choix que cet « homme des foules ». J'ignore si M. Arnoux est né à Paris; mais il incarne, à mes yeux, le type même de ces écrivains parisiens qui, lorsqu'ils ont de l'imagination, allient le réalisme à la fantaisie, l'esprit à la poésie, comme Villon et Musset, par exemple; je suis tenté de dire, aussi, comme Boileau, me souvenant qu'il est l'auteur des *Embarras de*

Paris et du *Lutrin*. Chose curieuse : il y a un sens picaresque dans l'humeur ou l'humour de ces auteurs-là, mais que l'on peut attribuer à ceci qu'une grande ville comme Paris est — était, du moins, hier encore — le foyer de tous les possibles, le lieu d'élection des aventures les plus extraordinaires, les plus merveilleuses et les plus sordides, les plus épouvantables et les plus féeriques. Aussi bien, m'a-t-il semblé vivre dans la compagnie de Gérard de Nerval et de Balzac, d'Eugène Sue et de Charles Nodier, de Baudelaire et de Banville, en lisant les contes — ou les récits — de M. Alexandre Arnoux. « Simple passant, dépourvu d'érudition, d'ambitions historiques », dit notre auteur avec une modestie que je veux croire feinte, en parlant de soi. Mais il est imprégné jusqu'aux moelles d'une tradition mystérieuse qui le rend omniscient; sans compter que s'il mêle quelque blague à tout cela, quelque artifice, bien dans l'esprit mystificateur de Gavroche (qui est aussi « gobeur », comme on sait), son intuition lui permet de deviner, parfois, ce qu'il ignore, d'avancer même des vérités dont on ne pourra jamais vérifier le caractère authentique... On a comparé l'art de M. Arnoux à celui de M. Giraudoux. Ces esprits charmants ont, sans doute, quelque cousinage. Je crois, cependant, M. Giraudoux plus « gratuit », plus foncièrement rêveur, nonobstant son vœu de retrouver ou de recréer l'Eden... Il s'intéresse moins que M. Arnoux, en tout cas, aux humbles destinées, et n'irait pas chercher comme lui, d'aventure, son miel sur les fleurs qui poussent dans les terrains vagues. M. Arnoux a raison de dire que les armes qu'il possède sont « la curiosité et l'amour ». La curiosité, l'amour de toutes les choses, de tous les êtres. Les meilleurs de ses contes (ou de ses récits) sont peut-être ceux qui ont pour « héros » de petites gens, des misérables : *Afanaf*, *Zizine*, et *L'Homme d'en dessous*, qui a paru dans cette revue même. On retrouve tous les courants d'idées, de sentiments, les modes, les tics de Paris dans le volume de M. Arnoux. *Vol au Louvre* se souvient de Freud, *Claire et Clara* des romans et des pièces de théâtre de Bourget, de Maupassant, de MM. Marcel Prévost, Abel Hermant, Maurice Donnay... Je ne sais, cependant, si je n'aime pas mieux que l'abondance irisée, parfois verbeuse de M. Arnoux (indépen-

damment de la richesse de son vocabulaire, de son inépuisable déroulement de trouvailles cocasses et de pittoresques images) son aptitude à restituer l'atmosphère de certains moments de la capitale. Romantique et naturaliste tout ensemble, il lui arrive, comme dans les cinq premières pages de *La Bassinoire,* de réussir des tableaux dont la nostalgie s'impose à l'esprit. Je crois que M. Arnoux a fait, dans *Paris-sur-Seine,* la preuve qu'il est mieux doué (à cause de son lyrisme même) pour les œuvres courtes où son imagination enroule de souples guirlandes autour d'un motif de fantaisie ou de rêverie, que pour les romans de longue haleine, où son invention vagabonde, se diffuse, s'éparpille en une infinité de notations sans rapport étroit avec son sujet.

Après *Saint-Germain-des-Prés, mon village* et *Les dimanches de la rue Jacob,* voici, de M. Léo Larguier, **Les trésors de Palmyre.** Ces évocations, parisiennes pour la plupart, si elles ont un caractère historique, comme celles de M. Alexandre Arnoux, ne sont pas aussi lyriques ni chimériques, dans leur réalisme. Le ton de M. Larguier est celui de la conversation, mi-érudite, mi-confidentielle, et la bonhomie n'en exclut pas la poésie. C'est que M. Larguier, qui a célébré dans *Les Ombres* le charme et la vertu des « vers pédestres », appartient à la famille de ces Olympiens qui croient, comme Gœthe, que toutes les circonstances sont propres à l'inspiration; qu'il n'en est point qui ne soient susceptibles d'élever la pensée, d'exalter les sentiments, et qu'il suffit d'avoir « le don » pour en dégager de la beauté... Cette fois, après avoir évoqué sympathiquement Nicolas Fouquet, à travers *Le Songe de Vaux,* — la touchante amitié du « fablier » a beaucoup servi la mémoire du surintendant — il nous parle, avec compétence, d'un certain M. de Marolles, qui fut amateur d'estampes; fait revivre *La dame de voluptés,* ainsi qu'on appelait à la fin du XVIIe siècle cette comtesse de Verrue, qui s'affirma grande amoureuse devant l'Eternel... Voici, encore, la boutique de Gersaint dont Watteau peignit l'enseigne, et par opposition à M. La Caze, collectionneur éclairé, M. Chauchard, collectionneur bourgeois; un ami du poète, Charles Martini, et le cousin Pons, qui préfigura ce coureur de bric à brac... Tout cela a bien de la saveur, et — je ne rougis pas

de le dire — est fort instructif. On regrettera, un jour « qui n'est pas loin », pour parler comme La Fontaine, ces écrivains qui avaient le goût et trouvaient le temps de *bricoler* dans la petite histoire, comme de doux maniaques fouinaient, naguère encore, dans d'obscures boutiques de brocanteurs pour en extraire des « joyaux », lesquels fussent restés, sans eux, pour toujours ensevelis dans les ténèbres. ... « Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre... » On connaît le vers de Baudelaire. M. Léo Larguier a fait plus que de lui emprunter un beau titre; il a attesté, par lui, la dignité, la noblesse de son entreprise : montrer que l'art, comme l'esprit, souffle où il veut.

A l'origine de la plupart des hérésies, on retrouve le mystère du Paraclet, c'est-à-dire de la troisième personne de la Trinité. L'action divine de cette hypostase s'étant manifestée chez les Gentils avant l'incarnation, il allait de soi qu'elle servît de prétexte à toute sorte de rêveries, auxquelles on associât non seulement l'avenir mais le présent... **Les possédés du Saint-Esprit,** par M. Frédéric Urmatt, est l'histoire d'une secte qui semble bien avoir existé en Suisse, sous le nom de Pentecôtistes (à cause de la fête qui célèbre l'effusion des sept dons apostoliques). M. Urmatt, qui appartient à la religion réformée, nie que cette secte soit protestante autrement que de nom. Il la rattache au paganisme oriental « qui a altéré le message de Jésus, du vivant même des apôtres »; et, de fait, ses zélateurs ont bien des analogies avec les hétérodoxes qui pullulaient aux premiers siècles du Christianisme. Ce qui distingue le protestantisme, c'est son caractère rationaliste, sans doute. La scission provoquée par sa volonté de retour à la pureté de l'enseignement des Evangiles, n'en a pas moins eu pour résultat d'engendrer maintes petites Eglises dissidentes, où l'exaltation est la règle. Mais que sont, au jusfe, les Pentecôtistes? Des gens pour qui « seul le miracle existe », pour lesquels il est monnaie courante. Saint Martin, « le philosophe inconnu », disait déjà que la religion de l'avenir ne comptera que des saints, sinon des thaumaturges, et que la foi ne s'entretient — si elle ne se justifie — que par le miracle... Aussi bien, le « revivaliste » de M. Urmatt, Justus Schneider, accomplit-il presque sans arrêt des actes qui sem-

blent un défi aux lois dites naturelles — à cela près qu'il rate la résurrection d'un mourant. Ces actes (Justus remet notamment en marche un moteur en panne par la seule force de la foi!) M. Urmatt les énonce avec le plus grand sérieux; mais dans quelle mesure son attitude objective est-elle celle d'un pince-sans-rire? On ne saurait exactement le déterminer. En vérité, le voulût-il ou non, ses personnages nous semblent plus comiques qu'édifiants, malgré l'ardeur et l'efficacité même de leur foi. Les sentiments les plus troubles se mêlent à celle-ci, et l'on comprend à voir les désordres auxquels les fidèles de Justus sont en proie, la méfiance que témoigne l'Eglise à l'égard des phénomènes religieux extraordinaires, n'en déplaise aux pasteurs que M. Urmatt fait parler et qui reprochent au catholicisme d'offrir des émotions « aux âmes primitives »... Les saints, au surplus, n'accomplissent guère de miracles, généralement, en dehors de leur couvent. Ils restent confinés dans un cercle restreint; on ne les voit pas courir les rues, ni mettre des foules en ébullition. C'est par leur conduite exemplaire qu'ils opèrent sur les âmes, avant tout. M. Urmatt a le grand mérite de ne point forcer, comme on dit, la note de son récit. Et Dieu sait s'il y avait matière à pittoresque et à scandale dans l'histoire extravagante qu'il conte! On frémit en pensant à ce qu'en eût fait un matérialiste satirique comme Octave Mirbeau! *Les Possédés du Saint-Esprit* ont une valeur documentaire de tout premier ordre.

Venir du chef-lieu dans un bourg, et surtout pour y gagner sa vie, c'est se faire traiter avec aigreur d'étranger, en province; d'où le titre **Les Etrangers,** du roman de M. André du Dognon. Quand, avec cela, le mari est mou, la femme acoquinée à son premier valet, l'une de ses filles légère, on est sûr de grouper tôt ou tard un faisceau malfaisant d'antipathies. Heureusement, une seconde fille, infirme, vaut à la famille un peu de pitié. Elle guérit, par secousse nerveuse (voir Charcot et l'école de Nancy, comme elle n'est point Pentecôtiste). Cela devient un miracle, et le bourg s'empare de ce miracle : on mettrait volontiers sous vitrine ce trésor inattendu de publicité. Mais la « miraculée » veut vivre, être une femme comme les autres, et elle ne trouve, pour lui révéler l'amour, que l'amant de sa mère, le valet qui la dési-

rait depuis longtemps, avec sournoiserie. Tout cela gris, dans le. gris de Lorraine, étouffé, écrasé et, pour mieux s'y accorder, un style dénudé, aucun effet, aucun lyrisme, un style, en somme, qui veut énergiquement ne pas en être un. Le code civil dont faisait semblant de rêver Stendhal paraîtrait chaleureux, à côté. Je ne louerai, ni ne blâmerai pareille tentative, encore moins conseillerai-je de l'imiter; chacun suit sa voie, à ses risques. Mais l'auteur a probablement dit ce qu'il avait à dire comme il le fallait.

Le Voyage d'Edgar par M. Edouard Peysson est-il un livre pour enfants? Je ne sais pas. L'enfant qu'on nous présente, ici, échappant à nos normes et ne nous donnant pas accès aux siennes. Mais le livre est beau. Une bible de la mer. Il ignore délibérément saletés et mensonges, haines et cupidités; avec une bonhomie, une « braverie » à l'Erckmann-Chatrian, il trace sur la mappemonde des routes pour l'union des hommes par le travail, la solidarité, l'échange loyal des produits. Sur les bourlingages du mousse Edgar, qui voyagea si magnifiquement, de jeunes imaginations « surimposeront », je le veux de tout cœur, des voyages plus magnifiques encore parce que c'est chaque petit homme qui s'en décrétera le héros, et renchérira sur le modèle. Mais, le même livre aux doigts, plus d'un, plus vieux, fatigué à mourir d'avoir trop bourlingué pour son compte à travers la cruauté de la vie, retrouvera, comme une consolation, le mirage d'un peu d'optimisme, la douceur de rêver. Compte tenu des nécessités du genre et de ses « ficelles » inéluctables, aucune fadeur ou rouerie ne frelate ce cordial, bon alcool des crépuscules transis autant que des œuvres mal éveillées. Quel étonnement de retrouver le trio des vieilles directives : « Le vrai, le beau, le bien », règle de temps plus sains...

L'officier aviateur de **Patte pelue,** par M. Antoine Didier, n'a qu'une excuse, sa jeunesse, car il est insupportable. En amour, ses partenaires lui doivent tout, et lui rien à elles. Une de celles qu'il accroche ayant exactement même égoïsme, devient une chipie, une Patte-pelue, la destructrice du bonheur. Et il vitupère en 280 pages, entremêlées de théories littéraires, pas mal présomptueuses aussi, car il s'amuse à la chose littéraire entre ses vols et ses passades. Il faudra

beaucoup écumer ce moût trouble pour le convertir en vin, peut-être généreux.

De sa première forme, un film, **Les filles du Rhône,** par M. Jean des Vallières, garde une allure cinétique; en particulier, défilé de tous les rites locaux, fêtes et cérémonies derrière les personnages. Plus de couleur que de profondeur. Çà et là, un léger saupoudrage de « galéjades ». Au total, une heureuse présentation de la Camargue.

Dans **On n'est pas maître de son cœur,** par M. Pierre Chanlaine, deux coquebins font de la quintessence amoureuse, un peu bien longuement, avant de s'accoupler. On a envie de leur dire : « Si vous vous mêlez d'amour, donnez-lui tout de suite la primauté sur vos affaires ou vos carrières... ou *studia la matematica* » comme déclarait tout net certaine Vénitienne au trop hésitant Jean-Jacques. Par bonheur, ces tours autour du pot sont contés avec brièveté.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Pelléas et Mélisande, cinq actes de M. Maeterlinck, au théâtre de l'Odéon.

Mon excellent ami Dumesnil m'en excusera. Il sait que je n'ai point coutume de toucher à ce qui entre dans son domaine, mais je sens bien qu'aujourd'hui je ne pourrai pas me défendre de parler un peu de musique. Elle est trop mêlée à l'existence intime de **Pelléas et Mélisande,** le chef-d'œuvre de Maëterlinck, pour que l'on puisse s'occuper de l'un en se taisant entièrement sur l'autre. D'ailleurs je n'y toucherai pas en musicographe — dont je serais bien empêché — je veux seulement réveiller des souvenirs. Pour les hommes de mon âge, Pelléas constitue assurément une des plus belles aventures intellectuelles et sentimentales qui aient jamais passionné leur jeunesse.

Nous sommes de ceux qui avons attendu l'œuvre de Debussy pendant un temps qui semblait devoir ne pas finir, de ceux qu'avait déjà conquis ce musicien avant que le succès lui soit venu, ou tout au moins avant que le bruit n'ait entouré son nom. Je ne veux pas faire ici l'histoire de nos premiers contacts avec son œuvre, mais j'aime rappeler la sorte de stu-

peur où nous mettait l'idée — comment la connaissance de ce fait s'était-elle répandue dans le groupe que nous formions? — que Debussy s'occupait à mettre en musique le texte même de Pelléas, tel qu'on pouvait le lire dans l'édition Lacomblez-Per Lamm, où nous avions appris à aimer le théâtre de Maëterlinck. Qu'un musicien pût envisager de travailler sur un ouvrage dramatique sans qu'on en ait préalablement extrait un livret en règle nous semblait chose à peine concevable. Les proses lyriques que Debussy avait écrites lui-même avant d'en faire des mélodies avaient beau nous être familières, nous n'envisagions pas sans étonnement que la prose pût servir de support à la musique, surtout quand il s'agissait d'un drame d'une pareille étendue.

D'autre part nous portions au théâtre de Maëterlinck un amour infini. Je crois avoir déjà raconté comment Jules Lemaître, par ses *Impressions de théâtre,* nous l'avait révélé. Nous lisions ces volumes de critique au cours d'une vague rhétorique, à l'ombre de nos pupitres. C'est Le Savoureux qui me passait un à un les volumes qu'il prenait à un cabinet de lecture; le président actuel de la Société Chateaubriand était alors mon voisin de table. Il faisait sur des feuilles volantes de jolis petits dessins qui représentaient Mélisande sur son lit de mort. J'en dois bien conserver encore quelques-uns dans mes cartons.

Comme j'aimerais retrouver pour le définir l'état d'esprit que j'avais en ce temps-là! Il est bien évident que nos enthousiasmes s'établissaient souvent sur une humeur de réaction et que nous nous portions à l'admiration de certains ouvrages comme à une défense qu'il fallait leur assurer contre des attaques. Contre quiconque prétendait que les personnages de Maëterlinck faisaient preuve d'une psychologie élémentaire, nous assurions qu'ils ressemblaient en effet aux éléments, dont ils avaient la force obscure et la profondeur insondable, et il n'aurait pas fallu nous presser beaucoup pour que nous rappelions que Dante lui-même, au milieu du chemin de sa vie, s'était trouvé dans une forêt obscure — comme Mélisande, pauvre âme, comme le triste Golaud qui se blesse le front en traversant un buisson d'épine. Ces symboles transparents touchaient par leur transparence même, et ils tou-

chaient d'autant plus qu'on vivait en un temps — celui du symbolisme — où le gros du public se refusait précisément à admettre la notion du symbole. Comment une société cultivée en était-elle venue à oublier le passé littéraire de la symbolique et à s'insurger contre une renaissance qui s'en effectuait sous nos yeux, d'une manière un peu puérile? C'est en vérité l'un des problèmes que pourra se poser un jour l'historien littéraire de la fin du XIXe siècle.

Le dialogue qu'écrivait Maëterlinck suscitait des critiques d'un autre ordre, contre lesquelles nous nous insurgions aussi. La façon dont les interlocuteurs répétaient leurs propos, la simplicité voulue et quasi ostentatoire de certaines formules irritaient prodigieusement. Nous nous efforçions à ne pas voir ces artifices, qui ne sont pas sans donner à la manière d'écrire de Maëterlinck son ton personnel, et nous admirions de très bon cœur cette manière d'écrire, qui n'est assurément pas des plus mauvaises, mais bien molle, et qui accepte, si elle ne le recherche pas, le vers blanc avec une lâcheté monotone.

Il faudrait aussi parler de ce qu'était le goût de la musique en ces années lointaines. Il ne s'était pas encore répandu dans la gent de lettres comme il a fait depuis. Les plus primaires de nos romanciers ne se croyaient pas encore tenus de l'afficher. Des pages comme celles où d'Annunzio commente *Tristan et Yseult* dans *Triomphe de la Mort,* constituaient une étrange exception. Pour tout dire, l'épouvantable *Jean Christophe* n'avait pas encore paru et n'avait pas assommé le goût de la musique sous sa pesante masse. Le dilettante ne s'appelait pas légion. On pouvait composer un roman réaliste ou autre, sans se mêler d'y juger Bach, Monteverde ou Palestrina. Il y avait des gens pour avouer que le besoin de respirer et de digérer est aussi urgent que celui d'entendre un quatuor et une symphonie. Bref, on ignorait encore le goût démagogique de la musique, qui s'est depuis répandu haïssablement. Assurément il y avait foule aux concerts dominicaux et le promenoir de Lamoureux, rue Blanche, était un endroit où le snob ne manquait pas de se laisser voir. C'était le temps où le haut de forme à bords plats de Willy rayonnait dans toute sa splendeur; où sa ravissante

jeune femme étonnait par ses cheveux courts. La Schola Cantorum, où Lucienne Bréval, un peu plus tard, fit entendre les *Chansons de Bilitis,* commençait à connaître la vogue. Debussy lui-même apparaissait en auditeur à ces réunions. Ses cheveux bouclés, sa barbe noire, donnaient à son visage je ne sais quoi d'un peu antonin. Il m'est arrivé d'être là, dans ce promenoir fameux, collé à son dos comme on ne peut l'être que dans une foule qui fait queue. Je me souviens de l'ostentation qu'il mettait à quitter le concert avant l'exécution de la symphonie de Beethoven qui terminait rituellement le programme. S'il y a des gens aujourd'hui pour sortir des concerts avant qu'on ne joue ses œuvres, ce n'est qu'un juste retour. Je n'approuvais point cette manière de faire, mais ceci me ferait comprendre cela — ou vice-versa.

Bien d'autres souvenirs encore se lèvent comme feuilles sèches autour de *Pelléas et Mélisande* quand ma pensée se reporte vers ce drame. Ils sont si nombreux qu'ils vont presque jusqu'à le cacher aux yeux de la mémoire. C'est lui seul qui compte cependant aujourd'hui. L'Odéon vient de nous en offrir une image à peine décolorée. Cette pièce que son auteur composa avant la trentaine est assurément son chef-d'œuvre. Elle portera son nom plus loin que les Temples ensevelis, les Grandes Portes, les Hôtes inconnus, les vies d'insectes et tous les autres grands secrets.

Il est mélancolique, au terme d'une longue vie, de n'avoir pour viatique qu'une légère œuvre de jeunesse. Est-ce si mélancolique? L'essentiel est de survivre. Pas si bête qui y a réussi. Ne chicanons pas sur le choix des moyens.

PIERRE LIÈVRE.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — Quinzaine très remplie par plusieurs films vraiment intéressants, et qui vont ramener vers l'Ecran, il faut l'espérer, un public que les récentes incertitudes de la situation avaient un peu clairsemé.

Au Rex, *Les Cinq Sous de Lavarède,* venus du célèbre roman de Paul d'Ivoi et d'Henri Chabrillat, font, bien entendu, salle comble, bien que cette histoire un peu simplette ait des tendances à dater quelque peu. Mais l'entrain de Fer-

nandel, qui déploie à l'aise sa fantaisie, et une mise en scène intéressante, en assurent le succès.

A l'Olympia, *Eusèbe député* est une farce inspirée, paraît-il, par Tristan Bernard, et, qui pourtant, est assez insignifiante. Eusèbe est un brave garçon, employé chez un notaire, qui se trouve poussé jusqu'à un poste de député, et qui, après diverses aventures, épouvanté des tripotages, abandonne le Parlement et préfère redevenir un simple employé. Berthomieu a dirigé cette production avec son sûr métier et, surtout, il a su lui assurer une interprétation supérieure, avec Michel Simon, Jules Berry, André Lefaur, Marguerite Moréno et Elvire Popesco. Excusez du peu, et c'est peut-être plus que ne valait l'affaire.

Fort Dolorès, au César, est un spectacle remarquable, non seulement par le sujet, qui sort de la banalité courante, mais encore par l'interprétation et une exécution supérieure. C'est l'aventure d'une dizaine d'hommes, de toutes races, ayant fuit la civilisation, pour mener dans les solitudes de l'Amérique du Sud une existence indépendante. Leur ranch se trouve trop voisin d'une ferme, où, paraît-il, vivrait une inconnue, jalousement gardée par un compagnon qui l'a presque séquestrée. Le voisinage de cette ferme ranime les passions de ces gens, qui n'ont plus chacun qu'une idée, tenue secrète, c'est de voir cette énigmatique voisine. Ils finissent par envahir la ferme et se trouvent simplement en face d'un homme, car, depuis longtemps, la voisine est morte.

La sûreté avec laquelle sont campées ces figures, et le talent de chacun des interprètes, donnent à cette production une qualité de premier ordre. Roger Karl mène le jeu, avec Maurice Rémy, Alexandre Rignault, Paul Escoffier et Pierre Larquey. Mmes Gina Manès, Gabrielle Andreu et Alina de Silva, tiennent les personnages féminins.

A l'Avenue, une excellente comédie, *Ah quelle femme!* franchement amusante, réédition, de la dame gaffeuse et insupportable, épouse d'un détective, se mêlant des affaires de son mari, pour les gâter par ses maladresses et ses bavardages et la résignation de l'époux, qui n'arrive point à se débarrasser d'elle. Melvyn Douglas, Virginia Bruce, Stan-

ley Ridges, Olivier Gordon et Margaret Lindsay, y déploient leur fantaisie et leur bonne humeur.

La vie est magnifique, au Normandie, tirée par M. Maurice Cloche d'un livre de Mme Marcelle Vioux, donne une impression de jeunesse et de fraîcheur, bien agréable. Sujet incertain ou déjà bien exploité de plusieurs petits groupes, de jeunes campeurs, dissimulés dans les forêts landaises, mêlés à de charmantes filles, et entre lesquels il y a les petits drames inévitables. Mais surtout beaucoup de beaux paysages, et une animation d'artistes, tous jeunes et beaux, d'où se détache le jeune Lynnen, tout récemment encore si apprécié dans des rôles d'enfant, et qui a grandi, sans rien perdre de ses qualités.

Enfin, voici, à mon avis, la perle de cette quinzaine, *Derrière la façade* au Colisée; c'est le chef-d'œuvre d'un genre, ce film policier, dont le public ne se lasse pas, repris dans un scénario d'une ingéniosité rare, car Yves Mirande est un maître en cette matière, et aussi pourvu d'une distribution éclatante, comme peut-être on n'en a jamais réalisé, dans une seule production; *Derrière la façade* égale, si elle ne le dépasse pas, le fameux *Carnet de Bal* dont le succès fut si considérable.

Naturellement, il s'agit d'un meurtre et de deux commissaires, Lucien Baroux et Jacques Baumer, qui se livrent à l'enquête habituelle; et, pour retrouver l'assassin, ils ont l'idée d'explorer tous les appartements du vaste immeuble où s'est commis le crime. Ils frappent successivement à toutes les portes, et nous voici introduits dans les milieux les plus différents, où se jouent derrière les façades des drames et des comédies insoupçonnés, et c'est une heureuse succession de sketches, dont la nouveauté et la variété sont d'un amusement infini. Et chacun est mené, par une vedette masculine ou féminine de grande classe, dont on ne rencontre jamais la réunion dans un seul film. C'est ce qui constitue un programme dont l'attrait est considérable.

A côté des deux policiers, tenus par Lucien Baroux et Jacques Baumer, voici Jules Berry, André Lefaur, Gaby Morlay, Elvire Popesco, Michel Simon, von Stroheim, Carette, Clariond, Gabrielle Dorziat et Marguerite Moréno. Quelle dis-

tribution!... et comment a-t-on pu engager de pareils frais dans une seule affaire. Il faudrait pour le prestige de l'Ecran français beaucoup de films comme celui-ci.

Enfin, à Paramount, *Mon Oncle et mon Curé*, une gentille histoire, mais qui ne sort point de la série ordinaire.

ANTOINE.

PSYCHOLOGIE

H. Piéron et J. Meyerson : *Onzième Congrès International de Psychologie*, Rapports et Comptes rendus. 1938, Impr. Moderne, Agen. — R. Dalbiez : *La Méthode psychanalytique et la Doctrine Freudienne*. 2 vol. Desclée de Brouwer et Cie. — *Conduite, sentiment, pensée des animaux*, Alcan, 1938. — L. Lévy-Bruhl : *L'Expérience mystique et les Symboles chez les primitifs*, Alcan. — *Mémento.*

L'été 1937, à cause de l'Exposition Universelle à Paris, a été surchargé de Congrès : il y en a eu une quinzaine, paraît-il. Parmi les plus importants, il faut compter, sans doute, le **Onzième Congrès international de Psychologie.** Ses Rapports et Comptes-rendus ont été récemment publiés par les soins de MM. H. Piéron et J. Meyerson, respectivement président et secrétaire général du Congrès. C'est un gros volume in-8° de presque 600 pages, excellemment présenté. Le texte est selon la nationalité (ou le choix) des rapporteurs : anglais, français, allemand ou italien. Il ne peut pas être question, bien entendu, de l'analyser ici en détail. Nous nous bornerons à quelques aperçus généraux. D'abord ceci : comme l'avait bien dit le prof. Michotte, parlant au nom des délégations étrangères, à la séance inaugurale, « la psychologie s'est acquis aujourd'hui une autonomie à laquelle elle ne pouvait guère prétendre il y a trente ans, et qui lui permet de suivre sa voie à elle, en dehors de toute préoccupation d'ordre philosophique ».

On ne saurait trop souligner cela, car, trop souvent encore le public confond la science psychologique avec des développements psychologiques littéraires ou philosophiques (qui, d'ailleurs, peuvent être très intéressants et utiles si leurs auteurs sont des hommes comme Stendhal ou Tolstoï, Bergson ou M. Proust, — mais ils sont rares!)

Le Onzième Congrès avait un « thème général » : du mouvement à la conduite. C'est-à-dire la formation des conduites humaines à partir des états et mouvements relativement plus

simples tout en soulignant — c'est le trait distinctif — l'unité essentielle toujours présente de l'être vivant, unité psycho-physiologique. Pour donner une idée plus nette des sujets traités, citons les titres de quelques rapports et conférences : l'acquisition des habitudes; développement moteur et intellectuel chez l'enfant; comportements animaux et conduites humaines. La série des conférences a été brillamment ouverte par M. Pierre Janet qui parlait des *Conduites Sociales.* Comme il arrive souvent, le travail le plus utile a été fait dans les Commissions. C'est la 2e commission qui montra les progrès réalisés depuis le dixième Congrès. Ses travaux furent consacrés en effet à un sujet tout à fait nouveau; les rapports entre notre vie psychique et l'activité électrique de notre cerveau. Grâce aux découvertes des deux savants allemands : H. Berger et A. Kornmuller, nous possédons maintenant une nouvelle méthode, extrêmement précise et sensible, de l'enregistrement de l'activité électrique corticale *en rapport* avec le devenir mental. Parmi les cent et quelques communications, il y en avait pas mal d'intéressantes, mais la place nous manque pour en parler.

La littérature psychanalytique, « orthodoxe » et « hérétique » (ou « révisionniste ») ne tarit pas. Nous avons devant nous toute une pile de livres d'inspiration freudienne. Nous sommes obligés d'en ajourner les comptes rendus. Faisons exception pour un seul ouvrage, vraiment fondamental et qui date de 1936. C'est celui de M. R. Dalbiez : **La Méthode psychanalytique et la doctrine freudienne.** Et encore sommes-nous obligé, avec regret, de nous borner à quelques lignes. Comme le montre déjà son titre, l'auteur sépare nettement la *méthode* psychanalytique, qu'il trouve juste et féconde, de la *doctrine* freudienne dont il réprouve les « extravagances ». Le 1er volume est consacré à l'exposé de la psychanalyse; exposé très « purifié », très « scientifisé », si l'on peut dire, et le second, à la discussion. C'est dans ce dernier que se trouve le trait distinctif de l'ouvrage : la tendance de rapprocher certaines conceptions fondamentales de la psychanalyse avec les données de la physiologie cérébrale, établies par le génie de J. Pavlov, grâce à sa méthode des réflexes conditionnés

(chap. II, sur le dynamisme psychique). Nous saluons cette tendance d'autant plus sincèrement que c'était, depuis longtemps, notre point de vue. C'est le 31 janvier 1935 que nous avons fait, au *Groupe d'Etudes philosophiques et scientifiques* du Dr Allendy une conférence intitulée : *Freud et Pavlov,* (publiée ensuite dans l'*Evolution psychiatrique,* 1935) où nous avons essayé de montrer la coïncidence frappante entre le dynamisme psychique selon Freud et le dynamisme psychophysiologique selon le célèbre physiologiste russe, coïncidence reconnue par lui-même.

L'auteur, autant psychologue que philosophe, soulève au cours de son travail une foule de problèmes philosophiques, ce qui, à notre avis, n'était pas du tout nécessaire et il y dit beaucoup de choses forcément contestables. Cela n'empêche pas son livre d'être non seulement utile mais *nécessaire* à tous ceux qui s'intéressent sérieusement à l'état actuel de la psychanalyse.

Attirons l'attention du public cultivé tout entier sur l'importance capitale du travail de M. Mac Dougall, psychologue américain bien connu. On le trouve dans un intéressant recueil d'articles : **Conduites, Sentiments, Pensée des Animaux** (1). Il est intitulé : *Une expérience lamarckienne à résultats positifs.* L'auteur y expose les résultats de 16 ans d'expériences sur 42 générations de rats. S'étant entouré de toutes précautions possibles et imaginables, M. Mac Dougall a réussi à *rendre héréditaire une habitude acquise* au cours de la vie individuelle des rats. Les premiers travaux de ce genre ont été faits à l'Ecole de Pavlov, il y a seize ans. Mais n'étant pas techniquement irréprochables, le grand savant russe s'opposa à leur publication. Si, comme nous l'espérons, les résultats obtenus par Mac Dougall sont confirmés par d'autres savants, cela aura une importance énorme autant pratique que théorique. Toutes les théories racistes notamment, inconsistantes déjà maintenant, en recevront un coup de grâce — du moins aux yeux des gens bien informés et de bonne foi...

Il faut admirer l'effort persévérant de M. L. Lévy-Bruhl, qui,

(1) C'était d'abord un numéro exceptionnel (de mai-octobre 1937) *du Journal de Psychologie.*

pendant 30 ans étudie la mentalité primitive sous ses différents aspects en utilisant une énorme quantité de données ethnographiques et en publiant périodiquement de gros volumes où il expose les résultats de ses enquêtes. En voici le *sixième* intitulé : **L'Expérience mystique et les symboles chez les primitifs.** Comme les précédents, il relève, comme le dit l'auteur lui-même, autant de la psychologie que de l'ethnologie (et de la sociologie). C'est pourquoi nous en parlons ici. Mais puisque M. van Gennep en a déjà exposé le contenu aux lecteurs du *Mercure de France*, nous nous bornerons strictement à ce qui peut intéresser surtout le psychologue. Comme dans tous ses livres, l'auteur emploie le terme « mystique » dans le sens de « croyances à des forces, à des influences, à des actions imperceptibles aux sens et cependant réelles » (2). Ne discutons pas, encore et encore, sur la légitimité de ce sens. Ni, non plus, sur celle de l'opposition des « nous » aux primitifs. Ces pauvres « nous » ! Ils deviennent, hélas! de moins en moins nombreux autour de *nous* (sans guillemets)... Voyons plutôt, brièvement, les explications psychologiques de M. Lévy-Bruhl. C'est le chapitre sur « l'insolite » et aussi celui sur l'action symbolique qui en contiennent le plus d'exemples typiques. L'auteur a surabondamment montré que l'apparition de l'insolite, de l'extraordinaire, déclenche, chez les primitifs, la sensation « d'un contact imprévu et redoutable avec des puissances invisibles et leur réaction a presque l'uniformité d'un réflexe » (p. 71) Un peu plus loin, il parle d'une « brusque dénivellation mentale » (nous dirions : rupture d'équilibre). A la p. 86, il dit de nouveau : « l'apparition de l'insolite déclenche automatiquement une sorte de réflexe affectif ». C'est très juste et nous connaissons bien ce réflexe inné. C'est celui, très vieux, d'insécurité. Il est certainement présocial et il existe

(2) A la p. 16, il est vrai, M. Lévy-Bruhl se rapproche du sens habituel. En parlant des rites d'initiation chez les sauvages australiens, il dit que : « Chaque membre du groupe... participe alors si intimement à l'essence des êtres invisibles que son individualité se fond en eux : véritable communion au sens le plus littéral du mot, état d'extase avec diminution ou perte de conscience. » Comment ne pas se rappeler à ce propos le livre, célèbre à son époque, d'Erwin Rohde, « *Die Psyche* », où l'auteur décrit les extases collectives des anciens Grecs à la suite des danses sacrées? Et aussi le livre suggestif et plus récent de J. Leuba : *La psychologie du mysticisme religieux*. Alcan.

dans tout le règne animal (exemple typique : réaction au tremblement de terre). L'auteur en convient en citant l'exemple d'un lama effrayé par une chose insolite. Mais il s'empresse de souligner « l'immensité » de la distance séparant la réaction animale de celle de l'homme et il pense même que toute transition du plan animal au plan humain « nous échappe » (p. 90). Naturellement, il voit la spécificité du plan humain dans les éléments sociaux, surtout dans le langage. Sur ce point, les bio-psychologues ne seront pas d'accord avec les sociologues. La « distance » — réelle! — n'est pas « immense ». La « transition » ne nous échappe pas entièrement : petits enfants, enfants arriérés, débiles mentaux, certains névropathes. Certes, ils ne sont pas identiques aux vrais primitifs — de même que les Arunta d'aujourd'hui ne le sont pas non plus. Mais l'étude scientifique de ces catégories d'êtres humains nous permet de reconstruire cette transition avec beaucoup de probabilité. Rappelons à ce propos le chapitre sur le langage *primitif* dans le premier ouvrage de M. Lévy-Bruhl (Les Fonctions Mentales...) Et voici un autre point de divergence : pour M. Lévy-Bruhl, l'orientation mystique de l'esprit des primitifs est « la raison dernière » (p. 253) de la différence entre eux et « nous ». Pour un bio-psychologue, ce n'est pas une raison dernière mais un problème, susceptible d'être résolu à la longue et dont nous apercevons déjà la solution possible et probable. De même que nous voyons de mieux en mieux les causes du retour offensif de la mentalité primitive... (3) Tout ce que raconte M. Lévy-Bruhl sur la riche vie des symboles chez les primitifs est extrêmement instructif et *sollicite,* pour ainsi dire, les interprétations à base de lois psycho-physiologiques.

Le mérite de M. Lévy-Bruhl est grand : en montrant aux gens (qui ne sont pas « nous ») le tableau exact de la mentalité primitive, tacitement, selon sa manière, il leur donne un avertissement et il les invite à un travail de critique et de révision.

(3) Certes, ce n'est pas le lieu de développer nos propres conceptions. Nous avons essayé de montrer comment, fatalement, naissent les mythes chez les enfants, dans notre article : « *Les Réflexes conditionnés sociaux et la genèse des mythes* dans *L'Hygiène Mentale.* 1933.

MÉMENTO. — Dr H. Arthus a publié, chez Hartmann, 1938, trois petits livres très utiles et qui s'adressent au public très large : *Qu'est-ce que la mémoire? Qu'est-ce que l'Attention? Qu'est-ce que l'Imagination?* Il y expose le minimum de connaissances psychologiques nécessaires pour comprendre en trois fonctions interdépendantes et donne quelques conseils judicieux pour les perfectionner.

W. DRABOVITCH.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Marcel Boll : *Les quatre faces de la physique*, Editions rationalistes, Ch. Rieder, 54, rue de Seine. — Maurice-Denis Papin : *Mathématiques générales*, Dunod.

L'Union rationaliste a été fondée il y a neuf ans (1), dans le but de remédier à l'incompréhension générale des nouvelles conditions de vie, en propageant l'esprit scientifique et en démontrant la nécessité de l'application de la méthode expérimentale dans tous les domaines, sans arrière-pensée d'aucune sorte. En dehors des conférences organisées, à Paris et en province, sur les sciences du monde matériel et sur les sciences humaines, en dehors des *Cahiers rationalistes* (2), il s'est créé une *Bibliothèque rationaliste*, où ont paru notamment *Univers* 1937, par Paul Couderc (3); *La morale de la science*, par Albert Bayet (4), et, tout récemment, *Qu'est-ce que le rationalisme?* du même auteur. Dans **Les quatre faces de la physique,** nous nous sommes nous-même proposé de dresser un tableau accessible de la plus féconde et de la plus avancée de toutes les sciences, en développant — bien entendu — son rôle technique et culturel.

Le « tableau proprement dit comporte deux cents pages (pp. 43-250) *d'explications concrètes*, pouvant être suivies sans initiation préalable : c'est à cette partie principale, divisée en quatre chapitres, que l'ouvrage doit son titre. Il paraissait néanmoins utile de fournir une documentation complémentaire aux lecteurs qui ont dépassé le stade intellectuel du simple langage grammatical : à cet effet, 95 numéros, répartis dans le texte, renvoient à autant de *notes complémentaires*

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 juillet 1930, pp. 436-439.
(2) *Ibid.*, 15 avril 1932, pp. 425-426.
(3) *Ibid.*, 15 juin 1937, pp. 586-590.
(4) *Ibid.*, 15 avril 1932, pp. 428-429.

(pp. 251-310), dont certaines sont faciles, d'autres plus complexes; chacun pourra y puiser dans la mesure de ses forces, ou même les négliger complètement, car les « explications concrètes » sont largement suffisantes pour qui ne cherche pas à approfondir davantage. Un *index biographique* (pp. 326-329) reproduit les noms des savants et des philosophes scientifiques qui ont contribué au progrès de la physique. Un *index alphabétique* (pp. 311-325) consiste en une liste de références relativement peu nombreuses, permettant de retrouver le plus rapidement possible *la définition* et les principaux aspects des questions essentielles. Enfin *la table analytique des matières* indique l'ordre qui a été adopté, en mentionnant les titres des chapitres, les titres des paragraphes et les titres des sections.

1° La première face de la physique (pp. 43-89) est l'*espace-temps,* d'abord considéré comme deux « entités » distinctes, puis synthétisé en un concept unique par la relativité restreinte. Son histoire commence avec les *Eléments* d'Euclide et se poursuit dans la cinématique de Galilée, avec, comme appendices, le mouvement pendulaire et les ondes élastiques. C'est à l'ancienne cinématique que se rattache la théorie cinétique des gaz et l'interprétation statistique du principe de Carnot. Mais tout se compliqua par l'intervention de la vitesse de la lumière : l'espace de tout le monde, le bon vieux temps prirent un caractère fortuit et insuffisamment général, car les corps célestes se déplacent avec une vitesse ridiculement faible, et les projectiles d'artillerie sont encore plus lents. L'œuvre d'Einstein se couronne par sa théorie de la gravitation, laquelle n'est que l'aspect anthropomorphique d'une certaine structure de l'espace-temps; son œuvre est une magnifique illustration d'un précepte bien démodé : il faut toujours *définir ce dont on parle et s'abstenir de parler de ce qu'on ne sait pas définir.*

2° C'est ce que les profanes englobent sous le vocable vague et impropre de « force » qui constitue la deuxième face de la physique (pp. 91-142). Le chapitre débute par une « guerre aux synonymes » : on en compte une bonne douzaine que le vulgaire considère comme interchangeables... Ernst Mach avait pressenti que la masse d'un corps n'est que le reflet de

l'influence que le reste de l'Univers exrce sur lui; cette idée géniale a été développée par Einstein, qui vit, en outre, dans le poids d'un corps, la manifestation tangible de la structure *locale* de l'espace-temps. L'examen de ce phénomène simple et familier qu'est le choc nous fait connaître deux notions primordiales : l'impulsion et l'énergie, ou, plutôt, *l'impulsion-énergie,* que la relativité a fondue en une seule. L'impulsion intervient dans la pression des gaz; l'énergie, dans leur température; et l'on est ainsi conduit à examiner les diverses « formes » de l'énergie et leur transformation rigoureuse les unes dans les autres. Au vingtième siècle, la structure de la masse est mieux connue, grâce à la découverte du *neutron,* grâce à l'évaluation de la masse totale de l'Univers, grâce surtout à cette admirable conséquence de la relativité, qu'est *l'inertie de l'énergie* : sans elle, les désintégrations radioactives et les transmutations, les matérialisations et les dématérialisations n'auraient pu être interprétées; et nous ne percevrions pas les signes précurseurs d'une utilisation pratique des fabuleuses réserves d'énergie intranucléaire, qui se cachent à l'intérieur des atomes.

3° La troisième face de la physique (pp. 143-190), c'est la *charge électrique* ou, si l'on préfère, l'électron; c'est lui qui nous a fait comprendre l'immense domaine des phénomènes électriques et magnétiques. Il s'agit tout d'abord d'expliquer comment il a été identifié expérimentalement, comment on a déterminé ses propriétés. Et nous voilà lancés dans l'électricité usuelle : rôle des métaux en électrotechnique, dégagement de chaleur du courant continu et des courants alternatifs, moteurs et dynamos, production d'ondes électromagnétiques (radiophonie et télévision). Mais l'électron est bien autre chose...

4° Cet « autre chose » va désormais de pair — par un lien qui tient du prodige — avec toute l'optique, dont nous n'avions pas parlé jusqu'ici. Cette union insolite est placée sous le signe du *quantum d'action,* quatrième face de la physique (pp. 191-250). Nous avons tant de fois, dans cette rubrique, fait allusion à la théorie des quanta et à la mécanique ondulatoire qu'on nous dispensera d'insister : il s'agissait de montrer familièrement le double aspect corpusculaire et ondu-

latoire de l'électricité, le double aspect corpusculaire et ondulatoire de la lumière, de retrouver les phénomènes classiques de l'optique, et aussi toutes les découvertes expérimentales qui font la gloire de ces dernières années : classification périodique des éléments, rayonnement thermique, chaleur spécifique, émission des raies spectrales (lumière et rayons X), effet Compton, effet photoélectrique... Signalons que les fameuses relations d'incertitude ont été le prétexte au déclenchement d'une vague mystique par des savants de premier ordre, tous étrangers d'ailleurs, comme Niels Bohr, Arthur Eddington, James Jeans et Pascual Jordan. S'il convient d'excuser ces faiblesses de l'humaine nature, il n'en importe pas moins de mettre les lecteurs trop crédules en garde contre ces « abus de pouvoir » (dans le plan intellectuel).

Un tel « hallali » contre le « cauchemar » du déterminisme m'amène à rappeler le contenu de *l'introduction,* en deux parties (pp. 7-32; pp. 33-42). Nous y montrons tout d'abord *l'inefficacité du bon sens,* tout au plus apte à nous faire prendre un premier contact avec les apparences. Le bon sens sert d'intermédiaire entre l'impéritie-mysticisme (des peuplades primitives et de beaucoup de nos contemporains) d'une part, et l'esprit scientifique complet, l'objectivité-scientisme, d'autre part. Cette sorte de « loi des trois états » s'accorde pleinement avec le désarroi actuel, avec la cupidité explosive des êtres et des foules, avec leur haine de la science, avec leur incompréhension, trop souvent amplifiée par des écrivains confus et incompétents (5). La deuxième partie de notre introduction cherche les remèdes à apporter à cette lamentable ignorance, en précisant *les buts et les écueils de la vulgarisation scientifique.* Certes, la réforme des mentalités, leur mise à jour est une œuvre laborieuse et de longue haleine; mais les bouleversements sont maintenant si précipités que l'inadaptation d'une collectivité peut être la signature de son arrêt de mort : est-il si absurde de craindre que la firme France est en danger, parce que son élite, trop spécialisée dans les mots (philologie) et dans les conventions verbales

(5) Nous reproduisons (pp. 30-32) une anthologie des erreurs de Maurice Maeterlinck, dont nous avons déjà parlé ici-même (*Mercure de France*, 15 août 1938, pp. 175-176).

(le droit), a perdu le sens des réalités actuelles, des réalités matérielles, techniques, psychologiques et sociales?

§

A propos de la partie « mathématique » de l'*Encyclopédie française* (6), nous déplorions le caractère trop technique, trop hermétique de cette publication, en principe destinée aux profanes, mais qui — au moins pour les deux-tiers — passe même « par-dessus la tête » des professeurs de mathématiques dans les lycées. Cette critique nous revenait à la mémoire en prenant connaissance du petit livre intitulé **Mathématiques générales,** par Maurice-Denis Papin, ingénieur-électricien. Ouvrage essentiellement pratique, destiné surtout aux techniciens et aux savants, mais tout esprit ouvert y trouvera son compte... Je pensais qu'on a beaucoup abusé, dans ces derniers temps, de l'épithète « primaire », pour désigner un degré inférieur de la culture intellectuelle; les progrès de la science et les nouvelles conditions de la vie m'incitent à proposer cette définition, peut-être un peu osée aujourd'hui, mais qui sera incontestée demain : est primaire celui qui ne prend pas plaisir à lire attentivement un livre du genre de celui-ci, ou qui n'en comprendrait pas l'essentiel. Car il ne faut pas perdre de vue que les mathématiques sont la langue de la pensée précise, qu'elles sont indispensables à notre compréhension du monde matériel, qu'elles commencent à s'introduire dans notre conception de la vie. Le regretté philosophe André Spaier insistait même sur ce fait (7) que « rien ne se mesure si communément que la pensée sous toutes ses formes... La mathématique pure est l'instrument de toutes les estimations, la science générale des évaluations ». Quelle erreur que de former des esprits, qui se prétendront cultivés, en les privant d'une des principales ressources intellectuelles ou même en les en dégoûtant par un enseignement tristement anachronique!

En 274 petites pages, précédées d'un index très commode, M.-D. Papin résume les résultats fondamentaux de l'algèbre et de la géométrie analytique, du calcul infinitésimal, du cal-

(6) *Ibid.*, 15 mai 1938, pp. 158-162.
(7) *Ibid.*, 15 novembre 1927, pp. 153-155.

cul graphique et vectoriel, sans oublier les probabilités. C'est un livre qui doit trouver sa place dans la bibliothèque de tout « honnête homme », comme on disait au XVIIIe siècle, mais comme on ne dit plus aujourd'hui, car — toutes proportions gardées — l'espèce en est à peu près éteinte.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Lionel Robbins : *L'Economie planifiée et l'Ordre international*, préface de Louis Baudin. Librairie de Médicis. — Mémento.

M. Lionel Robbins, professeur à l'Université de Londres, n'est pas inconnu de mes lecteurs s'ils se souviennent de ce que, dans le *Mercure* du 15 janvier 1937, j'ai dit de son livre : *Le grande dépression 1929-1934*. Cette fois-ci j'ai à rendre compte d'un nouvel ouvrage de lui : **L'Economie planifiée et l'ordre international**, qui est non moins remarquable, et qui appartient à la même ligne de doctrine que les livres de divers économistes, Rougier, Mises, Marlio, dont j'ai eu à rendre compte dans mes chroniques précédentes, doctrine pour le Libéralisme contre le Socialisme.

J'ai déjà eu bien souvent l'occasion de dire que le Socialisme était l'erreur économique par excellence, comme le Libéralisme est, en principe aussi, la vérité économique; malheureusement les gens qui souffrent du mal social ne voient pas d'où vient leur souffrance et l'attribuent à celui-ci quand il vient de celui-là. La marotte actuelle des passants dans la rue est le planisme : puisque, quand il s'agit de police ou de justice, on peut remédier au mal avec des surveillances et des ordonnances, pourquoi n'en pas faire de même quand il s'agit de travail, de production et de bien-être? Et ce ne sont pas les plans qui manquent; tout socialiste a le sien! et au fond tous sont un peu le même; mais surtout tous sont inopérants, n'aboutissant qu'à la raréfaction de la production et à la diminution du bien-être, avec en plus l'asservissement général dans la chiourme étatiste. Et dans ses deux premières parties, M. Lionel Robbins montre indiscutablement que le planisme national n'aboutit qu'à l'insécurité et au gaspillage, et que le planisme international ne remédie à rien s'il est partiel, et aggrave tout s'il est général.

C'est qu'il n'y a qu'un seul planisme qui soit admissible, c'est celui qui repose sur le marché libre et sur la propriété privée, donc qui revient à ce qu'on appelle le libéralisme. Car le libéralisme n'est pas un pur chaos anarchique comme le disent ses adversaires; il est la réalisation d'un plan lui aussi, mais qui se borne à assurer le contrôle de l'Etat sur les activités économiques libres. Ici certains libéraux d'autrefois avaient trop combattu l'action gouvernementale en suspectant toute intervention de l'autorité; il faut mieux juger des choses et reconnaître à l'Etat le droit non seulement d'assurer la sécurité, au dedans et au dehors, mais aussi de maintenir le libre jeu des forces économiques, ce qui légitime un grand nombre de lois civiles et commerciales, et enfin de s'acquitter de devoirs qui sont en dehors du marché, tels que la lutte contre les maladies, l'exécution des grands travaux publics, l'organisation de l'instruction publique, etc. Mais, tout ceci, quel est l'économiste libéral qui le conteste?

Loin de tout livrer à l'arbitraire et à l'anarchie, le libéralisme est donc une œuvre d'application de plan préalable, et il est même le seul qui puisse réaliser ce plan dans l'ordre international. Ce plan résulte de l'existence de la propriété, de l'entreprise et du marché libre; tout ce qui est bien, dans l'ordre actuel, en vient; et tout ce qui est mal vient des obstacles qui s'y opposent. Car ce n'est pas le libéralisme qui prédomine aujourd'hui dans le monde, c'est le contraire, l'interventionnisme tant dans le champ nationaliste que dans le champ collectiviste; ce ne sont donc pas les institutions libérales qui sont responsables du chaos actuel, c'est l'absence ou l'insuffisance de ces institutions.

Le mal remonte assez haut d'ailleurs, et l'on peut préciser la date où la société économique a fait un brusque tournant; c'est en 1870, et de ce fait notre défaite d'alors, défaite d'un pays libéral par un pays féodal, n'a pas été un simple épisode de l'éternelle lutte de la Francie contre la Germanie mais a été un revirement énorme dans l'évolution de la civilisation : jusque-là le libéralisme semblait, grâce à la France, assuré de la victoire, mais à partir de là, la puissance de la Prusse a fait prédominer l'étatisme avec ses deux aspects impérialiste et socialiste conjugués, sous les auspices de Bis-

marck. Comme le dit notre auteur, les junkers réactionnaires surent très bien comment dérober la foudre des socialistes et la présenter sous une forme plus humaine, plus pratique. C'est donc la réaction nationaliste de l'Allemagne après 1870 qui a joué le rôle principal dans l'arrêt de l'évolution libérale.

Le temps présent illustre tout ceci d'une façon poignante. La civilisation qui, pour nous Occidentaux, est essentiellement libérale, se trouve menacée par deux ennemis : le kaisérisme conquérant et le communisme asservisseur, mais d'une façon différente; le danger communiste est au dedans; nous avons chez nous quelques milliers, peut-être quelques centaines de milliers de fanatiques, qui seraient capables de tout pour nous imposer le doux régime dont Lénine et Staline ont gratifié les pauvres moujiks, mais ce danger-là n'est pas à craindre tant que nous ne leur serons pas livrés par nos gouvernants, comme les Russes ont été livrés à leurs futurs bourreaux par Kérensky. Le danger kaiseriste est au dehors, et il se révèle aussi redoutable avec Hitler qu'avec Guillaume II. Une guerre avec l'Allemagne qui est toujours à craindre, quelque pacifique que nous soyons, et même d'autant plus à craindre que nous nous montrerons plus pacifiques, serait la ruine définitive de la civilisation, et comme sa ruine initiale est le fait de la même nation, car l'asservissement de la Russie par le bolchévisme a été l'œuvre voulue et continue de l'Allemagne, nous pouvons dire que c'est ce peuple de proie qui aura été la cause déterminante de tous les malheurs du monde contemporain. Puisque l'Allemagne parle tant de racisme, elle ne peut pas nier que son âme ethno-raciale est exactement celle de ces odieux Barbares, Goths et Huns, qui détruisirent l'admirable empire romain.

Un peuple de proie, Lionel Robbins le reconnaît, peut tenir en échec la coopération d'un monde de nations pacifiques. Ce n'est pas en prouvant que le brigandage ne profite pas à ses auteurs qu'on diminue l'activité des gangsters, c'est en ayant contre eux une bonne et dure police; et de même, ce ne sera que par la force que les gangsters internationaux seront muselés. Mais comment organiser cette force? La So-

ciété des Nations a échoué parce que, nous dit-on, elle avait été conçue sur le modèle confédéré, alors qu'il aurait fallu, et qu'il faudrait encore l'organiser sur le modèle fédéral, chaque nation membre de la Société lui cédant une partie de sa souveraineté et ne gardant que des pouvoirs de contrôle des activités économiques. J'ai peur que cette conception se heurte à de bien grands obstacles. Si la Société des Nations a fait faillite, c'est pour des raisons simples, et d'ailleurs nombreuses : parce qu'elle n'a pas pris en main la croisade contre la barbarie bolcheviste dès le premier jour; contre l'orgueil allemand déchaîné dès l'occupation militaire de la Rhénanie; contre la barbarie espagnole dès les atrocités des Asturies; encore parce que l'Italie a mis contre elle toutes les apparences de droit dans l'affaire d'Ethiopie et parce que l'Angleterre, en ayant l'air de défendre le droit contre l'Italie, n'a servi que ses intérêts égoïstes. On comprend très bien que les peuples ne veuillent plus entendre parler de cette Société des Nations. Il faudrait trouver autre chose, mais alors que ce soit meilleure chose que l'Etat fédéral de Lionel Robbins!

— Ah! le problème posé, reconnaissons-le, n'est pas facile à résoudre!

Qu'on commence toujours non seulement par proclamer le libéralisme, mais encore par l'armer : *To enforce peace*, comme on disait pendant la Grande Guerre. Et même cela fait, qui sait si ce sera suffisant?

Mémento. — Charles Lecerf : *La Règlementation internationale du travail maritime*. Société d'études et d'informations économiques, 282, Boulevard Saint-Germain. Les publications de cette Société sont très sérieuses et il est bien regrettable que la hausse des salaires et des papiers ne permette pas de les imprimer en typographie ordinaire; mais alors pourquoi les littérateurs ne suivraient-ils pas l'exemple des économistes? On finirait par lire avec le même plaisir des poèmes, des romans ou des drames tapés à la machine, car on arrive à faire des volumes très lisibles. Quant au livre de M. Charles Le Cerf, administrateur principal de l'inscription maritime, je regrette vivement que le manque de place ne me permette que de le signaler; cette question du travail maritime m'est très connue puisque pendant de longues annés j'ai dirigé le Service des Etudes Economiques du S. S. E. de la Marine mar-

chande; je me borne à dire que le travail maritime étant essentiellement international, toute règlementation devrait être aussi internationale, mais allez faire entendre cela à nos agitateurs et agités de l'Inscription maritime! — Michel Nouvallière : *Une politique française du papier, Etudes corporatives.* Dunod. J'ai dit ailleurs les avantages et les inconvénients du corporatisme, mais il ne serait pas impossible d'avoir les premiers en évitant les seconds, et des hommes judicieux et compétents comme notre auteur seraient tout indiqués pour tracer un projet de charte corporative du papier. Ceci dit, la corporation arrivera-t-elle à augmenter la production et à abaisser le prix de revient? Le papier est une des marchandises dont le prix a le plus augmenté, surtout parce qu'il faut se procurer à l'étranger la pâte de bois; pourquoi alors n'organiserait-on pas en grand la culture de l'alfa sur les hauts plateaux algériens et celle du papyrus dans nos lagunes de la Méditerranée qui ne servent à rien qu'à faire naître le paludisme? Mais ceci ce n'est pas la corporation qui le fera, c'est le vieux capitalisme laissé libre de ses initiatives. D'après ce volume, on voit d'autre part que la corporation du papier voudrait être indépendante de la corporation du livre. Je ne m'engage donc pas dans l'étude de celle-ci qui pourrait me mener loin. — Jean-Pierre Reinach : *Produire, essai sur la multiplication des richesses.* Alcan. Beaucoup de choses très intéressantes. L'auteur recourt volontiers à la forme dialoguée, conversations entre plusieurs personnages de mentalités et professions différentes, dont je me suis servi moi-même il y a longtemps dans un livre, *Quand les peuples se relèvent...* dont certains ont gardé, paraît-il, bon souvenir. M. Reinach se déclare du parti marxiste chrétien, ce qui est son droit, mais il exagère tout de même quand il dit que c'est Karl Marx qui a fait retrouver à l'Eglise sa mission traditionnelle; celle-ci, au surplus, n'est pas de ce monde, et n'a pas plus à faire avec Karl Marx qu'avec Bastiat, déplaise à force benêts. — Dans la *France active* de février je poursuis ma revue des *Activités économiques :* (étude du budget 1939, gravité de la situation financière intérieure du fait qu'aucune mesure d'économies sérieuses n'a été prise). Nous allons avoir à faire face à un déficit de plus de 50 milliards comme en 1938, qui entraînera, comme en 1938, une inflation de 10 milliards, si ce n'est plus. L'amélioration de la situation extérieure, par suite de la débâcle des terroristes espagnols, n'aura malheureusement aucun contre-coup sur ce déficit, et notre propre ruine résultant de trois ans de régime socialo-communiste nous empêchera d'apporter à l'Espagne délivrée et régénérée le secours financier qui

lui sera nécessaire. — Dans la revue *La Psychologie et la Vie* de l'Institut Pelman, j'indique sous le titre général *Remonter la pente* ce qu'il faudrait faire : lutter contre l'esprit de discorde dans le champ politicien et contre l'esprit de paresse et le parasitisme dans le champ du travail. — Dans l'*Espoir français*, un tableau suggestif montre ce que sont devenus en 1937 dix mille francs de 1913; placés en fonds d'Etat français ils ne représentent plus que 795 fr. or (soit perte de 92 %) et placés en valeurs étrangères cotées aux bourses françaises 4.200 fr. or (perte 58 %); la perte est un peu moindre en fonds d'Etat anglais ou américain : 6.000 fr. or (perte 40 %) et par contre il y a gain (13 à 14.000 fr. or, 36 à 40 %) pour les placements ou actions de sociétés anglaises et américaines; thésaurisée en or la somme reste la même, 10.000 fr., donc ni gain ni perte; mais thésaurisée en billets de banque, elle tombe à 1.000 fr. or, donc 90 % de perte. Voilà à quoi a abouti notre Front populaire! — L'amélioration de la situation extérieure dont je parlais plus haut se trouve grandement compromise, à l'heure où je corrige cette épreuve, par la conduite de l'Allemagne en Europe centrale et orientale. Peuple de proie, le mot est de plus en plus justifié!

HENRI MAZEL.

GÉOGRAPHIE

Vezin (Ch.) et Vandamme (P.), *L'agriculture dans le département du Nord*, 1 vol. in-8°, Lille-Loos, imprimerie L. Danel, 1938. — Pardé (Léon et Maurice), *Arbres et forêts*, 1 vol. in-16 de la collection Armand Colin, Paris, A. Colin, 1938. — Henry Habib Ayrout, S. J. *Mœurs et coutumes des Fellahs*, 1 vol. in-8°, Paris, Payot, 1938.

Plus que jamais, devant les menaces de bouleversement de l'Europe et du monde, la France est intéressée à conserver et à fortifier ses éléments de stabilité. Le plus solide, de beaucoup, c'est l'agriculture. On souhaiterait d'avoir pour de nombreux départements français des monographies semblables à **L'agriculture dans le département du Nord** que viennent de publier MM. Vezin et Vandamme, tous deux techniciens agricoles et fonctionnaires des services d'agriculture à Lille.

Ce département du Nord, si curieusement étiré le long de notre frontière de plaines, est une création de l'histoire. Il est fait des conquêtes de Louis XIV entre la paix des Pyrénées de 1659 et le traité d'Utrecht de 1713. Point d'unité géographique dans les petits pays étagés en pente douce de la

Thiérache à la mer. Seul le climat, humide et déjà froid, met un trait d'union. Les sols, siliceux, argilo-sableux et parfois calcaires, où le marécage et la forêt faisaient les notes dominantes du paysage primitif, ne sont point des terres de promission. Ni la Thiérache, ni le Hainaut, ni la Pévèle, ni la Flandre ne sont des terres douces à la vie humaine.

Pourtant, le département du Nord arrive en tête de liste pour toutes les productions agricoles que comporte le climat, et même pour quelques-unes qu'on y réussit malgré le climat. Ses terres sont parmi les plus belles et les plus prospères de ce pays de France où l'on devrait vivre partout, disent les Allemands, heureux comme Dieu lui-même.

Comment cela se fait-il? Deux raisons essentielles : dans le passé, depuis dix siècles, le travail acharné d'un peuple dur à la peine et toujours prêt à réparer vite les ravages des invasions et des guerres; dans le présent, l'essor d'une grande industrie fondée sur la richesse houillère du sous-sol, sur la métallurgie et sur les textiles.

L'industrie et l'agriculture se prêtent appui. L'agriculture, stimulée par les demandes de la consommation, augmente et varie ses rendements pour nourrir les foules industrielles. L'industrie fournit à l'agriculture ses machines, ses déchets et ses engrais.

L'agriculture du Nord, d'abord réduite aux céréales, au lin et aux herbages, s'est enrichie de siècle en siècle. Au XVIe siècle, la découverte de l'Amérique lui a donné le haricot et le tabac. Au XVIIe siècle, bien avant Parmentier, est venue la pomme de terre; au XVIIIe, ont surgi le chanvre et les plantes oléagineuses et médicinales; au XIXe, la chicorée et surtout la betterave sucrière. C'est cette dernière plante qui a le plus contribué à souder l'agriculture à l'industrie.

L'amélioration des espèces et des rendements a donné au Nord une place de premier ordre pour la production des semences, exportées en grande quantité en France et à l'étranger, notamment pour la betterave, le blé, la pomme de terre et les graines fourragères.

Un seul chiffre donne une idée de la supériorité du Nord :

on récolte en moyenne 33 quintaux et demi de blé à l'hectare, contre 20 à 22 dans l'ensemble de la France.

On ne peut qu'admirer avec quelle rapidité ont été réparés les ravages effroyables de la guerre et de l'invasion, qui avaient détruit 25.000 fermes et anéanti à peu près le sol agricole sur 260.000 hectares, la moitié du département, sans compter la perte de 120.000 arbres fruitiers et de tous les animaux domestiques. Dès 1922, le désastre si récent ne se révélait plus que par la jeunesse des villages reconstruits et des forêts replantées, par les cimetières militaires, par les monuments aux morts et par quelques gros blockhaus de béton armé laissés comme témoins d'une lutte sans précédent.

Le tableau actuel est brillant. Est-il sans ombres? Non.

L'attrait des villes, des industries et des fonctions publiques, ainsi que des lois sociales qui paraissent faites en faveur d'une seule classe de la nation, ont souvent déterminé dans le Nord, quoique d'une manière moins grave qu'ailleurs, l'abandon d'une terre devenue pourtant nourricière et généreuse. Tant bien que mal, on supplée au déficit des paysans et des ouvriers agricoles français en important des étrangers. Mais ces étrangers, souvent, ne se fixent pas. Eux aussi désertent les champs pour la ville, dès qu'ils le peuvent. De plus, ils ont souvent une valeur médiocre, tant au point de vue du travail qu'au point de vue de la conduite. Tel est le cas d'un trop grand nombre de Polonais, et les Polonais font la plus grande masse d'étrangers importés. Les Belges, les Tchécoslovaques et les Yougoslaves sont en général très supérieurs.

§

Comme tous les pays de plaine de culture intensive, le Nord ne possède plus que très peu de forêts : 7 % seulement de sa surface, contre 18 % pour l'ensemble de la France, et pour l'ensemble de terres émergées, à peu près le quart. C'est que la forêt est à la fois un trait essentiel de la nature primitive, et de la nature domestiquée par les hommes. Elle est nécessaire, et même de plus en plus nécessaire à la vie humaine. malgré la lutte, parfois réfléchie et mesurée, bien plus souvent inconsciente et barbare, que les hommes ont

menée contre elle. Trop souvent les notions du public cultivé, à ce sujet, sont assez vagues. Elles seront précisées par le petit livre que viennent de publier MM. Léon et Maurice Pardé, **Arbres et forêts**, paru dans la collection Armand Colin.

Ce travail nous présente juxtaposés un petit manuel de sylviculture et un traité de géographie générale. Le manuel de sylviculture est fait surtout de définitions; peut-être sont-elles trop nombreuses, ce qui donne au texte une certaine allure de sécheresse; toutefois, on ne saurait définir avec trop de précision; il y a une quantité de termes, comme *futaie, taillis, régime, traitement,* qui ont un sens précis dans le langage forestier et que nous employons trop souvent par à peu près. Tout au long du livre de MM. Pardé, dans la partie géographique comme dans la partie technique, on retrouve le même souci de définir et de classer.

Bien que les hommes aient probablement détruit la moitié des forêts primitives du globe, proportion qui, pour l'Europe, s'élève aux deux tiers, les zones de forêts, faites telles, essentiellement, par le climat, plutôt que par les sols, demeurent un trait essentiel de la géographie générale. Trois grandes zones font le tour de la planète : la forêt équatoriale et tropicale, des deux côtés de l'équateur; la forêt tempérée et froide de l'hémisphère boréal; la même forêt, beaucoup moins étendue en raison de la petitesse des terres, dans l'hémisphère austral. L'accroissement naturel est lent dans la forêt équatoriale et tropicale. Il est rapide pour les feuillus, et encore plus pour les résineux, dans les forêts tempérées et froides. Celles-ci sont les vrais réserves forestières que les hommes n'épuiseront pas, s'ils ont la sagesse de réglementer l'exploitation. Je trouve à ce sujet dans *Arbres et forêts* de bonnes pages sur l'économie de la forêt.

Le livre de MM. Pardé se termine par une monographie des forêts françaises, qui comprend d'abord un fort utile « dictionnaire abrégé de nos arbres », puis un tableau de nos régions naturelles forestières et une énumération de nos principales sylves. Les auteurs apportent un juste tribut d'admiration à l'effort de reboisement poursuivi depuis un siècle dans nos *périmètres* montagneux des Alpes, des Pyrénées et des Céven-

nes, dans les landes de Gascogne, de Sologne et de Champagne pouilleuse, et enfin, en dernier lieu, dans la *zone rouge* de Verdun où la forêt a pris la place des villages rasés au sol et du sol agricole bouleversé.

§

Un R. P. Jésuite, Egyptien de nation, Henry Habib Ayrout, publie un livre curieux et suggestif sur les **Mœurs et coutumes des fellahs.** On sait que les fellahs sont les paysans d'Egypte. Bien des fois cette société rurale fourmillante de la vallée du Nil a été étudiée ou jugée par des politiques, des économistes ou des géographes; j'ai parlé aux lecteurs du *Mercure* (1er juin 1937) du *Delta du Nil* de Jean Lozach; beaucoup d'amateurs et de simples touristes se sont mêlés de dire leur mot; mais tous, ou à peu près, n'étudiaient que *du dehors* cette société rurale égyptienne; ils n'avaient point vécu avec elle, ils ne connaissaient rien de sa psychologie. Le R. P. Habib Ayrout, lui, a pu l'étudier *du dedans,* et longuement; il veut décrire les fellahs en tant que personnes humaines, et il le fait au moyen d'observations personnelles qui ont porté sur plusieurs années. Aussi, nous fait-il entendre un son nouveau.

Ce qui frappe d'abord, c'est la stabilité extrême de cette société fellah, qui forme les trois quarts du peuple égyptien. Malgré les dominations étrangères successives, et même malgré le changement des croyances, ce peuple n'a presque pas varié, sur les points essentiels de ses mœurs et de ses coutumes, depuis les temps pharaoniques.

Pourquoi? Parce que la terre, elle, cette terre dont le peuple vit et qu'il fait sans cesse (car *si l'Egypte est un don du Nil, elle n'est pas moins un don du fellah*), ne change pas, et que nul peuple agricole n'est plus près que celui-là de la terre nourricière. Il lui est, en quelque sorte, incorporé. Tout le montre : ses habitudes, son genre de vie, sa nourriture, ses maisons, son existence extrêmement sédentaire, étroitement confinée dans chacun des 14.000 villages d'Egypte. La *nécessité* géographique est inscrite là dans les faits. Le libre arbitre et l'évolution historique n'ont vraiment existé que pour la société plus ou moins éclairée et riche qui peuple les grandes

villes égyptiennes; cette société s'appuie sur le fellah comme sur un soubassement destiné à toujours peiner, à toujours souffrir, sans jamais tirer de son labeur autre chose que le droit de ne pas mourir de faim, tout en ne montrant à l'égard de ses maîtres que « crainte révérentielle, servilité et méfiance ».

A lire les considérations du R. P. Habib Ayrout, quelques-uns le prendront peut-être pour un propagandiste révolutionnaire. Ne nous y trompons pas. Le R. P. ne prêche point pour le communisme. La vie du fellah d'Egypte est dure, mais physiquement supportable. La race, malgré des maladies endémiques causées par le manque d'hygiène, est forte et se multiplie rapidement : 16 millions d'Egyptiens en 1937, dont 11 millions de fellahs, contre 2 millions il y a un siècle. Les misères du fellah ne sont pas physiques, mais morales : 95 % d'illettrés; intelligence atrophiée, passive et bloquée par le milieu social; mais, avec tout cela, une moralité solide et des liens familiaux très forts; supériorité réelle de la femme dans le ménage paysan. A ce sujet, le R. P. Habib Ayrout n'hésite point à aborder les questions de sexualité que géographes, économistes et sociologues laissent si souvent de côté d'une manière absurde. La fécondité égyptienne résulte d'une condition physique, le tempérament sensuel des hommes et surtout des femmes, d'une condition morale, la stérilité regardée comme un crime, et d'une condition économique, la nécessité de nombreux enfants pour aider au travail de la terre.

Le progrès économique de l'Egypte moderne n'a profité en rien au fellah. L'élite égyptienne, jusqu'ici, n'a pas fait grand' chose pour lui. A peine prend-elle conscience de ses devoirs. Puisse le livre courageux et sincère du R. P. Habib Ayrout lui ouvrir les yeux!

CAMILLE VALLAUX.

FOLKLORE

Abbé Gabriel Célis : *Les édicules pieux en Belgique*. Gand, Impr. des Amis de la Sainte Vierge, 8°, 24 p. — Auguste Doutrepont et Maurice Delbouille : *Les noëls wallons;* avec une étude musicale d'Ernest Closson et six dessins d'Auguste Donnay. Liège, société de Littérature wallonne; en dépôt à Paris chez Droz; 8°, 350 p. musique. — A. Pierrot : *Légendes vosgiennes. les Fées;* préface de Maurice Pottecher. Saint-Dié, impr. Cuny, 8°, 88 p. ill. de photos. — J.-B. Claudel : *Un sabbat au Moutier des Fées; coutumes et vieille légende de La Bresse-en-Vosges;* Saint-Dié, Impr. Cuny, 8°, 24 p. — Angelika Merkelbach-Pinck : *Lothringer erzaehlen*, 2 vol. in-16, 242 et 343 p., ill. de photos, Saarbrücker Druckerei un Verlag. — J. Müller-Blattau : *Lothringer Volkslieder mit Bildern und Weisen;* Kassel, *Bärenreiter Verlag*, pet. in-16, 89 p., ill. — Louis Pinck : *Verklingende Weisen, Lothriger Volkslieder*, t. III, pet. 8° carré, 495 p. Strasbourg, Société scientifique d'Alsace-Lorraine, ill. de bois; carte. — G. Marlier : *Nate tére lorraine*, fasc. 4° autographiés, hors commerce. XVII[e] année.

L'abbé Célis, de Gand, auquel on doit plusieurs ouvrages sur le culte populaire des saints en Belgique, s'est donné comme tâche nouvelle de réunir une documentation complète sur ce qu'il nomme les **Edicules pieux** en Belgique, comme le font en France Paul Irigoin pour la Provence, Paul Dufournet pour la Savoie et la Picardie, comme on devrait le faire en Bretagne, Normandie, etc. Il s'agit des oratoires et montjoies, qui correspondent exactement à certaines stèles romaines, aux dieux-termes et aux priapes jadis placés aux limites et aux carrefours. La brochure de l'abbé Célis a pour but de donner d'abord des idées générales aux chercheurs locaux et de leur montrer les raisons d'être anciennes et modernes de ces constructions, d'en définir quelques formes typiques. Elle est très bien faite. L'auteur en tient des exemplaires à la disposition de ceux qui voudraient collaborer à son travail.

Bienvenue est la nouvelle édition, par les soins de Maurice Delbouille, des **Noëls wallons** d'Auguste Doutrepont, d'abord publiés en 1888, puis 2[e] éd. remaniée en 1909. Ce savant folkloriste avait laissé un dossier de textes nouveaux et de notes que le nouvel éditeur a classés, en ajoutant aux commentaires de Doutrepont des observations fondées sur les nouvelles publications relatives aux noëls, notamment celle de J. R. H. De Smidt (Amsterdam, 1932; riche bibliographie).

Il reconnaît, comme tous ceux qui se sont occupés des noëls, que ce ne sont pas des productions folkloriques, même

lorsque le texte entier ou partiel est en dialecte local, par adaptation de ce genre littéraire d'origine ecclésiastique, sinon monarchique, à des tendances locales. D'ailleurs en Wallonie l'imitation de ce qui se faisait en France est très nette. Quant aux airs, plusieurs sont des chansons de marche, d'autres des chansons de danse (intéressante discussion p. 26-27), d'autres, enfin, des hymnes dont le rythme a pu être pressé ou ralenti à volonté. Le genre se manifeste en Wallonie sous trois formes : *a*) le noël dialogué; *b*) le noël narratif; *c*) la chanson de quête. C'est sûrement cette dernière sorte que je mettrais en tête; car elle conserve certains caractères folkloriques vrais. J'en ai des cas très nombreux en France; et je crois qu'en cherchant mieux on en trouverait davantage.

Chaque noël est accompagné de notes et de commentaires d'ordre linguistique ou comparatif d'un grand intérêt, bien qu'on doive dire que pour la France il y aurait eu mieux à faire; par exemple le folklore de la Bourgogne est autrement riche que ne l'indiquent les commentaires publiés par Fertiault à propos des noëls de La Monnoye; dans l'histoire de nos noëls dialectaux, ceux du Savoyard Nicolas Martin sont de première importance et auraient fourni de meilleurs parallèles aux noëls wallons. La musique est donnée sans arrangement, ce qui est correct. Bref cette monographie doit être étudiée par les folkloristes français (le wallon n'est pas très difficile à comprendre); j'entends de toutes nos provinces, tant pour les textes et les faits que pour la méthode de présentation; trop souvent nos noëls n'ont été étudiés que du point de vue littéraire et sans commentaires linguistiques ni musicographiques.

M. A. Pierrot vient de prouver une fois de plus l'erreur de ceux qui prétendent qu'on ne peut plus récolter de folklore en France. Son étude des **Légendes vosgiennes,** consacrée aux Fées (d'autres monographies suivront), est fondée surtout sur les toponymes soit de monuments préhistoriques, soit de monuments historiques; très intéressant est aussi le chapitre sur les fées et les sources. Je signale en passant le chapiteau dit de la Mélusine dans la cathédrale de Saint-Dié; il peut être l'œuvre d'un sculpteur poitevin ou luxembourgeois, ou représenter seulement une sirène classique. P. 24-25, une carte

permet d'étudier la répartition des localisations fériques, si je puis dire, ou fadiennes si l'on préfère.

Dans le même ordre d'idées J. R. Claudel a étudié un lieu sacré dit le **Moûtier-aux-Fées,** avec rappel des chants de bergers publiés par le chanoine Hingre et de la bonne monographie de Richard sur les usages de la Bresse. Bien que l'auteur ait préféré un arrangement littéraire, avec dialogues, les documents sont corrects et sincères.

La littérature folklorique de la Lorraine de langue allemande avait souvent attiré l'attention des savants d'outre-Rhin, mais jusqu'ici on ne possédait pas de recueils conformes aux exigences du folklore moderne. Les deux volumes de Mme Merkelbach-Pinck sur ce que **Les Lorrains racontent** sont par suite les bienvenus et prouvent, une fois de plus, que si on veut s'en donner la peine, et si on sait s'y prendre, on peut autant récolter de textes et de faits qu'il y a un demi-siècle. Le tome I est consacré aux contes proprement dits (*Märchen*), de caractère merveilleux; quelques-uns sont donnés en dialecte local, d'autres en allemand littéraire. Quatre ont été obtenus à Hambach; huit à Viller (dont l'histoire de notre ami La Ramée); sept à Waldhausen; cinq à Morsbronn et un à Remeringen. Au début du recueil on trouvera une bonne étude sur le « meien » (veillées et coutumes de mai; trimazos). Et à la fin, le portrait des conteurs et conteuses.

Le tome II est consacré aux croyances sur les sorcières et la sorcellerie et aux légendes locales plus ou moins explicatives, au nombre de 341, parmi lesquelles sont englobés des récits facétieux. Puis viennent un recueil de 80 expressions, dictons et proverbes et un index des localités citées; ici aussi les textes sont classés d'après leur lieu de collection, mais p. 315-316 un index des sujets permet un classement rationnel. Ensemble, ces deux volumes constituent un accroissement important et presque inattendu de la littérature folklorique lorraine. Le premier permettra une comparaison étendue avec les *Contes de Lorraine* publiés par Cosquin. Le mieux cependant sera de se reporter à l'édition des contes de Grimm établie par Bolte et Polivka.

Lothringer Volkslieder est un joli petit volume de propa-

gande en faveur des chansons populaires lorraines-allemandes : textes, musique et images sont empruntés à la grande monographie de Louis Pinck sur les **Chansons populaires** dont j'ai à annoncer le troisième volume. Comme valeur et intérêt scientifique, il vaut les précédents. Pour diverses raisons, sa publication a été retardée; mais comme l'auteur le constate, ce retard lui a permis d'instituer certains contrôles et d'obtenir des compléments. Quant aux bois qui accompagnent les chansons, ils me plaisent fort, étant sincères; leur naïveté même fait de Henri Bacher un illustrateur folkloriste proche des imagiers anciens, sans imitation aucune archaïsante, avec les ressources des enseignements nouveaux.

Les chansons du recueil, toutes avec musique, sont au nombre de cent. De la p. 275, après la reproduction de cahiers anciens et une grande carte des localités où Louis Pinck obtint des chansons, jusqu'à la p. 484 sont les notes explicatives avec les variantes des textes et des airs, des indications sur les chanteurs et chanteuses, des parallèles soit imprimés, soit manuscrits. Certaines notes sont de vraies monographies, par exemple celle, p. 288-298, sur le Kronelied et les trimazos; p. 338-355, sur la chanson de Napoléon et ses diverses variantes; p. 371-380, chansons sur la guerre de Crimée et le siège de Sébastopol.

Avec ces trois volumes (peut-être y en aura-t-il un quatrième) Louis Pinck donne la possibilité de se rendre compte de la richesse poétique et musicale d'un vaste territoire. Je ne vois guère à comparer en France à son œuvre que celle d'Achille Millien pour le Nivernais.

Dans quelle mesure ces chansons lorraines en allemand sont ou non plus germaniques que françaises reste à déterminer; nous sommes ici dans une zone qui depuis bien des siècles est une zone de transition; les vicissitudes politiques ont nécessairement réagi sur les thèmes narratifs, sinon sur les mélodies. Il doit y avoir eu des actions et réactions du même genre dans la Lorraine de langue française, pour laquelle on possède sans doute des recueils déjà, mais rien de comparable à ceux de Pinck pour le soin de l'édition et pour les contrôles critiques.

Dans cette autre Lorraine paraît depuis dix-sept ans un bulletin autographié qui contient un grand nombre de bons documents folkloriques dont beaucoup sont dus à Louis Schély. Comme l'indique son titre, **Nate tére lorraine,** il est tout en dialecte. Mes amis lorrains me disent que son directeur, G. Marlier, est un excellent poête; mais comme son dialecte m'est difficile... Ces fascicules sont « privés, personnels et hors commerce ». C'est dommage. Est-ce que le directeur craint la censure, alors qu'il ne craint pas, lui, les gauloiseries, ni les bonnes expressions paysannes gaillardes? Quoi qu'il en soit, il aura fait une œuvre méritoire et manifesté son patriotisme de terroir de la bonne manière.

A. VAN GENNEP.

EXOTISME ET QUESTIONS COLONIALES

Henry Bordeaux : *Le Gouffre* (Plon). — Général Charbonneau : *Maroc 23e heure* (Lavauzelle). — Marise Périale : *Maroc Lusitanien* (Revue des Indépendants). — Henri-Paul Eydoux : *L'Exploration du Sahara* (Gallimard). — Paul Munier : *La Tragique Aventure* (Peyronnet). — Noele Edmond-About : *Frère Jaune* (Tallandier). — René Vanlande : *Vaéa* (Peyronnet). — Guy de Larigauderie : *Résonance du Sud* (Plon). — Georges Limbour : *Vanilliers* (N. R. F.). — Roland Mascart, Brunet, Rambosson : *Nouvelle-Calédonie et Iles Loyauté* (sans nom d'éditeur).

Le roman marocain d'Henry Bordeaux, **Le Gouffre,** marque une date dans le roman contemporain parce qu'il ouvre à l'Empire, — à tout ce que ce mot signifie de grandeur inusitée de vues et de pathétique nouveau de sentiments, — le rayon des œuvres des maîtres tenus jusqu'ici pour presque exclusivement métropolitains. Ce livre non seulement poignant mais noble, très élevé, renouvelle et rénove le roman à grand succès parisien et européen : les belles lectrices sont par lui introduites, palpitantes, au Maroc et même chez Lyautey; c'est le Maréchal qui est le héros principal ou du moins le démiurge des héros du livre, ses « petits » qui sont si grands. Par eux les sens et l'âme même des femmes sont éblouis. La scène est à Ouezzan sous la rafale des charges d'Abdel Krim. Une fois de plus, l'auteur d'*Henri de Bournazel* se fait l'illustrateur épique des gloires martiales, des vertus françaises, du Maroc.

Le Maroc 23e heure du général Charbonneau se rapproche de *La Marche Pacifique* (Tafilalet) de Pierre Bonardi,

ce chef-d'œuvre de reportage militaire. Il brille des qualités d'érudition éperonnée, de tactique minutieuse, de psychologie vigilante, qui ont fait le succès des précédents ouvrages du même auteur. Ceux qui connaissent le Moghreb retrouvent sensations fortes mais éprouvées, idées souvent remuées, hommes familiers dans cet itinéraire d'un chef plein de bonhomie mais alerte, technicien impeccable et historien juste, qui a la discrétion mais aussi le sens de l'épique. — **Le Maroc Lusitanien,** de Marise Périale, pour être ouvrage de dame et n'être pas une œuvre d'histoire mais plutôt du reportage illustré, n'en est pas moins travail sérieux de répertoire où des énigmes sont déchiffrées et des tragédies évoquées dans de vénérables décors historiques : ceux des villes où l'Empire portugais fit escale et s'incrusta.

A l'**Exploration du Sahara** il fallait un curieux, souple, vif et fervent historien comme Henri-Paul Eydoux, l'un des meilleurs journalistes coloniaux à l'affût des actualités à grands horizons. Cette exploration tient moins de la géographie que de l'héroïsme : ici revivent, avec le relief de la tragédie sacrée, René Caillé et Duveyrier, sans oublier Barth ni Nachtigal; et les Français du XXe siècle y font resplendir le mysticisme qui illumine déjà un Psichari, qu'ils soient Camille Douls ou Michel Vieuchange, par-dessus tout le Père de Foucauld, officier sublimisé en saint. Avec la grandeur du sacrifice, un général Laperrine conduit la pénétration militaire par les voies du Commerce Transsaharien qui sauve des famines et des rezzou atroces les humanités pitoyables du Désert. L'automobile y va rouler, l'avion les domine. De belles photos déroulent les images de l'aventureux génie de la charité française.

Paul Munier, par le roman, nous conduit au drame sans s'abstraire de l'Histoire. Evidemment c'est un épisode de cinéma shakespearien que cette atroce aventure d'un couple français mutilé par des supplices plus cruels que ceux de la révolte d'Yenbay, mais il est emprunté aux vérités sanglantes de la chronique des mœurs indochinoises; avec un art magistral, l'auteur, qui habite depuis tant d'années l'Indochine, a donné à ces pages d'un romantisme barbare tout le poids et la certitude esthétique de l'Histoire coloniale

intensément vécue. On ne connaît ni ne voit l'Indochine si l'on ne scrute point cet ouvrage sobre et hallucinant, dont chaque page a une force artiste d'anthologie, après avoir lu *Le Kilomètre 23* d'Henry Daguerches, *Hien le Maboul* d'Emile Nolly et *De la Rizière à la Montagne* de Jean Marquet. Il est indispensable à toute bibliothèque indochinoise : il y introduit les Fatalités contemporaines aussi aveugles et terrifiantes que celles de la Grèce préhistorique. — Près des livres de Jeanne Leuba, de Clotilde Chivas-Baron et de Christiane Fournier, il y faudra aussi glisser **Frère Jaune** de Noële Edmond-About, petite-fille du célèbre écrivain, qui aux jardins du bouddhisme cueille de douces fleurs d'aventure magnifique et résignée : chaque épisode de l'existence du jeune Tiou est une aimable révélation pour les Occidentaux encore ignorants.

Vaéa étudiante tahitienne — et ceci dit tout le sémillant « progrès » accompli depuis la rencontre de Loti et Rarahu — est la Béatrice du jeune colonel Vanlande au paradis païen de la Polynésie. Vanlande qui a été l'historien, d'ailleurs suavement artiste, des *Pères Blancs* d'Algérie et de Tunisie, et reste le meilleur officier annaliste de Lyautey, nous conte ici, avec un tact irisé par les nuances de la bonne tendresse, une histoire d'amour où la martialité n'est pas le principal élément de la pénétration pacifique. Ce livre grise du désir de vivre dans les fragrances des palmes éternelles comme les sentiments qu'elles bercent. Ceux-ci contribuent à la beauté de l'Empire autant que les conflits grandioses dont Vanlande s'est fait l'historien admirablement compréhensif dans son livre précédent consacré à Macao et à Hong-Kong.

Rattachons à ce cycle **Résonances du Sud** où Guy de Larigaudie fait aimer la vie lumineuse, saine, sereine, de nos Cyclades du Pacifique. Ce livre aussi nous communique l'extase de sentir qu'il existe encore des abords édéniques où à la pêche sur pirogue à balancier succède la plonge des perles. Après s'être ébloui des constellations du Ciel Pacifique l'auteur, se tournant vers l'Etoile Polaire, rend hommage à l'œuvre si simplement héroïque des missionnaires.

Eliacin des paradis artificiels de la N. R. F., Georges Lim-

bour, en ses **Vanilliers,** nous livre aux parfums exotiques des Iles de la Sonde. Cet élégant Van Dongen du pays du cacao Van Houten n'y a jamais mis les pieds, et il déforme l'aventure presque franciscaine du nègre Edmond Albius en une bacchanale de surmâles malais. Les descriptions ont plus de coloris que de couleur et les intrigues de cauchemar que de rêve; mais les personnages se gravent dans un beau dessin de vieilles estampes, et cet ensemble romancé et romanesque vous hallucine d'un Romantisme de feuilleton surréaliste.

Sur la Nouvelle-Calédonie, remarquable est l'album que lui consacre **Roland Mascart** avec préfaces d'Auguste Brunet et d'Yvanhoé Rambosson. Nous avions déjà vu de ce peintre de charmantes toiles, et notamment un très beau Flamboyant rouge sur bleu — écusson héraldique de la nature tropicale; — voici 15 lithographies pleines de vent, de pittoresque, de beauté, d'âme canaque, d'inspiration romantique. Dans d'impressionnants effets de teintes qui s'appuient aux nobles illustrations dont nos artistes du XVIIIe siècle parèrent l'édition française de Cook, la lumière va aux cimes sauvages, et les ombres, mobiles, font chatoyer les rivages, les boucans, les bosquets austraux. Les sentiments de langueur, de paix et de volupté animent les indigènes dans des piloupilous pesants ou des siestes langoureuses. Des visages aux belles formes se dessinent avec exactitude. Des cheveux s'échevèlent. Dans son eurythmique préface, Auguste Brunet, qui fut là-bas gouverneur, et toujours poète, a excellemment scandé la description virgilienne des baies dans les coraux massifs, les montagnes « serpentineuses », les collines de caféières, la végétation argentée des niaoulis, les lagunes enchâssées dans les sables blancs, les voiles gonflées des pirogues, les fusées des araucarias, la rade magnifique de Nouméa, les ébats des belles filles polynésiennes. L'alliance de la Littérature et de l'Art pour l'illustration des archipels du Pacifique français en est une des meilleures défenses.

Les livres retenus comme remarquables à la réunion préparative du Jury pour *le Grand Prix Littéraire de l'Empire* sont : *Vaéa* de Vanlande, *Le Colon du Djebel-Selloul* de Croisard (Tunisie), *Doguicimi* du dahoméen Paul Hazoumé,

J'avais des camarades d'Henri Clérisse (splendide épopée des spahis marocains), *Gédar* de Bernard Vernier et *Villages de Toub* de Mad. Barrère-Affre (Maroc), *Désordres à Pondichéry* de Georges Delamare, *Tu seras colon* de Delmas (Tunisie), *Aissala* de Charles Laquièze (Afrique Occidentale), *Les Salopards* de Janon (Algérie). *L'Agonie d'une mission* de Longobardi est le très poignant récit de la mission Flatters. L'ensemble de cette production littéraire est de premier ordre.

MARIUS-ARY LEBLOND.

LES REVUES

Aguedal : inédits de J. K. Huysmans sur Laforgue et Le Cardonnel, avec des souvenirs d'Alphonse Germain sur le second. — *La Grande Revue, l'En Dehors* : le socialisme de Pie XI; comment une femme lui fit la leçon. — La *Revue des Deux Mondes* : l'Amamy Samory vu par le général Gouraud, son vainqueur. — *Marsyas* : poèmes provençaux de M. Peire-Jan Roudin traduits en français par lui-même. — Naissance : *La Revue socialiste* (belge). — Mémento.

Aguedal, la belle revue que le poète Henri Bosco publie au Maroc, intéressera particulièrement, par son numéro de février dernier, le public dévoué à la mémoire de Jules Laforgue et de Louis Le Cardonnel. Le lien entre le cher désabusé et le croyant est constitué de lettres de J. K. Huysmans. L'une, datée du 28 septembre 1885, remercie l'auteur des *Complaintes* pour l'envoi de ce livre. Le romancier juge ainsi le poète à l'accent si nouveau :

Oui, je voulais vous dire que ce livre des Complaintes m'a très insidieusement requis, avec ses horizons fuyant dans des brumes, ses épithètes suggestives ouvrant des échappées sur lesquelles on rêve, ses verbes fabriqués curieusement, ses vers bizarrement rimés où les pluriels baisent le singulier. Il y a des pièces telles que la Complainte d'un autre dimanche, complainte d'une convalescence où se trouve ce délicieux vers : « Je me plains aux dessins de ma couverture bleue » — la complainte des pianos — et de la bonne lune et bien d'autres qui sont véritablement de bonnes berceuses d'au-delà, de subtiles musiciennes qui vous hantent, une fois le livre fermé. Et je n'ai pas parlé de la pièce en prose, le véritable impressionnisme du poème en prose — pleine de trouvailles — et dans laquelle se tient cette mélancolique phrase qu'on se répète : que tristes sous la pluie, les trains de marchandises!

Ça, ça été un fin régal pour des Esseintes; quelle singulière chose pourtant! — quand j'ai écrit dans *A Rebours* le chapitre de la

littérature moderne profane et que j'ai fait l'éloge de Corbière, de Verlaine et de Mallarmé — je pensais bien écrire pour moi seul et ne me doutais guère que tout un mouvement se préparait, de ce côté. La presse a jugé que j'étais un fumiste qui voulais épater le bourgeois. Personne n'a pu entrer dans le tréfonds de ce chapitre, encore que j'aie expliqué presque clairement le plus abstrus de ces trois poètes : Mallarmé. Aujourd'hui, je ris, en voyant l'effarement de la presse, devant ces vers qui la stupéfient. J'espère qu'un Claretie quelconque va tout à coup découvrir Verlaine!

Dans le même fascicule, M. Gabriel Germain, fils du regretté poète Alphonse Germain, donne, avec une respectueuse et trop brève biographie de son père, quelques lettres adressées à celui-ci par l'auteur de *Là-bas*. L'une, écrite à Ligugé, le 19 juillet 1901, vers le temps que les religieux préparaient leur départ de l'abbaye, contient cette appréciation sur le séjour qu'y avait fait Louis Le Cardonnel :

Le pauvre Le Cardonnel! Il est manifeste pour moi qu'il n'est apte, ni au ministère paroissial, ni à la vie monastique. Je me demande où Dieu lui trouvera sa place. Il a voulu aller chez les Franciscains, s'est allumé des punchs dans la cervelle, malgré tout ce qu'on a pu lui dire — et le résultat a été un échec de plus. Le grand malheur est qu'il ne soit pas resté ici. Il aurait fait — en dehors d'autres considérations — son volume, car on l'y poussait, on le forçait à travailler. Tout est fini maintenant. Il y a chez lui une inconstance, une puissance d'illusions — pas divines du tout — qui n'est pas sans m'effrayer. Je me demande comment cela finira.

En complément à ce texte, M. Gabriel Germain note (à propos du livre de M. Christoflour sur Le Cardonnel, qu'il rectifie pour de minimes détails) quelques souvenirs qu'il tient des conversations paternelles. Nous en retenons et assemblons ici les plus significatifs :

Ils [Le Cardonnel et A. Germain] se rencontrèrent autour de 1890, malgré des formations très différentes. Mais il n'est pas exact de dire, comme l'écrit R. Christoflour, que mon père « ait été gagné à la foi par l'influence persuasive de Louis Le Cardonnel ». Ce fut une évolution toute personnelle qui l'amena de l'occultisme à Saint Augustin. Le Cardonnel fut loin de communiquer toutes ses convictions à son ami.

Notre pèlerin croyait, en ces années-là, en un ésotérisme chrétien, conservé dans les grands ordres religieux. « Il doit y avoir de vieux

Bénédictins qui sont des initiés! Tu verras. J'irai les trouver. Je suis sûr qu'ils ont des secrets! » Il ne convainquit guère un homme qui venait de suivre des cours de théologie thomiste.

. . . .

Dans la Drôme, je crois, où mon père se trouvait avec lui, Le Cardonnel, au crépuscule, pose son binocle sur une cheminée en pseudo-marbre noir, le cherche un peu plus tard, trompé par l'obscurité, ne trouve rien. « Vois-tu! C'est encore un coup du Malin. Il tourmente spécialement les jeunes prêtres. » L'objet retrouvé et comme mon père semblait un peu ironique, Le Cardonnel se récrie : « Cela ne prouve rien; tu n'es pas prêtre, toi. Et d'ailleurs, la doctrine... »

. . . .

On [a vu] dans [la] lettre inédite de Huysmans [...] comment celui-ci jugeait le passage de Le Cardonnel à Ligugé. Ajoutons, en complément comique, le récit qu'il fit, dans une conversation, d'une petite fête intime de l'abbaye. D'abord plusieurs pères lurent des travaux historiques. « Et puis, continuait Huysmans, Cardo s'est levé. Il s'est mis à dire des vers. Mon bon, il les disait comme au Chat Noir! Les pères se regardaient. Ils faisaient une tête! »

§

On a rarement vu l'avènement d'un pape désiré par l'opinion universelle, comme celui du cardinal Pacelli. Une telle joie a salué le pontificat de Pie XII, qu'aussitôt son prédécesseur en a été plongé dans la sombre mer de l'Histoire. Retenons au moins, d'après ce qu'en rapporte M. le comte Sforza (**La grande Revue,** février), que le signataire du traité de Latran s'affligea beaucoup du crédit exagéré que, trop bon Italien, il accorda à M. Mussolini. Notons que S. S. Pie XI manda aux fidèles de la chrétienté dans son encyclique *Quadragesimo anno :*

Il y a certaines catégories de biens pour lesquels on a le droit de soutenir qu'ils doivent être réservés à la collectivité, lorsqu'ils en viennent à conférer aux propriétaires une puissance économique telle qu'on ne peut pas sans danger pour le public la laisser entre les mains de particuliers...

. . . .

Il faut que la libre concurrence continue dans de justes et raisonnables limites; il faut que la puissance économique soit soumise à l'autorité publique en tout ce qui concerne la vie publique...

Nous mettrons tout en œuvre afin que, dans l'avenir du moins, la

part des biens qui s'accumule aux mains des capitalistes soit réduite à une plus équitable mesure et qu'une partie de ces biens aille aux ouvriers... pour qu'ils puissent eux aussi laisser un héritage...

Le comte Sforza assure que le défunt pape avait usé ses forces suprêmes à écrire le discours qu'il devait prononcer le dimanche qui suivit sa mort, à l'occasion du dixième anniversaire du traité de Latran. Et il nous dit que jamais ce discours ne sera divulgué. Mais son esprit peut inspirer Pie XII, quant à la position du Saint-Siège à l'égard du racisme et des excès de pouvoir commis par les dictateurs actuels.

Si l'on ne doit pas connaître les dernières lignes de Pie XI, nous devons à **L'En-Dehors** (fév.-mars) le récit (invraisemblable autant que peut l'être le vrai) d'un entretien du feu successeur de saint Pierre avec une dame Eve Hellest, admise par lui en « audience privée », « il y a dix ans ». Si le dialogue rapporté là fut tenu tel qu'on nous le rapporte, il prouve l'indulgence du pape et la hardiesse de son interlocutrice. Pour la complète information du lecteur, disons que la revue a imprimé sur la page III de sa couverture, et non dans son corps, l'article de Mme Eve Hellest. Le voici, *in extenso :*

AUDIENCE VATICANE

Il y a dix ans, j'eus l'insigne honneur d'être reçue en audience privée par le Pape des catholiques. Etait-ce en faveur de mon extrême jeunesse? Le Souverain Pontife fut d'une familiarité touchante dans tous ses propos :

— Hélas! « la » foi s'en va, me confia-t-il, mélancolique...

— Eh! Très Saint-Père, produisez quelque miracle : rien de tel pour la ranimer!

— Ah! Vous en avez de bonnes, petite mécréante! soupira-t-il... C'est le cas de répéter avec votre poète Villon :

Il ne fait pas ce tour qui veult.

« La Causalité a ses traditions, comme l'Eglise; vous imaginez-vous que l'humble vicaire de J.-C. ici-bas puisse prendre l'initiative de troubler l'ordre des événements préétablis par la Providence?...

— Cependant, pas mal de vos saints prédécesseurs n'ont pas hésité...

— Oh! pardon : ils agissaient par délégation divine!

— Et si, en oraison, vous la sollicitiez?

— J'ai harcelé en ce sens le Très-Haut de mes prières : il n'a pas daigné les exaucer. Ses desseins sont impénétrables...

— « Aide-toi, le Ciel t'aidera! » Ne pouvez-vous agir *motu proprio?*

— Qu'entendez-vous par là?

— Tout bonnement, suppléer à l'apathie céleste par votre intrépidité humaine : accomplir ce qui dépend de vous!

— C'est-à-dire, encore?

— Endurer personnellement le martyre!

— Jésus! Comme vous y allez, mon enfant!... Ne me plaindriez-vous donc pas?

— Non, car vous bénéficieriez, sans doute, de l'anesthésie mystique, — qui tient déjà du miracle.

— Et pensez-vous que cela suffirait à ramener beaucoup d'âmes dans notre giron?

— Que Votre Sainteté n'en doute pas : affronter volontairement ce qui passe pour une terrible souffrance, quel prodige démonstratif pour le vulgaire!...

— Peut-être... En tout cas, un persécuteur serait nécessaire. En connaissez-vous, donneuse de bons conseils?

— Ma foi, non...

— Donc, tant pis! Allez en paix!

Et le Très Saint-Père me donna sa bénédiction.

Que voilà dépassé le symbolique Gros-Jean qui voulait en remontrer à son curé!

§

M. le général Gouraud publie « Souvenirs du Soudan » à la **Revue des Deux Mondes** (15 mars). Il était capitaine quand il réussit la surprise et la capture de Samory, ce roi noir dont six fils tombèrent « dans les rangs de l'armée française pendant la Grande Guerre et en Syrie ». Le général écrit, de son captif :

Sa physionomie exprime l'intelligence, la duplicité, et une certaine bonhomie railleuse. Il ne se défend pas de ses cruautés, elles lui semblent naturelles. Il les considère comme une conséquence de la guerre, telle que l'ont comprise et l'ont toujours faite les Noirs dans toute l'Afrique. On lui reproche d'avoir coupé beaucoup de têtes : il doit se dire simplement que cela tient à ce qu'il était assez puissant pour le faire! Il n'a pas de remords. Après tout, n'y a-t-il

pas, dans notre vieille Europe civilisée, des gens qui lui ressemblent?

Samory, prisonnier, jaloux d'un de ses fils qui le trompait, lui ayant pris une de ses épouses, demanda « une grande grâce » à l'officier : « C'est de faire couper la tête à Sarankéguy Mory, mon fils! » La « grande grâce » fut refusée, on le pense bien, au monarque noir. Mieux : dans l'exil on lui infligea la société de ce fils incestueux.

Il montrait quelque finesse dans la connaissance des humains. Sur une question du capitaine Gouraud :

— Quand un homme aime une femme, me répond l'Almamy, il lui dit tout ce qu'il a sur le cœur, et plus la femme est jolie, plus il est confiant. Tout le monde sait ça. Alors, quand je me méfiais de l'un de mes chefs, je lui envoyais une très jolie femme à moi. (C'est-à-dire une de ses captives.) Cet imbécile lui racontait ce qu'il voulait faire; elle me faisait prévenir et je faisais couper la tête à l'homme.

Le général Gouraud rapporte ainsi un autre fait qui montre en Samory un père de la rare et forte espèce du vieil Horace :

Parmi la suite de l'Almamy, une des dernières femmes vint se présenter, pauvrement habillée : c'était Diaoulé, mère de Karamoko, un des fils de Samory. Or, ce Karamoko, après le traité passé par le capitaine Péroz à Bissandougou avec l'Almamy, était venu en France et avait assisté à la revue traditionnelle du 14 juillet 1886, qui fut le point de départ de l'éphémère popularité du général Boulanger. Les impressions de ce jeune prince noir sont assez curieuses en ce sens que la France lui parut beaucoup plus petite que le royaume de son père car, débarqué à Marseille, il était allé, en chemin de fer, en quelques heures de la mer à Paris, tandis que dans son pays il fallait huit jours pour aller de la frontière à la capitale. En revanche, il avait été fortement impressionné par la revue : on voyait alors à Longchamp beaucoup plus de troupes qu'aujourd'hui; la revue se terminait par une charge de toute la cavalerie, face aux tribunes. Karamoko crut avoir vu toute l'armée française. L'impression fut assez forte pour que, le jour où Samory voulut recommencer la guerre avec les Français, il critiquât sa décision et tînt des propos défaitistes, parlant de la force des Français, du danger de les combattre de nouveau, etc. Le fait rapporté mit l'Almamy en fureur; il fit enfermer son fils dans une case dont il fit murer la porte; Karamoko y mourut de faim. Sa mère, bien entendu, fut

répudiée. C'était cette femme qui venait se mettre sous ma protection, faisant valoir que son fils était mort de son amour pour notre pays. Elle me fit cadeau d'un tapis de selle qui lui avait été offert par le gouvernement français et qui portait un croissant et une étoile en métal doré. Le velours vert en avait vu de toutes les couleurs dans les éternelles marches des gens de Samory et Diaoulé l'avait raccommodé avec des morceaux de soie rouge.

§

Marsyas (mars), que depuis dix-neuf ans M. Sully-André Peyre publie, à Aigues-Vives (Gard), pour le meilleur service de la Poésie et des Lettres, donne un choix remarquable des poèmes provençaux de M. Péire-Jan Roudin, avec leur traduction en français par l'auteur.

Nous avouons faire ici la connaissance de ce poète. Nous ignorons tout de lui, sauf ces poèmes qui nous en apprennent le nom et nous révèlent un talent de grande classe, une sensibilité capable d'exprimer harmonieusement et avec une exactitude frappante qui la communique, des impressions de nature éprouvées on dirait pour la première fois. Je sais que voilà un éloge considérable. On ne lui reprochera pas d'écraser à la façon du pavé de l'ours, quand on aura lu (dans la traduction, pourtant!) plusieurs pièces de cet ensemble heureux :

NEIGE

Le grand cygne muet qui tourne dans le ciel,
Le rêve blanc des nuits sans lune,
Ne laisse point de ride, point d'ombre sur la neige...
Sur l'oreiller point de sourire...
Comme un lit sans amour, le grand silence de l'espace,
La grande douceur impassible
Bée : un pays sans route,
Un regard pur qui n'a point de visage.

PAYSAGE

A Joseph d'Arbaud.

Avec le balancement des arbres,
Dans les miroirs du soleil,
La nudité froide des marbres
Incline une beauté plus grande.

L'ombre est un regard de jeune fille,
Et l'air bleu, pétri de rayons,
Imprègne la fraîcheur des touffes,
Ensorcelle l'herbe des prés.
Il semble qu'une chair divine
Disperse son parfum
A travers les bosquets, où l'on devine
Qu'elle est poursuivie par l'amour.

POÉSIE

Pour Joseph-Sébastien Pons.

Poésie ! Tu es dans le vert mouvant des branches, au cœur fleuri des marguerites et dans le ruisseau qui balbutie, caché, cœur solitaire, cœur de pitié.

Poésie ! Tu es dans le ciel vaste et sur la terre laborieuse et nue et dans l'ombre épaisse et mortelle des forêts.

O Poésie !

Le dieu qui naît avec le jour et, sur les cimes, comme un chasseur éblouissant gagne l'espace,

Dans les vallons, à travers bois, par les terres et sur la mer, Lui te pourchasse jusqu'à la nuit,

Poésie, qui, lors, t'en vas jouer dans les étoiles avec le rêve inachevé de mon cœur triste.

LE VENT

Une âme est dans le vent,
Un rêve qui rit.
Qui pleure et chevauche
Le néant.
Une âme est dans le vent.
— De quoi t'habille-t-il, dont tu es si éblouissant?
De quoi t'habille-t-il, bel arbre, le vent?
— D'or, de passion folle,
Et de clair de lune,
De cris de bêtes sauvages,
De rien.

NAISSANCE :

La Revue socialiste (mars) est née, à Bruxelles, 23, boul. du Régent. M. Max Busel la dirige. Elle paraît « sous l'égide du Parti Ouvrier Belge » et doit être mensuelle. En sous-titre, elle aligne ces quatre mots : Politique, Doctrine, Economie, Culture.

Dans le n° initial, M. Louis Piérard écrit sur « L'Art et l'Etat ».

MÉMENTO. — *Æsculape* (févr.) : « L'obésité dans l'histoire et la littérature », par M. René Carel. — « La danse macabre de Fagus », hommage à la mémoire du poète, à l'occasion de la publication de cette œuvre dans une édition de luxe illustrée par M. Sylvain Vigny de « dessins gouachés ».

Arts et Idées (fév.-mars) : Poèmes de F. G. Lorca et de MM. Marcel Martinet et H. P. Livet. — « Moi, l'inutile », par M. P. Piazzolla.

Commune (mars) : Poèmes de M. J. Béry. — « Comment jouer *Hamlet* », derniers entretiens de Stanislawski.

Le Divan (mars) : « Images », d'Eugène Marsan. — « Autre livre de Monelle », par M. F. Eon. — M. F. Moutier : « La vie et l'homme ». — Et les notes stendhaliennes.

Echanges et Recherches (mars) : « Solon », par M. J. Dumortier. — « L'Amour », par M. H. Birnbaum.

Esprit (1er mars) : Divers : « Le problème de la représentation ». — M. Ph. Camou : « Notes sur l'hospitalité française ».

Etudes (5 mars) : « Pie XI et les problèmes contemporains », par M. Y. de la Brière. — M. J. P. Nadeau : « Conseils de confiance et Tribunaux d'honneur » en Allemagne.

Europe (15 mars) : Fin du beau roman de M. Luc Durtain : « La guerre n'existe pas ». — Commencement de « Histoire de la Mort », de M. E. Robin. — Suite du « Robespierre » de M. Romain Rolland.

La Grande Revue (févr.) : « Pie XI », par M. le comte Sforza. — « Essai d'explication de l'Italie », par Mediterraneus. — De Mme Aurel : « Alfred Mortier et la poésie de l'énergie ».

Les Humbles (janv.-févr.) : « Vingt ans après », préface de M. Marcel Martinet aux « Pages de mon carnet » de M. Maurice Wullens. — « Refus d'obéissance », poème de Frère Jacques. — « Fascisme, Antifascisme, Galimatias et Dépression », par M. Victor Serge.

L'Idée libre (mars) : « Les progrès du cléricalisme », par Frateretto.

Les Nouvelles Lettres (févr.-mars) : « Le crépuscule de la civilisation », conférence de M. Jacques Maritain qui annonce une aube catholique. — Vers de MM. P. Emmanuel, M. Manoll, L. Becker, L. Guillaume.

La nouvelle revue (15 mars) : « Le miroir », le dernier poème d'Alfred Mortier et un article de M. A. Blanchard sur le poète de *La vaine aventure.*

Revue bleue (mars) : Consultation sur « La réforme électorale »

organisée par M. Y. Georges Prade auprès de ses amis politiques. — « Sonnets portugais » d'Elisabeth Browning.

Revue de Paris (15 mars) commence un « André Chénier » de M. Ch. Maurras. — « Attentes et Habitudes », notes et aphorismes de Mme N. Clifford Barney.

La Revue Universelle (15 mars) : « L'Election de Pie XII », par M. A. Havard de la Montagne. — M. R. de Craon-Poussy : « Le problème juif en Europe centrale et orientale ». — Poème de M. L. Lestelle.

La Vie intellectuelle (25 févr.) : Numéro consacré à Pie XI.

Yggdrasill (25 févr.) : « Un poète national : Charles Péguy », par M. Guy Lavaud. — « Cours de Poétique » de M. Paul Valéry, noté par M. G. Le Breton. — Divers : La poésie yougoslave; la poésie allemande; la poésie turque. — Et des poèmes de MM. Jules-René Thomé et André Bellivier.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES HEBDOMADAIRES

Gringoire : L'Agonie de l'Espagne. — Crépuscule du Boulevard. — Grève de la faim. — *Candide :* l'Ambassadeur de la France. — l'Ivresse par les toxiques. — *Temps présent:* Billet de M. Mauriac. — *Vendémiaire:* Alors, n'est-ce pas, Messieurs de Moscou, quand vous voudrez...

Voici, dans **Gringoire,** *l'Agonie de l'Espagne,* par Raymond Recouly :

L'effondrement du régime marxiste en Espagne n'est plus qu'une question de jours.

Ce régime s'écroule sous le poids de ses fautes, disons plutôt, de ses crimes.

Ce qu'est au juste un gouvernement portant ce titre trompeur et menteur de *Front populaire,* nous l'avons vu, hélas! pendant une vingtaine de mois, en France. Nous sommes en train de réparer, tant bien que mal, les désastres qu'il a causés. Cette réparation demandera beaucoup de temps, beaucoup d'argent.

Mais nous le voyons beaucoup plus encore en Espagne, comme sous l'effet d'un verre très grossissant.

Dans cette association malhonnête entre des hommes qui ne sont, au fond, d'accord sur rien, les audacieux, les violents parviennent rapidement à éliminer les raisonnables, les modérés.

C'est ce qui s'est passé dans l'Espagne rouge, où les communistes, les anarchistes ont étendu, en un rien de temps, la main sur tous les organes de direction.

Il est étrange, insensé que dans les grands pays démocratiques, France, Angleterre, Etats-Unis, une partie de l'opinion publique ait

mis si longtemps à découvrir cette vérité, très éclatante cependant.

La guerre civile en Espagne a été, du commencement à la fin, une entreprise purement soviétique.

Voulue, préparée par les chefs bolcheviques, conduite par eux avec leurs méthodes habituelles de sauvagerie, de barbarie, la lutte est en train d'être, finalement, perdue par les Soviets, à qui cet échec porte un coup dont ils ne devraient pas se relever.

Le grand vaincu en Espagne — ne nous lassons pas de le répéter — c'est le communisme et ses associés, plus ou moins honteux, plus ou moins lâches.

Le peuple espagnol n'est, depuis trente mois, et déjà bien avant, qu'un simple instrument, un jouet entre les mains de Moscou.

Rien ne le démontre d'une manière aussi évidente que le dénouement de cette horrible, de cette effroyable tragédie.

Laissés à eux-mêmes, abandonnés à leur seule direction, les rouges d'Espagne se seraient depuis longtemps inclinés devant les faits.

Ils ont, certes, été encouragés dans leur folle, leur criminelle extravagance par un certain nombre d'étrangers, dont la plupart, socialistes, communistes, se trouvent malheureusement en France, ce qui n'est pas pour rendre plus facile le rétablissement des relations amicales entre notre pays et la péninsule.

Quand ils voyaient M. Léon Blum — ici comme partout, le grand, le principal coupable, le maître destructeur — prendre ouvertement fait et cause pour eux, peser, bien qu'il ne soit officiellement plus rien, sur les résolutions du gouvernement, l'empêcher de reconnaître Franco, ce qui aurait dû être fait depuis longtemps, comment n'auraient-ils pas été réconfortés, ragaillardis par l'assurance d'un concours aussi puissant, aussi efficace? Ils ont ainsi, jusqu'à la dernière minute, espéré que la France, poussée l'épée dans les reins par les marxistes, finirait par intervenir. Ils n'ont négligé aucun effort, aucun sacrifice pour essayer de provoquer, à tout prix, quelque gros incident qui pût précipiter cette intervention et même amener une conflagration générale.

M. Negrin, âme damnée des communistes, qui ont « collectivisé » la Catalogne et toute l'Espagne rouge, a conseillé, sinon imposé le lamentable exode des populations civiles, avec l'unique intention de mêler les fuyards innocents au flot des miliciens, des voleurs et des assassins, créant, entre l'Espagne et nous, une situation très dangereuse et quasi inextricable.

Rien n'égale la vilenie, la turpitude de cet homme, de ce prétendu chef, en qui nos organes avancés avaient le front de voir l'organisateur génial de la défense républicaine, un autre Gambetta.

A l'heure même où il multipliait ses appels enflammés, il ne songeait qu'à tenir tout prêts quelques avions pour s'enfuir lâchement, lui et ses complices, pour déserter ses compagnons de lutte, pour mettre à l'abri sa précieuse personne et tous les millions dérobés, qui vont lui permettre de vivre une existence confortable et dorée.

Et maintenant il va falloir réparer tous ces maux.

Le premier, le plus gros de tous, concerne ces centaines de mille réfugiés, dont la seule présence sur notre sol constitue, matériellement, moralement, financièrement, un danger dont on ne saurait exagérer la gravité.

Le maréchal Pétain, l'illustre vainqueur de Verdun, après avoir, par noblesse d'âme, par patriotisme, accepté courageusement, sur le soir de sa vie, cette nouvelle tâche, aura, dès son arrivée, à se débrouiller au milieu de tous ces obstacles, que nos dirigeants, par légèreté, par faiblesse, ont accumulés sous ses pas.

Il y mettra, soyons-en sûrs, toute son intelligence et toute son énergie.

Notre pays le voit partir avec un sentiment de pleine confiance. Mais comment ne se montrerait-il pas sévère pour tous ceux qui ont, comme à plaisir, brouillé, faussé si longtemps nos relations avec l'Espagne nationale, la seule Espagne, compromettant ainsi une amitié que nos intérêts vitaux nous commandent de garder intacte?

Dans le même numéro, M. Clément Vautel accorde un souvenir un peu triste à ce qu'était encore le *Boulevard* il y a quelques années. Evidemment, les cinémas ne remplacent pas tout.

La façade du Gymnase est barrée par une banderole qui porte ces mots : « Théâtre à louer ». A toi, celui-là aussi, Cinéma! Le Gymnase, l'ancien « théâtre de Madame », l'une des plus illustres scènes parisiennes... Que de fantômes doivent y errer la nuit! N'évoquons que l'ombre charmante, émouvante, de Rose Chéri...

Henry Bernstein va vers l'Ouest, lui aussi.

Ce quartier de Bonne-Nouvelle, a-t-il dit, que j'ai connu si brillant, où l'on rencontrait à chaque pas une personne de connaissance, tend de plus en plus à rejoindre la banlieue. Il y fait noir, il y fait triste...

Et ce n'est pas d'aujourd'hui, ni d'hier. Les Variétés elles-mêmes — ô « parisienne » de Roqueplan! — ont leur fronton noyé dans une brume banlieusarde qui menacera bientôt l'Opéra.

Le soleil va vers l'ouest, la vie le suit. Mais il revient, lui, et elle ne revient pas...

Dans *Gringoire* du 16 mars, M. Léon Treich s'occupe des grèves de la faim, à propos de la dernière manifestation de Gandhi.

Il nous a paru souvent curieux que des gens bien organisés choisissent ce mode de pression sur les autorités, car si les autorités savent ce qu'elles veulent... Je pense qu'il y a dans ces démonstrations quelque peu exagérées une très grande part d'ingénuité et même d'honnêteté. Ainsi, supposez que M. Marty soit emprisonné (tout peut se voir, à plus forte raison se supposer), je ne crois pas qu'il ferait la grève de la faim; je sais bien que je ne compare pas des gens comparables. Gandhi mange (je suppose encore) du riz, du curry, des fruits. Marty aurait des visions de viande rouge. Résister à ceci paraît plus difficile qu'à cela.

Dès le troisième jour, la nouvelle grève de la faim menée par Gandhi et qu'il avait l'intention de conduire jusqu'à ce que mort s'ensuivît, s'il n'avait pas obtenu satisfaction, mettait en grave danger le mahatma; Gandhi est, en effet, en condition physique très médiocre; sa vie ascétique l'a épuisé; il est en état de moindre résistance très nette; et, dès le troisième jour de son jeûne, les dépêches parvenues en Europe témoignaient de l'extrême inquiétude où se trouvaient ses amis. C'est qu'en effet le jeûne est une arme dont on connaît encore mal le maniement : tel expire après sept ou huit jours de diète totale, tel autre tiendra trente ou quarante jours, plus peut-être, et ne succombera pas.

Ne retenons même pas l'histoire incontrôlée et incontrôlable qui nous est rapportée dans *L'Histoire ecclésiastique du diocèse d'Embrun*, pp. 141-143 : il y est question d'un « jeune homme », nommé Guillaume Gay qui, âgé de dix ans, perdit, en avril 1760, « l'usage du manger et du boire dans une maladie qu'il fit » et qui passa ainsi « quatre années et quelques jours », au bout desquels il se sentit, dit le vieux chroniqueur, « la bouche plus sèche qu'à l'ordinaire et se la rinça avec un peu de vin. » Ce jour-là, il en avala trois ou quatre gouttes qui lui causèrent des douleurs si vives qu'on faillit le perdre. On appela un chirurgien. Il lui fit mettre dans la bouche du lait qu'on avait fait bouillir : le jeune malade en avala quelques gouttes qui ne lui causèrent pas la même douleur que les gouttes de vin. On continua, et comme on vit qu'il avalait

toujours plus facilement, on commença à mêler dans le lait de la mie de pain, etc... Le narrateur ajoute que le corps du malade paraît aussi robuste que s'il avait toujours usé de nourriture. Nous n'irons pas y voir. Croyons notre informateur sur parole — avec un grain de scepticisme. Et surtout espérons que Gandhi n'aura pas à mener si loin sa manifestation sans cependant y succomber.

D'une façon générale, les gens de science estiment à une vingtaine de jours la durée possible du jeûne, sans danger excessif pour le jeûneur. Mais, notamment parmi les grévistes de la faim que soutient une foi ardente — qu'on se souvienne du martyre du maire de Cork en Irlande! — cette durée est souvent dépassée. Et aussi dans les histoires de jeûne, en quelque sorte, professionnel, qui évoquent le mot si plaisant d'Alfred Capus :

— J'interrogeai, contait Capus, le jeûneur Succi, et lui demandai pourquoi il avait choisi une profession si pénible. Il me répondit : « Que voulez-vous? Il faut manger! »

Le docteur Henri Bouquet a établi de la façon suivante le tableau des records de jeûne volontaire : Merlatti, 50 jours; Tanner, 40; Succi, 30. Signalons-lui que le record de Merlatti est au moins égalé par celui de John Scott qui, en 1531, jeté en prison pour avoir prêché contre la vie scandaleuse de Henri VIII d'Angleterre, y fit la grève de la faim à deux reprises, la première fois pendant 29 jours, la seconde fois pendant 50. Libéré, il se serait mis, à peine hors de la prison, à haranguer la foule et n'aurait paru se ressentir en rien de son jeûne. Un rude homme!

Mais cet exploit sensationnel est bien lointain. On peut douter. On doute moins des records signalés par le docteur Bouquet, qui furent plus ou moins contrôlés par des médecins et provoquèrent de longues polémiques scientifiques. Le plus récent exploit sous contrôle médical est celui d'un Russe dont la presse soviétique ne donna pas le nom, on ne sait pourquoi, et qui, en mars-avril 1935, resta 50 jours, lui aussi, sans manger : il est vrai qu'il buvait quotidiennement quelques gorgées d'eau. L'intérêt de sa tentative vient surtout de ce que, peut-être à cause de l'ingestion de ces gorgées liquides, le jeûneur ne perdit en ces 50 jours qu 26 % de son poids, ce qui est, paraît-il, un record.

Que si l'on veut encore quelques chiffres saisissants, nous citerons ceux-ci : Mac Swiney, le maire de Cork dont nous parlions plus haut, ne succomba à la grève de la faim qu'au bout de 73 jours; un Italien, nommé Sacco et qu'il ne faut pas confondre avec le jeûneur Succi, succomba à Cardiff (il était en prison pour un délit de droit commun) au bout de 65 jours, en 1929. A Toulouse,

en 1831, un autre condamné de droit commun, Guillaume Graine, mourut au bout de 63 jours. Il est curieux de constater le rôle que joue la volonté en cette affaire : les naufragés du radeau de la Méduse, au bout de quatre ou cinq jours de jeûne, étaient tous à demi fous et de cent cinquante, ils ne restaient plus que soixante-dix-sept. Au bout de huit jours, il ne demeurait que trente survivants, et au bout de treize jours, lorsque l'*Argus* recueillit le sinistre radeau, il ne portait plus que quinze hommes. Expérience inverse : le coup de grisou de Courrières. Treize mineurs sont ensevelis. Ils ne désespèrent pas. Ils veulent vivre. Ils sont d'ailleurs plus ou moins en communication avec les sauveteurs, communication par l'écoute; ils savent qu'on travaille à les sauver, et en effet on les sauve : ils ont tenu vingt jours, aucun n'a succombé. Un quatorzième n'est retrouvé qu'après vingt-cinq jours. Lui aussi a voulu vivre, et il vit. Triomphe de l'optimisme raisonné.

Un dernier mot : méfions-nous des faux jeûneurs, et même des faux grévistes de la faim. En 1925, un nommé Wolly demeurait onze jours sans manger, boire, *ni dormir :* record stupéfiant! Mais, en 1928, le même Wolly, renouvelant sa démonstration à Lille, était convaincu de supercherie par les étudiants lillois. Même mésaventure, en 1926, pour un certain Galloni qui opérait à Dijon. Et même aventure encore, en 1932, pour une jeûneuse de dix-huit ans, miss Winifred Tomlison qui s'exhibait à Margate.

Candide (8 mars). De belles et nobles notes sur notre grand maréchal Pétain. Titre : l'ambassadeur de France.

Candide avait demandé : « Et maintenant, sans plus tarder, un ambassadeur à Burgos. Et un grand! »

La nomination du maréchal Pétain, qui comble notre vœu, a reçu l'adhésion enthousiaste de la France entière. Quel représentant plus digne d'elle, de son passé, de sa gloire, pouvait-elle souhaiter?

L'idée d'envoyer le maréchal Pétain à Burgos revient en propre à M. Edouard Daladier.

Il n'en avait fait part à personne, même de son entourage le plus intime.

Après le conseil des ministres où l'envoi d'un ambassadeur auprès de Franco avait été décidé, tandis que l'on passait en revue les diverses personnalités susceptibles d'être désignées, le président s'était borné à dire :

— J'ai mon candidat.

Il l'avait, en effet. C'était vraiment le candidat de la France.

Une seule raison faisait hésiter M. Daladier : un homme de qua-

tre-vingt-trois ans pouvait-il s'imposer un séjour prolongé sous un climat si différent du nôtre que bien des Français n'ont jamais pu le supporter?

Le maréchal Pétain ne laissa même pas son médecin formuler cette objection.

Le pays avait besoin de lui. Il était prêt.

Mais il est à noter que seule la presse allemande songea à mentionner le très grand courage physique que comportait l'acceptation du maréchal.

On a énormément écrit sur l'immortel vainqueur de Verdun. Mais on connaît assez mal, quoi qu'on ait dit, son œuvre prodigieuse de redressement moral de l'armée française après avril 1917. Cette œuvre, que le maréchal a esquissée discrètement au cours d'une communication confidentielle à l'Académie des sciences morales, en 1935, est un chef-d'œuvre de psychologie, à la gloire du chef comme du soldat français.

Quant à l'œuvre du maréchal Pétain depuis la fin de la guerre, orientée dans les directions les plus diverses, variée, toujours féconde, elle a été immense.

De 1919 à 1930, généralissime des armées françaises et inspecteur général de l'armée, il adapta notre organisation militaire à la situation politique et fit entreprendre la construction de la ligne Maginot.

De 1903 à 1934, désigné comme inspecteur de la défense antiaérienne, il jeta le cri d'alarme qui devait retentir à travers toute la France, secouer l'apathie générale.

En 1934, ministre de la Guerre du cabinet Doumergue, il décidait les premières mesures de notre relèvement militaire : crédits de matériel et effectifs, préparant ainsi l'avènement de la loi de deux ans votée en 1935.

A la chute du cabinet Doumergue, membre à vie du haut comité militaire, il exerça une influence décisive en vue de l'établissement du commandement unique, dont les grands lignes sont aujourd'hui réalisées.

Encore un mot sur le maréchal. M. Jean Wilmès s'est fait présenter à lui afin de recueillir ses déclarations pour *Candide*. Il obtient peu de chose, mais la première phrase rapportée évoque bien la précision et le courage tranquille du chef que nous devons tous aimer :

Il ferme son dossier, me regarde et dit :

— Un chef, Monsieur, aujourd'hui, est surtout obligé de se taire.

Je ne veux ni ne peux vous parler que d'une manière très générale de la mission qui vient de m'être confiée. L'avenir, bien qu'il soit à notre charge, ne nous appartient guère. Le rendre conforme aux intérêts de la France d'accord avec le gouvernement de Burgos, telle est la tâche à laquelle je m'emploierai de toutes mes forces, même si elle n'est pas facile.

Il ajoute très simplement :

— Je suis content d'aller à Burgos.

Le docteur Charles Fiessinger s'occupe de l'*Ivresse par les toxiques,* dans *Candide* du 15 mars. Les Français applaudiront la fin de l'article qui défend le vin.

Je ne parle pas des idées fausses. Elles constituent un toxique violent. La raison qu'elles empoisonnent ne se débarrasse pas aisément de leur malfaisance. Il faut une secousse violente et se voir au bord de l'abîme pour que l'instinct de conservation joue et que la raison se redresse. Jusque-là les sottises règnent en maîtresses dans ce monde de la pensée, d'autant plus tenaces qu'elles n'exigent nul effort de réflexion et ne tirent leurs vertus, quand elles en ont, que de leur concordance avec des voix vagues, imprécises, généreuses en apparence, mais parfaitement illusoires et chimériques de la sensibilité et du cœur.

L'alcoolisme, en France, connaît une étrange aventure. L'Etat le favorise et le combat à la fois. D'un côté il y a les intérêts électoraux, de l'autre la santé publique. Alors il crée, il y a quelques années, deux mille cabarets nouveaux, et l'Académie de Médecine a beau protester. Quand des avantages électoraux sont en jeu, rien ne compte.

La cocaïne, l'héroïne, la morphine sont mieux surveillées. Il n'y a pas encore de bistros où ces drogues soient consommées sur le zinc d'un comptoir. Moins redoutable, le tabac est une sorte de parent pauvre dans la famille des toxiques.

Il y a une quarantaine d'années, un fumeur d'opium me conduisit dans une fumerie qu'il fréquentait à Paris. Je le suis dans la salle et vois des gens tranquilles, les yeux mi-clos, la pipe à la bouche, dans des positions de détente diverses et remuant à peine.

Ils daignèrent seulement entr'ouvrir les paupières à notre entrée. Le monde extérieur ne les intéressait pas. Ils vivaient dans leur rêve. Je laissai mon compagnon s'adonner à son vice et me dis en sortant : « Tout de même, ils sont moins bruyants que des ivrognes. » Mais ici nous faisons une constatation qui nous avait déjà frappé chez les alcooliques. Ceux qui usent des toxiques y

sont prédisposés par la nature de leur caractère. Le poison n'arrive chez eux qu'à renforcer l'accent des tendances fondamentales.

L'absence de volonté, l'hésitation de l'esprit, le poids de l'ennui ou des regrets, la fatigue du corps, autant de causes qui poussent ceux qui sont affligés de ces lacunes ou de ces angoisses vers l'habitude du toxique, qui exalte, réconforte, chasse les soucis et les peines. Une fois le vice contracté, les raisons ne manquent pas pour le justifier. Un jeune homme s'en excusait auprès du docteur Neuberger (1). Un Chinois qui lui en voulait lui avait jeté un sort. De ce fait il avait été condamné à fumer de l'opium, et c'était folie de chercher à le guérir.

Par esprit d'imitation, des femmes également ont adopté le vice. A Saïgon et à Hanoï, on trouve encore quelques fumeries gérées par des femmes astreintes à la surveillance de la police des mœurs. Mais c'est seulement à Shanghaï que l'institution fleurit. Le monde de la galanterie et de la prostitution s'en donne à cœur-joie (2).

Fumer l'opium est un vice pacifique. Il concorde mal avec la vie active de l'Européen et, à Paris, dans la fièvre ambiante, il constitue presque un non-sens. L'existence y est difficile, et ce n'est pas en s'abîmant dans une ivresse extatique qu'on court chance de faire face aux exigences de son métier. Voyez le pas rapide du Parisien dans la rue, la forme élancée, la démarche preste et élégante de la Parisienne. Quelle différence avec l'opiomane! Le fumeur d'opium émacié, pâle et triste, se traîne pesamment dans la rue et sa parole tremble. L'alcoolique conserve plus longtemps son activité et son cerveau reste plus lucide. De plus, il n'a guère besoin d'artifices pour se procurer sa ration toxique. Il n'a qu'à entrer au premier café ou cabaret venu.

Avec l'opium, au contraire, que de stratagèmes pour se le procurer! A Singapour, les jeunes femmes enceintes ne le sont parfois qu'en apparence. Leur gros ventre est tendu par un récipient de caoutchouc bourré de la poudre interdite. D'autres fois, ce sont des oiseaux que le fraudeur va tranquillement porter au marché; en réalité, le jabot des volatiles est gonflé par la drogue. Ou bien ce sont des épis de maïs perforés et dont chacun contient un gramme du poison. Une femme du Caire avait gardé seize grammes d'héroïne dans l'intimité de son anatomie pudique. Un employé de magasin enfermait une demi-livre d'opium entre les semelles de ses sou-

(1) Louis Neuberger : *Du nouveau sur l'opium.*

(2) Dr Louis Gaide et L. Neuberger : *Le Visage inconnu de l'opium* (Publications des Amis du vieux Hue, 1 vol. in-8, 270 fr., 18, rue des Etudes, Avignon).

liers. Des jeunes filles portaient des cheveux abondamment poudrés. Leur père, un revendeur, transportait sa marchandise dans la chevelure de ses filles.

Un pâtissier était soupçonné de vendre de l'opium. Toutes les investigations demeuraient vaines. On finit par découvrir le pot aux roses : plusieurs kilos de la substance enfouis dans un canal qui avait été ménagé dans la poutre horizontale qui surmontait le parapet de la maison. Joignons maintenant les boîtes à conserves, les réceptacles de voyage : valises, boîtes à chapeaux, mallettes d'avions. Il est juste d'ajouter qu'à l'égard de ces transports clandestins la France a pris toutes ses précautions. Si elle empoisonne ses électeurs par l'alcool, elle les défend contre l'opium, moins dangereux selon M. Louis Gaide. Dans les accords de Genève contre les toxiques, la France a reçu des félicitations. Mais non pour sa lutte contre l'alcool.

La guérison de l'opiomanie réussit plus aisément que celle de l'alcoolisme. Après la dernière pipe, sans doute des manifestations désagréables se produisent. Seulement celles-ci disparaissent d'autant qu'il n'est rien fait pour les éviter. Tandis qu'avec l'alcoolisme, sa guérison exige des mois de séjour dans une maison de santé. Et quand le sujet sort, la tentation est trop forte. De toutes parts les débits de boissons l'appellent. Or, la criminalité est l'apanage du seul alcoolique. De tous les poisons, l'alcool est le plus dangereux. En Indochine, le péril de l'alcoolisme est appelé à supplanter celui de l'opiomane. On vide d'un trait un verre de liqueur. Du temps est nécessaire à la fumerie de l'opium. Et puis le verre de liqueur, bien qu'élevé par le prix des taxes sociales, se révèle encore moins onéreux.

Il n'est qu'un produit qu'il convienne d'excepter de la condamnation générale. C'est le vin. Consommé avec modération aux repas, il ne touche que peu le système nerveux. Ou plutôt il ne l'atteint qu'après avoir modifié la nature des humeurs profondes par l'action qu'il exerce tout d'abord sur le foie et ensuite sur la thyroïde. Il active en effet les sécrétions internes dont le rôle est d'activer les échanges et de détruire ensuite les déchets de la nutrition. Il y a vingt-deux ans, à l'Académie de Médecine, j'ai été le premier à dire leur fait aux buveurs d'eau et à réhabiliter l'action salutaire du vin. Ce n'est point que j'aie été applaudi. Oh! pas le moins du monde. Mais mes trois contradicteurs, qui était buveurs d'eau, sont morts avant moi. Je leur avais annoncé cette fin prochaine, et le regret d'avoir à leur faire cette prédiction fâcheuse avait ému le timbre de ma réponse.

Le billet de M. François Mauriac, dans le **Temps présent** du 10 mars :

PASTOR ANGELICUS

Un soir, dans le tohu-bohu de cette vie que je menais à Londres, et comme je m'habillais pour un dîner officiel, on m'appela au téléphone : un télégramme venait de parvenir à l'Ambassade, le cardinal Pacelli était élu. Je ne le crus pas d'abord : je m'étais persuadé que cela ne pouvait arriver. J'y avais renoncé d'avance comme à un impossible bonheur. Nous fîmes notre entrée au *Savoy*, avec les artistes de la Comédie-Française, accueillis par la *Marseillaise* et des acclamations à la France. A travers cette rumeur de fête, un nom courait : Pacelli! Pacelli! « Le scrutin était arrangé d'avance, me souffla quelqu'un. Il va se retirer devant l'archevêque de Milan. — Mais non, protesta Lady X..., il vient de donner sa bénédiction... J'étais à l'écoute : il a pris le nom de Pie XII. Je suis protestante, monsieur, mais j'ai pleuré... »

Je fermai les yeux, je le revis au-dedans de moi, tel qu'il m'apparut un soir de janvier 1935, à ce dîner du Palais Taverna : un pauvre prêtre et un prince magnifique. J'essayai de retrouver ce qu'il m'avait dit durant l'audience qu'il m'accorda, un matin, au Vatican; mais je ne me rappelai aucune parole; rien ne subsistait en moi de ces minutes, qu'un souvenir de confiance et d'abandon : ce qu'éprouvent les enfants catholiques devant « l'abbé » attentif et dont ils se sentent aimés. Le cardinal secrétaire d'Etat, l'homme qui a présent à l'esprit l'échiquier de l'Europe, n'était plus que le vicaire assis sur un fauteuil de reps rouge et pour lequel il n'est rien de plus important au monde que cette âme devant lui qui l'écoute.

Je me souviens de sa messe à Notre-Dame de Paris : le hasard m'avait placé à droite de l'autel. Je ne perdais pas un seul de ses gestes. Ce jour-là, nous avons été quelques-uns à croire que la France serait sauvée.

Et maintenant, voici le Pasteur angélique. Il se dresse au-dessus d'un monde couvert de sang. Voici le Bon Pasteur qui va rassembler ses brebis perdues et blessées. Notre Père nous est rendu, nous ne sommes plus orphelins. Et nous nous réjouissons de la joie qui doit être sienne parce que cet immense amour, qui de tout l'univers monte et déferle vers sa personne sacrée, atteint à travers lui son Seigneur et son Dieu.

Le numéro du 15 mars de **Vendémiaire** contient un cou-

rageux défi, signé Sapiens, au communisme : *Alors, n'est-ce pas, Messieurs de Moscou, quand vous voudrez...*

Le communisme et sa séquelle — il faut en parler comme d'une maladie — est partout en régression dans le monde. Dans le détail, ses échecs ne se comptent plus. Et dans le gros, il suffit de parler de l'Espagne...

Mais on aurait tort de croire que MM. Staline et consorts s'apprêtent à renoncer à la lutte. Il semble, au contraire, qu'ils veuillent intensifier leur propagande à l'étranger, et ceci — grand merci de l'honneur — en commençant par la doulce France.

Les journaux de lundi matin nous ont apporté leurs instructions, ordres et ukases. Dès maintenant, nous devons à nouveau envisager le recours aux grèves systématiques et l'élargissement du Front populaire. Ainsi en ont-ils décidé, en leur dernier congrès de Moscou, et à l'instigation du camarade Manouilski, vénéré chef de la section russe du Komintern...

***

Cette idée de l'élargissement du Front populaire n'est pas nouvelle. M. Léon Blum — touchante et significative rencontre — s'en est, depuis longtemps, fait le champion et l'apôtre. On saura désormais qu'il en était surtout le fourrier... Mais passons. L'idée, grâce à M. P.-E. Flandin, a fait long feu. On sait comment l'ancien président du Conseil en a provoqué l'échec en en dénonçant l'odieuse et grotesque duperie. Nous ne pensons pas qu'une seule chance de succès lui reste. Mais enfin, des tentatives vont être faites. Et il appartiendra au pays, une fois de plus, de compter les siens...

Que Moscou songe à recommencer chez nous — et en mieux — ce qui s'achève en Espagne, rien de plus naturel et de plus normal. Le jeu communiste est de déséquilibrer le monde. Et puis, en cela comme en toutes choses, la France est le gros morceau, celui qu'il faut arracher pour entraîner tout le reste. L'effondrement de notre République serait l'effondrement de l'Europe. On le sait à Moscou... Mais que la France songe, après une expérience Front populaire presque uniquement française, et dont elle sait, nonobstant, ce qu'elle lui coûte, à se prêter à une nouvelle expérience du même genre, revue, corrigée et patronnée par Moscou, on peut légèrement en douter. Ce n'est pas parce que l'outrecuidance des marxistes croît dans la mesure où augmente leur criminel délire que nous devons nous-mêmes poser notre candidature aux Petites-Maisons. Demeurons imprescriptiblement soucieux de notre santé sociale et de notre santé politique. Revendiquons, affirmons notre intégrité nationale.

Elle est la condition de notre équilibre et de l'équilibre de l'Europe... Sachons rester entre nous au pays de la claire raison et de la claire sagesse. Ne soyons que nous-mêmes... Au fond, tout au fond, le monde ne nous demande rien d'autre. Il sait que les frontières de la civilisation sont chez nous et que si, d'aventure, nous nous abandonnions, nous manquerions encore davantage à ses destinées qu'aux nôtres... Alors, n'est-ce pas, messieurs de Moscou, quand vous voudrez... La France a toujours le cœur bien en place. Et elle vous attend...

SYLVAIN FORESTIER.

LES JOURNAUX

On tue (passim). — La Tchéco-Slovaquie n'est plus (*le Petit Parisien*, 16 mars; *Excelsior*, 18 mars; *l'Action Française*, 18 mars; *l'Intransigeant*, 18 mars). — Un conte d'Alphonse Allais (*le Matin*, 16 mars); un conte d'Oscar Wilde (*le Temps*, 28 février). — Adieu à Fernand Vandérem (*le Jour*, 13 mars). — Hommage à Sully Prudhomme (*Correspondance Havas*, 14 mars). — Le souvenir d'*Amour breton* (*le Jour*, 15 mars). — *« Vive Mallarmé! »* Signé : Dussane (*le Journal*, 8 mars). — *La Bateau ivre* part pour New-York (*l'Intransigeant*, 19 mars).

Les Ukrainiens luttent contre les Hongrois et massacrent des réfugiés tchéco-slovaques près de la frontière roumaine.

Gentil, pas? Voilà qui donne le ton. Vous n'avez pas compris? Mais il n'y a pas à comprendre : faut des blessés, faut des morts, faut des victimes, faut tout le tremblement, faut tout ça : « l'homme n'est pas sur terre pour s'amuser » — hormis à la vue du malheur des autres — mais pour souffrir. Pas vrai, Weidman?

Tandis que défilaient les troupes allemandes, la foule, bouleversée, entonna pour la dernière fois l'hymne tchèque, et quand tout fut fini. éclata en sanglots.

La scène se passe à Prague; le prologue, c'était à Munich; le dernier tableau, à Verdun? La croix gammée veut des croix de bois. La parole de Bismarck, un autre l'a reprise à son compte, mais élargie : « *Il faut qu'il ne reste au monde que les deux yeux pour pleurer.* »

Mi-carême 39 : l'Allemagne a jeté le masque.

La Tchéco-Slovaquie n'est plus, écrit M. Elie J. Bois dans **le Petit Parisien.**

Elle a été égorgée à Berlin au petit jour — comme une condamnée à mort.

Condamnée, elle l'était depuis la veille, depuis que la Slovaquie

s'était détachée d'elle sous l'influence patiente, tenace, des agents de la propagande germanique.

Elle n'était plus qu'une nation en lambeaux, une tête sans bras ni jambes... Le bourreau lui a donné le coup de grâce. Il n'y a plus de Tchéco-Slovaquie. Prague, la belle et fière Prague, après vingt ans d'une liberté péniblement reconquise, retombe sous la domination germanique, mais sous une domination aggravée, passe de l'oppression autrichienne des Habsbourg, qui tout de même la laissait manifester, protester, crier, à celle inhumaine du totalitarisme prussien et hitlérien!

Pauvres, pauvres Tchèques!

Aucune douleur ne leur aura été épargnée. Amputés, dépecés, détruits, il leur fallait comme au Crucifié l'insulte qui équivaut au crachat... Elle leur a été jetée à la face dans des proclamations où Adolf Hitler invoque *l'intolérable terreur* dont étaient prétendument victimes les pauvres Allemands que la *magnanimité de l'Allemagne* avait laissés à la Tchéco-Slovaquie. Avec un raffinement d'hypocrisie qui n'a guère d'égal, on a contraint le malheureux président de la République tchéco-slovaque démembrée à solliciter le protectorat du Reich.

Et pour don de joyeux printemps : rien qu'à Prague, cinq mille arrestations. Parce que, les citoyens qui aiment leur patrie, on les fourre dedans. Comme un Schuschnigg. Ou alors, c'est un Mgr Tiszo, — un homme d'église, il n'y a pas que de bons pasteurs, — qui télégraphie au Führer :

Animé d'une grande confiance en vous...

(A menteur, menteur et demie.)

Ou bien, c'est M. Hacha, qui parti à Berlin jouer les Chamberlain, revint son parapluie tout disloqué. Proclamation de M. Hacha (va bien) :

J'ai le ferme espoir que notre nation, dans son nouvel état juridique, peut arriver à une vie tranquille et prospère et qu'elle peut atteindre un grand développement.

Est-ce tout à fait l'avis des cinq mille administrés de M. Hacha (l'ex-Président de la République a été promu chef de l'administration), aujourd'hui sujets du Führer, qu'on a arrêtés? **Excelsior** précise :

Un lourde inquiétude pèse sur toute la Tchéquie, isolée du monde

entier par l'armée allemande et la Gestapo qui a installé un camp de concentration au cœur même de Prague.

§

Mais sous quel empire — germanique — le docteur Hacha a-t-il lancé son appel? Et sous quelle menace a-t-il signé sa capitulation? Les troupes allemandes foulaient déjà son pays, qu'il tentait de discuter.

La signature tremblée du Dr Hacha, dit M. J. Delebecque dans **l'Action française,** le trait de plume désespéré qui la terminent attestent mieux qu'un grand discours le désarroi du malheureux président.

Et on pouvait lire, à l'*Office du tourisme de Tchéco-Slovaquie :*

« O vous tous qui passez, dites-moi s'il est une douleur comparable à la mienne. »

§

En somme, dit M. Louis Latzarus dans **l'Intransigeant,** le chancelier Hitler vient de signifier au monde ceci : « Il est impossible de s'entendre avec moi, parce que je n'ai pas de parole. Tout ce que je pourrai dire n'aura aucune importance, puisque je le démentirai le lendemain, s'il me plaît. J'avais affirmé, trois jours avant l'entrevue de Munich, que la région des Sudètes constituait la dernière revendication territoriale que j'avais à présenter à l'Europe. Vous m'avez cru, vous avez eu tort. Je m'empare des territoires tchèques et j'étends mon empire sur les territoires slovaques. J'avais dit aussi que je ne désirais pas faire entrer dans le Reich des peuples n'appartenant pas à la race allemande. M. Chamberlain m'a cru, M. Mussolini aussi. Ils ont eu tort tous les deux. »

Nous avons tous eu tort; nous avons tous eu raison. On n'est pas coupable de croire à la paix. On croit bien à l'amour. Le pacte-à-quatre, il était permis, devant l'éclat des signatures, de le tenir pour autre chose qu'un chiffon de papier. Mais voilà : deux sur quatre se moquaient des deux autres. Tout le monde ne peut pas être un honnête homme. Ni un *gentleman.*

§

Quand paraîtra cette chronique, il se sera passé bien des choses : la Hollande, la Suisse, Memel, la République de San-

Marin, et qui sait, Rome, concourront à l'agrandissement du saint Empire germanique, hitleroclite; et s'il y a toujours une République française, M. Ferdinand Lop sera le Président. A moins que les deux Chambres ne s'en soient remises à M. Démarais, pharmacien, de suivre l'ordonnance. M. Démarais a de qui tenir, nous révèle **le Matin** : non pas qu'il descende de M. Thiers, ou de Mac-Mahon, mais sa pharmacie est la pharmacie de Honfleur dans laquelle Alphonse Allais, né de parents potards, établis place Hamelin, à deux pas de la Lieutenance, commença d'exercer sa verve, entre deux préparations. *M. Demarhomais candidat à la Présidence de la République :* conte d'Alphonse Allais. Conte d'Oscar Wilde : *Vie exemplaire de Tom Martin.*

Les journaux anglais, lisons-nous dans **le Temps,** viennent d'attirer l'attention de l'opinion publique sur un gardien de prison qui eut son heure de célébrité grâce à la qualité de son détenu : il s'agit de Tom Martin, qui eut en 1896 le devoir de surveiller Oscar Wilde dans la prison de Reading.

Tom Martin au cœur sensible

viola le règlement pénitentiaire en remettant à l'écrivain quelques friandises, et il fut congédié sans pension. Le pauvre homme eut alors une existence misérable; il prit part à la guerre en Afrique du Sud et quelques députés irlandais tentèrent en vain de le faire réhabiliter. Comme il a aujourd'hui plus de soixante-dix ans et qu'il est privé de ressources, quelques quotidiens ont ouvert une souscription pour secourir ce malheureux qui ruina un jour sa vie par compassion pour un poète. Des démarches sont faites également à la Chambre des communes pour lui faire obtenir une petite pension.

Maints écrivains n'en auront jamais tant. Les écrivains dont un Fernand Vandérem, dans ses chroniques du *Figaro,* souvent prit la cause. L'auteur des *Deux Rives* ne laisse pas seulement son œuvre, qui est fine, qui est charmante. Doué d'un esprit agissant, il ouvrait des campagnes, tantôt réclamant la mise au point des manuels, trop souvent privés du nom des meilleurs auteurs; tantôt réclamant la revision du procès des *Fleurs du Mal;* tantôt plaidant — nous y sommes — pour que cessât « *la grande pitié des écrivains de France* ». Il n'y avait pas que le spectre des invasions pour

animer les journaux, au moment où, M. Clément Vautel l'a rappelé, Vandérem et Souday discutaient du *tortonisme.*

C'était un homme d'avant-guerre, écrit, de Vandérem, M. René Bizet, dans **le Jour,** mais bien plus par sa tournure d'esprit que par dédain de son temps, car, au contraire de bien des gens plus jeunes que lui, il avait pour son époque cette curiosité qui fut, on peut le dire, la compagne chérie de sa vie.

Curiosité qui lui faisait solliciter souvent des confidences, mais qui se passionnait aussitôt pour les travaux littéraires de son interlocuteur qui ne le quittait jamais sans en avoir reçu un bon conseil. Et souvent un encouragement effectif, car pour le plus inconnu des hommes, il n'hésitait pas à entreprendre des démarches dès l'instant que cet inconnu lui avait présenté un beau conte ou de beaux vers.

Et encore :

Il était de cette génération qui ne citait pas une phrase, pas une date, pas un mot sans en vérifier l'exactitude dans ses notes.

Journaliste — et de grande classe, et tout fourmillant d'idées — il corrigeait ses articles avec minutie. Et quand on lui reprochait, au marbre, amicalement, respectueusement, de mettre en retard le journal :

— Que voulez-vous, disait-il, je souffre tellement d'une coquille! Et je suis sûr que tout le monde en souffre!

(L'escargot, pas tellement. Mais il est bien le seul. Nous avons lu cela chez M. Marcel Roland.)

§

Les morts d'aujourd'hui, un jour Vandérem, un autre Milosz, le cèdent aux morts d'hier quand surgit l'ombre d'un Barbey, quand c'est le cinquantenaire de l'auteur des *Diaboliques.* On a retrouvé, paraît-il (rappelait récemment M. André Charpentier), après la mort de Barbey, cette pensée écrite de sa grande écriture rouge et or :

« Excepté nos livres, peut-être, rien n'est plus beau que ce qui va mourir! »

La beauté serait partout, dans ce cas. Mais ce qui va naître, quoi de plus beau que ce qui va naître? Seulement, on ne sait pas toujours, on n'estime pas toujours le nouveau-né à sa juste valeur. Les pythonisses ne lisent pas dans les me-

nottes. Personne qui ait dit à Sully Prudhomme dans sa fleur, le 16 mars 1839 : « Ça sent la verveine; *le Vase brisé* n'est pas loin! » Mais si chacun sait, aujourd'hui, l'histoire du vase, lit-on encore beaucoup le poète?

Sully Prudhomme, dont l'inspiration fut si profondément délicate et l'art si scrupuleux, s'il garde absolument l'audience des sentimentaux et des lettrés fidèles aux disciplines classiques, n'a pas le suffrage de la nouvelle critique et de la jeunesse présente

remarque M. Ernest Prévost dans la **Correspondance Havas.**

Toute une génération, la nôtre — a aimé et vénéré en Sully Prudhomme le poète qui exprima, avec le plus de délicatesse, les nuances de la tendresse, le souci de la pureté, nos aspirations, nos cultes, nos rêves d'amour universel; et aussi l'artiste possédé de cette vérité : que la pure essence de poésie a besoin d'être contenue, d'être enclose, qu'on ne saurait édifier pour elle l'urne ou la coupe d'une matière assez ferme, assez précieuse et d'un travail assez accompli.

Et M. Ernest Prévost de s'écrier :

Qu'y a-t-il de changé? Etions-nous faits d'une autre chair? Avions-nous une âme différente? La vie, plus difficile, a-t-elle fait de nos jeunes gens, de nos jeunes filles, des êtres aux mentalités si positives, aux émotions si lointaines, que nous ne puissions plus les concevoir, et qu'ils ne puissent plus nous comprendre? Des êtres hostiles à la pensée et à la poésie? Et cependant les concepts de la vie humaine, ses raisons spirituelles ne sont pas tellement transformés que les paroles profondément goûtées, qui répondaient à nos plus intimes émois, soient devenues puériles, désuètes et haïssables!

Si on me demandait mon avis, je dirais... Non, je ne dirais rien, je lirais une, deux poésies de Sully Prudhomme, et j'ai l'impression qu'à cette musique sévère mais si admirablement organisée, je convaincrais mon auditeur que pour être de marbre on n'en est pas moins homme, et que les cors, les hautbois de Sully Prudhomme ont leur beauté. Mais à chaque génération ses dieux, ses poètes.

Amour breton, lit-on beaucoup *Amour breton?*

Charles Le Goffic venait de se marier et d'obtenir un poste au lycée d'Evreux, lorsqu'il entreprit dans les derniers mois de 1888 de rassembler les poèmes qui devaient former *Amour breton,*

nous rappelle M. Yves-Gérard Le Dantec dans **le Jour.**

Plusieurs d'entre eux remontaient à la dix-huitième année; d'autres, tout récents, chantaient discrètement l'hymne nuptial, auquel se juxtaposèrent sans sacrilège des lieder de l'adolescence.

Outre *les Chroniques*, plusieurs revues, comme *les Annales, la Tradition, l'Hermine,* avaient inséré les prémices de ce recueil mélancolique et joyeux tour à tour, parfaitement pur, en tout cas, de toute influence littéraire.

Il ne semble pas qu'en dehors de quelques critiques, amis ou peu enclins à concevoir les innovations alors en vogue, France, Maurras, Tellier, Vicaire, une attention digne d'elle ait accueilli une poésie de ton et de thème si personnels et qui renouvelait, à tout le moins, la sensibilité d'une de nos provinces, juste après Villiers de l'Isle-Adam et Tristan Corbière, découverts cinq ans plus tôt par Verlaine dans ses *Poètes maudits.*

Or, il nous suffit de relire aujourd'hui *Epithalame, Confidence, le Premier Soir, En Partance,* pour nous convaincre que Le Goffic méritait, il y a cinquante ans, d'être rangé parmi les premiers poètes de son époque.

§

Mme Dussane, dans ses souvenirs, que **le Journal** publie sous ce titre : *Mes quatre Comédies-Françaises* (Claretie-Carré-Fabre-Bourdet), Mme Dussane trace un plaisant portrait d' « un *classique* irascible », Auguste Joliet, alors sexagénaire et doyen des pensionnaires.

Il jouait dans tout le répertoire comique, où il prêtait aux Diafoirus, aux Gérontes et aux Gorgibus sa diction bousculée qui retombait à faux sur les finales, comme à cloche-pied.

Mais c'est au naturel qu'il était savoureux. Gras, soufflé et blet, un reste de tignasse blanche évaporé au sommet du crâne, l'œil rieur et salace, la bouche gourmande et le dentier oscillant, vieux silène tour à tour enthousiaste, hilare ou furieux, je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu tranquille. Son état naturel était l'exubérance et le paroxysme.

Avec les restes de ses tentatives plus ou moins déçues — car il avait tâté de bien des choses — il s'était arrangé une existence étrange et encombrée comme un antre de brocanteur. Il avait d'abord été graveur, et même graveur de talent, paraît-il. Un faible lui en était resté pour la peinture et le pastel, qui ne le lui rendaient pas.

Peut-être rêva-t-il aussi de gloire littéraire :

Il polissait vers par vers des sonnets philosophiques dont la hardiesse métaphysique l'enchantait. Nous étions alors une jeune bande assez taquine et nous nous amusions parfois à mettre Joliet en fureur en prônant devant lui les auteurs nouveaux. Les symbolistes étaient la bête noire de ce vieux classique. Et c'était le temps où Croué comptait parmi les fondateurs de *la Nouvelle Revue Française* avec son condisciple et ami Jacques Copeau, le temps où je recopiais de ma main sur de gros cahiers — je les ai toujours — certaines pièces de Claudel qui n'étaient encore éditées qu'en Chine et hors commerce.

Un jour...

Un jour que nous devions aller sous la conduite de Joliet — car il était aussi un peu impresario — jouer je ne sais quoi je ne sais où, il eut l'imprudence, étant lui-même absent, de nous autoriser à répéter dans sa loge. Lieu étrange et chaotique, car cette étroite pièce lui servait à la fois de studio, de cabinet de toilette et d'atelier. Il habitait Ville-d'Avray, mais il fuyait chaque matin la campagne et venait s'enfermer là pour exécuter au pastel d'innombrables vues de sous-bois. Il y avait du pastel partout. La poudre de couleur bariolait le plancher et volait dans les airs. L'un de nous alors (et je crois bien que c'était moi!) saisit un bâton encore tout neuf et traça sur le mur cette inscription suprêmement blasphématoire dans un tel endroit : « Vive Mallarmé! » L'outrage découvert, il pensa mourir de fureur. Il ne parlait plus que d'étrangler le coupable. Notre secret fut bien gardé. Le temps passa. Joliet fut bien forcé de nous pardonner et reprit ses pastels après avoir épongé son mur déshonoré.

S'il avait osé : « A bas Mallarmé! » aurait écrit le bonhomme.

§

La poésie française contemporaine part pour New-York, informe M. Roger Lannes dans l'*Intransigeant*. En vue de l'Exposition. Sous quelle forme? Une bonne anthologie suffirait peut-être. Mais il s'agit de garnir un panneau, un vaste panneau: documents, photographies, inscriptions, que M. Jean Fraysse a groupés.

Voici d'abord le manifeste du Symbolisme de Moréas, publié dans *le Figaro*, les épreuves d'un fragment des *Illuminations* de

Rimbaud et le texte de l'article de Verlaine sur Rimbaud, enfin la belle photographie de Mallarmé.

Voici le début de cette belle ligne de la poésie en France, qui est l'axe du panneau tout entier et qui va de Nerval aux surréalistes en passant par Rimbaud, Lautréamont, Jarry et Apollinaire.

De Gérard de Nerval, cette phrase initiatrice d'*Aurélia* : « *Je résolus de fixer le rêve et d'en connaître le secret.* » Toute la poésie depuis cinquante ans a été fidèle à cette mystérieuse entreprise de l'esprit.

Lautréamont répond à Nerval :

« *Alors que j'écris, de nouveaux frissons parcourent l'atmosphère intellectuelle.* »

La conquête des mondes les plus enivrés, Rimbaud la proclame :

« *J'ai tendu des cordes de clochers en clochers, des guirlandes de fenêtres en fenêtres, des chaînes d'or d'étoiles en étoiles, et je danse...* »

Mais pour cet élan : « *Je dis qu'il faut être voyant* ».

Et la photo de Rimbaud, adolescent, voisine avec ce témoignage de la fin de sa vie : un voile de mariée abyssine, rapporté par lui de son séjour en Afrique.

Voici maintenant le Symbolisme et ses revues : *la Vogue, Lutèce, la Revue Blanche;* et le *Mercure de France,* avec cette admirable phrase de M. Saint-Pol Roux, patriarche de la poésie : « *L'Univers est une catastrophe tranquille.* »

(Tranquille? Faut-il voir là ce que M. Jean Cocteau appelle « *une bombe de calme* » ?)

Et l'on arrive à Alfred Jarry, avec le manuscrit d'un ravissant poème de *l'Amour absolu,* et sa propre caricature, sculptée par lui-même dans une tête de marionnette.

La Nouvelle Revue française paraît en 1909. Rivière est photographié aux côtés de MM. Jean Schlumberger et André Gide.

Guillaume Apollinaire provoque la naissance du mouvement moderne. La peinture se joint à la poésie. Voilà le texte de l'article du poète des *Calligrammes,* consacré à Picasso, et voilà les belles revues qu'il anima : *les Soirées de Paris, le Festin d'Esope.*

« *O Soleil, c'est le temps de la raison ardente* ». Il brille encore. Et il illumina ce milieu qui féconda l'époque la plus proche de la nôtre, celle dite de *l'Acropole cubiste* où figurent Max Jacob et André Salmon.

M. Jean Cocteau trouve sa place ici, avec un de ses charmants dessins où il s'est représenté lui-même, au temps de *Parade.*

Enfin, le Surréalisme : Paul Eluard, André Breton, entourés des innombrables revues, manifestes, documents qui jaillirent à cette époque.

Ce tableau général des tendances principales de la poésie contemporaine s'achève sur les jeunes revues les plus récentes, comme *les Feux de Paris*, et sur celles où s'abritent les plus grands noms de la littérature d'aujourd'hui : *Commerce, Mesure.*

Arlequin dans ses danses, enfin, et cela vaut bien un poème, sans doute. Bon voyage, montage.

Une part précieuse de la France, montée comme un spectacle, va représenter outre-Atlantique ce que nous sommes profondément.

Et si le bateau coule? Si toutes ces richesses touchent le fond? On les retrouverait, un jour, des milliers d'années auraient passé, les journaux poseraient la question : « Est-ce le fameux *Bateau Ivre* qu'on vient de renflouer? »

§

Ce qui serait bien délicat à monter, ce serait un tableau de la vie contemporaine. La vie telle qu'elle s'écoule sur toute la vaste terre. Je vois beaucoup de rouge, parfois le bleu d'un peu de ciel, mais par quels graphiques représenter l'angoisse, ou le désespoir, ou la cruauté, ou la folie des hommes — d'un trop grand nombre d'hommes? Un chauffe-bain, peut-être, un chauffe-bain de sang. Mais ce n'est pas à mettre dans une Exposition.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Schumann : *Genoneva.*

C'était une des maximes favorites de Flaubert que de dire : « Il y a en tout de l'inexploré. » Dans l'œuvre que laisse un grand artiste, il y a, comme dans la nature, comme dans l'histoire, beaucoup d'inexploré. Les réputations s'établissent sur quelques titres — et parfois même la postérité perd-elle la curiosité de regarder derrière ces noms qui sont comme les façades devant lesquelles on passe sans entrer jamais. Schumann est célèbre, certes; mais si la Direction de la

Radio d'Etat française n'avait pas eu l'idée très louable de donner pendant le trimestre qui s'achève l'œuvre entier de Schumann, combien d'entre nous ne connaîtraient encore autre chose que les pièces de piano les plus fameuses, les *Symphonies* (la quatrième, surtout), *Faust*, *Manfred*, et quelques lieder? Encore parlé-je des plus curieux ou des plus cultivés... Je ne prétends pas que tout ce qu'a écrit Robert Schumann soit pareillement admirable; mais je puis dire maintenant en connaissance de cause que rien de ce que sa plume a tracé n'est indifférent. Et je puis affirmer que telles de ses pièces de musique de chambre, que tels de ses ouvrages de piano qu'on ne joue jamais, que tels des *Gesänge* ou des lieder à quatre voix, que telles pages de la *Messe* ou du *Requiem* — par exemple — sont d'étincelants chefs-d'œuvre tout aussi dignes d'être connus et admirés que le *Carnaval*, que les *Novelettes* ou *la Vie et l'Amour d'une femme*. Car ce Schumann inexploré, il nous a été donné de l'entendre, et — remercions-en M. Emmanuel Bondeville qui organisa ce « cycle » — on nous l'a donné avec une interprétation souvent admirable et toujours parfaitement digne du maître.

Et nous avons eu, de surcroît, presque une « première » de Schumann : il y a une quarantaine d'années — exactement en 1894 — les Concerts d'Harcourt jouèrent de longs fragments de **Genoveva** dans une traduction d'Eugène d'Harcourt et Charles Grandmougin. Cette traduction, on la crut perdue, et il fut décidé de confier à M. Gustave Samazeuilh, pour l'exécution qui vient d'être donnée, le soin de mettre des paroles françaises sous la musique de Schumann. J'ignore ce que valait la traduction d'Harcourt et Grandmougin, mais elle ne pouvait être meilleure que celle de M. Samazeuilh qui joint à une connaissance profonde de l'allemand le goût musical le plus éclairé et l'expérience que lui ont donnée les traductions de *Tristan*, et de maints recueils de mélodies. Enfin il est, en ces matières, des difficultés que seul un compositeur peut résoudre. Félicitons-nous d'avoir une *Geneviève* qui ne soit ni littérairement ni musicalement inférieure à l'originale *Genoveva*.

Le livret assez médiocre du peintre-poète Robert Reinick

(fortement retouché, d'ailleurs, par Schumann lui-même) est inspiré de la *Genoveva* de Hebbel que Schumann lut au printemps de 1847, alors qu'il venait d'achever diverses scènes du *Faust* (les dernières, car cet ouvrage ne fut pas composé dans l'ordre où nous le voyons, et c'est la partie « dans le ciel » qui fut la première entreprise). Schumann a tout juste trente-sept ans, alors. Il est en pleine gloire. Il a déjà donné, et dans tous les genres, des chefs-d'œuvre; mais il n'a encore abordé qu'une seule fois (avec *Le Paradis et la Péri,* inspiré de *Lalla Rookh* de Thomas Moore) la musique dramatique, et ce n'est encore que sous la forme de l'« oratorio temporel » comme il dit. Il rêve de théâtre. Les conversations avec Wagner, à Dresde, dans le cours de l'automne et de l'hiver 1845-1846 ne sont point étrangères à ce désir, bien que Wagner se soit certainement efforcé de montrer à Schumann qu'il ferait fausse route en s'engageant sur cette voie. Il est certain que ce qu'il y a de meilleur dans *Genoveva,* c'est au compositeur des lieder et des duos qu'on le doit. Mais comment refuser à *Geneviève* de magnifiques qualités dramatiques? Comment ne pas voir que certaines scènes gagneraient encore à être *jouées?*

Schumann se donna tout entier à la composition de ce drame, commençant par remanier le livret de Reinick, y introduisant plus de Hebbel et plus de Tieck que celui-ci n'en avait laissé. Car c'est dans le drame de Ludwig Tieck (1799) qu'est l'idée première de cette pièce. Tieck se proposait surtout de montrer des épisodes de la vie au moyen âge, groupés dans ce qu'il appelle un « cadre mobile » constitué par un prologue et un épilogue; les scènes se suivant sans plus de lien que les images dans un rêve. Rien n'est plus propice à la musique que cette forme de théâtre, juste à mi-chemin du réalisme et du symbolisme, et tout entière pénétrée de rêve. Mais Reinick qui disait plaisamment de lui-même : « C'est une terrible chose qu'un peintre et un poète fassent ménage dans une seule âme : quand le poète veut la nuit, le peintre exige de la lumière! » — Reinick ne laissa guère de poésie autour de la légende. On connaît la fable : Geneviève, la chaste châtelaine, pleure l'absence du chevalier Siegfried, son mari. Golo, le traître, s'est pris d'une criminelle passion pour Gene-

viève. Aidé de Marguerite, la sorcière, il accuse Geneviève de s'être donnée au vieux majordome Drago. Marguerite, par sortilège, fait apparaître dans un miroir magique, tendu à Siegfried blessé, l'infamie prétendue de son épouse. Il revient, la fait conduire au cœur d'une forêt où Golo la rejoint et lui offre secours si elle consent à être à lui. Mais Marguerite, oppressée par le remords, confesse à Siegfried ses mensonges infernaux. L'esprit de Drago est sorti de la tombe et l'a contrainte de parler. Siegfried accourt au moment que les bourreaux par lui envoyés vont porter à Geneviève le coup mortel. C'est Golo qu'ils frapperont.

Venue de la légende populaire dont Henri Heine a célébré la fraîcheur naïve : « cher livre, si mal imprimé à Cologne-sur-le-Rhin, avec de mauvaises gravures où la pauvre princesse palatine, toute nue, mais chastement couverte de ses longs cheveux, faisait allaiter son enfant par une biche compatissante » — l'histoire de Geneviève offre l'avantage d'être connue à l'avance. Reinick n'en a pas autant profité qu'il l'aurait pu.

La partition fut achevée au début de 1848 et la première eut lieu à Leipzig le 25 juin 1850. Schumann lui-même conduisait l'orchestre. L'accueil fut réservé : il n'y eut que trois représentations... Mais Schumann demeurait content de son œuvre.

Il n'avait pas tort. Il serait souhaitable que ce premier acte d'une procédure en révision qu'on souhaite voir aboutir fût suivi d'une reprise sur un théâtre régulier. L'ouvrage n'est nullement indigne de l'Opéra. Et ce ne sont pas seulement des raisons d'ordre historique qui l'y feraient accueillir. S'il est vain de prétendre qu'il soit un chef-d'œuvre égal aux *Scènes de Faust,* il est non moins sûr qu'il contient tant de beautés, et si splendides, qu'elles forcent l'admiration. Paul Dukas, lorsqu'il rendit compte de *Geneviève,* au sortir des Concerts d'Harcourt, dans la *Revue hebdomadaire* (décembre 1894) signalait la « grâce ineffable de la cantilène à deux voix de Golo et de Geneviève », le serment de vengeance et la prière de celle-ci — pages qui sont égales aux plus belles du maître. Autres sommets : l'introduction du tableau et le songe de la sorcière Marguerite; accents su-

blimes que ceux prêtés par Schumann à Geneviève abandonnée... Et en vérité, ouvrage tout entier remarquable, avec de nombreuses parties d'étincelant chef-d'œuvre...

L'interprétation — avec Mme Suzanne Balguerie dans le rôle de Geneviève, Mme Marguerite Soyer dans celui de Marguerite, MM. Verroust en Golo, Lovano en Siegfried, Laurence et Kling, — a été digne de Schumann.

RENÉ DUMESNIL.

LA MUSIQUE DES DISQUES

J. Ph. Rameau : *Suite en mi mineur*, Wanda Landowska (Gramophone, DB 5077 à 79). — *Divertissements sur des airs vénitiens; Suite de Danses* (Lumen 35.017). — Anonyme : *Concerto*, transcrit pour clavecin par J. S. Bach (D° 35.018). — Johann Schobert : *Concerto en sol majeur* pour clavecin et orchestre, Gerlin. (Anthologie Sonore, N° 87 et 88). — Mémento.

AMOUR DU CLAVECIN. — J'ai pour le clavecin un goût passionné, et même un peu pervers; je l'aime jusque dans ses infirmités. A peine écrit, je m'en veux de ce mot désobligeant pour un instrument d'une grâce si parfaite, d'une pureté si rigoureuse, et tel que le voulant décrire on a pu comparer sa forme à celle d'une aile d'oiseau étendue. Mais je pense qu'on m'entend, et que je fais allusion à une certaine rigidité, à une sécheresse, à l'impuissance de prolonger le son et d'exprimer les nuances dynamiques, qui sont défauts organiques du clavecin.

Ces défauts, cet excès de pureté, qui ont peut-être désespéré les derniers clavecinistes, sont bien près de nous apparaître comme des vertus. Quand Couperin disait qu'il pouvait sembler impossible de donner une âme au clavecin, on se demande s'il ne témoignait pas ainsi — lui, ou ses contemporains qui le poussaient à cet aveu — d'une sorte de romantisme avant l'heure. Depuis, on a beaucoup abusé de l'« âme », on a beaucoup sollicité la corde. Cette décence, cette retenue de cœur, si propres à la musique de clavecin, nous sont une jouissance. Le clavecin est un instrument classique, on voudrait dire intellectuel.

Je salue la royauté du piano. Mais elle n'est pas universelle. Son empire est assez vaste et puissant pour qu'il ne l'étende pas hors de ses limites naturelles.

C'est un préjugé bien enraciné chez les musiciens eux-

mêmes, que de voir dans le piano l'héritier du clavecin. S'il l'est, c'est qu'il a capté cet héritage. Nous ne devons pas nous faire ses complices. En fait, certes, le piano s'est substitué au clavecin. Il n'en fallait pas plus pour conclure qu'il lui était supérieur. Dès lors, le piano-forte apparaissait comme la forme évoluée et perfectionnée du clavecin. Cette notion simpliste de « progrès » trouve trop d'applications dans notre monde moderne pour que nous soyons très surpris de la voir reçue au XVIII[e] siècle. Nous savons ce qu'est l'engouement pour une invention nouvelle, et comment chacune doit remplacer la précédente, laquelle, idolâtrée hier, tombe aussitôt dans le plus complet mépris.

C'est là un des aspects de cette « soumission aux faits » dont on nous rebat les oreilles, qu'on nous présente comme le dernier mot du réalisme, et qui n'est que la plus veule des complaisances. Parce qu'une chose tend à disparaître, il ne s'ensuit pas qu'elle est mauvaise, inutile ou désuète; c'est nous qui sommes changeants, ignorants et légers. L'abandon et l'injustice dont a souffert le clavecin sont la même injustice et le même abandon qui ont frappé la musique ancienne, dont il était et demeure l'incomparable servant. Il n'est que d'entendre le piano et le clavecin dans l'exécution d'une même pièce de musique ancienne. C'est le piano qui paraît incomplet et — tant pis, je reprends le mot (voilà de la justice distributive) — qui paraît infirme. « Un instrument de chaudronnier en comparaison du clavecin », disait Voltaire, à l'époque où le piano-forte faisait son entrée dans le monde et dans la mode. Car, quand on parle de musique ancienne on l'entend très largement. On peut dire en gros que le règne du piano commence à Beethoven. Bach exige presque toujours le clavecin (pour Mozart, il y a lieu de distinguer). Instrument de la Renaissance, et même du bas Moyen-Age, le clavecin est par excellence, avec l'orgue, l'instrument classique. Il est d'ailleurs autant de la famille de l'orgue, par ses jeux, que du piano, par ses cordes. La raideur mécanique de sa conception était rachetée par une vertu qui nous est devenue à peu près étrangère. Ce qui frappe en effet c'est la *personnalité* du clavecin; il n'était en rien un instrument de série, et le claveciniste le modelait plus ou moins à son image;

chaque exemplaire se distinguait des autres par quelque variété de facture.

Qu'il y ait entre le piano et le clavecin des différences d'espèces, sinon de nature, c'est certain; que l'un soit sorti de l'autre, c'est un fait historique, mais non pas naturel. C'est bien pourquoi le clavecin devait renaître. Sa nécessité devait apparaître, puis la soi-disant supériorité du piano s'effacer. On pouvait même soutenir que s'il y avait supériorité, elle était en faveur du clavecin, et que c'était la supériorité générale de la corde pincée sur la corde frappée.

Au reste, qu'est-ce que l'insensibilité du clavecin? — De quelque façon que vous frappiez les touches, la durée et l'ampleur du son demeurent invariables. Tel était le grief. François Couperin ne pensait pas ainsi, qui écrivait un traité sur *L'Art de toucher le clavecin* où, entre autres minutieux et savoureux conseils, il disait que « la belle exécution dépend plus de la souplesse et de la grande liberté des doigts que de la force ».

Après avoir subi, dans l'ombre du piano-forte, une éclipse de plus d'un siècle, le clavecin revint à la lumière. On se reprit à considérer ensemble cet instrument ancien et la musique qui avait été écrite pour lui. Ce double retour annonça et commença la renaissance du clavecin; et non seulement une renaissance du goût, mais de l'instrument même. Les facteurs alors se mettent à disséquer ce fossile, et de leurs mains il renaît avec le visage de la jeunesse éternelle.

On aurait tort de croire que cela se fit spontanément; car, si en musique comme ailleurs la fatalité du *fait* n'existe pas, il importe de lutter. Le clavecin eut surtout la chance de susciter une artiste de génie. Dès lors, la cause était entendue. On peut voir dans la résurrection du clavecin par Wanda Landowska un phénomène semblable à celui du retour à Racine par Rachel.

En outre, je tiens pour essentiel le rôle qu'a joué le disque dans cette renaissance, et ce n'est pas pour rien ni par hasard que Wanda Landowska s'est vouée très tôt à la musique enregistrée dont elle demeure une des plus belles illustrations.

Servante incomparable de Bach, de Mozart, des Couperin

et de **Jean-Philippe Rameau,** c'est de celui-ci aujourd'hui qu'elle nous donne une des pages les plus pures à la fois et les plus riches, une des plus célèbres aussi : la **Suite en mi mineur.** Mais si on ne craignait le blasphème, on dirait qu'elle la recrée. Elle nous fait éprouver le plus intensément la merveilleuse émotion de la découverte devant une œuvre que nous croyions bien connaître, et même, parfois, trop connaître. C'est l'expression et la pensée mêmes de Rameau à l'instant de leur jaillissement. Il n'est pas jusqu'au *Tambourin* que les enfants de plusieurs générations ont usé jusqu'à la corde dans les chœurs scolaires, qu'un nombre égal de jeunes filles ont rabâché sur leur piano (à propos, comme au piano, après le clavecin, la *Suite* semble fade et plate!), oui, il n'est pas jusqu'au *Tambourin* qui sous les doigts de Wanda ne retrouve sa bondissante nouveauté.

Mais admirez d'abord le rythme souverain qu'elle imprime à l'*Allemande,* puis les grâces allègres ou tendres de la *Courante.* Avant les *Rigaudons,* la *Musette en Rondeau* et le *Tambourin* traversés de souffles rustiques, avant la *Villageoise* qui conclut la *Suite* et qui évoque la tombée du soir, le retour de la fête ou des champs, ma préférence, si entre tant de beautés et de richesses on peut choisir, va au *Rappel des Oiseaux* d'une si pure poésie pastorale. On songe à la fenêtre ouverte sur les bois de Saint-Leu (ou de Saint-Germain, ou de Compiègne), à cette éternité d'un certain climat et d'un certain génie (et quelle interprétation! comme on sent ici la corde « pincée »). C'est le chant profond mais transparent des classiques forêts d'Ile-de-France.

Cet air de Saint-Leu, Ruggero Gerlin l'a respiré; on peut même dire qu'il s'en est nourri. Car, à la vérité, il ne vit que de musique. Comme, je pense, tout claveciniste soucieux de son métier et de son art, Gerlin fut l'élève de Mme Landowska. La piété qu'il lui voue est belle et exemplaire, alors qu'il est lui-même devenu un maître.

Sa contribution à la musique enregistrée est d'ores et déjà des plus importantes. Elle est assez complètement résumée dans trois œuvres nouvellement gravées où paraît dans toute son étendue un admirable talent.

Ecoutez d'abord, si vous le voulez bien, une **Suite de**

Danses du XVIe siècle, et des **Divertissements sur des Airs Vénitiens.** Tout de suite, c'est l'éblouissement. Gerlin tire des feux d'artifice, noue et dénoue des farandoles, trace dans l'eau du Grand Canal des sillages phosphorescents. C'est Venise! toute la Venise de la Renaissance. Le son jaillit, s'épanouit en bouquets d'images. On songe malgré soi à la rose d'ivoire ou d'argent — vaporisateur de sons, dit Wanda Landowska — dont les plus belles s'ouvraient sur les tables d'harmonie de cèdre des clavecins vénitiens. Richesse de la matière et richesse de la substance sonore! Le claveciniste éveille, semble-t-il, ces « chordes de soye, d'argent et d'or » dont parlait le vieux Marsenne voici tout juste trois cents ans.

Mais ce n'est point là virtuosité pure. Il y a beaucoup plus déjà dans l'interprétation, et dans l'esprit même et le goût des arrangements qui sont de Gerlin.

La gravité et la puissance de l'interprète et de l'œuvre, vous les trouverez unies dans un **Concerto** anonyme transcrit pour clavecin par J.-S. Bach. Voilà une édition d'une qualité rare, et qui provoque l'enthousiasme.

Où la maîtrise et l'art de Gerlin apparaissent avec le plus d'éclat et de profondeur, c'est probablement dans le **Concerto en sol majeur** pour clavecin et orchestre, de Schobert. Je doute que vous connaissiez ce concerto, ni peut-être ce musicien. De Johann Schobert on sait peu de choses, et ce qu'on sait, c'est Grimm qui nous l'apprend. D'origine silésienne, après avoir enseigné à Strasbourg, il s'installa définitivement en France, où il mourut le 28 août 1767, empoisonné par des champignons qu'il avait cueillis dans la forêt de Saint-Germain. De cet événement tragique qui causa la mort de six autres personnes, Grimm nous a laissé un poignant récit. Vers 1760, Schobert devint claveciniste du prince de Conti; il était avec Eckard le pianiste le plus aimé de Paris. Il laissa des compositions diverses, et Cornélie, la sœur de Gœthe, estimait fort celles-ci, entre lesquelles brille le Concerto pour clavecin et orchestre.

Cornélie avait le goût bon. L'œuvre est belle. Elle est riche d'idées et d'expression, pleine de noblesse et de grâce, et par moments baignée d'un sentiment pastoral que traduisent

bien, et le clavecin, et les deux couples flûte-hautbois. Qui ne prendrait garde aux dates parlerait sans doute d'influence mozartienne. C'est tout juste le contraire. Wolfgang a connu Schobert à Paris, il avait alors huit ans, et on a prouvé que les quatre premiers concertos de Mozart ne sont rien d'autre que des études sur des sonates de Schobert. Schobert est donc un des « pères » du divin enfant.

Ce Concerto n'en est que plus émouvant, et la personnalité du compositeur plus attachante. Il est curieux de noter qu'il fut un des derniers clavecinistes et qu'il contribua à instaurer le règne du piano-forte. C'est surtout pour cet instrument, d'ailleurs, qu'il a écrit. L'éditeur et l'interprète nous donnent les raisons pour lesquelles ils ont, ici, choisi le clavecin. Elles sont décisives. Le procédé d'écriture par basses chiffrées pour l'accompagnement, par endroits, l'évidente nécessité du double clavier, ailleurs, ne laissent aucun doute.

C'est un libre dialogue entre le clavecin et l'orchestre (ici l'orchestre de chambre du Conservatoire dirigé par M. Cloëz, excellent). Tantôt seul, tantôt soutenu par les cordes, le clavecin parle et répond aux bois. Chacun des trois mouvements — *Allegro non tanto, Andante, Allegro* — laisse la place à une improvisation. Ces *cadences* qui étaient une tradition du XVIIIe siècle furent plus tard entièrement écrites. Ici, elles ont été toutes les trois improvisées par Gerlin, avec une virtuosité et un goût, avec un sentiment de l'œuvre, tout à fait remarquables. Et puis, écoutez-le dans l'*Andante* (comme ailleurs dans l'*Adagio* de la *Sonate en ré majeur* n° 19 de Haydn) (1), c'est bien là « le jeu chantant et expressif » dont parle Jean-Sébastien Bach.

Le dialogue entre l'orchestre et l'instrument est enregistré avec toutes les nuances et irisations souhaitables. Chaque partie entre dans l'ombre ou paraît en lumière comme et quand il faut. C'est que le problème a été résolu à la source, non mécaniquement, mais musicalement. De telles éditions honorent ceux qui les font. Ressusciter un musicien tombé dans un injuste oubli (de monumentales histoires de la Musique ne soufflent mot de Schobert), nous donner une œuvre

(1) *Anthologie sonore*, N° 83.

belle et presque inconnue, c'est une très louable entreprise. Le disque se substitue au concert défaillant.

D'autres ravissements vous attendent. J'ai eu la fortune d'entendre des cires d'essai de Louis Couperin et Scarlatti dont je vous parlerai. Pour cette fois, la réussite est éclatante. On peut, sans enfler le sens des mots, parler de perfection. Privez-vous de pain s'il le faut, mais ayez ces disques. Il vous seront une source de joies incomparables.

MÉMENTO. — LA QUERELLE DE LA RADIOPHONIE. Ce que j'ai dit de la radiophonie dans ma première chronique a provoqué des réactions parfois très vives. En ces temps de peu de foi, c'est une belle chose que de voir le zèle jaloux des radiolâtres. Mais il n'est pas dans mes intentions de nourrir une polémique insatiable ni de transformer cette rubrique musicale en un ring qui n'aurait rien d'enchanté. Toutefois, je ne voudrais pas voir mes intentions déformées, ni le problème inexactement posé. M. Grimod, de Radio-Cité, m'a reproché, avec d'ailleurs une parfaite courtoisie et beaucoup de mesure et de tolérance dans l'argumentation, d'opposer le phonographe à la radiophonie comme on a tenté d'opposer la radio au Livre. Il me permettra de lui faire observer qu'en ce qui concerne le livre, aucun bon esprit n'a voulu créer entre celui-ci et celle-là une « opposition » sans objet. Le débat se situe beaucoup plus haut. M. Grimod dit que la Radio n'a jamais entendu détrôner le livre. Mais ce que la Radio entend ou n'entend pas est sans importance; elle est une force lâchée qui ne se contrôle ni ne se limite. C'est une loi constante qui veut que l'homme aille au plaisir le plus facile, et si l'on ose dire, le plus physiquement facile; qu'il perd très vite le goût de l'effort, et que ce qui lui était jouissance intellectuelle lui devient fatigue et ennui. Que la Radiophonie comme la Presse, du moins une certaine forme de presse, ait fortement contribué à cet accroissement de la paresse, c'est une évidence qui saisit. La Radio supprime à peu près complètement l'effort du choix, de l'attention soutenue, du beau désir qui porte vers les œuvres.

Ainsi, on n'oppose rien. On constate que si cette forme orale d'expression tendait à remplacer, pour le plus grand nombre, la forme écrite, ce serait un mal redoutable pour la civilisation.

En ce qui touche plus précisément à notre sujet, mon propos était un peu différent. Je n'ai point cédé, quoi qu'en en pense, au plaisir gratuit d'attaquer la radiophonie; je n'y aurais même fait aucune allusion si je n'y avais été contraint. J'ai voulu laver le

phonographe des justes griefs qu'on fait à la radio — et qui ne le concernent en rien. Il m'a bien fallu préciser ces griefs. Que si l'on m'oppose les parentés techniques entre le phonographe et la radiophonie, j'en tomberai aisément d'accord. Ce sont aussi des machines de même espèce, des caractères identiques, des ouvriers de la même famille, qui font un numéro de *Paris-Soir*, le présent *Mercure* et, par exemple, une édition des *Pensées*.

Et s'il faut parler de technique, il y aurait de ce point de vue beaucoup à dire sur la valeur « musicale » actuelle de la radiophonie. Pour moi, je n'éprouve jamais par elle ce sentiment de présence, si fort avec le phonographe. Il y a toujours entre la musique et moi je ne sais quel écran flottant qui lui ôte de son pouvoir, dissout et égare mon attention, qui ne me donne d'elle que son reflet. Et bien entendu, le vice essentiel subsiste, d'autant plus grave peut-être qu'il est moins nettement aperçu. Pour beaucoup de gens la musique s'écoute, elle se subit; d'où cette usure de la sensibilité, cette saturation et cette satiété. Alors que la musique veut un effort parfois difficile, un désir de possession. Peu doit importer, dit M. Grimod, que le plateau tourne près de votre fauteuil ou dans un studio lointain. Tout est là au contraire. Car outre le malaise dont je parlais, c'est toute la liberté du choix qui est en jeu. On ne me laisse choisir ni la musique, ni l'heure, ni rien. Toute mon activité, au sens le plus plein, consiste à ouvrir un bouton et, au besoin, à le fermer.

Mais, il semble que par une pente véritablement diabolique, la Radiophonie, dès qu'on s'entretient d'elle, entraîne à la confusion. La Radio, dit-on, si souvent attaquée, n'a jamais mené, elle, d'offensive contre les *autres* arts. Il serait donc aussi coupable et absurde d' « opposer » la Radiophonie au livre que, par exemple, la peinture à la musique. On voit où ce raisonnement nous mène. Doit-on renoncer à se faire entendre?

Faut-il conclure avec M. Grimod, qui convient que l'art radiophonique étant dans l'enfance, « on ne juge pas des actes de l'homme dans le poupon »? Disons alors que ce poupon est bien indiscret, qu'il tient bien de la place et fait bien du tapage dans le monde.

Au reste, je ne me défends point de ce que ma chronique fût aussi une prise de position. Cette position ne varie point. Tout ce qu'on pourra dire ne me fera pas croire que la radiophonie puisse être une éminente servante de l'esprit, un instrument de connaissance et de culture. Mais je crois, j'ai dit et je répète qu'elle peut être un bon outil de défrichement. Que, d'autre part, elle sauve des

vies humaines, qu'elle soit un étonnant agent d'information, je n'ai pas dit autre chose, j'ai salué avec reconnaissance ses bienfaits.

Je tiens la Radio pour une merveille par cette multiplication de la présence, par cette communion humaine qu'elle permet. Nous en avons eu récemment un très beau témoignage. Tous ceux qui ont été par la grâce des ondes, mêlés au peuple de Rome dans l'attente du grand événement, tous ceux qui, du bout de la terre, ont entendu le *Gaudium magnum* et ont reçu la bénédiction qui jamais ne fut si véritablement urbi et orbi, oui ceux-là ont eu le sentiment du miracle.

Mais une question se pose, qui prend une valeur symbolique. Cette diffusion si utile, émouvante et salutaire, pour ceux qui ne pouvaient aller à Rome, ne détourne-t-elle pas justement d'aller à Rome?

Voilà le piège où nous ne devons pas tomber.

Bientôt, nous aurons la télévision. C'est une vieille rêverie humaine. Le miroir magique évoquait la Belle, aux yeux de celui qui en était séparé. Mais celui-ci n'en aspirait que plus ardemment à la rejoindre. On peut craindre — et tout faire pour éviter — que nous perdions le besoin de la présence réelle, que nous nous contentions de l'ombre, du fantôme, par paresse, par absence de désir.

Maurice Emmanuel. René Dumesnil a dit ici après la mort de Maurice Emmanuel tout ce qu'il fallit dire de ce noble musicien. Je voudrais rappeler seulement qu'il fut des premiers à reconnaître la dignité du disque. Son amour et sa science de la Musique donnent une valeur singulière à son témoignage. Mais comme certains destins sont constamment contrariés! Le disque n'a pas mieux traité son défenseur et son zélateur passionné que ne l'a fait le concert. La chose vaut d'être soulignée, car si on connaît la timidité et l'étroitesse — hélas! légitimes — des programmes de concert, il en va tout autrement des éditions sonores dont on ne dira jamais trop la richesse, l'abondance et l'éclectisme. Comme on souhaiterait aujourd'hui qu'on enregistre quelques-unes de ces œuvres que Maurice Emmanuel eut si rarement la joie d'entendre! Et l'on voudrait que l'édition fût telle qu'elle pût être couronnée par le jury du Prix du Disque auquel Maurice Emmanuel appartenait. Son œuvre trop méconnue recevrait enfin la lumière qu'elle mérite. Qui aura à cœur de graver ce « tombeau » d'un des maîtres de la musique française?

YVES FLORENNE.

ART

« De l'Idée à la Forme ». — Art mexicain. — Tchang-Chan-Tsen. — André Jacquemin. — Marguerite Fontainas. — Expositions et Décorations de la Mairie de Vincennes. — Les chefs-d'œuvre de Montpellier.

L'association Porza, dont on connaît l'activité généreuse, tenait une idée indiscutablement excellente et qui pouvait être riche d'enseignements en organisant, au Musée Galliéra, une exposition sous le titre : **De l'Idée à la Forme.** Nous devions assister à la genèse de l'œuvre d'art, à son élaboration, au travail qui la conduit à son point de perfection. Mais il faut bien dire que la plupart des exposants n'ont pas répondu aux exigences d'un tel programme. Sans doute celui-ci était-il impossible à tenir. Bien des artistes composent pour ainsi dire « du premier jet » ; d'autre part, la création artistique implique souvent une secrète aventure intellectuelle et affective qui échappe au brutal étalage d'une exposition, quelles que soient l'intelligence et la discrétion de ses organisateurs.

Nous n'en admirons pas moins avec beaucoup de curiosité la série d'ébauches successives qui a permis à Henry de Waroquier de rythmer sa *Tragédie* du Palais de Chaillot; et nous sommes heureux de découvrir sous un éclairage parfait un fragment de la fameuse décoration de Dufy au Palais de l'Electricité, accompagné d'une maquette fort intéressante de l'ensemble. Ces démonstrations exemplaires suffiraient à elles seules à nous guider vers Galliéra.

Nous trouvons d'ailleurs à cette exposition bien d'autres artistes de Porza dont les envois mériteraient mieux qu'une mention. Des peintres : Gleizes, Jean Janin, Floch, Nina Négri, Tischler, Bezombes, Suzanne Tourte, Laure Garcin, Elisabeth Verfeil, nouvelle venue dont l'art est plein de charme et de fraîcheur; des sculpteurs comme Gimond; un grand nombre d'architectes et de décorateurs importants parmi lesquels nous citerons : Perret, Otto Bauer, Chareau, Adnet, Mallet-Stevens, da Silva Bruhns.

On se doute qu'une exposition organisée par M. André Breton sur l'**art mexicain** ne peut laisser indifférent. Celle-ci (Galerie Renou et Colle) où l'esprit surréaliste apparaît en

sous-jacence, mais ne nuit ni au choix ni à la qualité des œuvres, est, quoique restreinte, d'un vif intérêt. Ces tableaux anonymes du XVIIIᵉ et du XIXᵉ siècle sont d'une qualité très étonnante. Ils possèdent une autorité, un rayonnement, une valeur symbolique et une fermeté picturale où l'artiste contemporain pourrait prendre bien des leçons. « Tels portraits témoignent d'une époque heureuse où la peinture était éprise de son seul problème et où les artistes semblent n'avoir eu ni le moyen ni le souci d'imposer leur nom. » Oui. Heureuse époque!... M. André Breton souligne les rapprochements que nous pouvons faire entre ces peintures et celles de Henri Rousseau. Rapprochements qui ne sont d'ailleurs pas en faveur du douanier. Mais il y a de part et d'autre, en effet, une intensité, une certaine puissance magique, une pureté de primitif qui ne peuvent nous échapper. Les objets précolombiens, dont beaucoup proviennent des collections Charles Ratton, sont d'un choix très heureux. La nouveauté, le piment de l'exposition résident surtout dans ces objets populaires dont beaucoup, notamment les « objets funèbres », sont singulièrement troublants. Frida Kahlo de Rivera est un peintre surréaliste, qui, paraît-il, ignorait le surréalisme européen. Comme c'est curieux! Je suis loin d'attacher à ces œuvres la même importance, au point de vue pictural, qu'aux œuvres primitives du XVIIIᵉ siècle dont je viens de parler, mais cette cruauté, cet érotisme, ce détachement parfois tragique, cette vision froidement perverse des étrangetés du monde, composent un spectacle assez angoissant. On s'étonne qu'une main féminine ait peint cela. Et l'on comprend sans doute pourquoi le Mexique est un pays où le sang coule avec tant de facilité.

La terre est ronde. Les œuvres de **Tchang-Chan-Tsen,** pour se rendre de la Chine à l'Exposition de New-York, sont passées par le Musée du Jeu de Paume. Tchang-Chan-Tsen est un représentant de la vieille Chine attachée à ses traditions, à ses légendes, qu'il concilie cependant avec sa foi catholique (nous voyons même des œuvres curieuses d'inspiration chrétienne traitées en pur style chinois). Il ne s'attache pas, comme tant de ses compatriotes, à qui l'aventure ne semble guère réussir, à nous donner une nouvelle vision du monde. Il possède les délicatesses, les raffinements graphiques et les

virtuosités du pinceau qui ont fait le grand art de son pays — sans posséder toutefois entièrement ce sens de la simplification et cette force décorative que nous admirons chez les anciens. On remarque sa grande décoration dont le sujet est un troupeau de tigres bondissant dont les attitudes sont justes et traitées dans un beau style, mais qui s'achève dans une grande confusion. Nous préférons d'autres tableaux où les graves figures sont incorporées au rythme des costumes, des objets, des arbres, ou des feuilles de roseaux. Ces peintures, sur soie ou sur papier, indiquent bien qu'il s'agit d'une œuvre de savant, de lettré, ami des symboles et des abstractions. On admire cette sagesse, on est séduit par cette fidélité à l'antique tradition. Mais on se demande cependant, le charme de l'exotisme supprimé, si cet artiste ne fait pas figure, dans son pays, d'un académique attardé à des formules périmées.

On sait ce que nous pensons de l'art du graveur **André Jacquemin,** qui fait une très remarquable exposition à la Galerie Le Garrec. Habile technicien, Jacquemin est perceptible aux plus subtiles nuances de l'atmosphère. Il aime la poésie âpre de la plaine vosgienne, et, quels que soient le pittoresque et le style de ses figures, ce sont ses paysages qui retiennent le plus l'attention. Traités à la fois dans un esprit d'analyse et de synthèse, chaque détail nous touche par sa vérité profonde. Un petit buisson d'hiver, noir et griffu, au bord d'une route, les dernières feuilles de peuplier prêtes à s'envoler sous la bise d'automne, sont chargés d'évocation. Nous sommes frappés, devant les ouvrages de ce graveur, de constater combien — comme d'ailleurs la plupart de ses confrères graveurs — il est loin de la terreur des peintres modernes pour l'imitation. Jacquemin ne cherche pas à savoir s'il ressemble à un maître ancien ou s'il est au goût du jour. Il exprime à sa manière ce qu'il sent. Les peintres travaillent aujourd'hui dans la crainte de passer pour des pompiers. Et cette crainte, sur beaucoup d'entre eux, exerce une influence déplorable. Ils se croient tenus à de petites audaces absolument vaines, artificielles, qui ne correspondent à rien de leur tempérament ou de leur goût et qui dénaturent leurs tableaux. Des graveurs comme Jacquemin travaillent en dehors de ces mesquines préoccupa-

tions. Ce sont eux, en vérité, les véritables indépendants.

Marguerite Fontainas expose un bel ensemble de peintures à la Galerie Contemporaine. Nous ne pouvons donner de meilleur commentaire de cette exposition que ce fragment de la préface de notre confrère Louis Vauxcelles : « Voilà une artiste discrète, refusant les effets de la facilité, qui peint pour soi, poursuit son rêve et sa tâche loin des coteries, des clans, des intrigues et de l'agio; elle n'est inféodée à aucune école. Ce qu'elle fait est authentique, foncièrement personnel, d'une délicatesse frêle, tout en valeurs subtilement pesées, en accords rares. Son chant ne prétend point à la puissance, mais à la justesse; sa mélodie est exquise. »

L'active municipalité de **Vincennes** a demandé le concours d'artistes réputés pour la décoration de ses nouvelles installations. L'escalier d'honneur est orné de deux grandes peintures murales à sujet historique. A la solennelle composition stylisée de Charles Fouqueray, je préfère le panneau vif et pimpant de Martin-Ferrières dont le caractère d'imagerie est séduisant. Les décorations de la salle d'honneur sont traitées par Urbain, d'Espagnat, Delormoz et Cormier. Honnêtes ouvrages qui ressemblent beaucoup plus à des peintures de chevalet qu'à des peintures murales. On dirait d'une galerie de tableaux accrochés trop haut, près du plafond.

La mairie de Vincennes offre en ce moment d'autres attraits pour satisfaire la curiosité de l'amateur. Une exposition de costumes anciens, de l'époque Louis XV à l'époque romantique, dont on peut admirer l'état de fraîcheur, nous amène à de charmantes évocations du passé. Nous trouverons enfin une merveilleuse collection de fleurs en pâte tendre sorties de l'éphémère Manufacture Royale de Vincennes par la gracieuse volonté de Mme de Pompadour. C'est une autre femme : Mme Gravant, qui organisa cet atelier d'où naquit cette floraison d'une incroyable délicatesse, qui rappelle celle de la Manufacture de Saxe. Toutes les fleurs des Jardins d'Ile-de-France sont traitées au naturel avec une légèreté qui tient du miracle.

Nous parlerons dans notre prochaine chronique des **chefs-d'œuvre du Musée de Montpellier** à l'Orangerie. Mais nous voulons signaler dès à présent l'exceptionnel intérêt de cette

exposition qui reflète avec un singulier bonheur l'esprit et les dilections de grands amateurs du siècle dernier.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Barbey d'Aurevilly. — Gustave Flaubert, 42, boulevard du Temple, et 4, rue Murillo (Documents inédits.)

Barbey d'Aurevilly. — Au moment où s'annonce le cinquantenaire de la mort de Barbey d'Aurevilly et où paraît l'importante étude que lui a consacré Aristide Marie, il n'est pas indifférent de rappeler de quel rare métal fut trempée l'âme de celui que Lamartine nommait le *Duc de Guise de la Littérature,* et quels tempéraments de forte intellectualité groupait en son sein la famille Barbey d'Aurevilly.

Dans une de ses lettres à Trébutien, l'auteur des *Diaboliques* évoquait déjà l'intelligence de sa mère; il écrit à celui-ci, en date du 12 septembre 1856 :

Ma mère... ah! ma mère, elle s'anime pour moi encore et cela me touche jusqu'aux larmes; mais, mon ami, ce n'est même plus un débris d'elle-même. Ce n'est plus *même* son cadavre, oublié sur le bord de sa tombe, — le cadavre de ce qu'elle fut serait une chose imposante et belle! — et beauté, intelligence, sentiment, feu de la vie, tout est fini, tout a disparu! Je l'avais laissée magnifique de sa double supériorité physique et morale, je n'ai plus retrouvé qu'une paralysée...

Et plus loin, il ajoute :

Les impressions que je ressens près de cette ruine qui fut une chose si superbement organisée m'apprennent des sentiments que je ne me soupçonnais plus.

Nous avons eu la bonne fortune, grâce à la complaisance et à la profonde érudition de M. Louis Yver, dont la vie tout entière fut une consécration au culte aurevillien, de retrouver deux poésies de Mme Théophile Barbey, mère du Connétable, dans un recueil à peu près inconnu et d'une grande rareté, intitulé le *Momus Normand, Revue politique et royaliste, fondée en* 1832, *par MM. A. de Berruyer et Léon Barbey d'Aurevilly* (Caen, 1832-1833). Cette revue dont l'existence fut de courte durée, puisqu'elle s'étend sur 18 mois seulement, vit le jour au moment de l'équipée de la Duchesse de Berry,

qui peut-être en motiva la création. En effet, Théophile Barbey, fervent royaliste, comptait, on le sait, parmi les partisans qui soutinrent de leurs subsides cette aventure. Il donna même asile à la Duchesse qu'il cacha, cinq jours et cinq nuits durant, dans la cheminée d'une chambre du manoir des Tuileries, propriété qu'il possédait à Saint-Sauveur-le-Vicomte.

On rencontrait parmi les collaborateurs du *Momus Normand,* outre les noms des deux fondateurs, ceux de Lamartine et de Chateaubriand, d'autres de moindre importance, enfin ceux d'*Ernestine Barbey, née Angot,* et de l'*Abbé de Percy,* l'un des personnages du *Chevalier Des Touches.* La plupart des écrits qui composaient cette revue étaient animés de la plus dévote foi légitimiste, ainsi qu'en témoignent les deux poésies d'Ernestine Barbey, intitulées : *Les Femmes Royalistes,* Elégie, et *Les Ombrages Verts,* dont voici quelques extraits :

Eussions-nous dit qu'aux cris de cette âme profonde,
Sève de feu vivante aux bois des Vendéens,
Elle (1), coupant encor sa chevelure blonde,
Fût venue en soldat souffrir avec les siens?
Ah! d'un instinct sublime elle était embrasée,
Son amour réchauffait ses membres mal couverts,
Durant les froides nuits, brumeuses de rosée,
Sous les ombrages verts.

Camps de l'honneur, vieux bois dont la feuille palpite,
Sitôt que d'une épée y luit le fil ardent,
Genêts, ne la rendez qu'aux fleurs de clématite
Que sa fille en berceaux arrange en l'attendant;
Immortelles forêts, ne rendez l'exilée
Qu'à ces bosquets peuplés pour elle d'êtres chers;
Pleurante et pâle encor, mais bientôt consolée
Sous les ombrages verts.

Sans doute, la valeur poétique de ces essais est-elle discutable; ils attestent néanmoins un louable souci des règles de la prosodie. D'ailleurs, ne s'inspirent-ils pas du ton dont étaient empreintes les poésies que publiaient alors l'*Almanach des Muses* ou les *Annales Romantiques?*

(1) La duchesse de Berry.

Cependant la mère du Connétable, — au dire d'une personne qui la connut et décéda il y a quelques années à Saint-Sauveur-le-Vicomte, — ne bornait pas là son activité littéraire : elle composait aussi de petites comédies ou saynètes dont elle divertissait les réunions aristocratiques de Valognes et de Saint-Sauveur, et où s'affirmait l'alacrité d'un esprit brillant et toujours en éveil.

Dans ces salons cotentinais où s'affrontaient tant d'acteurs d'un siècle révolu, apparaissait, tout crépitant d'esprit voltairien, un autre personnage, parent de Barbey d'Aurevilly, ce curieux Abbé de Percy, dont il nous donne le portrait dans le *Chevalier Des Touches :* « C'était un de ces hommes qui passent, semant le rire, l'ironie, la pensée, dans une société qu'ils sont faits pour subjuguer... » et qui, nous dit-il plus loin, « était laid comme le péché quand il est plaisant ». L'Abbé de Percy, naguère chapelain et aumônier de Mme Laetitia, vint, après la chute de l'Empire, s'installer à Saint-Sauveur-le-Vicomte où il habita le Manoir des Tuileries qui, nous l'avons vu, appartenait à son cousin Théophile Barbey, père de Jules. C'est là qu'il mourut en 1835. Enterré au pied de l'église paroissiale de Saint-Sauveur, on peut encore voir sur sa tombe ses armoiries et une couronne de comte; mais la pierre où était l'inscription est aujourd'hui détruite. On y lisait jadis : « *Ci-gît René-Jacques de Percy, prêtre. Chanoine titulaire du Chapitre royal de Saint-Denis, Chapelain et aumônier de Madame Laetitia.* » Grand dîneur et convive plein d'une verve endiablée, on le rencontrait souvent, « allant faire quelque pèlerinage à la Notre-Dame de la cuisine des châteaux les plus renommés par leur hospitalité et par leur bonne chère ». Aussi ne s'étonnera-t-on pas que le pétillant abbé n'ait, dans le *Momus Normand,* manifesté le moindre souci politique. Mieux qu'à chanter les princes, il destine sa Muse à des fins plus positives. Et c'est à juste titre que les deux longues pièces de vers ou *Contes,* intitulées respectivement *Les Deux Avares* ou *Qui perd gagne* et le *Louis d'Or* peuvent se réclamer *sans allusions politiques.* Dans le dernier poème, il étale plaisamment ses penchants gastronomiques :

Ainsi l'estomac vide et la gorge altérée,
Le désordre dans l'âme et la tête égarée,
Sommeil, j'appelle en vain tes pavots gracieux;
Tu fuis, ou si parfois tu me fermes les yeux,
Des songes, m'abusant par leurs vaines images,
M'entourent de jambons, de pâtés, de fromages;
Je crois boire à longs traits, dans un cristal joyeux,
Du madère vieilli l'ambre délicieux;
Mais bientôt je m'éveille; alors tout fuit, tout passe,
Ma table se renverse et mon verre se casse,
Je reviens du mensonge à la réalité.

Nous attachons plus de prix à l'intérêt documentaire que présente en général le *Momus Normand* qu'à la valeur littéraire des morceaux qui le composent. Son importance à nos yeux est d'avoir rassemblé ce trio d'esprits — (car il faut comprendre ici Léon d'Aurevilly, qu'il n'est pas besoin de présenter) — qui recrée pour nous la société où évolua le Connétable des Lettres, où se forma son esprit, et qu'il a si vigoureusement décrite. Il nous retrempe dans ce Cotentin où chaque pierre du chemin, chaque demeure évoque l'histoire souvent dramatique de ses habitants. Il restitue à la réalité les visages pittoresques de cette immense et étonnante galerie de portraits qu'est l'œuvre de Barbey d'Aurevilly, ces visages aux traits hardis, sculptés, semble-t-il, dans le roc battu des flots qui, jadis, amenèrent sur ces rivages neustriens les frêles embarcations des pirates normands, leurs ancêtres.

GISÈLE MARIE.

§

Gustave Flaubert, 42, boulevard du Temple, et 4, rue Murillo (Documents inédits). — J'ai publié dans *Boccace* (15 février), ce journal littéraire auquel M. Sylvain Forestier a fait, à deux reprises, l'honneur de le citer en tête de son intéressante, utile, je devrais même dire : bienfaisante rubrique des *hebdomadaires*, un petit article intitulé : *42, boulevard du Temple*. J'y évoquais le souvenir de Flaubert dans mon quartier où, face au restaurant Bonvalet, il eut, entre 1860 et 1874, son pied-à-terre. M. Adolphe Tabarant en a

reproduit, en les encadrant d'un aimable commentaire, aux échos de *l'Œuvre,* quelques lignes, qui, par bonheur, tombèrent sous les yeux de M. Jules Lefranc. M. Lefranc s'empressa de m'écrire, rue de Condé :

Paris, le 1er mars 1939.

Monsieur,

Voulez-vous permettre à l'un de ceux qui vous lisent avec tant de plaisir de vous adresser un renseignement?

Le 24 février dernier, *L'Œuvre* a donné un aperçu de l'article que vous avez publié dans *Boccace*. On vous y fait dire ceci : « ... Mais à quel étage logeait-il au juste? se demande M. Auriant. Nul flaubertiste ne s'est inquiété de le savoir. »

J'ai supposé, peut-être à tort, que vous ne le saviez pas non plus, et l'objet de ma lettre est de vous l'apprendre.

Gustave Flaubert logeait au troisième étage au-dessus de l'entresol.

Vous pourrez vous en assurer en consultant aux Archives de la Seine le *Cadastre de* 1862. L'état relatif au n° 42 du boulevard du Temple porte que la propriété se composait :

a) D'un corps de logis sur le boulevard, construit sur caves, comprenant un rez-de-chaussée, un entresol, trois étages carrés, un 4e en attique, un 5e en retraite, avec balcon, un 6e sous la pointe du comble;

b)-*c*) D'une aile de chaque côté de la cour;

d) D'un corps de logis à la suite avec façade sur la rue des Fossés-du-Temple.

On comptait « 5 croisées de face sur le boulevard, et 4 sur la rue des Fossés ».

En 1862, Déjazet, « directeur de spectacles », est inscrit comme logeant au 1er *étage au-dessus de l'entresol.*

Au second étage, la « veuve du docteur Flaubert » occupait un appartement composé comme il suit :

1 antichambre, 2 pièces à feu ayant chacune une fenêtre sur le boulevard, 1 salle à manger, 1 autre pièce à feu, 1 cuisine, ces trois dernières pièces prenant jour sur la cour et ne possédant chacune qu'une fenêtre.

L'énumération se complète par : « les lieux », à côté de la cuisine et une sortie sur le deuxième escalier.

La valeur locative de l'appartement était de 1.200 francs; le revenu cadastral fixé à 450 francs.

« Flaubert fils, rentier », occupait au 3e *étage* un appartement

de même disposition que celui de sa mère. Valeur locative : 1.000 francs; revenu cadastral : 375 francs.

Le sujet « Flaubert, boulevard du Temple » a été traité dans *La Cité,* bulletin de la Société historique et archéologique des 3e, 4e, 11e et 12e arrondissements de Paris, numéro de janvier 1938, par M. Pierre Lévy-Franc. L'auteur a invoqué les témoignages de Judith Gautier et des Goncourt mais n'a pas précisé l'étage où logeait le grand Normand. Son étude est agrémentée d'un portrait de Gustave Flaubert par Henri Mayer, d'une vue des anciens théâtres du boulevard du Temple et d'un plan de cette région en 1862.

Veuillez agréer, etc...

JULES LEFRANC.

Me proposant de publier sa lettre dans *Boccace,* où l'article, cité par M. Ad. Tabarant, était paru, je priai M. Jules Lefranc de bien vouloir me dire si c'était au travail de M. Lévy-Franc, ou a ses recherches personnelles, que je devais ces précieux renseignements. Par retour du courrier, M. Jules Lefranc a pris la peine de me répondre, poussant l'obligeance jusqu'à joindre à sa lettre un document plus précieux encore :

Paris, le 2 mars 1939.

Monsieur,

Si ma lettre vous a fait plaisir, j'en suis fort heureux : je vous devais bien cela.

L'article de M. Lévy-Franc rappelle que Judith Gautier situait l'appartement de Flaubert à l'entresol; qu'il est établi, ailleurs, que la mère de l'écrivain logeait au-dessous de lui, ce qui dément l'indication donnée par la fille du grand Théo. M. Lévy-Franc s'en est tenu à ces constatations; les renseignements lui ont manqué pour préciser l'emplacement de l'appartement de Flaubert dans la maison.

Le cadastre de 1862 dont je vous ai parlé est une matrice fiscale où sont rassemblés les éléments des contributions dues, par immeuble, par la propriétaire et les locataires. Y figurent, comme de juste, les indications servant de base à la contribution des portes et fenêtres; d'où une description sommaire de chaque appartement ou logement sous forme de tableau.

En ce qui concerne le N° 42 du boulevard du Temple, le cadastre présente les dispositions ci-dessus, si l'on en supprime certaines colonnes sans intérêt dans l'affaire.

Ainsi que vous le remarquez, le rédacteur après avoir établi la

Nos d'ordre des locations		Portes & Fenêtres			Valeur locative par appartemt ou local séparé	Revenu Cadastral	Noms, prénoms et qualités des locataires	Cotes	Loyer total servant de base		Annotations
		Exposition	Nombre à l'usage du locataire	Nombre d'un usage commun				personlles	à la contribution mobilière		
1 / 3*	Entresol										
	Palier	c	"	1							
	à droite : antichambre	"	"								
	à gauche : pièce à fen.	b	1								
	_dº_ : _dº_	b	1								
	à droite : salle à manger	c	1								
	à la suite : pièce à fen.	c	1								
	Couloir										
	au fond : cuisine	c	1								
	à côté : lieux										
	sortie au 2e escalier										
	2e étage										
	à droite : comme au n° 3*		5		1.200f	450f	Flaubert (veuve Dr)	1	900f		
	3e étage										
	à droite : comme au n° 3*		5		1.000f	375f	Flaubert fils, rentier	1	700f		

composition d'un appartement s'est borné à renvoyer à ces indications pour tous les appartements similaires.

Les lettres (c) et (b) sont les initiales de (cour) et (boulevard).

L'état complète ma première lettre et permettrait de retrouver, sans hésitation, l'appartement de Gustave Flaubert.

Vous pouvez vérifier mes renseignements et les prendre à votre compte.

Je ne suis pas homme de lettres, je n'ai pas besoin de le dire, mais je m'intéresse à la littérature et beaucoup aux petits détails de l'histoire littéraire.

Veuillez agréer...

JULES LEFRANC.

Je fus, personnellement, d'autant plus obligé à M. Jules Lefranc de sa très intéressante communication, que j'avais écrit dans *Boccace* :

Mais à quel étage [Flaubert] logeait-il au juste? Nul « flaubertiste » ne s'est inquiété de le savoir. Ces « éminents » spécialistes sont si flemmards! Il faudra qu'un de ces jours je me dérange pour aller m'en informer aux archives de la Ville.

Je n'avais plus à prendre cette peine. M. Jules Lefranc m'avait devancé et, avec un rare désintéressement, en communion de Gustave Flaubert, il a voulu me faire profiter de ses trouvailles. Je lui écrivis pour lui protester que la plus élémentaire probité me défendait de les prendre, comme il m'y engageait si généreusement, à mon compte, et que, bien au contraire, j'étais ravi de rendre à M. Jules Lefranc, dans un article du *Mercure*, ce qui appartenait à M. Jules Lefranc : toute ma documentation. Je demandai en même temps à mon érudit, obligeant et trop modeste collaborateur si, par hasard, il n'aurait pas, par devers lui, les mêmes renseignements détaillés et précis concernant un autre domicile parisien de Gustave Flaubert, rue du Faubourg-Saint-Honoré. M. Jules Lefranc répondit :

Paris, le 4 mars 1939.

Monsieur,

Vous me faites trop d'honneur et je ne sais comment vous en remercier.

Je ferai des recherches, la semaine prochaine, sur l'appartement de Caroline C. rue du Faubourg-Saint-Honoré, et je vous enverrai

les renseignements si je les trouve. Il faut que vous sachiez que les états qui constituaient le cadastre de 1862 ont été en partie détruits. Le chercheur qui les consulte constate trop souvent des lacunes.

J'ai lu votre article que je ne connaissais que par un extrait [...]. Une source que vous auriez pu utiliser est la correspondance de Taine. Cet écrivain était lié d'amitié avec Gustave Flaubert qu'il avait rencontré, pour la première fois, au dîner de Magny.

Les héritiers de Taine, qui ont publié ses lettres, ont intercalé parmi celles-ci au tome II diverses notes extraites des carnets de Thomas Graindorge (pp. 223 à 245).

L'une a pour titre : « Visite *de* Gustave Flaubert » (p. 229).

La suivante, écrite à la suite de la politesse rendue, est intitulée : « Visite *à* Gustave Flaubert » (p. 234).

Elle commence ainsi :

« Un troisième, boulevard du Temple, au midi, grande vue (ancienne maison Fieschi). — Un appartement garni de tapis partout, de divans en cuir rouge et fauteuils pareils, médaillons, armoires de bois sculpté, dieu indien sur la cheminée. »

« Un troisième », dit Taine; c'est exact, mais l'indication pourrait tromper à cause de l'entresol.

L'article de M. Lévy-Franc installe Flaubert boulevard du Temple dès le mois d'octobre *1856* (*Boccace* recule la date à 1860 (1). Il raconte l'attentat de Fieschi d'après Georges Caïn (*Coins de Paris*, nouvelle édition, pp. 268-269, cite le *Journal des Goncourt*, t. I (p. 308 : 24 janvier 1860) et le *Second rang de collier*, de Judith Gautier (pp. 169-170)...

Veuillez agréer, etc...

JULES LEFRANC.

Trois jours plus tard, M. Jules Lefranc me communiquait le résultat de ses recherches :

Paris, le 7 mars 1939.

Monsieur,

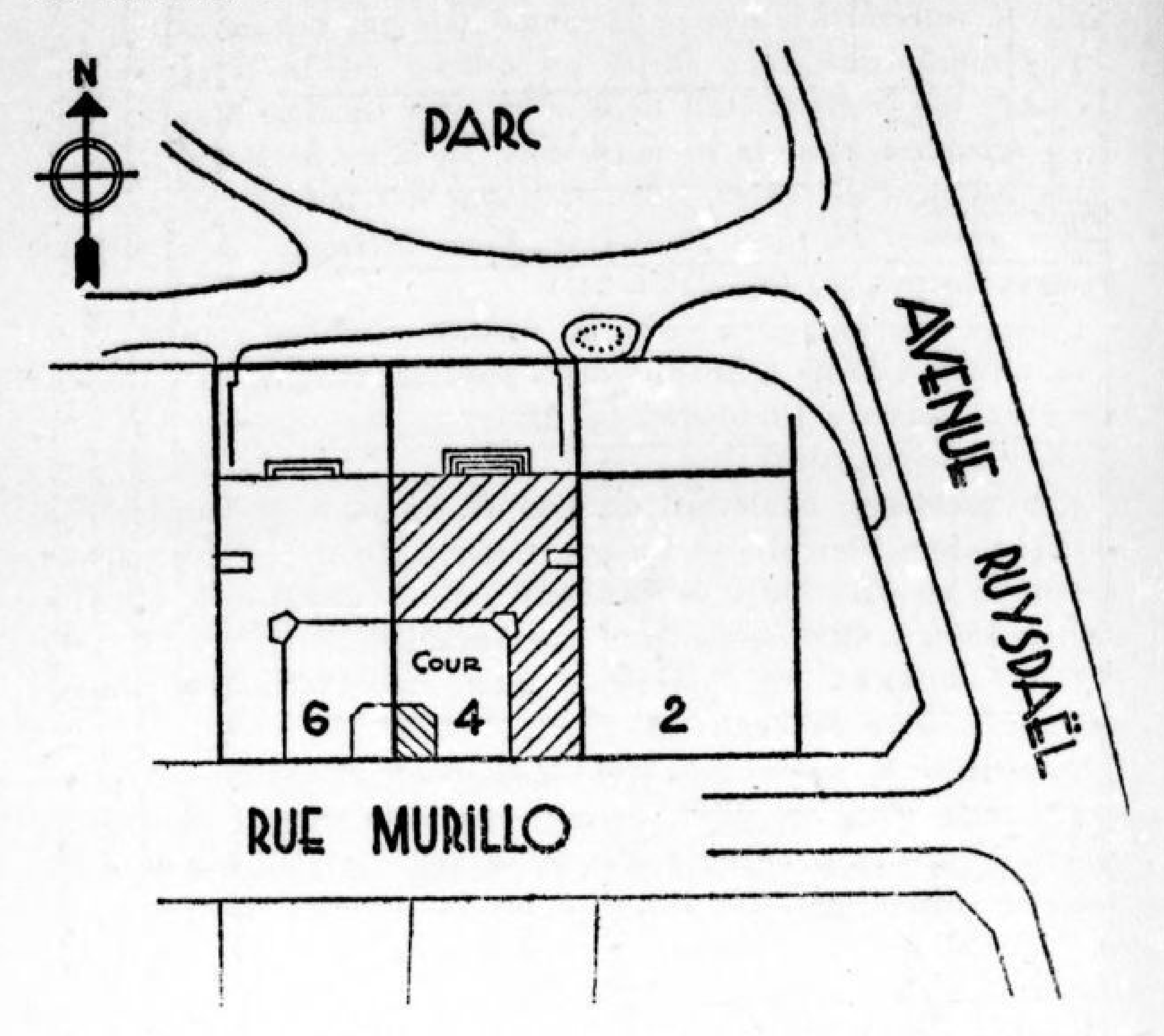
On relève dans la biographie chronologique de Gustave Flaubert, publiée par MM. René Descharmes et René Dumesnil, les faits suivants :

« 1er *juillet* 1856. — Installation (de G. Fl.) à Paris, 42, boulevard du Temple. (Du Camp, *Souv. litt.*, II, 131. Mme Judith Gautier, *Le second rang du collier*, p. 170.)

(1) L'article de *Boccace* donnait deux dates approximatives, et erronées, mais c'était une fantaisie, une impression, plutôt qu'un essai historique.

« *Juillet* 1869. — Paris. Flaubert loue un appartement, 4, rue Murillo (Corresp., V, 132).

« *Mai* 1875. — Flaubert donne congé de son appartement de la rue Murillo; il habitera désormais chez sa nièce, 240, faubourg



Saint-Honoré, à l'angle de l'avenue Hoche (Corresp., V, 369. — Corresp. G. S. et G. F., 422). »

(« Autour de Flaubert » (*Mercure de France*), t. II, pp. 140-154-164.)

J'ai eu communication, aux Archives de la Seine, de l'état concernant le N° 4 de la rue Murillo dans le cadastre de 1862. Le dossier de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, partie comprise dans le quartier du Faubourg du Roule, n'existe plus; je n'ai donc aucun renseignement sur l'immeuble portant le N° 240. Le malheur n'est peut-être pas grand, car, à cette adresse, le pauvre grand Normand ruiné n'était plus chez lui.

La rue Murillo doit vous intéresser davantage.

Cette voie fut percée à la suite d'une convention passée au mois d'avril 1867, entre M. Pereire et la Ville de Paris.

L'immeuble portant le N° 4 a été construit en 1868 par M. Clausse,

Nos d'ordre des locations	Corps de logis étages et description sommaire des locaux	Portes et fenêtres: Exposition	Nombre d'usage du locat.	Nombre d'usage commun	Valeur locatve par appart ou local séparé	Revenu cadastral imposable	Millésime	Noms, prénoms et qualités des locataires		Cotes personnelles	Loyer total servant de base: à la cote mobilière	
	4e étage											
	Palier	p		1								
		c		1								
	à droite.											
9	Entrée	p	1		1100	412	1870	~~Flobert~~ (1) Flaubert Gustave		1	1000	
	pièce sans feu	p	1									
	p. à feu	p	1		1500		1876	Urba (Docteur) (2)				
	Salon	p	1									
	Salle à manger	p	1									
	Cuisine	c	1									
	Lieux	c	1									

(1). — (Sic) — Le rédacteur n'avait pas lu Madame Bovary, probablement !

(2). — Urba = lecture douteuse. C'est le nom du remplaçant de Flaubert.

Les dates concordent bien avec les indications de la chronologie flaubertienne ; ayant quitté le boulevard du Temple au cours de l'année 1869, Flaubert fut imposé, pour la 1re fois, rue Murillo, au 1er janvier 1870.

propriétaire, sur un lot de terrain de 596 mètres carrés acheté au mois de juillet 1867 au susdit M. Pereire.

Il est défini comme suit au cadastre commencé en 1862 :

« Maison

« Construction en briques et pierre de taille, élevée sur un sous-sol, d'un rez-de-chaussée, 3 étages carrés, le 4e légèrement mansardé; bâtiment entre cour et jardin avec façade sur le Parc Monceau et retour en aile, à droite dans la cour. »

Le bâtiment en aile comportait :

En sous-sol, deux écuries pour chacune deux chevaux;

Au rez-de-chaussée, deux remises pour chacune deux voitures.

Flaubert logeait au 4e étage du bâtiment principal. (Le premier à droite à partir du ciel!)

L'état cadastral fournit les indications ci-après; il est si mal écrit que j'ai eu de la peine à le lire. Une lettre bancale répétée dans la colonne « Exposition », est un p ou un n; elle signifie « parc » ou « nord »; les deux hypothèses sont admissibles.

Pour faciliter la lecture de la description, faite au cadastre, je joins, à ma lettre, un plan des lieux (situation actuelle). La maison construite en 1868, n'a pas dû être modifiée. Le petit pavillon, à l'entrée de la cour, côté Murillo, est occupé par le concierge. Le pentagone, à l'angle nord-est de cette même cour, doit marquer l'entrée de l'escalier de service.

Le plan est à l'échelle de 2 m/m par mètre.

Veuillez agréer...

JULES LEFRANC.

En fait d'érudition, M. Jules Lefranc en remontrerait aux plus savants des flaubertistes — et lui, du moins, il n'est pas de ces prêtres qui vivent de l'autel, et de l'idole. Ces messieurs voudront bien, je l'espère, lui marquer leur reconnaissance, en n'oubliant pas de citer son nom. Mon rôle, en tout cela, s'est borné à publier les documents que M. Jules Lefranc a découverts et qu'il a libéralement mis à ma disposition. C'est à lui, à lui seul, que revient le mérite d'avoir constitué ce précieux petit dossier.

Il me reste à formuler un vœu : c'est que le Conseil Municipal prenne l'initiative de poser au numéro 42 du boulevard du Temple, à la hauteur du 3e étage, une plaque qui rappelle que ce fut là que, de 1856 à 1870, Gustave Flaubert logea, quand, de Croisset, il venait à Paris, et là qu'il écrivit en partie l'*Education Sentimentale*. Le même jour, on devrait poser une plaque semblable au numéro 4 de la rue Murillo,

au 4e étage, près du ciel, comme dit M. Jules Lefranc, pour rappeler que ce grand homme eut là son logement de 1870 à 1876. La Ville de Paris s'honorerait en saisissant cette occasion d'honorer la très grande, très pure, et très noble mémoire de Gustave Flaubert, qui honore lui-même par son œuvre tout autant que par sa vie, tout aussi héroïque que celle de Balzac, les lettres françaises.

AURIANT.

LETTRES ROMANES

Marius Jouveau : *Lou grand miracle*, Ed. dôu Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Max Rouquette : *Los somnis dau matin*, Societat d'Estudis occitans, Toulouse. — Jules Ronjat : *L'Ourtougràfi prouvençalo*, Ed. de la Maintenance de Provence. — Joseph Bernard : *En dounant pouncho!* Impr. du « Petit Var », Toulon. — Léon Soula : *Uno garbo de roundels*, Impr. G. Delaye, Pamiers. — Jules Palmade : *Lou Bounur*, Impr. Fra, Foix. — Mougins-Roquefort : *Fragments et miettes psychologiques*, Libr. des Champs-Elysées, Paris. — Revues : *La Campano* et *Pais d'Oc*, *L'Auvergne Littéraire*.

M. Marius Jouveau, capoulié, a la lourde charge du félibrige, vaste organisation groupant (je le dis pour les profanes) les huit maintenances : Auvergne, Gascogne-Béarn, Guyenne-Périgord, Languedoc, Limousin, Provence, Roussillon-Catalogne et Velay; il préside aux destinées des éditions du « Porto-Aigo », d'Aix-en-Provence, qui font une véritable croisade de vulgarisation pour les œuvres occitanes de premier plan. Mais ces diverses tâches n'empêchent pas M. Marius Jouveau d'accomplir une œuvre littéraire personnelle.

Lou grand miracle, son dernier travail, est une pastorale en quatre actes, en alexandrins, où figurent une douzaine de personnages, parmi lesquels des gens de Provence et la Vierge Marie et saint Joseph. Les deux premiers actes se déroulent quelque part à la porte d'un mas; le troisième sur le chemin de Bethléem et le dernier à Bethléem, après la naissance de Jésus : le rideau se lève sur une toile de fond bleue et verte; à droite, une étable grande ouverte, vue de biais; en avant de la crèche, un monceau de présents : paniers de fruits, légumes, agnelets... On entend ce dialogue entre la Vierge et saint Joseph :

LA VIERGE

Lou jour se lèvo.

JOSEPH

Fai mens fre.

LA VIERGE

Li bràvi gent
Que vènon se clina davans noste bèu Jéuse,
An degu s'abrita contro lou gèu pougnènt.

JOSEPH

Nous a tengu caudet noste pichot fiô d'éuse.

LA VIERGE

Me lèvo touto fre la visto de moun fiéu...
Trouvas pas que d'éu mounto uno calour bèn douço?

JOSEPH

Si; mai, lou proumié jour ère mai mort que viéu
De lou vèire mié-nus su'n pau de paio rousso.

(Le jour se lève. — Il fait moins froid. — Les braves gens qui viennent s'incliner devant notre beau Jésus,— Ont dû s'abriter contre le gel poignant. — Il nous a tenus chauds, notre petit feu d'gense. — La vue de mon fils m'enlève tout froid... — Ne trouvez-vous pas que de lui monte une chaleur bien douce? — Si; mais le premier jour j'étais plus mort que vif — De le voir à moitié nu sur un peu de paille rousse.)

On voit assez la simplicité des dialogues. L'auteur a écrit cette pastorale selon la tradition des mistères : jouée par de bons artistes qui ne trahiront pas la pensée de M. Marius Jouveau (et il y a d'excellents artistes de théâtre d'oc), elle doit être vraiment une réussite. On trouve dans ces quatre petits actes des sentiments nobles, on sent une lutte de conscience et une grande douceur. Des pièces comme *Lou grand miracle* élèvent le public, et c'est assez rare en 1938 pour être signalé.

M. Max Rouquette a réuni vingt-cinq petits poèmes sous le titre : **Los somnis dau matin.** J'ai déjà dit (*Mercure* du 15-VI-36) que dans la prose du *Secret de l'èrba,* du même auteur, on trouve beaucoup d'émotion. Il en est de même dans *Los somnis dau matin,* où rien n'est artificiel, et où la langue, très pure, fait tout de suite penser à celle des troubadours. Des vers qui plairont sûrement à M. Antonin Perbosc, qui est un maître dans le genre, s'il les lit :

Ras de l'aiga, onte ven lo pastre
abeurar lo tropel dins la calor,
au clar dau journ, o doç mentastre,
fas espelir ta tendra flor...

(Au ras de l'au, où vient le pâtre — abreuver le troupeau dans la chaleur, — au clair du jour, ô douce menthe sauvage, — fais éclore ta tendre fleur...)

M. Max Rouquette connaît bien les secrets des herbes terrestres ou aquatiques, celui de la fourmi, du merle, aussi du vent, car il s'est promené dans la campagne libre, où seul le vrai poète sait trouver des trésors.

La maintenance de Provence a eu l'heureuse idée de rééditer un petit traité à l'usage des Provençaux : **L'Ourtougràfi Prouvençalo,** par Jules Ronjat. Cet opuscule avait paru en feuilleton dans *Vivo Prouvenço* du capoulié Devoluy, en 1908, et sa première édition sortit la même année des presses de ce petit journal d'Avignon : elle est naturellement épuisée depuis longtemps. Ce n'est pas là un ouvrage savant et ennuyeux, mais un manuel simple et clair à la portée de tous, et qu'on voudrait voir dans les mains, non seulement des écoliers, mais de ceux qui ont quitté l'école et qui aiment la langue provençale : ainsi serait réalisé le vœu du regretté Ronjat qui, il y a trente ans, se demandait où les Provençaux pouvaient apprendre à écrire leur langue. Trente petites pages qui seront vite lues, légère mais féconde semence qu'on souhaite, avec le Dr Jaubert, auteur de la courte préface, de voir germer.

En dounant pouncho! est un recueil de nouvelles provençales un peu ancien déjà, et qui valut à son auteur, M. Joseph Bernard, le prix des grands jeux floraux du Centenaire. Dans une petite préface gaie (mais la tristesse saurait-elle résister au soleil du Midi?) M. Joseph Bernard explique le titre de son petit livre, qui vient d'un terme de métier des vieux vignerons. Ceux-ci retournaient le sol et mettaient à la lumière du jour la terre vierge du fond. L'auteur a voulu garder le souvenir de ses ancêtres en mettant au-dessus « le fond de son esprit rustique ». Il a craint un peu, oh, bien à tort, que sa tentative ne fût pas une réussite. Point là de fausse pudeur à la manière de ceux qui pourraient dire : « Moi, pour

la modestie, je ne crains personne. » M. Bernard exerce, dans un canton du Var, à Ollioules, la belle, la noble profession de jardinier. La journée finie, il lâche le hoyau pour la plume, ce qui est manière jolie d'évoquer les disparus :

Counfourtas me, que souvènti-fès tout moun esse s'enrebelis, en vesènt lou desden e en ausissènt li blastèmi qu'an pèr nautres, pèdterrous, tôuti li qu'an jamai de si man pasta la bono terro nourriguièro.

Confortez-moi, car souventefois tout mon être se rebelle, en voyant le dédain et en entendant les blasphèmes qu'ont pour nous, pieds-terreux, tous ceux qui n'ont jamais de leurs mains remué la bonne terre nourricière).

M. Bernard est un vrai écrivain paysan, mais le comble de l'écrivain paysan, peut-être, puisqu'il écrit si bellement la langue de son terroir. Il y a dans ces nouvelles provençales beaucoup d'images heureuses, un don réel d'observation, une simplicité qui est une marque de l'art, et surtout une grande richesse d'expression. Quatre nouvelles dans ce recueil : *Lou mounumen de Mounteirôu*, *Lou fourro-bourro di santoun*, *Li muscat dou bon rèi Reinié* et *La casso i capéu*. Dans cette dernière, l'auteur prend avec bonne humeur la défense de Tartarin, qu'il voit comme une imagination conforme au génie gai et volontiers moqueur de ses compatriotes :

Anfos Daudet n'a counta i franciman, de tant plasènto façoun, emè soun Tartarin, qu'aquesti pecaire an près aquesto galejado pèr argènt tin-tin...

(Alphonse Daudet en a conté aux « francimans », de si plaisante façon, avec son Tartarin, que ces pauvres ont pris cette plaisanterie pour argent comptant...)

M. Joseph Bernard, maître d'œuvre du félibrige, a la chance de cultiver à la fois son jardin et les lettres provençales, restant ainsi fidèle à la terre de ses aïeux et à leur langue. On lui doit révérence.

Uno garbo de roundels est le titre transparent sous lequel M. Léon Soula a réuni très exactement cent-seize rondeaux de veine diverse. L'auteur, tous les samedis, publie dans la *Tribune ariégeoise*, journal hebdomadaire paraissant à Pamiers, un « Roundel de la Semmàno » où il chante ce qui l'a ému ou intéressé au cours des sept jours. Ce n'est pas pré-

cisément une gazette rimée, car l'actualité suivie est l'actualité de toujours : celle de l'étoile et de la neige, du laboureur et du pâtre, des violettes et des mousserons, mais une actualité bien réglée, qui est toujours la même et pourtant sans cesse renouvelée. On ne pourrait évidemment, chaque semaine, faire un chef-d'œuvre, fût-il de treize vers sur deux rimes (qui est une forme point facile), mais c'est beau de capter ainsi l'attention des lecteurs, de leur transmettre régulièrement l'émotion du poète, de les tenir en haleine quand, ouvrant le journal, ils cherchent d'instinct la place du rondeau. On ne dira jamais assez le mérite des journaux d'arrondissement, toujours lus d'un bout à l'autre, grâce à des écrivains souvent de qualité, et à des poètes aimables comme M. Léon Soula. Quel grand journal de Paris peut se flatter de retenir ainsi l'attention?

Ces rondeaux de la semaine sont écrits dans le dialecte de « cette opulente Varilhes qui s'enorgueillit de son vin terrible et qui garde encore le souvenir des Sarrasins... » Ils sont présentés par M. Pierre Marfaing en une préface amicale, et traduits fidèlement en français. On ne trouve d'unité que dans la forme, mais la diversité d'inspiration est plaisante, qui fait de ces vers une œuvre légère, vive ou profonde tour à tour, d'où se dégage une philosophie souriante.

L'auteur est fièrement de son pays, dont il connaît bien les saisons et les jours :

Après la nèu, la calitorto,
Béi les guindouls, cop de penjols,
Fèn espelhi coumo redols
La rimo que sourtéts ta forto,
En palounan un carrat d'orto.

(Après la neige, la violette, — Aujourd'hui les guignes en pendants, — Font éclore comme une traînée — La rime que vous sortez si forte, — En bêchant un carré de jardin).

Certains rondeaux sont une réussite, comme « Le pelharot » :

Pèl de lèbre! pèl de faino!
Aco's le cant del pelharot,
Le sac sul colh, amb'un barrot,
Se n'ba, tout en baichan la'squino.

(Peau de lièvre! peau de fouine! — Voilà le chant du chiffonnier, — Le sac sur le cou, avec un bâton, — Il s'en va, tout en baissant l'échine).

M. Léon Soula a eu raison de nouer ces rondeaux en une gerbe où l'on trouve maint bleuet et maint coquelicot.

A l'ombre des Pyrénées, l'Ariège est riche en poètes d'oc. Après M. Léon Soula, voici M. Jules Palmade; après Varilhes, Seix; après le rondeau, le sonnet. La poésie occitane semble bien avoir trouvé refuge dans le comté de Foix où brillèrent cette année les sept rayons de Santo-Estello.

M. Jules Palmade chante **Le Bounur** en plus de cent poèmes. Pourtant, il ne prétend pas donner de recettes, et il en avertit le lecteur au début du livre dédié à ceux qui lui ont appris à être heureux : « Le ciel est désert et la terre peuplée et les médecines ne peuvent rien contre l'immense légion des malheureux volontaires. Indiquer comment on doit voyager, c'est bien, mais j'ai fait un beau voyage, c'est mieux. D'ailleurs l'itinéraire ne peut pas être unique. Aux uns les âpres cimes, aux autres la mer dolente et glissante. »

L'auteur a très heureusement divisé ses sonnets en plusieurs chapitres : « Le bonheur », « Avant le bonheur », « Bonheur des choses », « Bonheur des bêtes », « Bonheur des gens », « Mon bonheur », « Après le bonheur », « Ce qu'il en reste », mettant en exergue des pensées de Marius Jouveau et Henri de Régnier, Clovis Roques et Abel Bonnard, Louis Béchet et Isabelle Sandy, Emile Barthe et de Lévis-Mirepoix, Raymond Lizop et Edmond Haraucourt, André Gide et Marcelle Drutel, Clardeluno et Verhaeren, Roger Lafagette et l'auteur de ces lignes (qui s'en trouve tout confus), offrant ainsi comme une double présidence à des auteurs occitans et français.

Comme on sent que M. Jules Palmade aime son pays de fiers monts et d'eaux pures. Il n'est point d'amour sans un peu de bonheur et le poète semble bien avoir trouvé sa part auprès de l'églantine, de l'enfant et de la pastourelle, du feu de la Saint-Jean et de l'œillet qu'on met aux lèvres, de la brebis, de l'abeille et du lézard gris. Le merle lui a confié son secret dans une chanson aiguë, et l'écureuil, la fourmi voyageuse et le pivert en redingote verte. Le privilège du

poète qui cherche ainsi le bonheur avec simplicité est de le découvrir : ainsi les orpailleurs, dans l'Ariège, l'Hers, le Salat, l'Arixe, dans l'Aude aussi, qui frôle Quérigut, rivières des Pyrénées venues, devaient-ils, aux siècles révolus, trouver des paillettes de cet or qui était l'ornement de l'opulente Gaule.

M. Jules Palmade a le don d'observation. Pour lui, point de petites choses dans la nature :

Soun le fum-fum lhausiè amplenat d'afouguença,
Beni dal foc sicrèt e pugi souttament
Per al clot aspantous doun besi'l firmament;
Anlhusernat apèi, aspandi ma bluença.

(Je suis la petite fumée légère toute chaleureuse, — Je viens du feu secret et je monte très pressée — Par le cercle d'épouvante d'où je vois le firmament; — Ensuite éblouie, j'éparpille ma couleur bleutée.)

La fourmiga boulaïra à l'ala relhusenta
Diu soun sicrèt piquant al cagarol mouichet
Que futch faridoundol pourtan soun oustalet,
Fresc e pinparelhat sus la tèrra pujenta.

(La fourmi volante à l'aile luisante — Dit son secret piquant au mol escargot — Qui fuit un peu fou portant sa maisonnette, — Frais et pimpant sur le sol en pente).

On sait gré à l'auteur de *Le Bounur* d'avoir si bien su, en une époque assez artificielle, célébrer le pays où se cache l'isard qui broute la fleur de réglisse, et la palombe couleur de ciel.

Parlant, dans ses **Fragments et miettes psychologiques,** de « Mistral psychologue », le comte de Mougins-Roquefort donne un passage de la lettre que le poète écrivit à Théodore Aubanel, inconsolable du départ de Zani : « Il existe [...] dans le monde des milliers de jeunes filles capables de vous troubler le cœur. Dieu a répandu la beauté et l'amour comme l'onde et les fleurs, largement et pour tout le monde. » Cette lettre, encore inédite en 1936, fut écrite par Mistral le 4 juin 1856, à une époque où il n'osait encore tutoyer amicalement Aubanel; elle fut, je crois, lue pour la première fois en public par M. Jean Théodore-Aubanel, à l'Académie de Vaucluse.

La Campano, après le n° 10, cesse sa publication, mais « cette fille du Haut-Languedoc, changeant sa robe et son nom », deviendra **Pais d'Oc.**

Dans **L'Auvergne Littéraire** (n° 94), un poème inédit : « Aibre eipeca » (Arbre fracassé) du regretté Régis Michalias, auteur d'ouvrages remarqués en dialecte de Basse-Auvergne, notamment de *Eléments abrégés de grammaire auvergnate* (1896), *Ers d'uen païsan* (1908), d'un *Glossaire de mots particuliers au dialecte d'Oc de la commune d'Ambert (Puy-de-Dôme)* [1912], etc.

FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

LETTRES ESPAGNOLES

Bulletin France-Espagne (Toulouse). — Auguste Leman : *Richelieu et Olivarès* (Facultés Catholiques de Lille). — *Bulletin Hispanique ;* Tome XI, Nos 2, 3 et 4 (Feret et Fils, Bordeaux). — Mémento.

Que se passe-t-il dans l'Espagne littéraire nationale? Il serait bien difficile de porter un jugement, et téméraire d'assurer que poèmes, romans, théâtre s'y publient : aucun livre ne nous en parvient. Par contre, nous trouvons, en heureuse promesse, la photo de S. E. le Ministre de l'Education nationale, Pedro Sainz Rodriguez, ancien éditeur et directeur de la *Gaceta Literaria,* dans **France-Espagne,** revue française qui paraît à Toulouse. Les lecteurs désireux de connaître le programme culturel du nouveau gouvernement espagnol devront se rapporter à cet organe. Celui-ci ne manquera sans doute pas de publier un jour quelques indications bibliographiques.

En France, le chanoine Auguste Leman démontre, dans son **Richelieu et Olivarès,** que les négociateurs secrets de 1636 à 1642 n'eurent d'autre but que d'établir une bonne entente entre les deux couronnes, alors qu'officiellement, c'est-à-dire surtout sur le terrain militaire, ils paraissaient soutenir avec violence l'ambition réciproque, et ennemie, de leurs royaux maîtres. Il semble qu'il n'y ait plus aucun doute. Le Saint-Siège essaya de transférer à Rome les litiges de la France avec la Maison d'Autriche. Mais « Richelieu objecta à Urbain VIII qu'il serait impossible de débattre au centre de la catholicité les conditions d'un accord général dans lequel seraient compris les princes protestants aussi bien que les

catholiques ». Les intrigues du général des Dominicains intéresseront, si j'ose dire, les amateurs d'aventures. L'insuccès de la méthode vaticane poussa le Père Joseph, l'Eminence Grise, à négocier directement avec l'Espagne. Cette tentative n'ayant donné aucun résultat, Richelieu tenta de traiter secrètement avec le duc d'Olivarès. Le Père Bachelier, envoyé à Madrid, ne réussit qu'à en rapporter une relique de saint Isidore pour la reine Anne d'Autriche. M. Marañon l'accuse d'avoir fait de l'espionnage. Un Français, le baron de Pujols, essaya d'assurer le duc d'Olivarès de la sympathie de Richelieu. C'est alors qu'apparaît Miguel de Salamanca, le personnage le plus curieux, le *type* le plus poussé par l'auteur. Car le chanoine Auguste Leman a, pour ce travail qui atteint, j'allais presque dire dépasse la perfection, fouillé avec la plus rigoureuse méthode scientifique les archives de notre Ministère des Affaires étrangères, celles de Simancas, nos Archives Nationales, la Bibliothèque Vaticane, et quantité de sources imprimées. Aussi voyons-nous que pour réaliser son désir de paix, proposant une trêve de douze ans mais exigeant le démantèlement de Maëstricht, Richelieu sentit la nécessité d'une bonne harmonie avec l'Espagne. Il savait qu'on ne pouvait l'obtenir que par des tractations secrètes avec Olivarès. Les péripéties du voyage en France de l'envoyé Salamanca sont du plus picaresque roman. L'imagination du Cardinal pour assurer, devant l'envie espagnole, le minimum de sécurité pour la France dépasse toute attente. Les Espagnols qualifiaient d'iniques nos prétentions sur le verrou lorrain. Le duc d'Olivarès poussait, plein d'un désir d'annexionisme après une victoire espagnole qu'il croyait européenne, son souverain à menacer la France de la force, une force qu'il croyait avoir! Madrid faisait exprès de retarder les dépêches destinées à Paris, pourtant expédiées par voie secrète! Brusquement, l'Espagne envoie trois agents à Richelieu... Avec cela l'intrigant Olivarès tremble que les traquenards de son souverain ne soient surpris. Il fallut toute la ténacité de Richelieu, la perfection de ses services d'information et son admirable sang-froid pour sauver la situation. Ce livre franco-espagnol est à lire, en ce moment surtout.

Trois livraisons du *Bulletin Hispanique* nous apportent une riche moisson. M. Charles V. Aubrun, étudiant l'influence d'Alain Chartier sur le marquis de Santillane, nous montre arrivé le moment où l'Espagne pensa que « les Français ne savent pas émouvoir les sentiments humains : ils n'exaltent pas, ils enseignent. Leurs Lettres s'adressent à la raison, comme les italiennes au cœur ». La comparaison entre la plainte lyrique de Santillane, au lendemain de la défaite à plate couture de la flotte catalane, et de la plainte de la France après la disparition de la fleur de sa jeunesse à Azincourt, clouée sur place par des armures trop lourdes et passée au fil de l'épée par « les truands anglais », montre le côté inhumain, solennel et symbolique de l'Espagnol. Alain Chartier écrit un poème à l'échelle de l'homme. Ce qui ne l'empêche pas d'atteindre la puissance pour maudire les Anglais, s'écriant : « De fieuvre quartaine espousée — Soit telle merdaille. » Au lieu de cela, le poète espagnol va chercher des Gorgones noires, travestissement fantastique du réel. Santillane imite Averroès, c'est-à-dire Alexandrie, et en appelle à la justice divine, impitoyable aux pécheurs. Chartier, plus humain, invoque la France et le bien public. Paysages inhumains, disciples de leurs aïeux Sénèque et Quintilien, on voit chez les Espagnols « la syntaxe se transformer grâce à l'anacoluthe et l'hyperbate, qui font que la phrase suit les mouvements du cœur et les communique ».

Une grande étude de M. Georges Cirot : *La maurophilie littéraire en Espagne au* XVIe *siècle,* ajoute une pierre importante à la définition de l'influence arabe en Espagne, à travers l'Histoire de l'Abencerraje et la *Diana* de Montemayor, jusqu'au *Guzman de Alfarache.* Dans l'affaire des Morisques, la littérature, puisque avouant sa maurophilie, vit plus clair que les gouvernants ibériques d'alors. Et M. Georges Cirot souligne avec raison que le clergé fut moins intransigeant. Analysant l'anonyme *Abencerraje,* dont P. Mérimée, avec sa mentalité de bibliothécaire a-poète, osa dire que les deux jeunes héros manquent d'originalité (sans doute la conventionnelle création familiale de Carmen, qu'un parent célèbre eût voulu nous faire prendre pour prototype « espagnol » est-elle seule originale!) M. Cirot, avec beau-

coup de finesse, et plus de vérité, nous invite à admirer ce délicat roman. M. Cirot, lui, reconnaît la qualité immense de la nouvelle espagnole : sa brièveté sans surcharge; il sait voir que l'Espagnol n'est pas bavard, mais concentré. Il nous souligne son naturisme discret. Il insiste sur la générosité du vrai héros espagnol, et la noblesse en amour. Evidemment, on est loin de la grande espagnolade *Carmen.* Il réclame pour *Diana* une place dans l'étude du roman sentimental avant l'Astrée. Quel romancier contemporain nous montrera le côté chevaleresque des amours espagnoles... pendant la révolution, qui est en train de s'achever? Il ne pourra avoir eu lieu sans montrer, aussi, la résultante des deux courants : chevaleresque et sentimental. Feu Mérimée a pu établir une leçon utile du texte. Mais là comme dans beaucoup d'autres de ses écrits, à priori, sur l'Espagne foncière, il est passé au large de l'âme. M. Cirot, en cette étude, semble l'avoir cherchée, sans parti pris, à travers une œuvre et ses satellites, en pensant castillan.

Une vaillante comparaison du maître Menendez Pidal entre la poésie arabe à chanter et celle de notre Moyen Age, en dégageant le *zejel,* sert les Lettres espagnoles et la poésie en général.

D. Angel de Apraiz apporte une contribution nouvelle à l'œuvre du regretté Bédier, à propos du mouvement culturel dû aux pèlerinages à Santiago.

MÉMENTO. — L'écrivain politique, M. Raymond Recouly, qui publia *Les Négociations Briand-Lancken* et *L'Assassinat de Gaston Calmette,* donne : *Le Chasseur de nuées* ou la vie de Cervantès.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

LETTRES CANADIENNES

Louvigny de Montigny : *La Revanche de Maria Chapdelaine,* Editions de l'Action Canadienne-Française, Montréal. — Félix-Antoine Savard : *Menaud, Maître Draveur,* Librairie Garneau, Québec.

On vient de célébrer, au Canada et en France, le vingt-cinquième anniversaire de la publication de *Maria Chapdelaine.* Une stèle a été inaugurée sur la tombe de son auteur dans le petit cimetière de Chapleau, en présence de Mlles Hémon, et, à Paris, la Société des Gens de Lettres et le Comité

France-Amérique ont organisé une très belle manifestation en l'Hôtel de Massa.

Les écrivains canadiens de langue française se devaient d'apporter une contribution particulière dans les circonstances. Ils l'ont fait remarquablement par les deux livres dont il est ici question.

La Revanche de Maria Chapdelaine est aussi, dans une bonne mesure, la revanche de M. Louvigny de Montigny. Je m'excuse de mettre sa modestie à l'épreuve, mais enfin, il faut bien que cela se sache davantage. Si le feuilleton, passé presque inaperçu dans *Le Temps,* est devenu un des chefs-d'œuvre de la littérature française, c'est beaucoup à lui que nous le devons. En 1916, le texte de la nouvelle de Louis Hémon tombait entre ses mains et, dès la première lecture, son enthousiasme était si grand qu'il décidait de le faire paraître. Ce fut la première édition, celle de Montréal. Maria Chapdelaine lui inspirait déjà cette tendresse particulière que l'on porte à un enfant d'adoption. Il eût voulu qu'elle s'imposât aux autres d'emblée, comme elle l'avait conquis lui-même. Aussi, les moindres critiques, surtout lorsqu'elles émanaient de ses compatriotes, l'affligeaient-elles vivement. S'il ne pouvait répondre à toutes de sa plume, il restait mêlé à cette grande querelle et nul mieux que lui ne pouvait maintenant nous la raconter.

Louis Hémon apportait à la description des choses canadiennes un élément nouveau : l'art. Avant lui, plusieurs conteurs du Canada avaient essayé de faire connaître les différents aspects de la vie rurale et forestière de leur pays. Les défricheurs, en particulier, avaient fait l'objet de nombreux récits. La beauté de leurs mœurs un peu frustes attirait, mais personne ne savait en écrire avec simplicité. Tout était transposé sur le plan de l'éloquence, sinon de la grandiloquence. On faisait une apologie. C'est pourquoi le ton si naturel adopté par Louis Hémon dérouta la majorité des Canadiens. Ils ne comprirent pas que la présentation directe des personnages, que leurs gestes quotidiens, dans le cadre d'une nature fidèlement décrite, suffisaient à créer une atmosphère de poésie et d'humanité, déjà bien assez attachante pour rendre tout commentaire superflu.

Nous ne saurions, sans injustice, reprocher à ces Canadiens de n'avoir pas été initiés aux beautés de l'art, et de ne pas les sentir d'instinct. Ce qui importe, c'est de constater qu'à la suite de M. de Montigny les zélateurs de Maria Chapdelaine furent de plus en plus nombreux au Canada. Le Seigneur avait demandé dix justes pour sauver la ville. Ne soyons pas trop exigeants : il est heureux que l'honneur soit sauf.

Mais il y a ceux qui ont condamné l'œuvre de Louis Hémon pour des raisons extra-littéraires, en prétendant qu'elle allait donner à l'étranger l'impression que les Canadiens-fançais étaient des êtres primitifs, voués à des tâches pénibles. Alors qu'eux, n'est-ce pas, habitent la grande ville et s'enorgueillissent de leur voiture, de leur salle de bain et de leur radio. Comme si les commodités matérielles pouvaient donner une supériorité quelconque! Ces gens-là ont perdu le sens des valeurs véritables. La civilisation des Chapdelaine ne vient pas de ce qui s'achète, mais d'un ensemble de qualités profondes qui fait d'eux, à leur insu, des types humains de grande classe. Louis Hémon l'a bien compris qui, après avoir vécu à Montréal, s'en est allé au Lac Saint-Jean, pour retrouver dans sa pureté la tradition de ceux qui ont fait le Canada ce qu'il est, et qui peuvent dire encore : « Nous avions apporté dans nos poitrines le cœur le plus humain de tous les cœurs humains : il n'a pas changé. »

Les super-patriotes ont tort de mépriser les meilleurs éléments de leur peuple et, puisqu'ils ont tant le souci de sa renommée, une excellente occasion s'offre à eux de la servir, en se taisant avec autant de ferveur qu'ils en ont mis à critiquer Maria Chapdelaine. En compensation, nous leur ferons la joie, s'ils tiennent à trouver dans un seul livre tous les différents aspects du Canada français, de les renvoyer à l'*Annuaire Statistique de la Province de Québec,* qui est un modèle du genre. Mais cela n'appartient plus à la littérature.

La revanche de Maria Chapdelaine ne devait guère commencer qu'après la publication du premier *Cahier vert* chez Grasset. On imagine que M. Louvigny de Montigny ne montra pas moins d'ardeur dans le succès que dans l'épreuve. Rien ne lui échappa de toutes les critiques, de toutes les éditions, de toutes les traductions, si bien que son livre, d'une forme

toujours alerte, nous présente sur la nouvelle de Louis Hémon la documentation la plus complète. C'est un apport aussi précieux pour l'histoire des lettres françaises que pour celle du Canada intellectuel.

§

Le titre de **Menaud, Maître Draveur,** doit d'abord être expliqué. La « drave », du verbe anglais *to drive,* conduire, s'entend au Canada du flottage des billes depuis les chantiers de bûcherons, dans la forêt, jusqu'aux grandes industries. Un « draveur » est donc celui qui dirige ces « trains de bois » sur les rivières canadiennes, après la débâcle du printemps.

M. Savard inscrit en épigraphe à son œuvre une phrase extraite de *Maria Chapdelaine,* qui reviendra constamment comme un leit motiv : « Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés... » Cela établit aussitôt avec le texte de Louis Hémon une parenté que le lecteur ne tarde pas à trouver de plus en plus profonde. Au point que si l'on ne tenait compte que des ressemblances qui existent entre les deux récits, on pourrait croire à un simple pastiche de la part de l'auteur canadien. C'est le même appel de la forêt, le même attachement à la terre, le même sens familial, la même jeune fille obligée de préférer, à celui qu'elle aime, un autre qui sera resté plus fidèle à la tradition. C'est la même atmosphère et la même poésie. Et pourtant la nouvelle de M. Savard a une existence et une beauté propres. Le ton est chez lui plus chaleureux, plus passionné, plus lyrique. Son intimité avec la nature canadienne, avec les hommes des bois et les paysans de Québec a été plus prolongée que dans le cas du voyageur français. Il en résulte que certaines évocations de la forêt, avec toute sa vie végétale et animale, que certaines descriptions de l'activité des « draveurs » et des chasseurs donnent une impression de densité, de plénitude, jamais atteinte par Louis Hémon.

Il n'empêche que dans l'ensemble *Menaud* reste bien inférieur à *Maria Chapdelaine,* et cela pour deux raisons : l'une de forme, l'autre de fond.

Hémon était maître de son art. Il savait choisir et doser. Par dessus tout, il recherchait la divine simplicité. Or, M. Sa-

vard est tout à la joie d'avoir découvert les ressources de l'art. Il veut en profiter et il en abuse. Les comparaisons se multiplient à l'excès, et elles sont loin d'être toutes bonnes. Les expressions canadiennes sont parfois si nombreuses qu'au lieu d'ajouter au pittoresque elles conduisent au charabia. Il arrive aussi que la phrase soit beaucoup trop recherchée, comme celle-ci par exemple : « Il redescend quand l'œil n'a plus qu'un passage étroit entre les deux hautes murailles de l'ombre. » N'aurait-il pas été plus facile d'écrire : « Il redescend au crépuscule. » La même exagération se retrouve dans quelques propos des personnages. Lisez la déclaration faite à la fille de Menaud par le Luçon, lorsqu'il offre un gobelet de bois qu'il a sculpté à son intention. C'est un morceau de bravoure destiné aux anthologies. Et comparez avec le tête à tête de Maria Chapdelaine et de François Paradis. Lequel des deux passages est le plus émouvant? Sans aucun doute, celui de Hémon, parce que plus naturel, plus véridique. Mais, nous dit-on, M. Savard est le curé d'un village du nord canadien. Dans ce cas, il serait malséant de l'accuser de manquer d'expérience en la matière.

Reste la question de fond. Menaud personnifie la tradition des Canadiens qui ont gardé leur caractère de paysans français, mais auquel s'est ajouté ce besoin d'évasion que donne la proximité de la grande forêt. Aussi, lorsque la nouvelle se répand que des Anglo-Saxons, Américains ou Canadiens, vont louer les territoires où les siens ont vécu et chassé depuis des générations, il se révolte et essaie vainement d'organiser la résistance. On comprend sa réaction jusqu'à un certain point. Malheureusement, Menaud se met à s'analyser, à s'expliquer, comme un lecteur imbu des thèses barrésiennes. Il parle, ah! qu'il parle bien! Trop bien! L'illusion n'est pas possible : M. Savard s'est substitué à son personnage. C'est pourquoi tout ce qui lui arrive par la suite ne réussit plus à nous convaincre. Le pauvre homme, après avoir erré quelques heures, seul dans les bois, finit par en perdre le « génie », c'est-à-dire la raison. Et l'on est tenté de conclure : voilà ce qui se passe lorsque l'initiative, en matière de patriotisme, est laissée aux « maîtres draveurs ».

Que l'on nous entende bien! Il ne s'agit pas ici de critiquer

l'amour que chacun doit avoir de son pays. Mais les manifestations de ce sentiment ne sont pas toutes également louables. Et, dans le cas présent, nous craignons que l'auteur ne se soit engagé dans une impasse. L'heure n'est pas des Riel aux petits pieds. Si M. Savard voulait présenter un réquisitoire contre les autorités pour avoir laissé le patriotisme canadien-français dans une telle détresse, c'est un autre livre qu'il devait écrire, en prenant toutes ses responsabilités. S'il voulait faire œuvre d'art, il devait laisser les choses qu'il décrivait si bien, et les gens qu'il nous faisait aimer, porter jusqu'à nous leur message sans intervenir lui-même. Nous l'aurions bien compris. Menaud nous est infiniment sympathique dans la mesure où il reste « draveur » et chasseur, il est faux dès qu'il essaie de se surpasser.

Malgré ces réserves, nous recommandons vivement la lecture de ce livre. Il ne peut manquer de plaire à tous ceux qui ont aimé Maria Chapdelaine. C'est le plus bel éloge que nous puissions faire à son auteur. La littérature canadienne nous fournira sans doute des œuvres plus réussies, mais Menaud occupera toujours une place à part. Il témoigne que l'art apporté au Canada par un jeune Français a pris racine et se développe vigoureusement comme une plante indigène.

D'aucuns eussent préféré que ce complément à la colonisation française du pays de Québec eût été transmis par l'intermédiaire d'une grande personnalité des lettres qui aurait, par son prestige, donné plus de solennité à cet événement. Il nous plaît au contraire de constater que c'est un inconnu, un provincial, qui a trouvé là-bas, tout naturellement, le milieu favorable à l'épanouissement de ses dons.

PIERRE DUPUY.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

André Sidobre : *Les problèmes ukrainiens et la paix européenne*. Jouve et Cie, 1939. — Antoine Scrimall : *La Ruthénie subcarpathique et l'Etat tchécoslovaque*. La Technique du livre, 1939.

Je ne croyais pas revenir aussitôt à la question ukrainienne que j'ai traitée à fond tout dernièrement à cette même place (1). Mais diverses publications sur l'Ukraine, parues

(1) « Mercure de France », 15 janvier 1939, page 467 et suivantes.

récemment, m'obligent d'en reparler, ne fût-ce que pour souligner le fait que la majorité de ces ouvrages écrits à l'étranger par des étrangers ne sont que des exposés plus ou moins déguisés de la thèse des partisans de la « Grande Ukraine », érigée en une puissance indépendante et souveraine. Je constate aussi que ces publications évitent soigneusement de parler du passé historique et culturel de cette partie de la Russie à laquelle les brefs et les bulles papales avaient donné depuis le moyen âge le nom de *Minoris Russiae.*

Fort heureusement dans cette masse d'ouvrages sur l'Ukraine, il en existe quelques-uns qui ne se contentent pas d'être les champions d'une cause discutable, mais tachent de faire sortir le sujet du cadre étroit des revendications particulières pour le hisser sur un plan général. C'est ainsi que M. André Sidobre dans son petit livre, **Les problèmes ukrainiens et la paix européenne,** place la question ukrainienne au centre des préoccupations européennes du moment et nous montre à quel point la paix générale dépend de telle ou telle autre solution de cette question.

A vrai dire, le problème de la Grande Ukraine est né bien moins de la volonté des aspirations du peuple ukrainien que de la politique de l'Allemagne. Pour l'Allemagne la question ukrainienne est une nouvelle forme de son éternel *Drang nach Osten.* C'est pourquoi les cartes de la Grande Ukraine éditées à Berlin englobent des territoires, tels que le pré-Caucase et la Crimée, qui n'ont jamais été habités par des Petits-Russes, mais qui peuvent être d'une grande utilité pour l'Allemagne grâce à la richesse de leur sous-sol et comme route commode pour son extension vers le proche Orient. Le *Drang nach Osten* ne doit pas laisser indifférentes les grandes puissances de l'Europe occidentale, parce que cette marche n'est pas conciliable avec la paix de l'Occident. Cependant, remarque M. Sidobre (p. 71) :

C'est parce qu'il redoute avant tout le *Drang nach Osten* que M. Chamberlain s'obstine à rechercher le point de saturation de l'Italie, dont il ne désespère pas d'acheter la neutralité. C'est parce qu'il redoute avant tout les prétentions italiennes que le gouvernement français renonce en fait à contrarier le *Drang nach Osten,* dont la précipitation aurait pour effet d'isoler l'Italie.

Non moins étrange est la position de ces Ukrainiens de l'étranger qui comptent sur l'Allemagne pour réaliser leur rêve de la Grande Ukraine, de cette Ukraine dont ils escomptent déjà être les chefs. S'imaginent-ils vraiment avoir les coudées franches pour faire une politique nationale? Croient-ils sérieusement échapper à l'emprise germanique dans le domaine économique et même politique? C'est à se demander s'ils ont réfléchi aux risques qu'ils courent en se mettant à la remorque de l'Allemagne ou plutôt en laissant à l'Allemagne la réalisation de leurs aspirations, qui bien souvent ne reflètent que leurs desiderata personnels.

Un point sur lequel je ne puis être d'accord avec M. Sidobre c'est sur celui des relations polono-ukrainiennes. Notre auteur a plutôt tendance à disculper les Polonais dans leurs rapports avec les Russes de l'ancienne Galicie orientale. Qu'il lise donc l'article de M. Basile Paneyko, *Autour du problème ukrainien* (« L'Esprit International » 1er janvier 1939), article admirable de clarté et de précision. Il se rendra compte peut-être qu'il est dans l'erreur.

C'est une erreur aussi de dire comme le fait M. Antoine Scrimali dans son petit livre, **La Ruthénie subcarpathique et l'Etat tchécoslovaque** que les Ruthènes « gardèrent intactes jusqu'à la fin de la grande guerre leur unité et leur autonomie tout en vivant au milieu de la grande famille hongroise [...] participant à son histoire, à ses événements heureux » (pp. 8 et 9).

Ayant vécu pendant des siècles unis aux Magyars ils [les Ruthènes] ont adapté à leur vie et à leur mentalité le sentiment patriotique et tous les idéals des Magyars (p. 89).

Hélas! la réalité est tout autre. Il est possible que la Tchécoslovaquie, comme l'écrit M. Scrimali, ait « facilité la diffusion des idées bolchevistes » en Ruthénie, mais il n'est pas vrai qu' « aucune mesure n'a été prise par Prague pour rendre moins difficile la vie du peuple ruthène » (p. 49). Les Tchèques ont su faire oublier le joug que la Hongrie avait fait peser durant des siècles sur la population de la Russie subcarpathique en la tenant à l'écart de l'évolution économique, sociale et culturelle des autres peuples de l'Europe. C'est dire qu'elle la laissa croupir dans l'ignorance, la misère

et la crasse. M. René Martel, qui est une autorité dans les questions ukrainiennes et polono-russes, a écrit très justement dans son ouvrage *La Ruthénie subcarpathique* (Hartmann, éditeur, Paris 1935) que « les anciens dirigeants hongrois ont toujours manqué, envers les peuples soumis à leur contrôle, à la mission naturelle de civilisation qu'ils auraient dû assurer ».

Voici ce qui est exact et tout le reste n'est que de la propagande.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

VARIÉTÉS

Robespierre vu par Jouy et Arnault. — Sous ce titre, *Robespierre vu par ses contemporains* (1), M. Louis Jacob a réuni récemment un grand nombre de témoignages, tous de premier ordre, sur l'énigmatique tribun.

On pourrait leur en ajouter quelques autres, par exemple les souvenirs utilisés pour l'article *Robespierre* dans une publication assez oubliée, la *Biographie nouvelle des Contemporains* éditée de 1820 à 1825 par Etienne Jouy, de l'Académie française, son ami Arnault, et quelques autres littérateurs. (A la librairie historique, hôtel d'Aligre, rue Saint-Honoré, n° 123.)

Jouy, né en 1769, avait pris part aux campagnes de la Révolution comme capitaine d'infanterie puis comme adjudant général après qu'il eut été blessé sous les murs de Furnes. Le conventionnel Duquesnoy, commissaire à l'armée du Nord, donna cependant ordre de l'arrêter, pour une raison demeurée obscure. Jouy, alors à Cassel, fut prévenu, s'enfuit à temps, passa en Suisse, et ne revint à Paris qu'après le 9 thermidor. Il ne fut donc pas directement témoin des événements qui marquèrent ce jour et les jours précédents; mais il eut toute facilité de s'en informer peu ensuite, car ayant été nommé chef d'Etat-Major de l'armée commandée dans Paris par le générale Menou, il prit part en cette qualité à la journée du 2 prairial an III où furent écrasés les derniers terroristes.

Dans leur dictionnaire biographique, Jouy et Arnault, — celui-ci qui avait connu de près Robespierre et Danton, —

(1) Librairie Armand Colin.

font particulièrement état du rapport d'un certain Dulac, employé du comité de Salut Public, chargé par la Convention d'espionner l'assemblée de la Commune qui se tenait à l'Hôtel-de-Ville, le soir du 9 thermidor. On se rappelle que Robespierre, arrêté le matin, avait été conduit au Luxembourg, refusé par le concierge de cette prison, et conduit à l'Hôtel-de-Ville; il en avait été de même pour son frère Robespierre le jeune, pour Saint-Just, Lebas et Couthon. Mais l'« Incorruptible » ne sut ou ne voulut profiter de l'effervescence populaire qui se manifestait en sa faveur; il laissa les « patriotes » groupés sur la place de Grève, autour des canons, se lasser et s'en aller pendant que Barras et Léonard Bourdon, au nom de la Convention, armaient des sections dévouées.

D'après Dulac, dont Jouy et Arnault reprennent à leur compte les assertions :

Robespierre passa dans une chambre voisine de la salle où siégeait le conseil-général, prit un des pistolets dont Lebas s'était muni, le mit dans sa bouche, et voulut se faire sauter la cervelle; le coup partit, mais ne le tua pas : la balle lui fracassa la mâchoire et sortit par l'oreille. Lebas ne démentit pas son courage; de l'autre pistolet, il s'étendit raide mort. Au bruit de cette double explosion, les délibérations cessent, le maire Fleuriot, l'agent national Payan, les membres de la Commune, accourent dans cette chambre, et prodiguent leurs soins à Robespierre, qui respirait encore.

Dulac dit qu'il courut porter ces informations à Léonard Bourdon et lui montrer « la conquête facile d'une poignée d'hommes abattus ou mourants », mais sans le décider à marcher aussitôt sur l'Hôtel-de-Ville. Il y serait alors revenu et aurait agi lui-même.

Trente-six municipaux y étaient encore en écharpe; Dulac leur crie qu'ils sont hors la loi; ils se rendent sans résistance. Des citoyens occupaient encore les tribunes publiques; Dulac les y met en arrestation avec deux hommes seulement, placés au bas de l'escalier qui conduit à ces tribunes. Il dispose si bien sa petite troupe, qu'il se rend maître de tout le local; Robespierre, Saint-Just, Couthon, Dumas, Payan, sont entre ses mains. Au petit jour, l'expédition était consommée. Léonard Bourdon arrive pour en recueillir le fruit. Un des gendarmes qui l'accompagnent croit

apercevoir Robespierre et lui tire un coup de pistolet, qui heureusement n'atteint personne.

Ce gendarme était le fameux Méda, qui n'en fut pas moins présenté à la Convention comme ayant abattu « le tyran », et pensionné ensuite par Barras pour cette prétendue action d'éclat. — Saura-t-on jamais la vérité là-dessus?

Quoi qu'il en soit, n'est-il pas intéressant de verser un témoignage de plus au procès toujours ouvert de Robespierre?

Jouy et Arnault, bien qu'écrivant sous la Restauration, ne le chargent pas; ils rendent plutôt justice à ses intentions. C'est ainsi qu'ils reproduisent ces lignes du *Mémorial de Sainte-Hélène,* alors tout nouvellement paru :

Napoléon croyait que Robespierre avait montré dans sa conduite plus de vues et de suite qu'on ne l'a pensé généralement; qu'après avoir renversé les factions qu'il avait eues à combattre, *son intention était de rétablir l'ordre;* mais que, n'étant pas assez fort pour arrêter la révolution, il avait été entraîné par le torrent comme tous ceux qui avaient formé une pareille entreprise.

§

Les auteurs de la *Biographie nouvelle des Contemporains* semblent aussi avoir été documentés par Mlle Robespierre, qui vivait encore, et dont on perçoit les doléances à travers leur prose. Ils racontent en détail l'histoire d'une certaine lettre dont les détracteurs du tribun se firent une arme empoisonnée contre lui, essayant de salir sa mémoire. Cette partie de l'article n'aurait-elle pas été rédigée en utilisant une note fournie par la vieille demoiselle elle-même? On en jugera après l'avoir lue.

La plus sincère amitié ne cessa jamais de régner entre la sœur et le frère. On a parlé, lorsque le rapport de Courtois (2) parut, d'une lettre adressée par Mlle Robespierre, fille vertueuse et sensée, au dire même des plus violents ennemis de sa famille, à son frère aîné, dans laquelle elle lui déclare qu'elle le quitte, parce qu'elle ne peut que blâmer sa conduite. Courtois, qui fit ce rapport six mois après la chute de Robespierre, mentit relativement à cette lettre, comme sur tant d'autres sujets, à la Convention et à la

(2) Chargé par la Convention d'inventorier et de publier les papiers de Robespierre.

France, avec non moins d'impudeur et de perfidie que Barrère... Courtois avait eu le temps de vérifier les pièces sur lesquelles il avait à parler; il employa ce temps à en falsifier plusieurs, à en soustraire une infinité à la connaissance du public : de ce nombre fut cette lettre de Mlle Robespierre. Elle ne l'avait point écrite à Maximilien Robespierre, mais à Robespierre le jeune; elle l'avait accompagné quand il fut envoyé en mission à l'armée d'Italie, dont le quartier-général était alors à Nice. A Nice, Robespierre le jeune eut des relations avec une société où se trouvaient des femmes qui n'avaient pas la confiance de sa sœur; elle lui fit plusieurs observations pleines de sagesse et de prudence, et à la fin, voyant que toutes ses remontrances étaient inutiles et mal reçues, elle quitta son frère, partit seule, et lui écrivit la lettre défigurée qu'on a lue dans le rapport de Courtois. Après la mort des deux frères, on se saisit des papiers de l'un et de l'autre; et Courtois, voulant rendre Maximilien Robespierre encore plus odieux, en le montrant blâmé même par sa propre sœur, n'hésita pas à dénaturer ce fait, car la lettre était adressée à Robespierre le jeune, à Nice, où il savait bien que Maximilien Robespierre n'était jamais allé. On prétend que Mlle Robespierre disait, il n'y a pas longtemps encore (1825), que la calomnie de Courtois n'était pas le moindre des chagrins sans nombre qui l'avaient accablée depuis 35 ans. Ses frères étant venus se fixer avec elle à Paris, ils avaient vendu leur patrimoine, et elle se trouvait absolument sans fortune au moment où le général en chef Bonaparte parvint au consulat : elle l'avait connu à Nice. Dans une pétition qu'elle lui fit parvenir par le moyen d'un ancien huissier de la Convention, encore huissier auprès de lui, elle lui exposa la situation dans laquelle elle se trouvait; le premier consul lui accorda sur-le-champ une pension de 2.000 francs, qu'elle n'a jamais touchée en entier. Les mensonges de Barrère et de Courtois, répétés après la restauration du gouvernement royal, en 1814, ont eu un résultat funeste pour cette infortunée demoiselle, qui fut toujours pleine de vertus, et qui ne se mêla jamais de politique; cette pension, son seul moyen d'existence dans ses vieux jours, lui a été supprimée depuis le 1er janvier 1823.

§

Pour en revenir au 9 thermidor, qui nous intéresse plus que les plaintes de Mlle Robespierre, Jouy et Arnault disent nettement, dans l'article consacré à *Saint-Just*, que les événements eussent pris sans doute une autre tournure si le jeune pro-

consul eût alors commandé à l'Hôtel-de-Ville au lieu de Robespierre. Jouy n'avait pu manquer de rencontrer Saint-Just à l'armée du Nord, où celui-ci fut envoyé maintes fois en mission; d'où l'hommage rendu à son courage sous le feu, à son énergie et à son esprit de décision.

Il revenait pour la troisième fois de l'armée, où il avait pris, au milieu des combats, une grande confiance en lui-même, avec l'habitude du commandement, et son audace naturelle le portait à braver tous les dangers. Robespierre, qui, dans l'intimité de ses confidens, s'écriait parfois avec douleur : « Que ne sais-je monter à cheval ! » n'était pas en de pareilles dispositions. Il n'envisageait qu'avec effroi les chances des combats, pour lesquels il reconnaissait toute son incapacité, et, ne pouvant d'ailleurs se résoudre à jouer un rôle secondaire, il se crut certain de triompher encore pour son propre compte, au sein de la Convention et du haut de la tribune nationale, son champ de bataille accoutumé.

Ceci dit pour le 8 thermidor. Et pour la soirée du 9 :

Des pièces de canon, placées devant l'Hôtel-de-Ville, étaient à la disposition du parti, et les canonniers, la mèche allumée, étaient prêts à marcher contre la Convention, si Robespierre avait eu le courage de se mettre à leur tête. Saint-Just l'en pressait vivement, s'offrant de l'accompagner. Le triomphe était certain, mais Robespierre était aussi peu disposé à marcher à pied, ce qui aurait suffi, que de monter à cheval.

On comprend, à lire ceci, que Napoléon, s'estimant le continuateur du tribun, ait dit de lui-même qu'il était « Robespierre à cheval ».

Jouy et Arnault étaient des gens bien informés, cela saute aux yeux, et pour oubliée qu'elle soit, leur *Biographie des Contemporains* n'en est pas moins une mine de curieux renseignements. Ils avaient à leur disposition quantité d'acteurs principaux ou subalternes du drame révolutionnaire, et eux-mêmes avaient gardé bonne mémoire de tout ce qu'ils avaient vu ou entendu. Arnault allait d'ailleurs, en 1833, publier ses *Souvenirs d'un sexagénaire.*

Empruntons-leur, pour finir, ce portrait qui a toute chance d'avoir été peint d'après nature :

Robespierre était propre dans ses vêtements, mais sans recherche;

il conserva à la Convention le même costume, la même coiffure qu'il avait à l'Assemblée Constituante; il était d'une taille moyenne, avait les cheveux blonds, le teint pâle, le nez un peu relevé; ses mouvements étaient parfois convulsifs.

Originaire de l'Artois, petit-fils d'un brasseur d'Arras, Robespierre était blond : Hitler ne lui refuserait pas la qualité d'Aryen, bien qu'un peu frêle.

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme et Sciences psychiques

Mark Amiaux : *Nostradamus, l'homme qui a prévu Napoléon;* Sorlot. 10 »

Docteur P. Thomas Bret : *Les métapsychoses, la métapsychorragie, la télépathie, la hantise.* 1er volume. *Introduction à la Métapsychorragie fantasmale;* Baillière. 80 »

Finance

Aureüs : *Banques et banquiers;* Flammarion. 18 »

Histoire

Octave Aubry : *Vie privée de Napoléon;* Flammarion. 25 »

Jacques Castelnau : *Marat « l'ami du peuple »* 1747-1793; Hachette. 20 »

Jules Mazé : *Louis XVI et Marie-Antoinette. Les journées révolutionnaires d'octobre* 1789; Hachette. 20 »

Anatole Muhlstein : *Le Maréchal Pilsudski. Tome I :* 1867-1919. Avec 8 gravures h. t. et 2 cartes; Plon. 45 »

Littérature

Gertrude Aretz : *La vie douloureuse de la reine Louise de Prusse,* traduit de l'allemand par Joseph Delage. Avec des portraits; Attinger. 31 »

E. Aroux : *Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste,* révélations d'un catholique sur le moyen âge; Niclaus. 55 »

René Cabannes : *Sur la route ensoleillée;* Cahiers du Propagandiste, Bordeaux. 5 »

Al. Cioranescu : *L'Arioste en France des origines à la fin du XVIIIe siècle.* Avec 16 illustrations h. t.; Les Presses modernes, 2 vol. 120 »

André David et un Dominicain : *Mon père répondez-moi;* Nouv. Rev. franç. 22 »

Marie Descoutures : *Lettres à un ami... que je n'ai pas;* Messein. 12 »

Claire Eliane Engel : *Figures et aventures du XVIIIe siècle. Voyages et découvertes de l'Abbé Prévost.* Préface de Paul Hazard; Edit. Je Sers. 30 »

Colonel Godchot : *Œuvres de jeunesse. Lettres à Georgette,* Alger 1886. *Nedjema,* drame kabyle en 4 actes et 5 tableaux, Alger 1890-1891; Chez l'auteur, 4, rue Valentine, Nice.

Docteur Lucien Graux : *Dante. En marge de la « Divine Comédie ».* Avec un portrait; Pour les amis du Docteur Lucien Graux. » »

Janseran : *Campagne simple*, récits de la vie saharienne; Debresse. 10 »

Franz Hafka : *Au bagne*, traduit de l'allemand par Jean Carrève; Cahiers du Sud. Marseille. » »

Jef Last : *Lettres d'Espagne;* Nouv. Revue franç. 18 »

Jean Pierre Maxence : *Histoire de Dix ans* 1927-1937; Nouv. Revue franç. 30 »

Marie Sorge : *De Belli à Trilassa. La portée humaine de la pensée ..en dialecte romain;* Droz. » »

Georges Trial : *Nyaré, buffle sauvage.* (Coll. *Scènes de la vie des bêtes*); Albin Michel. 22 »

Mœurs

Courtney Ryley Cooper : *Le gang et la débauche aux Etats-Unis, Ennemis publics n° 1.* (*Here's to crime*). Traduit de l'anglais par Ch. de Richter; Edit. de France. 25 »

Musique

Guy de Pourtalès : *Berlioz et l'Europe romantique;* Nouv. Revue franç. 27 »

Poésie

Paul Arnoud : *Reflets.* Préface d'André Dumas; Edit. Mazarines. » »

Romain Coolus : *Les rayons et les ondes;* Libr. des Champs-Elysées. 18 »

Léon Duchemin : *Sur des thèmes d'autrefois;* Messein. 12 »

René Fernandat : *La montagne mystique;* Cahiers de l'Alpe, Grenoble. » »

Paul Flamant : *Le Verger fervent;* Lemerre. » »

Edouard Gargous : *Poèmes épars;* Edit. d'auteur, Boîte postale 1222, Alexandrie. » »

Rosemonde Gérard : *Rien que des chansons;* Fasquelle. 18 »

Pierre Laurent : *Villequier, pays des roses.* Avec 3 dessins originaux de M. Edmond Spalikowski; S. n. d'édit. 10 »

Police, Criminologie

René Belbenoit, Matricule 46.635 : *Les compagnons de la Belle* (*Dry Guillotine*), traduit de l'anglais par P. F. Caillé; Edit. de France. 25 »

Politique

J. Coudurier de Chassaigne : *Les trois Chamberlain. Une famille de parlementaires anglais;* Flammarion. 25 »

Maréchal Gœring : *Renaissance de l'Allemagne*, traduit de l'allemand par Geneviève Albertollé; Sorlot. 15 »

X : *La parade de Mussolini;* Comité franco-espagnol. 1 »

Questions juridiques

Georges del Vecchio : *Justice, Droit, Etat, études de philosophie juridique.* Préface de M. Lévy-Ullmann; Sirey. » »

Questions médicales

Georges Lakhovsky : *Pour rester jeune à 100 ans. La Spermatothérapie;* Edit. S. A. C. L. S. 5 »

Questions militaires et maritimes

Eddy Bauer : *Rouge et Or*, chroniques de la reconquête espagnole 1937-1938. Avec des illust.; Attinger. 25 »

Colonel Maire : *Souvenirs du colonel Maire de la Légion étrangère*, recueillis par Jean Pierre Dorian; Albin Michel. 18 »

Questions religieuses

F. Charles-Roux : *France et chrétiens d'Orient;* Flammarion. 25 »

Adolphe Lods : *La religion d'Israël;* Hachette. 20 »

Roman

Mathilde Alanic : *La fenêtre sur la route;* Flammarion. 16,50

Jean Caubet : *Iratzea;* L'amitié par le livre. 18 »

Colette Deltombe : *Gorillo;* Debresse. 12 »

Maurice Denhof : *La ligne de moindre résistance,* traduit de l'allemand par Maurice Denhof et Georges Mouilet. Introduction de Thomas Mann; Sorlot. 20 »

Victor Goedorp et Suzanne Giraud : *Quand on aime;* Loisirs-Romans. 5 »

Jack London : *L'appel de la forêt,* traduit par la comtesse de Galard. Lettre-préface de Paul Bourget; Nelson. » »

J. Marèze et M. Navarre : *Fièvre d'or;* Edit. de France. 8,50

Irène Némirovsky : *Deux;* Albin Michel. » »

Edouard Peisson : *Mer baltique;* Nelson. » »

Raymonde Vincent : *Blanche;* Stock. 20 »

Sciences

Université de Paris. Institut d'Histoire des Sciences et des Techniques et de leurs rapports avec l'histoire des idées et de la civilisation : *Thalès :* Recueil annuel des travaux et bibliographies; Alcan. 50 »

Sionisme

Edouard Helsey : *Orages sur Sion, choses vues en Palestine,* 1925-1929-1938; Edit. de France. 18 »

Sociologie

Gabrielle Letellier, Jean Perret, H. E. Zuber, A. Dauphin-Meunier : *Enquêtes sur le chômage.* Tome I : *Le chômage en France de* 1930 *à* 1936. Avant-propos de Charles Rist; Sirey. » »

MERCURE.

ÉCHOS

Le souvenir de Louis Dumur. — Président de la République et Président du Conseil des ministres. — A propos du général Merle. — La prophétie de Cazotte. — Verlaine au café. — « Musée secret ». — Un cours de poésie et d'esthétique. — Le prix de la Table Ronde. — Jane Avril vue par P.-J. Toulet. — Le Sottisier universel.

Le Souvenir de Louis Dumur. — Le samedi 18 mars, les amis de Louis Dumur se sont réunis en un déjeuner intime, place de l'Odéon, au restaurant Victor Casenave. Ils étaient 7, M. Georges Batault s'étant excusé : MM. Jacques Bernard, administrateur-délégué du *Mercure de France*; Léon Deffoux, Jean Dorsenne, Mony Sabin, Me José Théry, MM. Auriant et Kadmi-Cohen, ces deux derniers ayant débuté dans les lettres, grâce à la sympathie que leur témoigna Louis Dumur. Déjeuner très simple et bien émouvant, où le souvenir de Louis Dumur fut évoqué, comme s'il se fût trouvé parmi ses amis, invisible pour tous, mais non pour eux.

§

Président de la République et Président du Conseil des Ministres. — L'élection de M. le Président de la République rappelle à l'esprit une question toujours résolue en fait et qui n'a jamais été discutée en droit.

La fonction de Président du Conseil est-elle une fonction légale résultant d'un texte précis et formel?

La négative paraît manifeste et il semble qu'elle est un organe de fait qu'aucune disposition des lois constitutionnelles ne justifie.

En droit (loi du 25 février 1875, article 3), le Président de la République nomme à tous les emplois civils et militaires; à ce titre il désigne les ministres et a seul qualité pour présider le cabinet dont les membres sont ses agents d'exécution immédiats.

Un seul cas, vacance de la Présidence de la République, donne à l'ensemble des Ministres (article 7 de la même loi) le pouvoir éxécutif seul réservé au président, quand il existe; le Conseil des Ministres est alors, mais alors seulement, mais momentanément, investi du Pouvoir exécutif; ces derniers doivent, pendant cet interrègne, désigner un président, qui peut être l'un quelconque d'entre eux, aucune disposition constitutionnelle ou légale n'ayant investi aucun d'eux de cette fonction, et cette fonction cesse avec la domination imminente du Chef de l'Etat.

Tel est manifestement le droit qu'un usage contraire a modifié sans raison acceptable.

Que le Président de la République ne se livre pas personnellement à la recherche des membres d'un Cabinet et investisse de sa confiance une personnalité politique ou autre en vue de la constitution d'un ministère, la chose est naturelle et ne viole aucune disposition légale; mais il a seul qualité pour nommer les ministres et aucun texte ne lui donne le droit de déléguer ce pouvoir.

On a écrit, pour justifier la manière adoptée, que la responsabilité ministérielle, à laquelle échappe le chef de l'Etat, créait la nécessité de considérer le ministère comme un corps distinct, auquel un président était nécessaire.

La responsabilité en question n'implique pas dans la moindre mesure l'existence d'un organe autre que le Président de la République irresponsable; adopter la solution contraire amènerait à penser que le Cabinet aurait le droit implicite de prendre des mesures à la discussion et à l'élaboration desquelles le chef de l'Etat n'aurait pas assisté.

On pourrait également objecter que la responsabilité d'un ministre serait inadmissible s'il n'était pas investi d'un pouvoir spécial parallèle à celui du chef de l'Etat; cette objection serait sans portée juridique, étant donné que la responsabilité d'un ministre commence avec le visa donné par lui à un acte présidentiel et qu'il peut se soustraire à cette responsabilité en refusant ce visa.

Il convient de remarquer en somme que le chef de l'Etat sur-

veillle et assure l'exécution des lois votées par le pouvoir législatif (article 3 de la loi constitutionnelle) ;il en résulte manifestement que les ministres ne peuvent sans son aveu prendre une décision quelconque; son irresponsabilité, sauf en cas de haute trahison, a seule créé la nécessité du visa ministériel; le ministre assume la responsabilité de celui dont il tient sa fonction.

De tout ce qui précède, il paraît bien résulter que le cabinet n'a aucune existence propre en dehors du Président de la République, qui est son président né, et il est difficile de justifier l'usage contraire, qui a depuis si longtemps prévalu.

L'étude esquissée ci-dessus ne doit pas dans la moindre mesure être considérée comme une critique de l'œuvre passée des divers présidents du Conseil qui ont administré jusques ici les destinées du pays et dont plusieurs ont accompli de grandes choses, encore moins de celle de M. le Président Daladier, qui paraît avoir réussi le problème jusques ici jugé insoluble de réunir en un faisceau tous les Français, qui l'accompagnent de leurs vœux fervents.

L'auteur de ces lignes qui, pendant une vie déjà longue, a exclusivement pratiqué le droit, désire constater une fois de plus que la loi est souvent en France respectée avec approximation. — R. DALIDOU.

§

A propos du général Merle. — L'article très intéressant de M. Carlo Bronne sur *Stendhal et le Micocoulier* dans le *Mercure* du 15 mars contient, page 548, cette phrase :

> Le préfet de l'Ourte (baron de Micoud) servit fidèlement l'empereur jusqu'à la fin (abdication 4 avril 1814) plus ferme, plus belliqueux que le général comte Merle qui commandait la division.

Le général Merle, après avoir joué un rôle important pendant la campagne de Russie (c'est lui qui assura le passage de la Bérésina par les débris de la Grande Armée, remplaçant son chef le maréchal Oudinot, grièvement blessé), n'était pas à Liége, chef-lieu du département de l'Ourthe (et non Ourte) mais à Maëstricht, chef-lieu du département de la Meuse-Inférieure. Il défendit la place avec la 25e division et n'en sortit que dans les premiers jours d'avril, alors que les autres grandes places voisines, comme Anvers, avaient déjà succombé, tandis que le baron de Micoud, de l'aveu de l'auteur cité, avait quitté Liége le 18 janvier 1814, dans la nuit.

On ne peut donc pas dire que le préfet civil se soit montré plus ferme et plus belliqueux que le général commandant la place forte voisine.

En ma qualité d'un des derniers héritiers du général Merle, je tiens à rétablir la vérité sur ce point. — HENRI MAZEL.

§

La Prophétie de Cazotte. — A propos de ma chronique sur les *Prophéties* (1er février), le *Mercure* du 1er mars 1939 m'apporte, de la part de M. Auguste Bagary, une remarque judicieuse, dont il importe de faire état. Aussi bien, ne puis-je que me féliciter de ces discussions courtoises qui contribuent efficacement à la découverte de la vérité.

A la suite de vérifications peut-être trop sommaires, j'avais choisi, comme type de prophétie authentique, sur la foi de M. H.-J. Forman (1), la fameuse « prophétie de Cazotte. » Mon imprudence mérite, je crois, quelques excuses.

Cette page curieuse, trouvée dans les papiers de La Harpe, a été publiée pour la première fois en 1806, dans ses *Œuvres choisies et posthumes* (chez Migneret), trois ans après la mort de cet écrivain. C'est le texte que j'ai résumé. Il nous fait assister à une conversation dont La Harpe aurait été le témoin, au commencement de 1788, et au cours de laquelle Cazotte aurait prédit, avec un luxe de détails extraordinaire, l'horrible fin de la plupart des convives, ainsi que le supplice du roi et de la reine.

Le fameux post-scriptum que Sainte-Beuve cite en partie (*Causeries du Lundi*, t. V) et que signale M. A. Bagary, ne figure pas dans cette édition, non plus que dans celle de 1817. Il semble que Charles Nodier l'ait ignoré; les réserves qu'il fait ne portent pas, en effet, sur l'authenticité de la prophétie, mais sur la facilité (?), prétend-il, qu'il y aurait eu à prévoir en ce temps-là que la révolution qui venait ferait périr les personnages de la plus haute société et dévorerait ensuite ceux-là même qui l'avaient créée. Gérard de Nerval, lui-même, dans sa belle préface au *Diable Amoureux*, de Cazotte (1845), réimprimée dans son recueil *les Illuminés* (Lecou, 1852) ne fait aucune mention de cet appendice. On comprend que, par la suite, cette omission ait pu être répétée par des gens de bonne foi.

Pour moi, qui ne suis pas un spécialiste, je m'en suis tenu, pour ce post-scriptum, à l'analyse donnée par M. Forman. Ce dernier, chose curieuse, conclut d'ailleurs que « tout ceci implique l'authenticité de la prophétie. » M. Bagary ayant piqué ma curiosité, j'ai pu découvrir que Boutard, exécuteur testamentaire de La Harpe, dans le *Journal de Paris* du 13 février 1817, avait éventé la super-

(1) *Les Prophéties à travers les siècles* (Payot, 1938).

cherie commise en 1806, consistant dans la suppression du dernier alinéa; et j'ai pu enfin lire le texte intégral, dans une édition des *Œuvres de Cazotte* (A. Quantin, 1878). Cette lecture m'a laissé, je l'avoue, beaucoup plus sceptique que M. Forman.

C'est dire que je ne suis pas loin de me rallier à la thèse de Sainte-Beuve et de M. Bagary et de tenir le récit de La Harpe pour imaginaire. Pourtant, comme il est difficile d'interpréter un texte avec exactitude! Les lignes qui paraissent si claires à Sainte-Beuve n'ont pas persuadé M. Forman, nous l'avons vu. Un historien de la littérature aussi rigoureux que M. Viatte (2), aussi peu suspect de complaisance pour l'illuminisme, admet de son côté que « tout n'est pas apocryphe » dans cette prophétie. Si La Harpe invente « les détails qui la rendent si troublante », il ne la place pas sans motif dans la bouche de Cazotte dont on consultait « les talents divinatoires » et « dont les prédictions se réalisent en leur temps de la manière la plus naturelle » (3). On serait ainsi autorisé à penser que les fantaisies de La Harpe reposent sur un fond de vérité.

Qui le saura jamais? C'est la faiblesse de toutes les prophéties révélées après la réalisation des faits : elles nous obligent à croire leurs témoins sur parole. On a cité les déclarations de Vicq-d'Azyr, qui aurait assisté à la fameuse réunion, celles aussi d'un ami de Cazotte (4), mais leur contrôle nous échappe.

L'ouvrage récent du Dr Walter Bormann : *Die Nornen* (5), nous apporterait peut-être quelques lumières. Enfin les partisans de l'authenticité font grand cas du témoignage de la baronne d'Oberkirtch. Dans ses *Mémoires*, qui prennent fin en 1789, celle-ci non seulement rapporte la prophétie de Cazotte, comme ayant été entendue par diverses personnes, mais indique qu'elle aurait lu le propre compte-rendu de La Harpe. Elle le tiendrait de la Grande-Duchesse Maria Féodorovna, avec laquelle ce dernier était en correspondance. Mais ces Mémoires n'ont été publiés, à Londres, qu'en 1852. Tout un travail de vérification s'impose.

Je signale encore aux curieux que cette question intéresse le singulier poème d'*Ollivier*, composé par Cazotte dans sa jeunesse (1763) et que Gérard de Nerval cite dans ses *Illuminés :*

> Cette sanglante rêverie de têtes coupées, de membres séparés du corps, étrange association d'idées qui réunit des courtisanes, des guerriers, des fermiers, des petits-maîtres, dissertant et plaisantant sur les détails du supplice, comme le feront plus tard à la Conciergerie ces seigneurs, ces femmes, ces poètes, contemporains de Cazotte, dans le cercle desquels il viendra à son tour apporter sa tête, en tâchant de sourire et de

(2) Les Sources occultes du Romantisme (t. II, p. 208-209) (Paris, 1928).
(3) Ch. Nodier (Contes de la Veillée).
(4) Jung Stirling (Œuvres, VI).
(5) Leipzig, 1909, cité par M. Forman.

plaisanter comme les autres, des fantaisies de cette fin sanglante, qu'il n'avait pas prévu devoir s'appeler un jour la Révolution...

toute cette fantaisie en apparence extravagante peut déjà passer, comme le pense Gérard de Nerval, pour une hallucination prophétique.

Je me suis efforcé de présenter les principales pièces du procès. Quel que soit le résultat auquel le lecteur soit conduit par ses recherches, il n'aura découvert, au pis-aller, qu'une erreur nouvelle dans l'étude des prophéties. Si regrettable que soit cette erreur, elle ne peut prévaloir contre des faits nombreux qu'on trouvera mentionnés dans les ouvrages que j'ai cités, ou qui font quelquefois partie de nos expériences personnelles, et qu'on souhaite seulement de voir recueillis et contrôlés avec un plus grand sang-froid et un sens critique plus rigoureux. — RAYMOND CHRISTOFLOUR.

§

Verlaine au café.

19 mars 1939.

Mon cher Directeur et Ami,

Le *Mercure* du 15 mars publie une rectification de M. Paul Mégnin au sujet des cafés où fréquentait Verlaine. « Le port d'attache de Verlaine était le Café François-Ier », écrit-il. C'est vrai, mais il commet une erreur lorsque, voulant préciser, il ajoute : « qui faisait le coin de la rue Gay-Lussac et de la rue Royer-Collard. La gare dite du Luxembourg occupe actuellement l'emplacement du François-Ier. »

Non. Le café qui fut exproprié pour la création de la gare était le « Café Rouge ». Rien de politique dans cette enseigne. Le patron s'appelait M. Rouge, tout simplement. L'établissement eut une grande vogue parce qu'il fut le premier au Quartier Latin offrant aux consommateurs l'audition d'un orchestre d'ailleurs très convenable. Exproprié, M. Rouge ouvrit un établissement rue de Tournon, près de la caserne des Gardes-Républicains. C'était plus un concert qu'un café, malgré qu'on y servît des consommations. D'excellents artistes s'y firent entendre. Malheureusement, au moment le plus pathétique des symphonies, lorsque les clients écoutaient avec recueillement le solo de violon, ou de flûte, l'omnibus Batignolles-Clichy-Odéon, traîné par trois forts percherons lancés au galop, dévalait à grand fracas sur les gros pavés. Des hauteurs du rêve, on était précipité sous l'omnibus.

Le café François-Ier était exactement boulevard Saint-Michel, à l'angle de la rue Royer-Collard, en face du Jardin du Luxembourg.

Son décor était celui de l'époque : rocailles en carton-pâte et, pour faire « artiste », de somptueuses draperies d'andrinople relevées par lances et hallebardes en fer-blanc. Verlaine s'y plaisait, bien que, disait-il, trop d'enterrements passaient devant la terrasse.

Cependant n'avait-il pas écrit :

> Je ne sais rien de gai comme un enterrement.

C'est là qu'il se fit photographier pour la collection *Nos contemporains chez eux.*

Il était assis derrière une table où reposaient son bâton et un verre à moitié plein.

J'imagine que sur ce marbre il écrivit le charmant sonnet à François Coppée et dont voici les tercets :

> Or vous, mon cher Coppée, au sein du bon Lemerre,
> Comme au sein d'Abraham les justes d'autrefois,
> Vous goûtez l'immortalité sur des pavois.
>
> Moi, ma gloire n'est qu'une humble absinthe éphémère,
> Prise en catimini, crainte des trahisons,
> Et, si je n'en bois pas plus..., c'est pour des raisons.

M. Paul Mégnin a raison de protester contre les récits fantaisistes de gens qui n'ont jamais approché Verlaine.

Ils oublient, ou ignorent, que Paul Verlaine est mort en 1896.

Donc, ceux qui fréquentaient le quartier à cette époque sont septuagénaires, — ou bien près de le devenir.

On peut les compter.

Cependant, il n'est pas une sous-préfecture qui ne possède : l'homme « qui a connu Verlaine ». Et celui-ci, avec suffisance, répète : « Quand j'étais au quartier, je payais à boire à Verlaine qui ne dessaoulait pas ». Aux yeux de ses compatriotes, il prend figure de Mécène et d'intellectuel.

Cette abondance me fait songer aux survivants de Reischoffen. Il y a quelques années, avant 1914, rares étaient les communes de France qui ne présentaient pas « un survivant de Reischoffen ». Réunis, ces survivants auraient constitué l'effectif d'un corps d'armée.

M. Paul Mégnin croit devoir rappeler que la tenue de Verlaine n'était pas très soignée. Nous le savons. Son excuse était que personne ne s'occupait de lui à cet égard.

Je me rappelle certain jour où un sot, se croyant le droit d'être grossier envers ce grand poète parce qu'il était pauvre, lui reprochait d'avoir le pantalon et les chaussures crottés alors qu'il faisait beau. Verlaine se redressa, le toisa d'un regard méprisant

et lui lança ces simples mots : « Monsieur, je ne suis pas mon domestique. »

Bien cordialement,

JOSÉ THÉRY.

§

« **Musée secret** ». — M. H. Chevalier a posé quelques questions relatives au poème de Théophile Gautier : *Musée secret* (*Mercure de France*, 1er février 1939).

Voici une réponse qui satisfera, je pense, sa curiosité.

Musée secret a été imprimé pour la première fois dans une plaquette due à Poulet-Malassis : *Poésies de Th. Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres* (1863).

Il fut reproduit sans variantes dans *Le Parnasse satyrique* (1864). Ces deux textes donnent une version évidemment fautive du 4e vers de la 10e stance :

*Que trace l'*âme *avec son pli.*

Une troisième publication en fut faite en 1876 dans quelques exemplaires (15 seulement) du tome II des *Poésies complètes* de Th. Gautier. Le quatrième vers de la dixième stance y est ainsi rectifié :

*Que trace l'*aine *avec son pli.*

Ce troisième texte apporte en outre des variantes à quatre vers du texte original.

Enfin, une quatrième publication est due à Emile Bergerat, dans son volume de souvenirs sur son beau-père : *Théophile Gautier* (1879). Ce quatrième texte apporte de nouvelles variantes pour vingt vers. Il nous fournit en outre une stance inédite, qu'on ne trouve nulle part ailleurs, et qui prend place après la quinzième stance du premier texte. Celui-ci comprenant vingt et une stances, le texte Bergerat en compte donc vingt-deux. Cette stance nouvelle est celle qu'a citée M. H. Chevalier.

Voilà pour les textes imprimés. Il va sans dire que je n'ai pas à parler ici des reproductions ultérieures, qui n'offrent aucun intérêt critique.

Mais il existe en outre deux textes manuscrits, qui nous livrent une première version incomplète de *Musée secret.*

Le premier figure sur le *Carnet de Voyage* de Louis de Cormenin, où il fut transcrit par Gautier lui-même, à Venise, en 1850.

Le second figure sur un manuscrit publié en 1922 par M. Henri Boucher. Je ne me souviens plus s'il s'agit d'un autographe ou d'une copie, mais ce n'est évidemment qu'une réplique du texte Cormenin, — à moins que ce ne soit le contraire, — puisqu'il reproduit ce

texte dans le même ordre, en y apportant seulement des variantes.

Voici quel était l'état primitif du poème, d'après les deux manuscrits :

Stances : 1 et 2, sans changement (1); 3, différente; 4, 5 et 6, sans changement; 7, différente; 8, avec variante; 9, 10 et 11, sans changement.

Viennent ensuite, dans l'ordre suivant, les stances 14, 12, 19, 20, 17 et 18, dans un texte différent de l'imprimé.

Les manuscrits donnent ensuite un second texte de ces six dernières stances (14, 12, 19, 20, 17 et 18).

Dans le manuscrit Cormenin, le second texte de ces six stances fournit, pour les stances 14 et 12, une troisième version; pour les stances 19 et 20, le texte qui sera repris par les imprimés, et pour les stances 17 et 18 trois variantes. En outre, le manuscrit Cormenin donne, pour ses propres textes, des variantes à quatre vers.

Le manuscrit Boucher, lui, nous donne des variantes qui transforment complètement seize vers du manuscrit Cormenin, deux de ces leçons devant être adoptées par le texte imprimé.

Récapitulons. Voici, dans l'ordre, les six textes de *Musée secret :*

1. *Carnet de Voyage* de Louis de Cormenin (1850).
2. Manuscrit Henri Boucher (?).
3. *Poésies... qui ne figureront pas...* (1863).
4. *Parnasse satyrique* (1864).
5. *Poésies complètes* (1876).
6. *Théophile Gautier,* par E. Bergerat (1879).

Il y a donc, en somme, un seul texte (1879) pour la seizième stance; trois textes différents pour les stances 12 et 14 et deux textes différents pour les stances 3, 7, 17, 18, 19 et 20.

Les stances 13, 15, 16, 21 et 22 ne figurent pas dans les manuscrits. Elles ont donc été composées lorsque Gautier a repris son poème pour l'achever, soit entre 1850 (ms. Cormenin) et 1852 (préparation d'*Emaux et Camées*).

En laissant de côté la quinzième stance, pour laquelle il n'existe qu'un texte, seules les stances 1, 4, 5, 6 et 9 ne comportent aucune variante dans les différents textes.

Je renvoie M. Chevalier, pour les textes et les variantes, au volume que j'ai publié en 1927 :

THÉOPHILE GAUTIER. *Lettres à la Présidente et Galanteries Poétiques.* Edition contenant soixante-cinq lettres inédites et le texte exact de la lettre d'Italie, publiée avec une introduction et des notes par *Helpey, bibliographe poitevin* (*Louis Perceau*), Neuilly, Editions du Musée secret.

(1) Ce numérotage suit le texte le plus complet, celui de 1879.

Je ne pense pas qu'il se trouve ailleurs d'autres précisions. — LOUIS PERCEAU.

§

Un cours de poésie et d'esthétique. — Nous sommes informés que M. Robert de Souza, un des plus anciens collaborateurs du *Mercure*, va faire un cours libre à la Sorbonne sur « *la langue poétique et la technique esthétique du langage* ». Ce cours aura lieu dans l'Amphithéâtre Edgar Quinet. Il commencera le mercredi 26 avril à 17 heures, et se poursuivra tous les mercredis suivants, à la même heure, jusqu'aux vacances.

§

Le prix de la Table Ronde. — La ville de Beaune vient de créer un prix littéraire dit de la Table Ronde. Le jury est ainsi composé : Mmes Colette et Titayna, MM. Tristan Bernard, Pierre Benoît, Luc Durtain, Maurice Dekobra, Georges Duhamel, Roland Dorgelès, Claude Farrère, de la Fouchardière, Maurice Garçon, François Mauriac, Pierre Mac Orlan, Paul Reboux, Gaston Roupnel, Pierre Mille, André Billy, Fernand Gregh, Henry Bordeaux.

Le lauréat recevra 200 bouteilles de vin de Bourgogne. Les candidats devront faire parvenir leur demande au maire de Beaune avant le 1er septembre prochain. Les manuscrits (qui peuvent être dactylographiés) et les livres parus dans les douze derniers mois devront être envoyés au maire de Beaune en 20 exemplaires. (*Communiqué.*)

§

Le Sottisier universel.

Si les Italiens voulaient fondre sur Zeïla et Berbera par la vieille piste qui servit à Rimbaud, cette fissure montagneuse du Choa serait vite encombrée par des milliers et des milliers de chemises noires kaki. — *Le Journal*, 23 février.

A un moment donné, Mme Dollé fit tomber son dé, qui roula sous le buffet. Son mari ne se dérangea point pour le ramasser, bien que sa femme le lui demandât. Cette apostrophe, prétend Julien Dollé, l'exaspéra : il bondit, s'empara de cette arme improvisée et frappa violemment sa compagne. Atteinte au cœur, elle s'écroula, mortellement touchée. — Le *Petit Parisien*, 13 février.

La Grande Porte, par Maurice Maeterlinck. Ce titre, l'auteur l'explique dès les premières lignes... On voit une jeune fille se meurtrir les mains à frapper une énorme porte massive... derrière laquelle agonise son jeune frère que vient d'emporter la mort. — *L'Œuvre*, 19 février.

Reims, 22 février. — Un jeune homme nommé Georges Nominé, demeurant à Montmirail, a pénétré cette après-midi dans la vieille église et, d'un coup de hache, a détruit tous les objets d'art : les statuss, les hôtels, les orgues ont été ainsi complètement détériorés. — *La Tribune de l'Aube*, 23 février.

Un concours des plus belles voix, suivi de *Un client sérieux*, comédie de Labiche en un acte, jouée par les élèves de l'Ecole Ribot. — *Le Réveil du Nord*, 27 février.

Depuis ces six dernières années, la population allemande a augmenté de plus de 50 p. 100, résultat qu'il faut attribuer à des efforts considérables, tenaces, méthodiques et surtout bien étudiés de tous ceux dont la mission est de collaborer efficacement au succès de cette remarquable industrie. — *Le Messager du Soir* (Colmar), 20 février.

Les deux voitures ont été transportées à l'hôpital Somain, souffrant seulement d'une commotion et de blessures superficielles. — *Le Réveil du Nord*, 7 mars.

Le poisson voit une partie de l'horizon par chacun de ses deux yeux et il s'effectue dans le cerveau une superposition des images enregistrées par chacun des yeux. Chez le borgne, le même fait se présente : chaque œil voit différemment comme chacun des yeux du poisson, mais si le borgne est à même de percevoir nettement le monde qui l'entoure, c'est parce qu'à la suite d'une véritable éducation des yeux, les images se superposent dans le cerveau tout comme chez le poisson. — *Le Courrier du Centre*, 20 février.

Ses moustaches tombantes ne se relevaient point sur les regards hostiles qui le dévisageaient. — *La Dépêche du Centre*, 27 février.

Classe 14. — Les jeunes gens de la classe 1914 désirent fêter leurs 45 ans par un banquet. — *Le Petit Provençal*, 4 mars.

COQUILLES

Il tira d'abord de l'eau la ligne au bout de laquelle était accrochée une superbe truie. — *Le Nouvelliste du Morbihan*, 4 mars.

Les hommes, toute la journée, avec une perche au bout de laquelle se trouve un sénateur, coupent des branches de mimosa. — *Le Cri des Travailleurs*, 27 février.

Amateurs de bal, n'oubliez pas que c'est le 19 mars que l'U. S. Breteuil organise son bal annuel. Des croupes sont, paraît-il, en préparation. — *L'Hebdomadaire picard*, 25 février.

Nos lecteurs ont compris l'importance de ce nouvel appel, plus étendu que les précédents, destiné à propager le maurrassisme, introducteur de la monarchie dans le coucher de la nation où il n'a pas encore pénétré. — *L'Action française*, 3 mars.

Le cœur des officieux, visiblement essouflé d'ailleurs, s'époumonne pour célébrer les nouveaux décrets-lois... — *L'Action française*, 17 novembre.

On est plus que jamais persuadé en U. R. S. S. que l'Allemagne médite un mauvais coup en direction de l'Est. Le chancelier Hitler, dit-on à Moscou, s'intéresse aux riches plaines à thé de l'Ukraine. — *L'Œuvre*, 14 novembre.

Le Directeur, Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1939.